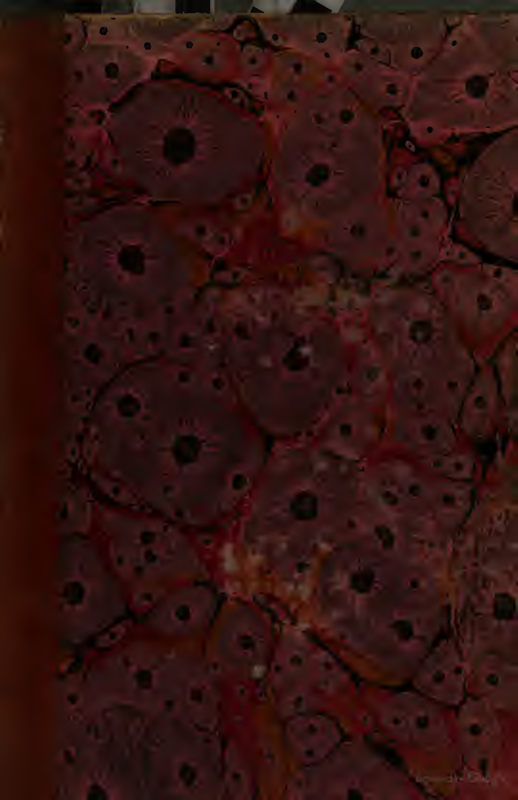
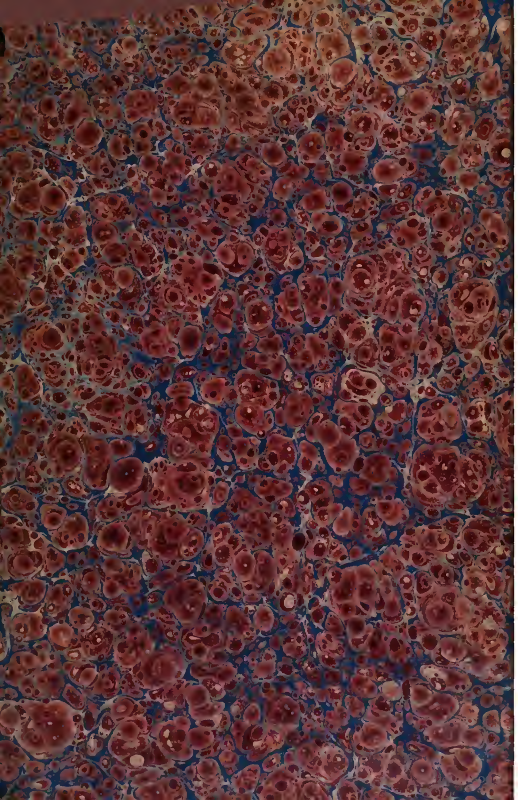
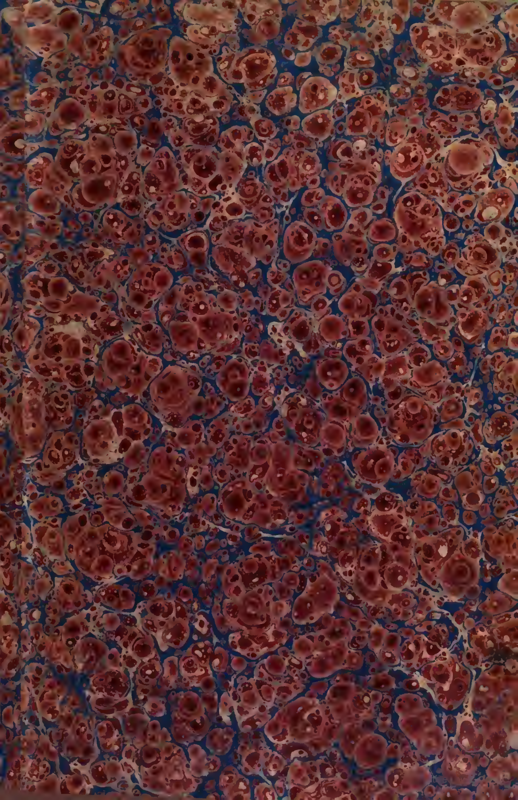






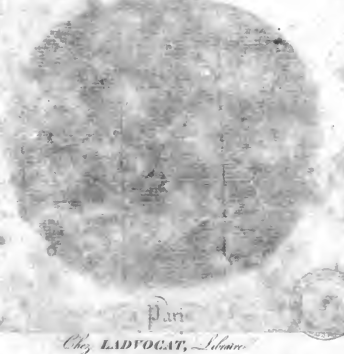
ŒUVRES

DE

LORD BYRON.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, DE L'INSTITUT ET DE LA MARINE.





A Paris

Chez **LADVOCAT**, *Libraire*

Éditeur de Shakspeare et Schiller.

1822.

ŒUVRES

DE

LORD BYRON.

QUATRIÈME ÉDITION,

ENTIÈREMENT REVUE ET CORRIGÉE

PAR A. P.... T;

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE SUR LORD BYRON,

PAR M. CHARLES NODIER;

ORNÉE DE 27 VIGNETTES.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N° 195.

M DCCC XXII.



LE GIAOUR,

FRAGMENTS

D'UNE NOUVELLE TURQUE.

C'est un souvenir fatal, un chagrin qui jette à-la-fois son ombre pâle sur nos plaisirs et nos douleurs. La vie n'a rien désormais de plus sombre et de plus brillant. La gaîté a perdu tout son charme et l'affliction son amertume.

(MOORE.)

AVANT-PROPOS.

La nouvelle dont nous présentons ici les fragments est fondée sur un événement moins commun aujourd'hui qu'autrefois chez les Orientaux..... les femmes y seraient-elles plus circonspectes que dans le vieux temps, et les chrétiens moins entreprenants ou plus heureux? Cette histoire, lorsqu'elle était entière, contenait les aventures d'une jeune esclave coupable d'infidélité, et que son maître fit jeter dans la mer selon l'usage des Turcs. Elle fut vengée par un Vénitien qui avait été l'amant préféré. La république de Venise possédait alors les Cyclades : il n'y avait pas long-temps que les Russes avaient envahi le Péloponèse. Les Arnautes, après l'avoir ravagé pendant quelque temps, en furent chassés; la désertion des Mainotes, à qui on avait refusé le pillage de Misistra, arrêta le succès de l'entreprise et fut fatale à la Morée, qui devint le théâtre de toutes les horreurs de la guerre.

A

SAMUEL ROGERS,

ÉCUYER,

COMME UNE FAIBLE MARQUE

D'ADMIRATION POUR SON GÉNIE,

DE RESPECT POUR SON CARACTÈRE,

ET DE RECONNAISSANCE POUR SON AMITIÉ

BYRON.



Dessiné par Richd Westall R. A. — Gravé par Gossard

LE GIAOUR.



LE GIA[illegible]

[illegible]

[illegible] qui porte avec lui les parfums les plus suaves! C'est là que l'on rencontre dans les vallées et sur les collines la rose amante du rossignol [3]. C'est pour elle que l'oiseau répète ses airs mélodieux; sa rose chérie, reine des jardins, écoute ses chants d'amour en

rougissant; loin des aquilons et des neiges du nord, caressée par toutes les brises, elle exhale, comme un encens de reconnaissance, les parfums qu'elle a reçus de la nature, et embellit à son tour le climat qui la protège, en étalant ses riches couleurs. Il est encore mille fleurs qui émaillent les prairies. L'ombre des bosquets invite les amants à se réunir sous le feuillage; des grottes fraîches leur offrent un asyle discret; hélas! elles servent de refuge au pirate qui cache sa barque sous l'abri d'un rocher, pour épier celle du navigateur paisible : l'étoile du soir a paru; la guitare du joyeux matelot a résonné : le voleur nocturne fend les ondes avec sa rame prudemment enveloppée, fond à l'improviste sur sa proie et aux chants de la gaîte fait succéder de tristes gémissements [4].

Étrange destinée d'une contrée que la nature s'est plu à rendre digne d'être habitée par les dieux et qu'elle a parée de tous ses dons! Faut-il que l'homme amoureux de la destruction veuille convertir ce paradis en désert sauvage! faut-il qu'il foule aux pieds comme un sauvage ces fleurs brillantes qui n'ont pas besoin d'être arrosées de ses sueurs, et qui croissent sans culture comme pour prévenir ses désirs, ne demandant que d'être épargnées sur leur tige!

Étrange destinée d'un climat où tout respire la paix! les passions y triomphent dans leur rage, et la rapine et la tyrannie étendent un voile lugubre sur ce séjour enchanteur. On croirait voir les anges infernaux échappés des gouffres du tartare, et, vainqueurs des séraphins fidèles, venir s'asseoir fièrement

sur les trônes du ciel. Tant est belle la patrie des Grecs! tant est odieuse la barbarie des oppresseurs!

Avez-vous jamais jeté les yeux sur une femme qui vient d'expirer[5]? Lorsque le premier jour de la mort ne s'est pas encore écoulé, ce jour où le néant commence, et qui est le dernier du danger et de la douleur; avant que la main du trépas ait flétri ces traits dont la beauté survit encore, avez-vous remarqué cet air calme et angélique, cette douceur ravissante du repos, et le coloris faible mais délicat qui se mêle à la pâleur languissante de ses joues paisibles? Hélas! ces yeux tristement voilés ne lancent plus de feux, ne séduisent plus les cœurs, ne versent plus de larmes, et ce front glacé par la mort effraie le cœur de celui qui le contemple en gémissant et qui semble craindre que ce triste état ne se communique à lui. Mais quelques instants encore..... hélas! ils seront bien courts: une heure suffira pour bannir tous les doutes...... pendant quelques moments il hésite à croire que l'arrêt tyrannique du trépas ait été prononcé, tant il y a de calme et de douceur dans ce regard qui révèle la mort!

Tel est l'aspect de ce rivage; c'est la Grèce, mais la Grèce qui ne vit plus: elle est à la fois si attrayante et si glacée, si belle et si insensible, que nous tressaillons, parce que l'ame a pris son essor. Elle a conservé ce charme qui ne se dissipe pas entièrement avec le souffle de la vie; mais sa beauté est pleine de mélancolie, et présente à l'œil consterné les funèbres couleurs des tombeaux; c'est le dernier rayon d'une

clarté mourante, l'auréole d'or qui plane au-dessus des ruines, la dernière pensée d'un sentiment qui n'est plus, l'étincelle de cette flamme d'une origine peut-être céleste, qui éclaire encore, mais qui n'échauffe plus sa terre chérie!

Patrie des braves, dont les siècles ont gardé la mémoire!..... Contrée qui, depuis les plaines jusqu'aux cavernes des montagnes, fus l'asyle de la liberté ou le tombeau de la gloire; temple sacré de l'héroïsme, est-ce bien là tout ce qui reste de toi? Dites, esclaves lâches et rampants, ne sont-ce point là les Thermopyles? Dites, enfants dégénérés d'un peuple libre, quelle est cette mer? quel est ce rivage? N'est-ce pas le golfe, n'est-ce pas le rocher de Salamine? Que ces lieux célèbres dans l'histoire soient de nouveau la patrie des Grecs! Levez-vous, et rappelez-vous les exploits de vos pères; cherchez dans la cendre de leurs tombeaux quelques étincelles des feux qui embrasaient leurs cœurs! celui qui périra dans ces nobles combats ajoutera aux noms de ceux qui ne sont plus, un nom terrible qui fera trembler les tyrans! il laissera à ses fils la glorieuse espérance de l'imiter. A leur tour, ils préfèreront la mort à la honte: la cause de l'indépendance, léguée par les pères à leurs enfants, finit toujours par triompher. O Grèce! les pages immortelles de tes annales l'attestent à travers les siècles; tandis que des rois oubliés dans la sombre poussière des âges laissent une pyramide sans nom, le temps, qui a brisé la colonne élevée sur la tombe de tes héros, leur a laissé un mo-

nument plus imposant, les montagnes de leur terre natale. C'est là que ta muse montre à l'étranger les tombeaux de ceux qui ne peuvent mourir.

Qui nous dira la longue et triste histoire de ta grandeur éclipsée? Ah! du moins aucun ennemi étranger n'a pu se vanter d'avoir dompté ton courage; il s'est trahi lui-même: tu t'es avilie, tu t'es lâchement livrée aux despotes qui t'enchaînent.

Que peut-il raconter, celui qui visite aujourd'hui tes rivages? Hélas! aucune histoire de tes anciens jours, aucun sujet capable de donner à la muse un essor aussi noble que celui qui fit la gloire de tes poètes, alors que tu produisais des hommes dignes de ton climat.

Ces cœurs nourris dans tes vallées, ces ames ardentes pourraient brûler du feu d'un héroïsme sublime; et tes lâches habitants rampent depuis le berceau jusqu'à la tombe, esclaves d'un esclave [6]. Sourds à la voix de l'honneur et non à celle du crime, souillés de toutes les infamies qui abaissent l'homme au-dessous de la brute, ils n'ont pas même le mérite d'une vertu farouche; ils n'ont aucun instinct de liberté ni de courage.

Paraissent-ils dans les ports voisins, on retrouve en eux leur ancienne astuce et leurs ruses passées en proverbe. On parle encore de la subtilité des Grecs; c'est leur seul titre à la renommée. Ce serait vainement que la liberté ferait un appel à leur valeur et les inviterait à briser le joug sous lequel ils gémissent: je cesse de les plaindre.

L'histoire que je retrace arriva dans leur pays; elle est triste, et l'on croira sans peine qu'elle toucha celui qui l'entendit pour la première fois.

Un énorme rocher projette son ombre sur les ondes, et ressemble de loin à la barque d'un pirate insulaire ou du Mainote [7]. Se défiant d'une embûche, et tremblant pour sa nacelle, le pêcheur évite d'aborder à cette anse périlleuse; fatigué des travaux d'une heureuse pêche, il se dirige lentement, mais à force de rames, vers le port de Léone dont le rivage plus sûr le reçoit à la lueur de l'astre propice qui embellit les nuits de l'Orient........................

....

Quel est ce cavalier qui accourt à toute bride? son coursier est noir comme l'ébène. Semblable aux roulements du tonnerre qui retentissent dans les vallons, le bruit de sa course rapide est répété au loin par les échos des cavernes; l'écume qui couvre le mors est plus blanche que celle des vagues en courroux. Le calme règne sur la plaine de l'Océan; mais le calme est bien loin de ton cœur, jeune Giaour! La tempête se prépare à troubler demain le silence des flots; mais ton sein est tourmenté par des orages plus terribles: je ne te connais point, je hais la terre où tu naquis; mais je distingue sur ton visage ce que le temps ne pourra effacer; malgré ta jeunesse et ta pâleur, ton front trahit les traces des passions brûlantes qui ont déja ravagé ton ame; quoique ton œil farouche soit fixé vers la terre et que tu passes rapidement comme un météore de funeste présage, je vois en toi

un de ces infidèles que les enfants de Mahomet devraient massacrer ou repousser loin d'eux !

Mes yeux surpris le suivirent long-temps dans sa fuite précipitée ; et quoique, semblable à un fantôme nocturne, il eût bientôt disparu, son aspect resta gravé dans mon cœur comme un souvenir obscur, et l'écho qu'avaient réveillé les pas de son coursier bondissant résonna long-temps à mon oreille émue. Il passa auprès de ce roc escarpé qui s'avance sur l'abyme des flots ; il en eut bientôt fait le tour, et le rocher m'empêcha de le voir plus long-temps : un inconnu est odieux à celui qui veut éviter tous les regards ; et quand on fuit à une heure semblable, il n'est point d'étoile dont on ne maudisse l'importune clarté. Il disparaît, mais d'abord il a détourné la tête comme pour regarder une dernière fois ; il a arrêté son coursier qui respire un moment, il s'est dressé sur ses arçons..... que cherchent ses yeux dans le bois d'oliviers? Le croissant brille sur la colline, les lampes de la mosquée ne sont pas encore éteintes : il est trop loin pour que l'écho lui répète le bruit joyeux des tophaïques[8]; mais il peut apercevoir la lueur soudaine du salpêtre embrasé, car le dernier soleil du Ramazan s'est couché ce soir, et, cette nuit, le Beïram[9] commence..... Mais qui es-tu? qu'as-tu fait, toi dont les vêtements annoncent un étranger? Pourquoi ton regard est-il si farouche? que te font nos mosquées et nos fêtes, pour t'arrêter ou pour les fuir?.... Un léger effroi se montra un moment sur son visage, qui n'exprima bientôt plus que la haine ;

ce ne fut pas la rougeur subite d'une colère momentanée, mais la pâleur du marbre, dont la blancheur funèbre relève encore la triste obscurité des tombeaux. Sa tête penchait vers la terre, et son regard était glacé; il semblait douter un moment s'il devait fuir ou revenir sur ses pas; mais il entend son noir coursier henuir et frémir d'impatience, sa main retombe sur la garde de son cimeterre; ce hennissement a dissipé sa rêverie passagère : tel le cri sinistre d'un hibou vient troubler soudain le sommeil.

Le Giaour enfonce ses éperons dans les flancs du cheval, qui bondit et part avec la rapidité d'un djerrid lancé par une main robuste [10]. Il a passé le promontoire, rien ne trouble plus le silence du rivage, on ne voit plus la tête altière du chrétien; il s'est arrêté un moment, et tout-à-coup il a redoublé de vitesse comme si la mort était à sa poursuite; ce court moment a suffi pour rappeler à son ame des années de souvenirs, une vie entière de douleurs et un siècle de crimes. Pour ceux qu'agitent l'amour, la haine ou la terreur, de semblables moments accumulent tous les chagrins du passé : accablé tout-à-coup par mille sentiments pénibles, que n'éprouva pas le Giaour, pendant qu'il réfléchissait ainsi sur lui-même? A peine compté dans le registre des âges, ce moment lui parut une éternité. Elle est infinie comme l'espace, la pensée de la conscience qui veut comprendre en elle-même des maux sans nom dont elle ne prévoit ni l'adoucissement ni le terme.

Le Giaour est déja loin : a-t-il fui seul? qu'est-il

venu faire? Maudit soit le jour de son arrivée et de sa fuite! Les péchés d'Hassan ont changé son palais en tombeau; le Giaour [11] est venu comme ce précurseur de la désolation et de la mort, le Simoun, dont le souffle dévastateur anéantit jusqu'au cyprès, cet arbre au sombre feuillage, qui s'élève tristement sur les monuments funèbres, seul fidèle au deuil de l'homme qui n'est plus.

Les étables d'Hassan sont désertes, on ne voit plus d'esclaves dans son palais, l'araignée solitaire tapisse tous les murs de sa toile grisâtre, la chauve-souris bâtit son nid sous les berceaux de son harem, et le hibou s'est emparé de la tour de sa citadelle; le chien sauvage, que la faim et la soif tourmentent, vient hurler sur les bords du bassin desséché; l'eau ne coule plus dans son lit de marbre; les ronces y croissent au milieu d'une poussière aride. Heureux le temps où une onde argentée, entretenant la fraîcheur de l'air et la verdure d'un riant gazon, s'élevait en gerbes lumineuses pour retomber comme une abondante rosée! Quand les étoiles brillaient au firmament, il était doux de contempler le jeu de leurs reflets sur ce jet d'eau dont le murmure charmait le silence de la nuit.

Combien de fois Hassan dans son enfance avait folâtré sur les bords de la fontaine! Combien de fois le bruit harmonieux de la cascade l'avait endormi sur le sein de sa mère! C'était aussi près de ce lieu, que les chants de la beauté avaient charmé la jeunesse d'Hassan; sa voix paraissait plus douce, mêlée à celle de l'onde.

Mais on ne verra pas Hassan dans sa vieillesse y

goûter le sommeil au retour du crépuscule; la source des bassins est tarie, et son sang ne coule plus dans ses veines; aucune voix ne fera désormais entendre dans ses jardins l'expression de la colère, des regrets ou du plaisir.

Les derniers sons qu'ait répétés l'écho, furent les accents plaintifs d'une femme. Depuis, rien ne trouble le morne silence de ce séjour solitaire, si ce n'est parfois le bruit d'une fenètre agitée par le vent. Que la tempête gronde, que la pluie tombe par torrents, aucune main ne viendra fermer ce château. Le voyageur errant dans le désert découvrirait avec joie les pas d'un cheval imprimés sur le sable. Si quelqu'un entrait dans le palais d'Hassan, la voix même du malheur réveillerait un écho consolateur; elle lui dirait du moins: « tu n'es pas seul ici, un autre jouit comme toi de la vie. » Plus d'un appartement doré y atteste encore une ancienne splendeur; la destruction ne mine que lentement ces voûtes de marbre; mais la terreur semble fixée sur le seuil de la porte: le fakir lui-même n'oserait y chercher une retraite; le derviche errant ne s'y arrêterait pas; il n'y trouverait plus l'hospitalité; aucune main amie n'y offrirait à l'étranger fatigué le pain et le sel [12]. Le riche et le pauvre évitent également ce séjour. La bienveillance et la pitié en sont exilées depuis qu'Hassan périt dans les montagnes; son toit, jadis asyle de l'homme, est devenu l'antre obscur du dieu des ruines.

Les hôtes ont fui le palais, et les vassaux leurs sillons incultes, depuis que le cimeterre du Giaour a

fendu la tête d'Hassan [13]. . . . .

. . . .

Une troupe de musulmans s'avance sur moi: j'entends le bruit de leur marche; mais le son d'aucune voix ne frappe mon oreille: ils s'approchent; je puis distinguer leurs turbans et les fourreaux d'argent de leurs dagues [14]. La robe verte du chef de la troupe annonce un émir [15].

« Qui es-tu [16] ? » « Mon salut respectueux, ré-« pondis-je, vous apprend que je suis un des enfants « du prophète; le fardeau que vous portez avec tant « de soin est sans doute un objet précieux. Je vous « offre volontiers ma barque pour traverser le golfe. » « Oui, reprit l'émir; démarre ta nacelle et con-« duis-nous loin du rivage; laisse ta voile déployée « et fais force de rames; tu t'arrêteras au milieu de « ces rochers qui forment un bassin où dorment les « flots. . . . .

. . . .

« C'est assez, tu peux reposer tes bras; nous sommes « arrivés. . . . .

« . . . . »

Le fardeau précipité dans l'abyme disparut peu à peu; la vague recula doucement jusqu'au rivage; mon œil attentif crut voir quelque chose se mouvoir sur la plaine azurée..... Ce n'était qu'un rayon de la lune qui avait lui sur les flots; je ne cessai de regarder que lorsque l'objet jeté dans la mer se fut évanoui tout-à-fait comme une pierre qui tournoie et disparaît, laissant après elle un cercle léger qui

se resserre peu à peu, et n'offre bientôt qu'une tache blanchâtre qui échappe à la vue. Le secret est enseveli dans l'Océan; il n'est connu que des génies du lieu : mais tremblants dans leurs grottes de corail, ils n'ont rien osé confier aux vagues.................

....

Telle on voit, dans les vertes prairies de Cachemire [17], la reine des papillons de l'Orient qu'un enfant poursuit sans pouvoir l'atteindre : chaque fois qu'elle se pose sur une fleur, il croit enfin la saisir, son cœur palpite, il approche une main tremblante : l'insecte aux ailes d'azur s'échappe encore, et laisse le jeune chasseur haletant et l'œil humide de larmes. Telle, brillante et volage comme le papillon, la beauté se joue des désirs de l'enfant devenu homme. Poursuite mêlée de vaines espérances et de craintes, commencée par la folie, et que les larmes terminent! Mais se sont-ils laissés atteindre, les mêmes malheurs sont le partage de l'insecte et de la jeune fille; une vie de douleur les attend; adieu la paix et le bonheur; l'un est le jouet de l'enfant, l'autre gémit des caprices de l'homme. Cet objet charmant, recherché avec tant d'ardeur, perd tout son prix dès qu'il est obtenu; chaque fois qu'une main le caresse, elle flétrit ses plus belles couleurs, tout son éclat s'est évanoui; on le laisse fuir ou tomber sans secours. En quel lieu ces deux victimes trouveront-elles un asyle? l'une a ses ailes déchirées; le cœur de l'autre saigne encore. Le papillon pourra-t-il voltiger, comme auparavant, de la tulipe à la rose? Qui peut

rendre à la jeune fille les doux plaisirs de l'innocence? Hélas! jamais un insecte compatissant ne vient protéger de son aile celui qui va perdre la vie; la beauté a de l'indulgence pour toutes les fautes, excepté pour celles qui sont aussi les siennes; tous les malheurs peuvent espérer de l'attendrir, mais elle refuse une larme à la honte d'une sœur abusée.....

....

Le cœur consumé par les remords du crime ressemble au scorpion que le feu presse de toutes parts; le cercle se rétrécit à mesure que la flamme fait des progrès. Le prisonnier en sent déja les atteintes cruelles, et sa douleur se convertit en rage; il n'a plus qu'une dernière ressource; le dard venimeux destiné à frapper ses ennemis ne blessa jamais en vain. Il le tourne contre lui-même, et finit tous ses maux en un moment; c'est ainsi que l'homme coupable termine ses jours, s'il ne veut vivre comme l'odieux insecte assailli par les flammes; c'est ainsi que se consume l'homme que le remords poursuit: la terre le repousse, le ciel est fermé pour lui, l'obscurité règne sur sa tête; il n'aperçoit sous ses pas que le désespoir; les flammes l'entourent, et la mort est dans son cœur.....................................

....

Le sombre Hassan fuit son harem; les charmes de la beauté n'attirent plus ses regards; la chasse le conduit tous les jours dans les bois, mais il ne partage point le plaisir des chasseurs. Hassan ne fuyait point ainsi lorsque Leïla habitait son sérail.... Leïla n'y

serait-elle plus? Hassan pourrait seul nous l'apprendre. Des bruits étranges ont couru dans notre cité; on prétend que Leïla s'enfuit le soir où le Ramazan finissait, pendant que la clarté de mille lampes placées au sommet des minarets annonçait la fête du Beiram à tout l'Orient. Leïla feignit de se rendre au bain; mais Hassan alla vainement l'y chercher: sous les habits d'un page géorgien, elle avait trompé tous les gardes, et bravait la fureur de son maître dans les bras du perfide Giaour.

Hassan avait eu quelques soupçons; mais Leïla paraissait si tendre, elle était tant aimée, que, trop confiant dans cette belle esclave, dont la trahison méritait bien le trépas, il alla, le soir même de sa fuite, assister aux prières de la mosquée et visiter son kiosque.

Tel est le récit de ses Nubiens, dont la surveillance aurait dû être plus active; d'autres assurent que cette même nuit on avait aperçu, à la pâle clarté de Phingari [19], le Giaour courant à toute bride sur son noir coursier, le long du rivage de la mer; mais il n'y avait avec lui, ni page, ni jeune fille..........

....

Comment décrire le charme des yeux noirs de Leïla? Ceux de la gazelle ne sont ni plus beaux ni plus langoureux; mais l'œil de la Circassienne était aussi brillant que le rubis de Giamschid [20], et son ame se peignait dans chacun de ses regards. O Mahomet! tu n'aurais pu croire qu'une beauté si parfaite ne fût qu'une argile périssable: Leïla avait une ame,

j'oserais le soutenir encore au milieu du terrible Al-sirat [21], sur lequel nous traverserons la mer de feu ; je le soutiendrais quand je verrais le paradis devant moi et les houris qui m'appelleraient à elles. Qui a connu Leïla, cesse de croire que la femme n'est qu'une vile poussière, jouet matériel des caprices d'un despote [22]. Les muftis auraient avoué, en l'admirant, qu'un rayon de la divinité brillait sous le voile de ses longues paupières. Le vermillon sans cesse renaissant de ses joues le disputait aux fleurs pourprées de la Grenade [23]; sa chevelure, semblable à la tige pendante de l'hyacinthe [24], descendait jusqu'à ses pieds, dont la blancheur égalait celle de la neige avant qu'elle soit tombée sur les montagnes et souillée par le contact de la terre.

Le cygne s'avance avec majesté sur l'onde limpide; telle marchait la belle Circassienne au milieu des femmes qui la servaient, et qu'elle dépassait de toute la tête : jamais beauté plus accomplie n'était venue de Frânguestan [25].

Le cygne redresse fièrement sa crête hérissée, et frappe l'onde d'une aile orgueilleuse, lorsque l'homme s'approche des bords de son empire.

Tels étaient les contours gracieux et la blancheur du cou de Leïla : telle on la voyait éloigner avec dignité un regard indiscret que l'admiration osait fixer sur ses divins appas.

La noblesse et la grace respiraient dans toute sa démarche; heureux l'amant qui avait su attendrir son cœur! O sévère Hassan! qui était-il, cet amant?...

Hélas! ce nom n'était pas fait pour toi..........

....

Hassan s'est mis en route, suivi de vingt de ses vassaux, armés d'arquebuses et d'ataghans. L'émir marche à leur tête, équipé comme un guerrier; il a suspendu à sa ceinture un cimeterre teint jadis du sang des Albaniens, lorsqu'ils furent taillés en pièces dans la vallée de Parné, et qu'il ne survécut que quelques rebelles, pour aller annoncer dans leurs montagnes cette cruelle défaite. Ses pistolets, présent qu'il avait reçu d'un pacha, quoique ornés d'or et de pierreries, auraient fait trembler les voleurs. Hassan, dit-on, va chercher un épouse plus fidèle que celle qui l'a trahi, la perfide Leïla, qui n'a pas craint de fuir du harem, et avec un Giaour........

....

Les derniers rayons du soleil dorent la colline et étincellent dans la source qui offre toujours une onde fraîche et limpide à l'habitant des montagnes. C'est ici que le marchand grec, ami de la mollesse, peut trouver un repos qu'il demanderait en vain aux cités où sa demeure est trop voisine de celle de ses tyrans. Ici, du moins, s'il tremble pour quelque trésor secret, il peut le soustraire à tous les yeux. S'il est esclave dans les villes, la liberté lui sourit encore dans les déserts; il peut sans danger savourer la liqueur que proscrivent les enfants de Mahomet.........

....

Un Tartare précède la troupe d'Hassan; il est déja parvenu à l'entrée du défilé. On distingue de loin son

manteau jaune ; l'émir et sa suite s'avancent lentement les uns après les autres. Au-dessus de leur tête s'élève un roc escarpé, sur lequel les vautours aiguisent leur bec vorace, comme s'ils devinaient qu'une abondante pâture les fera descendre des montagnes avant le lever de l'aurore. Non loin de là un torrent d'hiver s'est desséché aux feux brûlants du soleil, laissant après lui la trace de son passage à travers un sable aride où croissent çà et là quelques tristes broussailles ; le sentier est parsemé des débris d'un granit grisâtre que le temps ou la foudre ont détaché de ces montagnes dont le sommet se perd dans les nuages. Quel est le mortel qui a jamais aperçu le pic élevé du Liakura ?

L'émir et les siens ont atteint le bois de sapins. Bismillah [26] ! s'écrie le chiaoux, nous n'avons plus de péril à redouter, voilà enfin la plaine qui s'étend au loin devant nous, nous allons bientôt lancer nos chevaux ; il dit, et soudain une balle siffle sur sa tête : le Tartare qui formait l'avant-garde a mordu la poussière. A peine les vassaux d'Hassan ont-ils le temps de saisir la bride de leurs coursiers ; ils se hâtent de mettre pied à terre ; mais trois d'entre eux ne remonteront plus sur la selle ; ils demandent en vain vengeance avant d'expirer, on ne voit point l'ennemi qui les a frappés. Leurs campagnons tirent leurs ataghans du fourreau et tiennent leurs carabines prêtes, mais ils cherchent à garantir leur tête des balles en se penchant sur leurs chevaux ; quelques - uns fuient derrière un rocher, ne voulant pas périr sans défense,

sous les coups d'un ennemi qui n'ose pas se montrer. Hassan dédaigne seul de mettre pied à terre et s'avance sans effroi; une décharge de mousqueterie l'avertit que les brigands se sont emparés de la seule issue qui pût offrir encore le moyen de leur échapper.

Sa moustache se hérisse[27], ses yeux lancent les éclairs de la fureur. « Je braverai, s'écria-t-il, les « balles qui sifflent de toutes parts; j'ai vu des dan-« gers plus terribles que celui-ci. » Dans cet instant, l'ennemi quitte son embuscade, et crie aux vassaux de se rendre; mais le front courroucé d'Hassan et ses menaces les effraient plus que l'épée qu'on va tirer contre eux; aucun ne rendra les armes, aucun ne fera entendre le cri des lâches..... Les brigands approchent, ils sortent tous du bois, et ceux qui sont montés sur des coursiers s'avancent les premiers.

Quel est le chef qui les guide, armé d'un fer étincelant?

« C'est lui! c'est lui-même, s'écrie Hassan. Je le « reconnais à la pâleur de son front, et à ce mauvais « œil[28] qui favorise ses crimes. Je reconnais son noir « coursier: il a pris le costume albanien et renié sa « première croyance. Son apostasie ne le sauvera pas « de la mort. C'est lui! malheur à toi, amant de la « perfide Leïla! maudit Giaour! »

Ainsi qu'on voit un fleuve précipiter dans la mer le cours impétueux de ses eaux, et l'Océan soulever en colonnes d'azur ses flots indignés pour repousser au loin le torrent furieux; l'onde brisée jaillit semblable à l'éclair; le choc terrible des vagues retentit comme

un tonnerre sur le rivage ébranlé, et les rochers disparaissent sous une écume blanchâtre : telle est la rencontre des deux troupes qu'une même fureur anime; le bruit des fers qui se croisent et se brisent, l'explosion du salpêtre, le sifflement du plomb meurtrier, les menaces des guerriers qui frappent, les gémissements de ceux qui expirent, épouvantent les échos de la vallée accoutumés à répéter les refrains du pasteur timide. Les combattants ne sont pas nombreux; mais la soif du carnage les dévore; aucun ne demande la vie, aucun ne cherche à frapper des coups qui ne soient pas mortels. Deux amants peuvent se presser tendrement dans les bras l'un de l'autre pour se prodiguer les plus douces caresses; mais jamais l'amour ne soupirera pour les tendres faveurs de la beauté avec la ferveur dont la haine anime deux ennemis qui vont s'embrasser dans une fatale étreinte. Sont-ils parvenus à se saisir, leurs mains ne lâcheront plus prise : les amis se cherchent et se séparent; l'amour rit d'une chaîne durable : ceux que la haine a réunis le sont jusqu'à la mort.................

....

Le sabre d'Hassan, faussé jusqu'à la garde, est teint du sang qu'il a répandu. Sa main retient encore ce fer qui a mal servi sa vengeance; sa main, hélas! est séparée de son corps; son turban, fendu dans le plus épais de son replis, a roulé sur le sable. Sa robe, déchirée par le tranchant d'un cimeterre, a pris la couleur rouge de ces nuages funestes du matin qui viennent nous annoncer un jour d'orage. Chaque

buisson, souillé de sang, porte un lambeau de son palampore [29]; son sein est couvert de blessures; il est étendu sur la terre, le visage tourné vers le ciel; son œil encore ouvert menace son ennemi, comme si la mort y avait laissé survivre la haine.

Cet ennemi est là qui le contemple; son front est aussi sombre que celui qui est couvert des ombres du trépas. . . . .
. . . .

« Oui! Leïla est ensevelie sous les vagues; cette « terre sanglante sera le tombeau d'Hassan! L'ombre « de Leïla a guidé le fer qui a percé ce cœur perfide. « Il a appelé le prophète qui n'a pu l'arracher à ma « fureur; il a invoqué Alla; sa prière a été dédai- « gnée. Insensé, tu n'as pas écouté la prière de Leïla, « et tu voudrais qu'on exauçât la tienne. J'ai su tout « prévoir; j'ai gagné ces soldats rebelles, pour punir « un traître ennemi; la soif de ma vengeance est « apaisée. . . . .
« . . . . »

Je pars, mais je pars seul. On entend tinter les clochettes des chameaux dans leurs pâturages. La mère d'Hassan regarde par le treillis du balcon, et voit la rosée qui tombe sur les vertes prairies; elle voit pâlir les étoiles à l'approche de l'aurore: « Voici le « jour, dit-elle; Hassan ne doit pas être éloigné. »

Elle descend dans le jardin; mais, en proie à une inquiétude inconnue, elle monte sur la tour la plus élevée, et porte de là ses regards vers les montagnes: « Pourquoi n'arrive-t-il pas? rien n'arrête la rapidité

« de ses chevaux; ils ne craignent point les chaleurs « de l'été. Pourquoi le fiancé n'envoie-t-il pas le pré« sent promis? Est-ce son cœur que je dois accuser, « ou la paresse de son coursier? Mais j'ai tort: voici « un Tartare qui est déja sur le sommet de la der« nière montagne; il suit le sentier qui conduit dans « la vallée; j'aperçois, sur les arçons de sa selle, le « présent que mon fils m'envoie..... mais son messa« ger vient bien lentement; ignore-t-il que je saurai, « par mes largesses, récompenser sa célérité et les « fatigues de sa longue course? »

Le Tartare met pied à terre à la porte du château; il chancelle. On lit sur son front basané l'expression de la douleur, mais c'est peut-être un effet de sa lassitude; des gouttes de sang souillent ses vêtements, mais peut-être est-ce le sang que l'éperon a fait couler des flancs de son coursier; il découvre le présent caché sous son manteau..... Ange de la mort! c'est la tête d'Hassan!

« Votre fils a trouvé une fatale fiancée, dit-il; si « j'ai été épargné, ce n'est point la pitié qui a ob« tenu ma grace; on m'a réservé pour porter ce fatal « présent; que la paix soit avec le brave qui a suc« combé! maudit soit le Giaour; c'est lui qui est l'as« sassin. . . . .
« . . . . »

Un turban sculpté sur un rocher sauvage[30], une colonne que des ronces entourent, et sur laquelle est presque effacé le verset du Koran qu'on grave sur les tombes, voilà ce qu'on trouve au vallon solitaire

où Hassan a reçu le coup de la mort; c'est là que repose un osmanli aussi fidèle que tous ceux qui vont fléchir le genou à la Mecque, repoussent avec horreur le vin défendu, et répètent humblement leur prière, les yeux tournés vers la ville sainte, chaque fois que le cri solennel d'*Alla Hu*[31]! retentit du haut du minaret. Il mourut cependant par le fer d'un étranger, au milieu de sa terre natale; il mourut les armes à la main, et il ne fut pas vengé: du moins le sang de son ennemi n'a pas coulé sur sa tombe; mais les vierges du paradis s'empressent de le recevoir dans les demeures célestes, et les yeux brillants des houris lui souriront à jamais; elles vont à sa rencontre en agitant leurs voiles couleur d'émeraude; elles accueillent le brave avec un baiser.

Celui qui périt en combattant contre un Giaour est bien digne des félicités immortelles [32]. . . . . .

. . . .

Mais toi, perfide assassin, tu seras livré à la faux vengeresse de *Monkir* [33], et tu n'échapperas aux tortures qu'il te prépare que pour errer autour du trône d'*Éblis* [34]. Un feu dévorant consumera éternellement ton cœur, aucune langue ne pourrait exprimer les affreux tourments qui en feront un véritable enfer! Mais d'abord envoyé sur la terre comme un vampire, ton cadavre s'échappera du tombeau [35]. Devenu l'effroi du lieu qui t'a vu naître, bourreau de ta femme, de ta sœur et de tes enfants, tu iras à l'ombre de la nuit t'abreuver avec horreur du sang de ta famille.

Tes victimes reconnaîtront leur père avant d'expirer, le maudiront et en seront maudites; tes filles périront dans la fleur de leur âge, mais il en est une à qui surtout ton crime sera fatal; c'est la plus jeune, la plus tendrement aimée: elle t'appellera encore mon père, et ce nom sacré déchirera cruellement ton cœur. Tu voudrais en vain l'épargner, tu verras s'effacer peu à peu les dernières couleurs de ses joues, la dernière étincelle de ses yeux s'éteindre, et l'azur de sa prunelle humide se ternir à jamais; tu arracheras alors d'une main impie les tresses de sa longue chevelure; une de ses boucles était jadis le gage le plus tendre de l'amour: tu l'emporteras avec toi comme un souvenir éternel de ta rage; tes dents grincent de désespoir, et tes lèvres dégouttent de ton sang le plus pur [36]. Retourne dans ton obscur tombeau, va te joindre à la troupe des mauvais génies qui fuiront avec horreur un spectre si détesté.

. . . .

« Comment nommez-vous le caloyer [37] que j'aper-
« çois dans ce sentier solitaire? J'ai aperçu jadis son
« visage dans le pays où je suis né. C'était un soir
« qu'assis près du bord de la mer, je le vis passer
« sur un coursier rapide. Je n'ai vu qu'une fois ses
« traits, mais ils étaient tellement empreints du trou-
« ble de son cœur, que je n'ai pu les oublier. Son
« front est aujourd'hui si sombre que je croirais y re-
« connaître le sceau de la mort. »

« — Six étés seront bientôt écoulés depuis qu'il
« est venu au milieu de nos frères: sans doute il

« cherche dans cette solitude l'oubli de quelque grand
« crime que nous ignorons; mais jamais il ne vient
« s'unir à nos prières du soir; jamais il ne fléchit le
« genou au tribunal de la pénitence; peu lui im-
« portent nos cantiques pieux et l'encens que nous
« brûlons sur l'autel du Christ: il médite seul dans
« sa cellule: sa religion et sa famille nous sont égale-
« ment inconnues.

« Il est venu des lieux où l'on adore Mahomet;
« pourtant il n'a point l'air d'être de la nation musul-
« mane; son visage indiquerait plutôt un chrétien.
« S'il ne fuyait nos reliques sacrées, s'il ne dédai-
« gnait le pain et le vin de nos mystères, je le croi-
« rais un renégat repentant de son apostasie. Notre
« couvent a reçu de lui de riches offrandes; c'est par
« là qu'il sut intéresser notre abbé en sa faveur.
« Mais si j'étais à la tête de nos frères, je ne souf-
« frirais pas qu'un homme aussi étrange restât un
« jour de plus parmi nous; ou du moins enfermé par
« mes ordres dans un de nos cachots, il serait con-
« damné à n'en sortir jamais. Il parle souvent dans
« ses visions d'une jeune fille précipitée dans la mer,
« de combats, de fuite, de vengeance et d'un musul-
« man rendant le dernier soupir. On l'a vu sur ce roc
« escarpé, dans les accès d'un noir délire, s'écrier
« qu'une main sanglante, visible pour lui seul, lui
« montrait le lieu de son tombeau, et l'invitait à se
« précipiter dans l'abyme. . . . .
« . . . . »

Son front sombre, et peu semblable à celui des

autres hommes, est couvert d'un noir capuchon. L'éclair que lance parfois son œil farouche n'exprime que le souvenir d'un temps qui n'est plus; quelque changeant et vague que soit son regard, il effraie souvent celui qui ose l'observer. On y reconnaît ce charme qui ne peut se définir, et dont l'ascendant est irrésistible.

Comme l'oiseau frémit de terreur, et cependant ne peut fuir le serpent qui l'aspire, il y a dans le regard de cet homme quelque chose qui accable celui qui ose le soutenir.

Le moine timide qui se trouve sur son passage s'empresse de s'éloigner, comme si son coup d'œil et son amer sourire inspiraient à la fois la peur et de coupables pensées. Ce sourire vient rarement éclaircir son front, et encore ne semble-t-il alors qu'une raillerie contre l'infortune. Ses lèvres pâles frémissent et redeviennent aussitôt immobiles, comme si la douleur ou le dédain lui défendaient de dérider son visage; et mieux vaudrait..... car ce hideux sourire n'exprima jamais la paix de l'ame. Si on cherche à reconnaître dans ses traits les sentiments qu'il a dû éprouver jadis, il est pénible de distinguer encore une certaine noblese dans sa physionomie sinistre, comme si les crimes n'avaient pas dégradé complètement cet esprit altier. Le vulgaire n'aperçoit que les dehors d'un coupable poursuivi par les remords; mais un observateur plus attentif y reconnaît une ame noble et un homme d'illustre origine. Hélas! à quoi lui ont servi ces dons précieux que le crime a

drait qu'il n'est pas seul. Nous n'aimons pas ce que personne ne peut partager avec uous; le bonheur lui-même cesserait d'être le bonheur si nous n'étions deux pour en jouir.

Un cœur que tous les sentiments plus doux abandonnent, se voit forcé d'avoir recours..... à la haine. Ce tourment ressemble à celui qu'éprouveraient les morts s'ils sentaient tout à coup les vers de la tombe ramper sur leurs cadavres à demi rongés, sans pouvoir écarter loin d'eux ces reptiles; tel serait encore le désespoir de cet oiseau du désert [38], de cette pauvre mère qui nourrit de son sang sa jeune famille, si, au moment où elle vient de déchirer son sein sans regretter une vie qu'elle sacrifie à ses petits, elle ne les trouvait plus dans son nid dévasté.

Les plus cruelles angoisses de la douleur seraient des plaisirs en comparaison de ce vide effrayant, de cette solitude aride d'un cœur dont tous les sentiments sont devenus sans objet. Qui voudrait être condamné à contempler éternellement un ciel sans soleil et sans nuages?

L'idée de ne pouvoir plus braver les vagues de l'Océan est sans doute plus terrible que le mugissement des vagues pour le malheureux qu'un naufrage a jeté comme un vil débris sur un rivage inhabité, et qui va languir dans les longues agonies du trépas, au milieu de la baie calme et silencieuse; il vaut mieux mille fois être anéanti dans la tempête, que de dépérir peu à peu sur un triste rocher.

. . . .

« Père, tu as passé tous tes jours à compter les « grains de ton rosaire, et à répéter d'éternelles oraisons! Absoudre les péchés des hommes, exempt toi-« même de crime et de soucis, telle a été l'occupation « de ta vie depuis le berceau jusqu'à la vieillesse; à « l'abri de tous les maux, si ce n'est des douleurs « passagères, qui sont le partage de tous, tu bénis le « ciel d'avoir éloigné de toi les orages des passions, « si funestes aux mortels qui, conduits par le repen-« tir, viennent déposer dans ton cœur indulgent et « pur le secret de leurs fautes et de leurs peines; « pour moi j'ai peu vécu, mais j'ai bu souvent à la « coupe du plaisir, et plus souvent encore à celle de « la douleur. Ah! du moins, grace à ces jours de « volupté ou de périls, j'ai échappé aux ennuis d'une « vie monotone. Aujourd'hui triomphant au milieu « des miens, demain luttant contre mes ennemis, je « ne redoutai que la langueur du repos. Maintenant « qu'il ne me reste plus rien que je puisse aimer ou « haïr, rien qui réveille mes espérances ou mon « orgueil, je voudrais être le vil insecte qui rampe « sur les murs humides d'un cachot, plutôt que de « couler le reste de mes jours dans le calme secret « de la froide méditation. Il est pourtant dans mon « cœur un secret désir de repos, mais d'un repos dont le « sentiment n'existe pas. Bientôt le destin va m'exau-« cer, je dormirai sans rêver à ce que je fus, à ce « que je voudrais être encore, quelque noires que tu « croies mes actions.

« Ma mémoire n'est plus que le tombeau d'un

« bonheur perdu depuis long-temps. Mon espérance « est de cesser bientôt d'être. Quoiqu'il eût mieux « valu pour moi mourir que traîner une vie de lan-« guissantes douleurs, mon ame n'a point reculé à « l'approche des traits aigus d'une éternelle souf-« france; elle n'a point cherché un refuge dans un « trépas volontaire, dédaignant de marcher sur les « traces des prétendus sages des temps antiques et « des lâches de nos jours. Mais ce n'est pas la mort « que j'ai craint, je l'eusse bravée avec courage sur « un champ de bataille, si le sort m'avait conduit « sous les drapeaux de la gloire et non sous ceux de « l'amour. Et je l'ai bravée, mais je n'ai pas été « séduit par l'appât des vains honneurs: peu m'im-« porte le laurier qu'ambitionne le mortel amoureux « de la renommée, ou le soldat mercenaire! Mais « qu'on me montre un prix digne du danger; la « beauté que j'aime, ou l'ennemi que j'abhorre: je « saurai me précipiter dans les sentiers du destin, « au milieu des forêts de lances et des torrents de « flamme, s'il s'agit de sauver celle qui m'est chère « ou de percer un cœur odieux. Tu peux en croire « celui qui ne se vante que de ce qu'il a déja fait. « Une ame fière et superbe défie la mort, la faiblesse « la reçoit sans se plaindre, le malheur seul doit « l'implorer. Que ma vie retourne à celui de qui je « l'ai reçue. Je n'ai point pâli à la vue du danger, « lorsque j'étais puissant et heureux: est-ce *aujour-« d'hui* qu'il me faudrait trembler? . . . .
« . . . . »

« O mon père, je l'aimais... bien plus, je l'adorais...
« ces mots sont profanés chaque jour par des amants
« vulgaires..... Mieux que mes paroles, mes actions
« prouvèrent l'ardeur de ma tendresse. Cette épée
« conserve une tache de sang qui ne s'effacera jamais.
« Ce sang fut répandu pour celle qui a péri pour
« moi; il animait le cœur d'un tyran abhorré..... Calme
« cette horreur soudaine, ne fléchis pas le genou, ne
« compte pas cette action au nombre de mes forfaits;
« tu peux déja m'en absoudre : c'est le sang d'un
« ennemi de ton Dieu! le nom seul du Christ rem-
« plissait de rage son ame musulmane; mais sa rage
« n'était que folie et qu'ingratitude, puisque le fer
« homicide que la main d'un Galiléen a dirigé contre
« son cœur, lui a ouvert le ciel de Mahomet où, sans
« lui, ses houris impatientes l'attendraient peut-être
« encore. J'aimais Leïla : l'amour pénètre dans les
« lieux les plus sauvages; et, lorsque celui qui aime
« sait oser, il serait bien difficile qu'il aimât sans
« succès. Je ne soupirai pas en vain; pourtant j'en-
« tends parfois un remords qui me crie qu'il eût mieux
« valu que Leïla eût été fidèle à son premier amour.
« Elle mourut, je n'ose te dire de quelle mort; re-
« garde, tu le liras peut-être sur mon front. La ma-
« lédiction et le crime de Caïn y sont gravés en
« caractères ineffaçables; mais ne te hâte pas de me
« condamner, je fus la cause de son supplice, et je
« n'en fus pas l'auteur. J'avoue, hélas! que son bour-
« reau ne fit que ce que j'aurais fait comme lui, si
« Leïla eût été infidèle à un amant de plus. Il fut

« trahi, et l'immola sans pitié.... J'étais aimé, je devins « son vengeur. Quelque juste que fût sa sentence, sa « trahison était une preuve de fidélité envers moi. « Elle m'avait donné son cœur, la seule chose que « la tyrannie ne puisse soumettre; et moi! venu trop « tard pour la sauver, je donnai tout ce que je pou- « vais donner...... la mort à notre ennemi. Ce n'est « point sa mort qui pèse sur mon cœur, c'est le sup- « plice de sa victime qui m'a rendu ce que tu vois.... « un objet qui te fait horreur. Son destin était irré- « vocable, et il ne l'ignorait pas, averti par les pré- « dictions du sombre Taheer, à qui le pressentiment « avait fait entendre le sifflement du plomb meurtrier, « lorsqu'il se préparait au voyage qui lui fut si fatal[39].

« Heureux de périr dans un combat où le trépas « s'offre à nous sans ses longues agonies, il invoqua « vainement Mahomet et Allah! il me reconnut, et « nous croisâmes nos cimeterres. Je le contemplai « pendant qu'il rendait le dernier soupir; quoique « percé de coups comme un léopard que les javelots « des chasseurs ont atteint, il ne ressentit pas la moitié « de ce que j'éprouve en cet instant; j'épiai dans ses « regards l'expression d'un esprit humilié. Chaque « trait de ce visage mourant trahissait sa rage, aucun « ne laissa percer le remords. Que n'eût pas donné « ma vengeance pour y reconnaître les traces du dés- « espoir et de ce repentir tardif qui ne voit que ter- « reur dans la tombe, et ne peut trouver aucune « lueur de grace et de consolation! . . . .
« . . . .

« Les habitants d'un climat glacé ont le sang aussi « froid que l'air qu'ils respirent; chez eux l'amour « n'est plus amour; mais le mien ressemblait à la lave « brûlante qui s'échappe des gouffres enflammés de « l'Etna. Le langage doucereux des amants et des « belles m'est inconnu; si l'altération soudaine des « traits du visage, l'ardeur d'un sang qui bouillonne, « le mouvement convulsif des lèvres, un cœur qui se « brise et ne se plaint pas, le délire, l'audace et la « vengeance; en un mot si tous les sentiments que j'ai « éprouvés, et que j'éprouve encore, sont des gages « certains de l'amour, le mien était véritable, j'en ai « donné des preuves amères. Je n'ai jamais pu sou-« pirer ni verser des larmes; je voulais le succès, ou « la mort.

« La mort s'approche, mais du moins j'ai goûté le « bonheur; et maintenant dois-je craindre les rigueurs « du sort que j'ai bravées si souvent? Non, mon ame « est indomptable, privée de tout ce qu'elle aimait; « le souvenir de Leïla est seul capable de l'affliger; « mais qu'on me rende l'alternative des plaisirs et de « la douleur, je consens encore à vivre et à aimer. « Une pensée m'afflige, ô mon père!.... Ce n'est pas « pour celui qui va mourir, c'est pour l'infortunée « qui n'est plus; elle dort sous les vagues errantes. « Ah! que n'a-t-elle un tombeau sur la terre! Ce « cœur brisé, cette ame en délire, chercherait son « étroit monument pour le partager avec elle. Leïla « était un être de vie et de lumière; mon œil aperçut « Leïla; elle devint comme une portion de ma vue;

« de quelque côté que se tournassent mes regards,
« elle était l'astre inséparable de ma mémoire.

« Oui! l'amour est une clarté céleste, une étincelle « de ce feu immortel que nous partageons avec les « anges, et que le créateur nous donna pour détacher « nos désirs de la terre. La piété élève au ciel l'ame « du juste; le ciel lui-même descend dans nos ames « avec l'amour. C'est un sentiment qui vient de la « divinité pour détruire toutes nos grossières pensées; « c'est un rayon de celui qui a tout créé, une auréole « brillante qui couronne le cœur. Mon amour n'est « pas parfait peut-être; il ressemble à ce que les mor- « tels appellent à tort de ce nom. Tu peux le croire « souillé du crime; mais ne dis pas que celui de Leïla « fut impur. Elle était la lumière fidèle de ma vie; « elle s'est éteinte. Qui pourrait éclairer les ténèbres « qui m'entourent? Que ne brille-t-elle encore pour « me guider même à la mort, ou aux actes d'un cruel « désespoir! Peut-on s'étonner que celui qui perd le « bonheur et l'espérance, ne résiste plus aux noirs « chagrins, et accuse dans sa fureur l'injustice de la « destinée? Peut-on s'étonner que l'aveugle délire lui « inspire ces forfaits qui semblent n'ajouter que le « crime au malheur? Hélas! que peut donc craindre « des hommes celui dont le cœur est brisé; en tom- « bant du faîte du bonheur, s'inquiète-t-on de la « profondeur de l'abyme? Sans doute, pieux vieillard, « qu'après ces aveux, mes actions te semblent plus « féroces que la rage des vautours; je lis sur ton front « toute l'horreur de ton ame; il est de mon destin de

« l'inspirer sans cesse. Oui, semblable à l'oiseau de « proie, j'ai semé sur mes pas le carnage; mais j'ap« pris de la timide colombe, à mourir fidèle à mon « premier amour. C'est une leçon que l'homme doit « recevoir des créatures qu'il méprise : l'oiseau qui « chante dans la bruyère, le cigne qui parcourt le « lac limpide, n'ont qu'une compagne, et n'en chan« gent jamais. Que le cœur volage qui sourit de pitié « sur ceux qui ne peuvent changer, répète ses or« gueilleuses railleries; je n'envie point ses plaisirs « sans nombre; et je préfère le cygne fidèle, à cet « homme lâche et sans force. Combien il est au-des« sous de la crédule beauté qu'il a séduite! Jamais du « moins je ne mériterai cette honte. O Leïla! toutes « mes pensées n'appartiennent qu'à toi; de toi seul « dépendaient mes vertus, mes crimes, mes douleurs, « mes espérances; il n'est point sur la terre une beauté « semblable à Leïla, ou du moins elle n'existe pas « pour moi; pour tous les trônes du monde, je n'ose« rais regarder celle qui lui ressemblerait, quoiqu'elle « fût encore loin d'égaler ses charmes. Les crimes qui « ont souillé ma jeunesse, ce lit de mort, attestent « ma fidélité. Il n'est plus rien qui me touche : Leïla « était, Leïla est toujours le rêve chéri de mon cœur « délirant.

« Elle périt, et je pus vivre encore! Mais je ne « respirai plus l'air qui entretient la vie des autres « hommes. Je sentis autour de mon cœur un serpent « dont le dard cruel empoisonnait toutes mes pen« sées; la terre me devint en horreur : j'aurais voulu

« fuir toute la nature; tous les lieux qui me char-
« maient jadis avaient revêtu la teinte sombre de mon
« ame; le reste t'est connu; tu sais tous mes crimes
« et la moitié de mes douleurs; mais cesse de me
« parler de pénitence; tu vois que ma dernière heure
« n'est pas éloignée; et quand même tes contes pieux
« ne seraient pas mensongers, pourrais-tu défaire ce
« qui est fait? Ne me crois pas incapable de recon-
« naissance; mais il n'appartient point aux ministres
« des autels d'alléger des maux tels que les miens...

« Devine en silence l'état de mon ame; mais veux-
« tu témoigner plus de pitié pour mon malheur,
« cesse d'en parler[40]. Lorsque tu pourras rendre la
« vie à Leïla, je viendrai te prier d'implorer le par-
« don du ciel; tu pourras alors plaider ma cause au-
« près de ce Dieu qu'adoucissent des prières achetées.
« Va voir la lionne désolée qui ne retrouve plus dans
« son antre du désert ses petits enlevés par les chas-
« seurs; essaie de calmer les douleurs de cette mère;
« mais vouloir calmer les miennes, c'est insulter à
« mon infortune.

« Aux jours de ma jeunesse, dans ces temps plus
« heureux où le cœur aime à s'unir au cœur d'un
« ami, sous le beau ciel des lieux qui m'ont vu naître,
« j'avais un ami..... Hélas! me reste-t-il encore? Je
« te prie de lui envoyer ce gage de notre première
« amitié. Je veux qu'il apprenne ma mort. Quoique
« les ames absorbées comme la mienne n'accordent
« qu'une courte pensée à l'amitié absente, mon nom
« malheureux lui est encore cher. Je me rappelle

« qu'il m'avait prédit mon sort; je souriais, je pou-« vais alors sourire, quand la sagesse me parlait par « sa voix; c'est aujourd'hui que ma mémoire me répète « ses paroles à peine écoutées jadis. Qu'il frémisse en « apprenant que ses prédictions se sont accomplies. « Dis-lui qu'au milieu de la vie de trouble et de mal-« heur qui fut depuis mon partage, quelque rare « qu'ait été dans mon cœur le souvenir de mes premières « années, ma bouche aurait béni sa mémoire dans les « dernières agonies de la mort; mais le courroux du « ciel repousserait la prière du crime pour la vertu... « Je ne le supplie point de dissimuler mes torts; il est « trop tendre pour maudire mon nom; et d'ailleurs « que m'importe ma renommée? Je ne lui demande « pas de s'abstenir de pleurer sur moi; cette froide « prière ressemblerait peut-être au dédain : et quelles « larmes honorent mieux la tombe du malheureux « que celles d'une amitié généreuse. Porte-lui cette « bague; elle fut à lui jadis : et dépeins-lui.... tout ce « que tu vois! Un corps flétri, un esprit désolé, les « traces qu'ont laissées les ravages des passions, un « arbre desséché, aux feuilles éparses, et noirci par « le souffle brûlant des orages. . . . .
« . . . .

« Cesse de croire que ce ne soit qu'une vision « trompeuse : non, mon père, non ce n'est point un « songe : hélas! pour rêver, il faudrait d'abord pou-« voir dormir. J'étais éveillé, et j'aurais voulu pleu-« rer, mais en vain!... Mon front était brûlant comme « en ce moment. Je ne demandais qu'une larme qui

« eût été pour moi un baume précieux. Je la demandais, je la demande encore, le désespoir se rit de « cet ardent désir..... Cesse cette inutile prière, le « désespoir est plus fort que tes pieuses oraisons. Je « ne voudrais plus être heureux si je le pouvais deve« nir; je ne désire que le repos, et non le paradis. « C'est dans ce moment cruel, mon père, que je l'ai « vue, je te le répète; oui, c'était elle enveloppée de « son drap mortuaire, semblable à cette étoile que « couronne en ce moment ce pâle nuage. Étoile moins « brillante que Leïla; je ne vois plus qu'obscurément « ta tremblante lumière; la nuit de demain sera plus « sombre encore, et moi je paraîtrai devant tes rayons « comme un cadavre sans vie effroi des vivants..... Je « m'égare, ô mon père! c'est mon ame qui s'approche « du terme de la carrière.

« Je la vis mourir, mon père, et, oubliant tous nos « malheurs, je m'élance de ma couche, et je la presse « sur mon cœur désolé. Mais qu'ai-je pressé? Je ne « sens dans mes bras aucun être vivant, aucun cœur « dont les battements répondent à ceux du mien. Ce« pendant, Leïla, c'est toi-même! amante adorée! es« tu donc tellement changée que je puisse encore te « voir et ne plus te toucher? Ah! si tu n'es que glacée, « n'importe, permets que mes bras serrent le seul « objet qu'ils aient jamais désiré de retenir. Hélas! ils « ne saisissent qu'une ombre, et se croisent en fré« missant sur mon cœur solitaire. Leïla est pourtant « devant moi; debout et silencieuse, elle m'appelle de « ses mains suppliantes; voilà les tresses de ses beaux

« cheveux, voilà bien ses yeux noirs! Pourquoi faut-« il que je puisse douter de sa mort? Mais son tyran « n'est-il pas mort comme elle? Je l'ai vu ensevelir « dans la vallée où mon bras le frappa du dernier « coup. Pourquoi ne vient-il pas aussi comme toi, « ô Leïla? ne peut-il s'échapper de la tombe? mais « toi-même, pourquoi m'apparais-tu? Les vagues in-« sensibles ont roulé, m'a-t-on dit, sur tes traits ché-« ris; on m'a dit aussi..... Mes lèvres se refusent à « répéter ce récit odieux. S'il est véritable; si tu viens « des gouffres de l'Océan pour réclamer une tombe « plus paisible, passe tes doigts humides sur ce front « dont tu calmeras peut-être l'ardeur brûlante, ou « pose-les sur mon cœur désespéré. Mais, ombre de « Leïla, si tu n'es pas elle-même, qui que tu sois « enfin, par pitié ne me quitte plus; fais du moins « que mon ame puisse te suivre dans des lieux où les « vents et les vagues ne fassent plus entendre leurs « mugissements. . . . .

« . . . .

« . . . .

« Tu connais, pieux cénobite, mon nom et mon « histoire : j'ai confié mes douleurs à toi seul; tu m'as « promis le secret. Je te remercie de la larme géné-« reuse que tu as accordée à ma misère; mon œil « glacé ne put jamais en répandre... Tu me déposeras « parmi les morts inconnus; qu'une simple croix soit « plantée sur ma tombe, je ne veux point d'autre « emblème; que le voyageur curieux n'y puisse lire « mon nom, que rien n'y arrête le pélerin. »

Il mourut. Le religieux qui l'avait assisté à sa dernière heure connut seul son nom et son histoire. Ces fragments sont tout ce que nous avons pu recueillir sur celle qu'il aima et sur la mort de son ennemi[41].

FIN DU GIAOUR.

NOTES

DU GIAOUR.

[1] *Giaour* (infidèle), c'est le nom que les turcs donnent aux chrétiens.

[2] Ce cap Colonna est le même qui portait le nom de *Sunium*. (Voyez la note 6 du 2[e] chant de *Childe-Harold*.)

[3] Les amours du Rossignol et de la Rose sont une fable orientale bien connue. Le *Bulbul des mille contes d'amour*, est, je crois, un des noms de l'amant de la Rose.

[4] On entend souvent, pendant le calme d'une belle nuit, les sons harmonieux de la guitare au milieu de la mer. C'est l'instrument favori des mariniers de la Grèce. Ils s'en servent pour accompagner la danse et le chant.

[5] Je pense que peu de mes lecteurs ont eu l'occasion d'éprouver ce que je cherche à exprimer ici; mais ceux d'entre eux qui ont assisté aux derniers moments d'un ami, ont été frappés comme moi sans doute de cette beauté singulière qui survit encore au trépas, mais pendant quelques heures seulement; il est à remarquer que, dans le cas de mort violente par une blessure d'arme à feu, l'expression est toujours celle de la langueur, quelle que fût l'énergie naturelle de celui qui vient de cesser de vivre : mais est-ce un coup de poignard qui lui a percé le cœur, la physionomie conserve son expression farouche, et dévoile tous les sentiments de l'ame.

[6] Athènes est la propriété du Kislar Aga (chef des eunuques noirs du sérail); c'est lui qui nomme le wayvode. Un M****

et un *eunuque* (ces titres sont vrais, s'ils ne sont pas nobles) *gouvernent le gouverneur* d'Athènes.

7 Les Mainotes sont les habitants actuels de la Laconie. Sont-ils les véritables descendants des Spartiates? Il y a eu beaucoup de dissertations savantes sur cette question.

8 Tophaïque. C'est le mousquet des Turcs.

9 Le ramazan est le carême, et le beiram le carnaval des musulmans. Le beiram est annoncé par le canon au coucher du soleil. Pendant la nuit, l'illumination des mosquées, l'explosion de toutes sortes d'armes à feu, proclament la fête.

10 Le djerrid ou jerreed est un javelot à pointe émoussée, que des cavaliers lancent avec une force et une précision admirables. C'est un exercice qu'aiment les musulmans; mais je ne sais si c'est un exercice qu'on puisse dire digne d'un homme, puisque les plus habiles sont les eunuques noirs de Constantinople. Après eux, un mamelouck de Smyrne m'a paru manier le djerrid mieux qu'aucun Turc.

11 Le simoum, vent du désert, fatal aux caravanes, et dont il est souvent question dans la poésie des Orientaux.

12 Avez-vous partagé le repos de votre hôte, avez-vous reçu le pain et le sel de sa main, votre personne est sacrée pour lui, quand même il découvrirait que vous êtes son ennemi.

13 La charité et l'humanité sont les premiers devoirs prescrits aux musulmans par le prophète, et il est juste d'avouer qu'en général ses disciples observent religieusement ces belles maximes. Quand on veut louer un seigneur turc, on vante d'abord sa générosité, et puis sa valeur.

14 La dague des musulmans s'appelle *ataghan;* elle est suspendue à une ceinture avec les pistolets. Le fourreau en est ordinairement de métal, et souvent d'argent. Celui des Turcs, plus riche, est doré, ou même d'or.

[15] Le vert est la couleur privilégiée des prétendus descendants du prophète. Chez eux, comme chez nous, la foi est un héritage que les pères transmettent à leurs enfants, et qu'ils estiment bien au-dessus des bonnes œuvres : aussi, en général, ces familles sont-elles ce qu'il y a de plus méprisable dans une nation méprisée.

[16] *Salam aleikoum! aleïkoum salam!* que la paix soit avec vous! c'est le salut réservé aux fidèles; à un chrétien l'on dit, *urlarula*, bon voyage; ou *saban hiresem, saban serula*; bonjour, bonsoir; et quelquefois, soyez heureux.

[17] Le papillon azuré de Cachemire est le plus rare et le plus beau de tous les papillons.

[18] Quelques *philosophes* se sont occupés du suicide du scorpion, auquel ce passage a rapport : les uns prétendent que le scorpion ne tourne son aiguillon contre lui-même que dans un mouvement convulsif; d'autres veulent absolument convaincre cet insecte du crime de suicide. Les scorpions sont absolument intéressés à une prompte décision de cette question; car une fois qu'on saura positivement que ce sont des *Catons-insectes*, on leur permettra sans doute de vivre aussi long-temps que bon leur semblera, et ils ne périront plus martyrs d'une hypothèse.

[19] Phingari, c'est Phébé, la lune des Orientaux.

[20] Le fameux rubis du sultan *Giamschid* s'appelait, à cause de son éclat, *Schebgerag*, le flambeau de la nuit, la coupe du soleil, etc. Richardson écrit *jamshid*. J'ai suivi l'orthographe de d'Herbelot.

[21] *L'Alsirat* est un pont de la largeur du fil d'une toile d'araignée, sur lequel les musulmans doivent passer pour arriver au paradis. Il n'y a point d'autre chemin. Mais ce qu'il y a de pire, c'est que la rivière qui coule au-dessous est l'enfer lui-même, dans lequel, comme on pense bien, ceux qui ont le pied maladroit ou peu sûr, tombent, à la grande terreur de

ceux qui les suivent; c'est ici que le *facilis descensus Averni* de Virgile est applicable. Un pont plus étroit est au-dessous du premier pour les juifs et les chrétiens.

« Les mahométans disent, selon Chardin, qu'après l'examen « qui suivra la résurrection universelle, tous les corps iront « passer un pont appelé *Poul-Serrho*, qui est jeté sur le feu « éternel, pont qu'on peut appeler, disent-ils, le troisième et « dernier examen et le vrai jugement final, parce que c'est là « que se fera la séparation des bons avec les méchants, etc., etc.

« Les Persans, poursuit Chardin, sont fort infatués de ce pont; « et, lorsque quelqu'un souffre une injure dont par aucune « voie ni dans aucun temps il ne peut avoir raison, sa dernière « consolation est de dire : Eh bien, par le Dieu vivant! tu me « le paieras au double au dernier jour, tu ne passeras point le « *Poul-Serrho*, que tu ne me satisfasses auparavant; je m'atta- « cherai au bord de ta veste, je m'attacherai à tes jambes. J'ai « vu beaucoup de gens de toutes les classes de la société, qui, « appréhendant qu'on ne criât ainsi haro sur eux au passage « de ce pont redoutable, sollicitaient leur pardon de ceux « qu'ils avaient offensés; cela m'est arrivé cent fois à moi- « même, etc., etc. »

[22] C'est une erreur vulgaire de croire que Mahomet a exclu toutes les femmes de son paradis. Le Koran accorde au moins un tiers du séjour des bienheureux aux femmes qui se sont bien conduites. Mais le plus grand nombre des mahométans interprètent le texte à leur guise, et prétendent que ce ciel sera fermé à leurs femmes. Opposés aux platoniciens, ils ne peuvent discerner aucune « *propriété de choses* » dans les ames de l'autre sexe, et pensent que les houris leur suffiront.

[23] Comparaison orientale qui, quoique bien véritablement recueillie dans le pays, sera regardée peut-être comme « *plus arabe que l'Arabie.* »

[24] L'hyacinthe s'appelle en arabe *sunbul.* Cette autre comparaison est aussi commune dans la poésie des Turcs, qu'elle l'était dans celle des Grecs.

25 Franguestan, c'est la Circassie.

26 *Bismillah! au nom de Dieu.*

C'est le début de tous les chapitres du Koran, excepté un. C'est par ce mot que les Turcs commencent leurs prières et leurs remercîments.

27 *Sa moustache se hérisse!* Phénomène qui se renouvelle assez souvent chez un musulman en fureur.

En 1809, le capitan-pacha épouvanta tous les drogmans à une audience diplomatique. Ses moustaches se hérissèrent d'indignation comme celles d'un tigre; on s'attendait à tous moments à les voir changer de couleur, mais elles s'apaisèrent enfin; ce qui sauva probablement plus de têtes qu'elles n'avaient de poils.

28 *Le mauvais œil;* c'est une superstition commune dans le Levant, dont les effets imaginaires sont singuliers sur ceux qui y croient.

29 Son palampore; c'est le shawl que portent généralement les personnes d'un haut rang.

30 Un turban, un pilier et un verset de l'Alcoran pour inscription, décorent les tombes des Osmanlis, soit dans les cimetières, soit dans le désert. On rencontre souvent dans les montagnes de semblables monuments. C'est presque toujours la sépulture de quelque victime de la rébellion, du brigandage ou de la vengeance.

31 Allah hu! ce sont les mots qui terminent l'invitation à la prière que fait le *muezzin* de la plus haute galerie extérieure des minarets. Lorsque la nuit est calme et que le muezzin a une voix sonore, comme il arrive souvent, l'effet de cette invitation solennelle est bien plus beau que celui de toutes les cloches de la chrétienté.

32 C'est presque la traduction littérale d'un chant guerrier des Turcs: « Je vois la fille du paradis aux yeux noirs; elle

« fait flotter un voile couleur d'émeraude; elle me crie, viens,
« accorde-moi tes baisers, car je t'aime, etc., etc. »

[33] *Monkir* et *Nekir* sont des inquisiteurs des morts qui font, en leur présence, une espèce de noviciat, et reçoivent un avant-goût des tourments des damnés. Si les réponses que donne le coupable à ces deux génies de l'enfer ne sont pas telles qu'ils les désirent, il est tiré en haut par une faux, et repoussé avec une massue de fer rouge. Il est encore d'autres épreuves aussi cruelles. L'emploi de Monkir et de Nekir n'est point une *sinécure*, ils ne sont que deux; et, le nombre des gros *pécheurs* surpassant de beaucoup le nombre des élus, leurs mains ne sont jamais oisives.

[34] Éblis. C'est le Pluton des Orientaux.

[35] La superstition du vampirisme est encore générale dans le Levant. Les Turcs appellent le vampire *vardoulacha*. C'est un mot que les Grecs ne prononcent qu'avec horreur; il y a mille histoires extraordinaires sur les vampires, et le conte du vampire faussement attribué à lord Byron est fondé sur cette superstition,

[36] La fraîcheur du visage, les lèvres dégouttantes d'un sang pur, sont les signes distinctifs des vampires.

[37] Caloyer. C'est ainsi que les Turcs appellent les moines.

[38] Le pélican.

[39] J'ai vu moi-même un exemple de ces pressentiments dont la superstition est si répandue en Orient.

Lors de mon troisième pèlerinage au cap Colonna, en 1811, comme nous passions dans un défilé entre Keratia et Colonna, j'observai que *Dervich-Tahiri* s'écartait du sentier et appuyait sa tête sur sa main comme un homme qui a de l'inquiétude. J'allai à lui: « Qu'avez-vous? lui demandai-je. — « Nous sommes en danger, répondit-il. — Quel danger? re- « pris-je, nous ne sommes pas ici en Albanie, ni dans les dé- « filés d'Éphèse, de Messalunghi ou de Lépante; tous nos gens

« sont armés, et les Choriates n'ont pas le courage de se faire « voleurs. — Oui, *Affendi*, mais cependant le sifflement des « balles retentit dans mon oreille. — Vous plaisantez? On n'a « pas tiré un seul coup de tophaïque ce matin. — Je ne laisse pas « que de l'entendre..... encore..... tout comme je vous entends « parler; mais nous aurions beau faire, c'est écrit là haut, il « faut que cela soit! » Je laisse mon *Dervich* à l'oreille si fine, et m'approchai de *Basilius* son compatriote, mais qui était chrétien. Je m'aperçus que celui-ci n'était pas prophète, il semblait écouter en tremblant les prédictions de son compagnon.

Nous arrivâmes à Colonna, où nous restâmes quelques heures; et en retournant tranquillement, nous n'épargnâmes aucune plaisanterie dans toutes les langues au prétendu prophète. Nous mîmes à contribution le romaïque, l'albanien, le turc, l'italien, l'anglais, pour désespérer par nos quolibets le pauvre musulman.

A notre retour à Athènes, nous apprîmes de Léoné (prisonnier qui obtint sa liberté quelques jours après) que les Mainottes avaient été sur le point de nous attaquer. (Voyez la note 6 du deuxième chant de Childe-Harold.) Pour m'en assurer, je questionnai Léoné, qui me décrit si exactement les habits, les armes, les chapeaux de notre bande, que je ne doutai plus qu'il ne se fût trouvé avec les Mainotes dans l'embuscade où ils nous attendaient.

Dervich fut proclamé prophète, et les oreilles lui sifflent encore chaque fois que les Arnautes de Bérat et les montagnes de sa patrie sont menacés par l'ennemi.

Qu'on me permette encore de raconter une anecdote au sujet de *Dervich*. Au mois de mars 1811, un Albanien, homme de bonne mine et très-robuste, vint s'offrir pour entrer à mon service. C'était le cinquantième que je refusais. « Eh bien, « *Affendi!* me dit-il, puissiez-vous vivre long-temps! Je vous « aurais cependant été utile. Je quitterai demain la ville pour « les montagnes; au retour de l'hiver je reviendrai; peut-être

4.

« alors me recevrez-vous? » *Dervich*, qui était présent, m'assura que cet homme allait joindre les klephtes (les voleurs), et il disait vrai.

Si ces voleurs ne sont pas tués, ils reviennent en effet l'hiver à la ville, où ils vivent en toute sécurité, quoique leurs noms soient aussi connus que leurs exploits.

40. Le sermon du moine est omis à dessein; il paraît que le pénitent en fut peu touché, et sans doute il ne produirait pas plus d'effet sur le lecteur. Qu'il suffise de dire qu'il avait la longueur d'usage, et qu'il fut débité avec le nasillement de tous les prédicateurs orthodoxes.

41. Il y a quelques années que la femme de Muchtar pacha se plaignit à lui de l'infidélité prétendue de son fils. Muchtar demanda le nom des complices; on eut la barbarie de lui nommer douze des plus jolies femmes d'Ianina. Elles furent saisies, enfermées dans des sacs et noyées dans le lac la même nuit. Un des gardes, présent à cette exécution, m'assura qu'aucune des victimes n'avait poussé un cri, ni témoigné le moindre symptôme de terreur quand elles se virent ainsi arrachées tout-à-coup « *à tout ce que nous aimons*. » Le sort de Phrosine, la plus belle des douze, est le sujet de maintes chansons romaïques et albaniennes.

L'histoire qu'on vient de lire est plus ancienne; je l'entendis par hasard débiter par un de ces conteurs qui sont si communs dans les cafés du Levant, et qui font leurs récits en vers et en prose. Les additions et les *interpolations* que je me suis permises, seront aisément reconnues par le défaut d'images orientales; je regrette que ma mémoire ait retenu si peu de fragments de l'original.

Je suis redevable de plusieurs notes à *d'Herbelot* et à un conte sublime, comme l'appelle Werber, *le Calife Vatheck*.

J'ignore à quelle source l'auteur de ce livre singulier a puisé ses matériaux. Quelques-uns de ses épisodes peuvent se trouver dans la *Bibliothèque orientale;* mais par la vérité des

mœurs, la beauté des descriptions et le charme de l'imagination, il surpasse toutes les imitations européennes, et offre tant de marques d'originalité, que ceux qui ont visité l'Orient croiront à peine que ce n'est pas une traduction. Comme nouvelle orientale, Rasselas est bien au-dessous. *L'Heureuse vallée* de Johnson ne pourrait soutenir la comparaison avec le palais d'Éblis.

FIN DES NOTES DU GIAOUR.

LE SIÉGE
DE CORINTHE.

A

JOHN HOBHOUT,

CE POÈME

EST DÉDIÉ

PAR SON AMI.

22 janvier 1816.

AVANT-PROPOS.

En 1715, l'armée des Turcs, sous les ordres du grand visir, voulant s'ouvrir une route dans la Morée et s'emparer de *Napoli di Romania*, ville la plus considérable de tout le pays, vint d'abord mettre le siége devant Corinthe. Après plusieurs assauts, la garnison fut tellement affaiblie, que le gouverneur, désespérant de résister à des forces si considérables, entra en pourparler : mais pendant qu'on traitait des articles de la capitulation, le feu prit à un magasin de poudre dans le camp des Turcs, et sept cents hommes perdirent la vie. Cet évènement, purement accidentel, rendit les infidèles furieux : ils ne voulurent plus entendre parler d'accommodement, et donnèrent un assaut si terrible, qu'ils furent le même jour maîtres de Corinthe. Ils passèrent au fil de l'épée presque toute la garnison et Minotti, le gouverneur. Ceux des soldats qui furent épargnés, avec Antonio Bembo, provéditeur extraordinaire, restèrent prisonniers.

(*Hist. des Turcs*, vol. III, p. 132.)

N. B. Napoli di Romania n'est plus la ville la plus considérable de la Morée. C'est aujourd'hui Tripolitza, résidence du

pacha et siége du gouvernement. Napoli est près d'Argos. J'ai visité ces trois villes en 1810 et 1811 : et depuis mon arrivée en Grèce, j'ai traversé huit fois l'isthme de Corinthe, soit en allant de l'Attique dans la Morée par la route des montagnes, soit dans la direction du golfe d'Athènes à celui de Lépante. Ces deux routes sont pittoresques et belles l'une et l'autre, quoique bien différentes. Celle par mer est un peu monotone; mais comme on ne perd jamais la terre de vue, et qu'on longe même souvent les côtes de très-près, les îles de Salamine, Égine, Poro, etc., le continent, offrent des points de vue magnifiques.

(Note de lord Byron.)

LE SIEGE DE CORINTHE.

I.

Les années et les siècles, le souffle des tempêtes et les fureurs des batailles ont passé sur Corinthe; mais elle est encore debout, cette forteresse élevée pour la liberté. Le courroux des vents, les tremblements de terre, n'ont pu ébranler son rocher antique, pierre centrale d'une terre qui, quoique déchue, conserve ici son orgueil. Assailli par deux mers qui semblent prêtes à se rencontrer, l'isthme leur oppose une limite insurmontable et voit leurs flots ramper à ses pieds. Mais si tout le sang répandu sur ces bords depuis le jour où Timoléon fit couler celui de son frère, jusqu'à la honteuse déroute du despote des Perses; si tout le sang dont fut abreuvée cette terre pouvait en rejaillir tout-à-coup, ce nouvel Océan couvrirait de ses flots de pourpre l'isthme qui se prolonge au loin dans la mer. Ou si l'on pouvait réunir et amonceler les ossements blanchis de tous ceux que la guerre y a moissonnés, on verrait s'élever à travers

les cieux une pyramide plus haute que le mont Acropolis, dont la cime crénelée semble se perdre dans les nuages.

II.

Vingt mille lances étincellent sur le mont Cythéron; et depuis les hauteurs jusqu'au double rivage s'élèvent les tentes des guerriers; le croissant brille à la tête des musulmans rangés en bataille. Chaque corps de spahis est sous les ordres d'un pacha à la longue barbe, et aussi loin que l'œil peut atteindre, on aperçoit l'armée des fils d'Ottoman. Le chameau de l'Arabe fléchit le genou, le Tartare fait caracoler son coursier, le Turcoman [1] a quitté son troupeau pour ceindre le cimeterre; et le tonnerre de l'artillerie semble imposer silence au mugissement des flots. La tranchée est ouverte; le boulet, messager de la mort, s'échappe, avec un sifflement, de son tube d'airain, et va ébranler les remparts de la ville, qui s'écroulent peu à peu. Mais les assiégés savent répondre aux attaques des infidèles, et leur envoyer aussi le trépas au milieu des nuages de fumée et de poussière.

III.

Quel est ce guerrier, qui est toujours le premier aux assauts? Plus habile dans l'art odieux des batailles qu'aucun des adorateurs d'Allah, superbe et farouche comme un chef accoutumé à commander à la victoire, il parcourt tous les postes, toujours prêt à faire quelque exploit nouveau; il pousse son coursier partout où l'action est la plus sanglante. S'il aperçoit

une batterie vaillamment défendue, il met pied à terre et ranime le courage du soldat que le feu fait reculer: c'est le plus terrible de tous les guerriers qui combattent sous l'étendard du croissant; soit qu'il marche à la tête des siens, soit que sa main pointe le tube meurtrier, qu'elle s'arme de la lance ou qu'elle fasse décrire un cercle à son large cimeterre; c'est Alp! c'est le renégat de l'Adriatique.

IV.

Il reçut le jour à Venise, où il compte d'illustres ancêtres; mais exilé de sa patrie, il tourna contre elle la science guerrière qu'il en avait apprise, et aujourd'hui son front rasé est ceint d'un turban. De révolutions en révolutions, Corinthe et la Grèce avaient fini par obéir aux lois de Venise. Au milieu des ennemis de la chrétienté, Alp était enflammé de cette fureur qu'éprouvent ceux à qui le souvenir d'une sanglante injure a fait embrasser un culte nouveau. Venise a cessé d'être pour lui Venise « la libre, » titre dont ses citoyens étaient si fiers. Des délateurs, trop lâches pour se nommer, avaient déposé dans la gueule du lion de saint Marc [2] l'accusation qui le fit proscrire: il eut le temps de fuir et de sauver des jours destinés aux combats. Il apprit à sa patrie ce qu'elle perdait en rejetant de son sein un homme qui, faisant triompher le croissant sur la croix, ne cherchait que la vengeance ou la mort.

V.

Coumourgi [3] commande l'armée musulmane; c'est

lui qui plus tard orna le triomphe d'Eugène, lorsque, tombant dans les plaines sanglantes de Carlowitz, le dernier et le plus terrible des vaincus, il mourut sans regretter la vie, mais en maudissant la victoire des chrétiens. Hélas! la gloire de Coumourgi, du conquérant de la Grèce, ne sera-t-elle pas entière, tant que les adorateurs du Christ ne rendront pas à la patrie des héros la liberté qu'elle dut jadis à Venise? Des siècles se sont écoulés depuis qu'il a soumis les Grecs au croissant.

Alp avait reçu de Coumourgi le commandement de l'avant-garde. Des villes réduites en cendres justifient cette confiance; et les coups mortels que porte son bras sont les garants de sa fidélité à sa nouvelle religion.

VI.

Les remparts de jour en jour s'affaiblissent; la grêle brûlante de l'artillerie ennemie tombe sur les créneaux; les coulevrines en feu tonnent sans relâche; par intervalle, la bombe fait explosion sur quelque dôme de Corinthe. L'édifice s'affaisse avec fracas sous le globe volcanique, la flamme s'en échappe en colonnes rouges et tournoyantes, ou divisée en innombrables météores va s'étendre dans l'espace des cieux. Les nuages s'épaississent d'une noire fumée, et le soleil ne peut percer de ses rayons les vapeurs de soufre qui cachent son disque à la terre.

VII.

Mais ce n'est pas la vengeance seule qui anime le

renégat, lorsqu'il apprend aux musulmans l'art de s'ouvrir le chemin de la brèche. Dans les murs de Corinthe il est une vierge qu'il espère enlever à un père inexorable, qui dédaigna de l'accepter pour gendre pendant qu'il portait un nom chrétien. Aux jours plus heureux de sa jeunesse, libre de toute accusation; plein d'une aimable gaîté, dans sa gondole ou dans les salons, il se livrait alors aux plaisirs du carnaval, et donnait sur l'Adriatique les sérénades les plus mélodieuses qui aient jamais été adressées à une beauté italienne dans le silence de la nuit.

VIII.

On croyait que Francesca n'avait pas été insensible; car, recherchée par tous les nobles Vénitiens, sa main ne s'était point engagée dans les chaînes de l'hymen; et, lorsque Lanciotto [4] s'enfuit au rivage musulman, le sourire n'embellit plus les lèvres de la jeune fille. Elle devint pâle et pensive, alla plus souvent prier dans les temples, et ne parut que rarement aux fêtes et aux bals, où ses yeux baissés y témoignaient son indifférence pour les cœurs dont ils faisaient la conquête. Elle cessa de se distinguer par l'élégance de sa parure; sa voix perdit sa douce vivacité; ses pieds étaient moins légers dans les danses, que les autres interrompaient à regret quand le matin venait les surprendre.

IX.

Pendant que Sobieski humiliait l'orgueil du croissant sous les remparts de Bude et sur les bords du

Danube, les généraux vénitiens avaient arraché à l'empire de Constantinople toute la contrée qui s'étend depuis Patra jusqu'à la mer d'Eubée. Chargé de représenter le doge dans ces climats, Minotti avait été envoyé à Corinthe, lorsque la paix, long-temps exilée de la Grèce, commençait à sourire à ce malheureux pays. La trève perfide, dont la rupture fut le signal pour chasser les chrétiens, durait encore lorsque Minotti était arrivé avec sa fille. Depuis le temps où l'épouse de Ménélas, abandonnant son roi et sa patrie, apprit aux mortels quels malheurs poursuivent les amours adultères, aucune beauté n'avait paru dans la Grèce, qui pût le disputer à la divine Francesca.

X.

La brèche est ouverte; c'est demain au lever de l'aurore que les Turcs, réunissant leurs efforts, doivent donner un dernier assaut à ces remparts ébranlés. On assigne à chacun son poste: les enfants perdus marcheront les premiers. Ce corps de braves est composé de tartares et de musulmans: leur audace est sans égale; tous méprisent la mort. Ils savent s'ouvrir avec le cimeterre un passage à travers les rangs ennemis; ou, s'ils succombent, leurs cadavres serviront de marchepied aux guerriers qui les suivent.

XI.

Il est minuit, le disque glacé de la lune brille sur le Cythéron, l'Océan déroule ses vagues d'azur; la voûte des cieux est parsemée d'étoiles semblables à

des îles de lumière au milieu d'un autre Océan suspendu sur nos têtes. Qui peut la contempler, et ramener ses regards sur la terre sans éprouver un triste regret, et sans désirer des ailes pour prendre l'essor et se plonger dans leurs clartés immortelles?

Le calme régnait sur les flots dont l'écume ébranlait à peine les cailloux du rivage, et dont le murmure ressemblait à celui d'un ruisseau; les vents dormaient sur les vagues; les bannières cessaient de flotter; et au-dessus des lances qu'elles entouraient de leurs plis affaissés, brillait le signe du croissant.

La voix des sentinelles troublait seule par intervalles le silence; souvent aussi le coursier faisait entendre ses fiers hennissements que répétait l'écho des collines. Mais un murmure sourd, semblable au frémissement du feuillage, s'éleva dans le camp réveillé tout-à-coup: c'était la voix du muezzin qui invitait l'armée à la prière de minuit. Cette voix retentit comme le chant solennel d'un génie dont les accents respirent une harmonie douce et mélancolique: tels des sons vagues et prolongés, inconnus dans la musique des hommes, s'échappent d'une harpe solitaire dont les cordes sont rencontrées par le souffle des vents. Elle parut aux guerriers de Corinthe le cri prophétique de leur défaite; les assiégeants eux-mêmes frémirent, comme frappés d'un de ces pressentiments inexplicables qui saisissent soudain le cœur, le glacent d'effroi et le font bientôt palpiter avec violence, honteux de sa terreur involontaire. C'est ainsi que le

glas de la cloche nous fait tressaillir alors même qu'elle n'annonce que la pompe funèbre d'un inconnu.

XII.

La tente d'Alp était dressée sur le rivage: la prière est terminée; tout bruit a cessé; il a placé ses sentinelles, il a fait sa ronde; tous ses ordres sont donnés et exécutés. Encore une nuit d'inquiétudes; demain la vengeance et l'amour vont lui payer avec usure le retard de leurs promesses. Quelques heures encore, et le carnage va commencer: il aurait besoin de repos pour s'y préparer; mais les pensées se pressent dans son ame, comme les vagues agitées par l'orage. Alp est seul, debout dans le camp. Ce n'est pas l'enthousiasme du fanatisme qui le fait soupirer après le jour où il arborera le croissant sur les tours de Corinthe; s'il va risquer sa vie, ce n'est pas dans l'espoir de l'immortalité et des houris célestes promises par le prophète; il ne sent point ce feu brûlant du patriotisme, ce courage exalté qui inspire le citoyen heureux de prodiguer son sang et de braver tous les dangers pour sa terre natale. Alp n'est qu'un renégat armé contre sa patrie : seul au milieu de sa troupe, il n'a ni un cœur, ni un bras auquel il puisse se fier. On le suit parce qu'il est brave et qu'il enrichit ses soldats des dépouilles des vaincus; on rampe devant lui, parce qu'il connaît l'art de subjuguer les esprits vulgaires; mais son origine chrétienne ne lui est pas encore pardonnée : on envie jusqu'à la gloire coupable qu'un chrétien acquiert sous un nom musulman; on n'a pas

oublié que ce chef si redoutable a été dans sa jeunesse un des plus grands ennemis de Mahomet.

Ces barbares ignoraient ce que peut l'orgueil quand il a su étouffer tous les autres sentiments. Ils ignoraient combien la haine change et endurcit les cœurs les plus tendres, et quel est le fanatisme de ceux que le besoin de se venger a convertis à une nouvelle croyance. Ils obéissent cependant : il est facile de gouverner des hommes féroces, quand on sait être plus audacieux qu'eux-mêmes. Tel est l'empire du lion sur le chackal [5]. Le chackal découvre les traces de la proie, l'amène sous la griffe du lion, qui l'immole, s'en repaît et lui abandonne les restes du carnage.

XIII.

La tête d'Alp était brûlante, les battements de son cœur étaient convulsifs. C'est en vain qu'il cherche une position favorable au sommeil ; le repos le fuit, ou, s'il sommeille un moment, soudain il se réveille en sursaut avec un cœur oppressé. Le turban serre douloureusement son front, et sa cotte de mailles pèse comme un plomb sur son cœur ; cependant le sommeil a souvent fermé ses paupières, quoiqu'il fût comme aujourd'hui couché tout armé sans coussin ni pavillon, même sur une terre plus rude et sous un ciel moins pur. Il appelle en vain le repos : il ne peut attendre le jour dans sa tente et va porter ses pas sur le sable du rivage où des milliers de soldats étaient paisiblement endormis. Sont-ils donc plus mollement

couchés ? Pourquoi Alp ne goûte-t-il pas un sommeil accordé aux derniers de ses soldats! leurs périls sont plus nombreux que ceux de leur chef, leurs travaux sont plus pénibles! cependant ils rêvent en paix le butin qui leur est promis, et, seul au milieu de ces malheureux, qui dorment peut-être pour la dernière fois, Alp promène sa cruelle inquiétude et envie le sort de tous ceux qui s'offrent à ses regards.

XIV.

Il sentit son ame un peu soulagée par la fraîcheur de la nuit. L'air était doux, malgré le calme, et une pure rosée versait un baume sur son front. Il a dépassé le camp..... il aperçoit devant lui la baie et les anses irrégulières du golfe de Lépante. Sur le sommet des montagnes de Delphes brille une neige respectée par les étés. Les siècles ne l'anéantiront pas comme ils anéantissent la race humaine! Les tyrans et les esclaves disparaissent, devant les rayons du soleil, plus fragiles que ce léger voile blanc qui couvre à jamais les hauteurs des monts, et qui survit aux arbres et aux tours ambitieuses. Cette neige immortelle semble un drap mortuaire que la liberté a étendu sur sa terre chérie, avant d'en être exilée. Quittant avec regret ces lieux où son génie prophétique inspirait les chants de gloire des héros, elle s'éloigne en pleurant et ralentit ses pas toutes les fois qu'elle foule des champs incultes ou ses autels renversés. Elle est prête à appeler les enfants des Grecs en leur montrant les glorieux trophées de leurs pères : hélas ! sa

voix est impuissante; il ne reviendra pas encore ce jour d'éternelle mémoire, qui éclaira la déroute des Perses, et vit sourire le Spartiate expirant!

XV.

Malgré sa criminelle trahison, Alp n'avait pas perdu le souvenir de ces temps illustres. Il compare dans son esprit le passé et le présent : il pense à la mort glorieuse de ceux qui avaient versé leur sang pour une meilleure cause sur cette même terre où il porte ses pas errants. Il sent combien elle sera faible et souillée la gloire que peut acquérir un traître qui commande une armée en turbans et dont les triomphes sont des sacrilèges. Tels n'étaient point ces héros dont les cendres dorment autour de lui. Leurs phalanges avaient combattu dans ces mêmes lieux, dont les remparts n'étaient point alors inutiles. Ils furent victimes de leur dévouement; mais ils ne peuvent mourir. Le zéphyr semble soupirer leurs noms, et les eaux murmurent leurs exploits; les bois sont remplis de leur gloire. La colonne, qui élève encore sa tête solitaire, s'enorgueillit d'appartenir à leur poussière sacrée; leurs ombres habitent les montagnes, leur mémoire se retrouve encore dans les fontaines : le plus modeste ruisseau, le fleuve superbe, ont associé leur renommée à leurs ondes. Malgré le joug qu'elle porte, cette terre sera toujours leur patrie et celle de la gloire. L'homme qui veut illustrer son nom par un noble exploit se tourne vers la Grèce, et, fier de l'exemple de ses héros, il ose fouler aux pieds

la tête des tyrans, et vole aux combats pour mourir ou être libre.

XVI.

Alp rêvait en silence sur le rivage, bénissant la douce fraîcheur de la nuit. Aucune agitation ne trouble les vagues de cette mer[6] qui s'écoule éternellement sans flux ni reflux. Quelle que soit la fureur des flots soulevés, ils dépassent à peine de quelques coudées la limite qui les arrête, et la lune impuissante les voit affranchis de son influence. Que le temps soit calme ou que l'orage gronde, le rocher, fier sur sa base inébranlable, défie la houle mugissante qui ne peut venir jusqu'à lui. La trace blanchâtre de l'écume est la même depuis des siècles; à peine si une courte plage de sable la sépare du gazon du rivage.

Alp erre sur la grève et s'approche des murs d'où il pourrait être atteint; mais il n'est pas aperçu. Comment peut-il échapper aux carabines de l'ennemi? des traîtres seraient-ils parmi les chrétiens? leurs mains se sont-elles desséchées? le froid a-t-il glacé leurs cœurs? Je l'ignore, mais aucune balle partie des murailles ne vint siffler sur la tête du renégat, quoiqu'il fût à deux pas du bastion qui flanquait la porte du côté de la mer, quoiqu'il entendît le bruit du corps-de-garde et distinguât même les paroles brusques des sentinelles frappant le pavé d'un pas mesuré. Il voit sous le rempart des chiens affamés qui dévorent en grondant les cadavres gisants çà et là. Ils sont trop occupés de leur proie pour songer à le poursuivre

de leurs aboiements. Ils avaient dépouillé la tête d'un Tartare de toutes ses chairs, comme on enlève la peau du fruit mûr du figuier; le crâne échappait à leurs dents émoussées; ils léchaient encore les os du cadavre, et pouvaient à peine soulever leur gueule assouvie[7]. Alp reconnut aux turbans qui roulaient sur le sable, que c'étaient les plus braves de sa troupe qui servaient ainsi de pâture à ces animaux affamés. Les schawls qui avaient entouré le front de ses guerriers étaient d'une couleur verte mêlée d'écarlate, et sur leurs têtes rasées restait une seule touffe de cheveux[8]. Sur le rivage un vautour frappait de son aile un loup qui avait dérobé aux oiseaux de proie les restes d'un cheval, et que la présence des chiens avait empêché d'aller se repaître de cadavres.

XVII.

Alp détourna la vue de ce spectacle hideux. Jamais son cœur n'avait frémi au milieu des dangers d'une bataille; mais il eût mieux supporté l'aspect d'un guerrier qui expire dans les flots de son sang, dévoré par la soif brûlante de l'agonie, que de voir des animaux féroces déchirer les cadavres des malheureux désormais affranchis de toutes les douleurs. Il est un sentiment d'orgueil que nous inspire le signal des combats; quelle que soit la forme sous laquelle la mort s'avance, la gloire est là pour proclamer le nom de ceux qui succombent, et l'honneur a l'œil ouvert sur les exploits du courage : mais quand tout est fini, il est pénible de fouler aux pieds le corps de ceux qui

attendent encore un tombeau, et de voir les vers de la terre, les oiseaux de proie et les animaux féroces venir se disputer la dépouille de l'homme, et se réjouir de son trépas.

XVIII.

Non loin de là un temple antique couvrait le sol de ses ruines : deux ou trois colonnes étaient encore debout, et le gazon et la mousse croissaient sur le marbre et sur le granit. Tel est le temps inexorable ! il ne respectera pas plus l'avenir que le passé, laissant toujours assez de débris pour nous faire gémir sur ce qui fut et sur ce qui sera. Ce que nous avons vu, nos enfants le verront comme nous : les restes des monuments qui ne sont plus et les fragments des pierres élevées par la main des hommes mortels.

XIX.

Alp s'assit sur la base d'une colonne, et passa sa main sur son front, comme un homme qui rêve douloureusement ; sa tête était penchée sur son cœur agité d'un battement convulsif, sa main errait vaguement sur son visage, comme celle du musicien qui parcourt sans ordre le clavier d'ivoire, avant d'avoir trouvé le son qu'elle veut réveiller. Tristement absorbé en lui-même, il crut entendre le souffle du vent de la nuit, semblable à un soupir tendre et mélancolique : mais est-ce bien le vent qui gémit dans les fentes de quelque rocher ? Alp relève la tête et regarde la mer, elle était polie comme la surface du verre ; il regarde le gazon, rien n'en fait courber

la tige mobile : d'où vient ce son si doux ? Il porte ses yeux sur les bannières, rien n'en fait balancer les plis ; et les feuilles des bois du Cythéron ne sont pas agitées ; lui-même ne sent point sur son visage l'impression du souffle qu'il a entendu. Il détourne la tête : est-il sûr de ce qu'il voit ? c'est une vierge éclatante de jeunesse et de beauté[9] !

XX.

Il tressaille avec plus de terreur qu'il n'en éprouverait à l'approche d'un ennemi. « Dieu de mes pères ! s'écrie-t-il, que vois-je ? qui es-tu ? d'où viens-tu ? que viens-tu faire si près d'un camp musulman ? » Ses mains tremblantes refusent de tracer le signe de la croix, qui a cessé d'être pour lui le gage sacré du salut. Il eût obéi à cette première impulsion, c'est la conscience qui l'arrête. Il regarde, il voit, il reconnaît ce visage si beau, cette taille gracieuse : c'est Francesca qui est auprès de lui, Francesca qui aurait pu être son épouse.

Les roses brillaient encore sur ses joues, mais leur coloris était plus pâle. Où donc avaient fui le mouvement gracieux de ses lèvres et le sourire qui en embellissait l'incarnat ? L'azur de l'Océan, dont la surface est si calme, a bien moins de douceur que le bleu céleste de ses yeux ; mais sa prunelle est immobile comme les vagues, et son regard est glacé. Une gaze légère voilait à peine son sein blanc comme les lis ; et à travers sa chevelure éparse Alp découvre les élégants contours de ses bras. Avant d'adresser la

parole à son amant, elle leva vers le ciel une main si pâle et si transparente, qu'on aurait aperçu la lune à travers.

XXI.

« J'ai quitté, dit-elle, les lieux de mon repos, et je viens à celui que j'aime, pour être heureuse et faire aussi son bonheur. J'ai franchi les murs, les portes et les rangs des sentinelles, je suis parvenue jusqu'à toi, sans rien craindre. On dit que le lion fuit à l'aspect d'une vierge qui n'a pour défense que sa pudeur; et le Dieu qui protége l'innocence contre le tyran des forêts a daigné dans sa miséricorde me préserver de tomber entre les mains des infidèles. Je viens à toi; si c'est en vain, jamais nous ne serons réunis! jamais! Tu as commis un crime odieux en abandonnant la foi de tes pères; mais foule aux pieds ce turban sacrilège, fais le signe sacré de la croix, et tu es à moi pour toujours: efface la tache qui souille ton cœur, et le jour de demain nous réunit pour n'être plus séparés. »

« .... Et où serait dressé notre lit nuptial? répondit Alp. Au milieu des morts et des mourants; car c'est demain que nous livrons au carnage et aux flammes les enfants et les autels des chrétiens : toi seule et les tiens, vous serez épargnés, j'en ai fait le serment: je te transporterai dans un asyle fortuné où l'hymen nous unira, et où nos chagrins seront tous oubliés : c'est là que tu deviendras mon épouse, aussitôt que j'aurai encore une fois humilié l'orgueil

de Venise, et que ses citoyens abhorrés auront vu ce bras, qu'ils voudraient avilir, châtier avec un fouet de scorpions ceux qu'une lâche jalousie a rendus mes ennemis. »

Francesca posa sa main sur la sienne; l'impression en fut à peine sensible; mais il frémit jusqu'aux os. Son cœur se glaça, et il demeura immobile de stupeur : à peine si la main froide de Francesca retenait celle d'Alp; mais il eût essayé vainement de la repousser, et jamais l'étreinte d'une main si chère ne communiqua une semblable émotion de terreur. L'ardeur brûlante de son front avait cessé, et son cœur semblait pétrifié, lorsque, contemplant les traits de celle qu'il aimait, il reconnut combien les couleurs de son teint étaient changées. Elle était encore belle, mais sans expression et privée de ce rayon céleste qui anime la physionomie, comme le soleil fait briller les vagues dans un beau jour. Ses lèvres étaient immobiles comme la mort, et ses paroles s'échappaient de ses lèvres sans être accompagnées de son souffle. Son sein n'était point soulevé par une douce respiration, et le sang paraissait ne plus couler dans ses veines; malgré l'éclat dont ses yeux étincelaient, ses prunelles fixes ne renvoyaient que des regards égarés, comme les yeux de l'homme endormi, qu'un songe fait errer loin de sa couche. Telles on voit les sombres figures d'une tapisserie agitées par le souffle de la bise : ces personnages inanimés, mais qui paraissent vivants, épouvantent la vue à la lueur d'une lampe mourante. On croirait, dans les ténèbres, qu'ils

sont près de se détacher de la muraille, et qu'ils vont çà et là toutes les fois que le vent ébranle la toile.

« Si tu croyais, ajouta Francesca, faire trop pour « l'amour de moi, que ce soit du moins pour l'amour « du ciel! Je le répète, rejette ce turban loin de ton « front infidèle, et jure d'épargner les enfants de ta « patrie; sinon tu es perdu; tu ne verras plus...... « Je ne dis pas la terre qui n'existe plus pour toi; « mais le ciel et ta Francesca. Si tu te rends à ma « prière, et qu'un sort cruel soit cependant ton par- « tage, ce sera un moyen d'expier une partie de tes « crimes. La porte des miséricordes peut encore s'ou- « vrir pour toi; réfléchis un moment; prépare-toi à « la malédiction du Dieu que tu trahis, porte un « dernier regard vers le ciel, et vois-le prêt à se fer- « mer à jamais. Regarde ce léger nuage[10] auprès de « la lune : il va bientôt l'avoir dépassée. Eh bien! « si, lorsque ce voile vaporeux aura cessé de nous « dérober son disque, ton cœur n'est pas changé, « Dieu et l'homme seront vengés l'un et l'autre : ta « sentence sera terrible, plus terrible encore ton « éternité de malheur. »

Alp leva les yeux et reconnut, dans la voûte céleste, le nuage que lui montrait Francesca; mais son cœur était ulcéré et son orgueil inflexible; cette funeste passion entraînait toutes les autres comme un torrent. Alp demanderait grace! il serait effrayé par les paroles d'une fille timide! oubliant les injures de Venise, il jurerait d'épargner ses enfants dévoués à la tombe! Non; quand ce nuage serait plus terrible

que celui qui renferme le tonnerre, et destiné à l'anéantir..... qu'il éclate!

Alp fixe ses regards sur ce signe menaçant, sans répondre un seul mot; le nuage est passé, et la lune vient frapper pleinement sa vue. « Quel que soit mon destin, dit-il alors, je ne sais point changer, il est trop tard..... Que le roseau battu par l'orage tremble, plie et se relève encore, le chêne doit se briser. Je reste ce que Venise a voulu que je fusse, son ennemi en tout, excepté dans mon amour pour toi. Mais n'es-tu pas en sûreté avec ton amant? Francesca, fuyons ensemble. » Il tourne la tête, Francesca n'est plus auprès de lui; il n'aperçoit que le marbre de la colonne. A-t-elle disparu sous la terre? s'est-elle évanouie dans les airs? Il ne la voit plus et ne sait que penser.

XXII.

La nuit a fui et le soleil brille comme s'il allait éclairer un jour de fête. L'aurore se dépouille peu à peu du noir manteau des ténèbres; tout annonce une chaleur accablante. Les tambours et les trompettes retentissent, les bannières se déploient avec bruit et flottent au bout de leurs piques; on entend le hennissement des coursiers, le tumulte de l'armée, et les cris, aux armes, aux armes! Les étendards des pachas [11] sont portés à la tête de leurs troupes; les cimeterres sont tirés du fourreau, l'armée est rangée en bataille, et n'attend plus que le signal. Tartares, spahis, Turcomans, accourez à l'avant-garde; cava-

liers, gardez tous les défilés, entourez la plaine, rendez la fuite inutile à ceux qui voudront s'échapper de la ville; qu'aucun chrétien, enfant ou vieillard, n'évite le sort qui l'attend. Les fantassins cependant vont répandre le carnage sur la brèche, et pénétrer dans Corinthe.

Les coursiers mordent leurs freins en frémissant; ils relèvent fièrement leur crinière flottante; le mors est couvert d'une blanche écume. Les lances sont levées, les mèches sont allumées, le canon est pointé sur la ville, prêt à vomir la mort et à renverser ces remparts qu'il a déja ébranlés. Les phalanges des janissaires marchent sous les ordres d'Alp. Son bras droit est nu comme la lame de son cimeterre. Le khan et les pachas sont tous à leur poste, le visir lui-même est à la tête de l'armée. Lorsque la coulevrine aura donné le signal, qu'on s'avance : qu'on n'accorde la vie à aucun habitant de Corinthe, qu'on ne laisse aucun prêtre à ses autels, aucun chef dans ses palais, aucun foyer dans ses maisons, aucune pierre sur ses remparts. Dieu et le Prophète; Allah hou! Que ce cri retentisse jusqu'aux nues!

« Voilà la brèche, s'écrie Coumourgi; voilà les « échelles pour franchir les murailles! vos sabres « sont dans vos mains, pourriez-vous n'être pas vain-« queurs? Celui qui abattra le premier l'étendard de « la croix, pourra former le désir qu'il voudra; rien « ne lui sera refusé. »

Ainsi parle le vaillant visir; on lui répond en brandissant les lances, et par les exclamations d'une

armée remplie d'un enthousiasme bouillant. — Silence, le signal est donné.

XXIII.

Tel on voit un troupeau de loups affamés se précipiter sur un buffle redoutable, malgré le feu que lancent ses yeux, et les rugissements de sa colère : c'est en vain qu'il foule aux pieds, ou fait voler dans les airs, avec ses cornes sanglantes, ceux qui osent l'attaquer les premiers; tels les musulmans marchent aux remparts; tels les plus audacieux succombent sous les coups des assiégés. Une foule de leurs guerriers couvrent la terre; leur cotte de mailles est brisée comme le verre, par le plomb meurtrier qui creuse encore le sol sur lequel ils sont étendus; des bataillons entiers sont renversés, semblables aux épis de blé que la faux du moissonneur a couchés sur les sillons.

XXIV.

Ainsi qu'un rocher, long-temps sapé par les torrents d'hiver, voit tout-à-coup d'énormes fragments, détachés de sa base, rouler dans les flots avec le fracas du tonnerre, et semblables à l'avalanche qui se précipite dans les vallées des Alpes; tels, affaiblis par un long siége, les habitants de Corinthe succombèrent aux assauts répétés des troupes musulmanes. Leur résistance fut terrible; mais ils furent accablés par les infidèles, et tombèrent, serrant toujours leurs rangs et sans reculer.

La mort seule était muette sur ce théâtre de carnage : les coups de ceux qui donnent le trépas, les

plaintes des vaincus, les cris de la victoire, se mêlent au tonnerre de l'artillerie. Les villes voisines écoutent avec inquiétude ce bruit, qui vient jusqu'à elles; elles ignorent si la fortune sourit à leurs alliés ou à leurs ennemis, si elles doivent s'affliger ou se réjouir de ces cris effrayants que les échos des montagnes se renvoient avec un son terrible. Salamine et Mégare, le Pirée même, dit-on, entendirent le bruit de cette fatale journée.

XXV.

Les sabres sont teints de sang depuis la pointe jusqu'à la garde; la ville est prise et le pillage commence. Des cris plus aigus sortent des maisons où les soldats cherchent du butin; on entend les pas précipités des fuyards, qui glissent dans les ruisseaux de sang qui inondent les rues. Mais çà et là, toutes les fois qu'ils trouvent une position favorable, les assiégés se réunissent en groupes de dix ou de douze guerriers, s'arrêtent contre une muraille, résistent encore aux ennemis, frappent des coups mortels, et tombent eux-mêmes les armes à la main. Dans un de ces groupes on remarquait un vieillard en cheveux blancs, mais dont le bras était encore plein de force et de vaillance; il soutenait si bravement l'attaque de ceux qui osaient l'approcher, que les corps des Turcs qu'il avait immolés formaient un demi-cercle devant lui; il n'avait pas encore été blessé, et, quoiqu'il battît en retraite, on ne pouvait parvenir à l'entourer. Plus d'une cicatrice attestait, sous son armure, que depuis

long-temps il connaissait les dangers ; mais toutes ses blessures avaient été reçues dans d'autres combats. Malgré son grand âge, il était assez robuste pour le disputer aux plus jeunes guerriers; les ennemis qui n'osaient l'approcher étaient plus nombreux que ses cheveux blancs. Son sabre priva plus d'une mère d'un fils qui n'était pas encore né, lorsque Minotti avait versé pour la première fois le sang des adorateurs d'Allah. Privé lui-même du sien depuis long-temps, sa douleur avait été funeste à plus d'un père. Si les ombres s'apaisent par le carnage, l'ombre de Patrocle eut moins de victimes immolées à son repos que le fils de Minotti, qui mourut dans les lieux qui séparent l'Asie de l'Europe [12]. Il fut enseveli sur le même rivage où tant de guerriers avaient trouvé leur tombeau pendant des siècles. Que reste-t-il pour nous apprendre la mort de ces héros, et le lieu de leur sépulture? Aucune pierre funéraire : leurs cendres sont dispersées; mais la poésie leur assure l'immortalité.

XXVI.

J'entends retentir le cri d'Allah! c'est une troupe de Musulmans des plus braves et des plus déterminés, qui s'avance. Le bras nerveux de leur chef est nu jusqu'à l'épaule. Ce bras qui les guide est toujours prêt à frapper. C'est à ses coups qu'on le connaît dans les combats. D'autres se distinguent par une brillante armure pour tenter l'ennemi par l'espoir d'une précieuse dépouille; d'autres ont une épée avec une garde plus riche, aucun ne porte une lame plus redoutable.

Ce n'est pas à un turban superbe qu'Alp veut être reconnu; c'est à son bras nu et sanglant : allez au plus fort de la mêlée, c'est là que vous le trouverez. Aucun étendard musulman n'entraîne les delhis si loin. Il brille comme un météore. Partout où ce bras redouté est aperçu, les guerriers les plus courageux combattent, ou ils combattaient il n'y a qu'un instant. C'est là que le lâche demande en vain la vie au Tartare inexorable, ou que le héros meurt en silence, dédaignant de gémir en succombant, et cherche encore à frapper un dernier coup, oubliant sa faiblesse pour s'attacher à la terre ensanglantée.

XXVII.

Le vieux Minotti résistait encore, Alp s'arrête et lui crie:

« Rends-toi, Minotti, pour te sauver avec ta fille!

« — Jamais, traître, renégat, jamais, quand la vie « que je recevrais de toi serait éternelle.

« — Francesca, amante chérie! faut-il qu'elle soit « victime de ton orgueil!

« — Elle est en sûreté.

« — Où donc?

« — Dans le ciel fermé à ton ame perfide; elle est « loin de toi, parmi les vierges saintes! »

Minotti sourit avec une cruelle joie en voyant à ces mots Alp chancelant et près de tomber, comme si une main ennemie l'eût frappé tout-à-coup.

« O ciel! s'écrie-t-il; depuis quand n'est-elle plus?

« — Depuis hier, répond Minotti, et je ne pleure

« pas sa mort; aucun de mes enfants ne sera dans les « fers de Mahomet ou dans ceux d'un apostat. Ap- « proche et défends-toi. »

Ce défi est porté en vain; Alp n'est déja plus au nombre des vivants. Pendant que les paroles cruelles de Minotti servaient mieux sa vengeance que ne l'aurait fait la pointe de son épée s'il avait eu le temps de l'enfoncer dans le cœur du traître, partie d'un portique voisin, où quelques braves désespérés défendaient encore une église, une balle avait renversé Alp.

Avant qu'on pût voir couler le sang de la blessure qui termina ses jours, il chancelle et tombe. Un éclair jaillit de ses yeux, et bientôt les ténèbres couvrent son cadavre palpitant; il ne lui reste de la vie qu'un frémissement passager qui agite encore ses membres étendus sur la terre. On essaie de le relever : son sein et son front étaient souillés de poussière et de sang, et de noirs caillots s'échappaient de ses lèvres livides; son pouls est sans mouvement, on n'a pas entendu son dernier soupir; aucune parole, aucun sanglot convulsif n'a signalé son passage de la vie à la mort. Avant même que sa pensée ait eu le temps de prier, son ame a abandonné son corps sans espérance du pardon céleste, il est mort renégat.

XXVIII.

Les clameurs des ennemis d'Alp se mêlent à celles de ses soldats; ceux-ci poussent des cris de fureur, et les premiers des cris de triomphe; le combat recommence, les épées et les lances se croisent; et les

guerriers roulent sur la poussière. Minotti défend vaillamment chaque pouce de terrain qu'il est forcé de céder dans la ville confiée à ses ordres; les débris de sa troupe dévouée unissent leurs efforts aux siens. On peut encore se retrancher dans l'église, de laquelle est partie la balle qui a vengé à demi les vaincus par la mort du renégat; Minotti et les siens s'y réfugient, laissant après eux un ruisseau de sang; ils ne cessent, en reculant, de faire face à l'ennemi, et vont respirer un moment derrière les piliers massifs du lieu saint.

Hélas! que ce moment fut court! Les musulmans voient augmenter leur nombre et leur audace; ils fondent sur les chrétiens avec tant d'acharnement et de témérité, que même leur grand nombre devient funeste aux plus hardis. La rue qui menait au dernier retranchement des défenseurs de Corinthe était si étroite, que les Turcs, qui s'engageaient dans les colonnes du temple, essayaient vainement de revenir sur leurs pas et succombaient sans pouvoir fuir; mais, avant qu'ils eussent fermé les yeux, des vengeurs s'élevaient sur leurs corps expirants. Des soldats encore plus terribles remplaçaient ceux qui n'étaient plus, et le carnage ne parvenait pas à éclaircir leurs rangs.

XXIX.

Les lumières qui ornent les autels des chrétiens ne peuvent percer de leur clarté vacillante les nuages produits par les décharges de mousqueterie. Les Ottomans sont devant la porte; elle résiste sur ses gonds d'airain, et de chaque issue, à travers tous les vitraux

brisés, il pleut une grêle de traits mortels. Mais le portique ébranlé tremble sur ses fondements, le fer cède, les gonds crient et se rompent, la porte tombe. C'en est fait, Corinthe est perdue!

XXX.

Arrêté sur le marche-pied de l'autel, Minotti survit presque seul aux braves qui n'ont pu sauver Corinthe; il n'a pas cessé de menacer les Turcs qui le poursuivent. L'image d'une Madone est peinte au-dessus de sa tête; c'est l'ouvrage d'un pinceau céleste; Ce tableau semblait placé au-dessus de l'autel pour élever les pensées de l'homme aux choses divines : l'aimable mère du Dieu enfant tenait son fils sur ses genoux et souriait à la prière des mortels suppliants, comme si elle promettait de porter elle-même leurs pieuses prières au trône de l'Éternel. Au milieu du carnage qui ensanglante le temple, la vierge sourit encore; Minotti lève les yeux vers elle, fait le signe du salut en soupirant, et saisit une torche qui brûlait sur l'autel..... La flamme et le fer des musulmans l'enveloppent de toutes parts.

XXXI.

Les caveaux creusés sous le pavé de mosaïque renfermaient les morts des siècles passés; leurs noms étaient gravés sur leurs tombes, mais le sang eût empêché de les lire. Les armoiries sculptées, les couleurs bizarres qu'offraient les veines nombreuses du marbre, ne se distinguaient plus sous les débris des glaives et des casques. Sur le marbre du temple les

guerriers étaient sans vie; et sous ses voûtes, d'autres cadavres reposaient dans leurs cercueils, dont on aurait pu apercevoir les sombres rangs par une étroite ouverture; mais la guerre avait pénétré dans ces obscurs caveaux et y avait entassé son salpêtre destructeur le long de ces bières nombreuses; c'était là que, pendant le siège, les chrétiens avaient établi leur principal magasin; une traînée de poudre y communiquait : c'était la dernière, mais la plus terrible ressource de Minotti contre les vainqueurs.

XXXII.

Les Turcs fondent dans l'église; la petite troupe des chrétiens déploie une bravoure inutile. Faute de pouvoir assouvir leur soif de vengeance sur un plus grand nombre d'ennemis, les barbares mutilent les corps de ceux qui ont succombé et séparent les têtes de ces troncs inanimés; ils précipitent de leurs niches les statues des élus du ciel; ils dépouillent les chapelles de leurs riches offrandes et se disputent les vases précieux bénis par de saints pontifes. Ils courent à l'autel! O spectacle glorieux! Le calice des grands mystères était encore sur le tabernacle : ce vase d'or séduit les yeux avides des soldats de Mahomet. Il contenait les restes du vin sacré devenu le sang du Christ, que le prêtre avait ce jour-là distribué à ses adorateurs pour sanctifier leurs ames avant de les envoyer aux combats. Quelques gouttes étaient encore au fond du calice; autour de l'autel brillaient douze candelabres du plus beau métal.

Qui s'emparera de cette dépouille? C'est la plus belle et la dernière.

XXXIII.

Déja un Tartare étendait une main sacrilége sur le vase sacré, lorsque soudain Minotti approche sa torche du salpêtre. Le clocher, les voûtes, l'autel, les reliques, les objets précieux du culte, les vainqueurs, les chrétiens, les morts et les vivants sautent avec les débris du temple. La ville est presque renversée de fond en comble; les murailles s'écroulent, les flots de la mer reculent un moment, les montagnes sont ébranlées comme par la secousse d'un tremblement de terre. Cette explosion épouvantable a lancé jusqu'aux cieux mille débris informes au milieu d'un immense nuage enflammé. Une pluie de cendres tombe sur la terre et noircit au loin la plage de l'isthme, ou dessine dans la mer une multitude de cercles.

Les membres de plus d'un héros sont épars sur la plaine. Furent-ils chrétiens? furent-ils musulmans? Que leurs mères les voient et le disent! Elles ont jadis souri tendrement à leurs enfants endormis dans leurs berceaux; elles ne pensaient guère alors qu'un jour ces membres délicats ne seraient que des lambeaux méconnaissables. A peine quelques-uns conservent encore la forme humaine. Des soliveaux fumants, des pierres calcinées ou sanglantes couvrent toute la plage. Tous les êtres vivants qui entendirent cet affreux fracas, disparurent avec terreur. Les

oiseaux des forêts s'envolèrent ; les chiens sauvages s'éloignèrent, en rugissant, des cadavres à demi dévorés ! Les chameaux abandonnèrent leurs gardiens ; le bœuf docile qui, loin de Corinthe, traçait un pénible sillon, s'échappa soudain du joug ; et le coursier, brisant la sangle de la selle et les rênes qui le guidaient, se précipita dans la plaine. Le reptile des marais fit entendre ses tristes coassements ; les loups hurlèrent dans leurs cavernes dont l'écho avait répété le fracas de la mine de Corinthe ; le chackal [13] fit entendre ses vagissements plaintifs, semblables à ceux d'un enfant et aux cris lugubres d'un dogue qu'on châtie. L'aigle hérissant les plumes de son sein s'envola de son aire et chercha un refuge auprès du soleil, poursuivi par la fumée des noires vapeurs qui lui dérobaient la vue de la terre.

Ce fut ainsi que Corinthe fut conquise.

FIN DU SIÉGE DE CORINTHE.

NOTES

DU SIÈGE DE CORINTHE.

[1] Les Turcomans mènent une vie errante et patriarcale. Ils habitent sous des tentes.

[2] C'était la voie que prenaient les délateurs à Venise pour dénoncer et accuser impunément un ennemi.

[3] C'est le fameux Ali Coumourgi, favori de trois sultans et grand visir d'Achmet III. Il chassa dans une campagne les Vénitiens du Péloponèse; mais, l'année d'après, il fut grièvement blessé en combattant contre les Allemands à la bataille de Peterwaradin dans la plaine de Carlowitz en Hongrie, au moment où il s'efforçait de rallier ses gardes.

Coumourgi mourut le lendemain de sa blessure. Le dernier ordre qu'il donna fut de décapiter le général Breuner et quelques autres prisonniers allemands, en s'écriant, « Que « ne puis-je traiter de même tous ces chiens de chrétiens! » Ce furent ses derniers mots, bien dignes de Caligula. Rien n'égalait la présomption de ce visir ambitieux. Quand on lui dit que l'on envoyait contre lui le prince Eugène, et que c'était un grand général : « Tant mieux ! répondit-il, je deviendrai « plus habile encore et à ses dépens. »

[4] Lanciotto était le nom vénitien que portait Alp avant son apostasie.

[5] Le chackal est une espèce d'animal appelé aussi loup doré. *Voyez* Thevenot et le père Philippe, cités par Buffon.

[6] Il n'est guère nécessaire de rappeler au lecteur que la mer Méditerranée n'a point de flux et reflux sensibles.

[7] J'ai vu un spectacle exactement semblable sous les murs du sérail à Constantinople, dans les cavités creusées dans le rocher par le Bosphore. M. *Hobhouse*, dans ses voyages, en parle aussi. Les cadavres étaient ceux de quelques janissaires punis de mort.

[8] Cette touffe ou longue tresse de cheveux est laissée sur la tête; les Turcs superstitieux croient que c'est par là que Mahomet les portera dans son paradis.

[9] Je me suis ici rencontré, sans m'en douter, avec M. Coleridge, dont le poème inédit de Christabel ne m'est connu que depuis peu. M. Coleridge a pu se convaincre lui-même, lorsqu'il voulut bien me faire lecture de son ouvrage, que je n'étais point coupable de plagiat; qu'il me soit permis de témoigner, au nom du public, à M. Coleridge, que son poème est attendu avec impatience.

[10] La même idée se retrouve dans la version anglaise de Vatheck, p. 182. C'est un ouvrage que j'ai toujours relu avec un vrai plaisir et que j'ai eu déja l'occasion de citer.

[11] L'étendard des pachas est une queue de cheval attachée à une lance.

[12] Il s'agit ici de la bataille qui eut lieu entre les Vénitiens et les Turcs au passage des Dardanelles.

[13] J'ai peur d'avoir pris une licence poétique en transplantant le chackal de l'Asie dans la Grèce, où j'avoue que je n'ai jamais vu ni entendu cet animal; mais dans les ruines d'Éphèse j'en ai vu des milliers; ils se plaisent dans les décombres des vieux édifices et suivent par bandes les armées.

FIN DES NOTES DU SIÉGE DE CORINTHE.

PARISINA,

NOUVELLE HISTORIQUE.

A

SCROPE BERDMORE DAVIS, ÉCUYER,

LE POÈME SUIVANT

EST DÉDIÉ

PAR CELUI QUI A LONG-TEMPS ADMIRÉ SES TALENTS

ET APPRÉCIÉ SON AMITIÉ.

22 janvier 1816.

AVERTISSEMENT.

Le poème suivant est fondé sur un événement cité par Gibbon dans *les Antiquités de la maison de Brunswick*. Je crains que, dans nos temps modernes, la délicatesse puérile des lecteurs ne déclare de semblables sujets peu propres à la poésie.

Les poètes dramatiques grecs, et quelques-uns de nos meilleurs auteurs anglais d'autrefois, pensaient différemment; et récemment encore Alfieri et Schiller ont prouvé qu'ils étaient de mon opinion. L'extrait qu'on va lire expliquera les faits sur lesquels repose mon histoire. J'ai substitué au nom de Nicolas III, comme peu poétique, celui de prince Azo.

« Sous le règne de Nicolas III, Ferrare fut ensanglantée par une tragédie domestique. Sur le rapport d'un de ses gens, le marquis d'Est se convainquit par lui-même des amours incestueux de sa femme Parisina avec l'un de ses fils naturels, Hugo, beau et vaillant jeune homme. Ils eurent la tête tranchée par la sentence d'un père et d'un mari offensé, qui rendit son déshonneur

public, et survécut à leur supplice. Il fut bien malheureux, s'ils furent coupables; s'ils étaient innocents, son malheur ne fut que plus affreux. Quelle que soit la supposition, je ne puis approuver ce terrible acte de justice de la part d'un père. »

(Gibbon, *Mélanges.*)



Dessiné par Rich.d Westall R.A.

PARISINA.



[illegible]

sous le berceau, ce n'est pas pour y cueillir la fleur épanouie. Elle écoute, mais ce n'est pas le rossignol,

quoique son oreille attende des accents aussi doux que les siens. Quelqu'un se glisse à travers l'épais feuillage. Son front pâlit, et son cœur palpite, une voix l'appelle doucement au milieu des feuilles frémissantes : sa rougeur revient sur ses joues, et son cœur est comme oppressé. Encore un moment, ils seront ensemble : ce moment passe, son amant est à ses pieds.

III.

Que leur importe le monde et tous les changements qu'y amène la mobilité du temps? Les créatures qui l'animent, la terre, les cieux ne sont rien pour leur esprit et pour leurs yeux; aussi indifférents que ceux qui ne sont plus, pour tout ce qui les entoure, pour tout ce qui est à leurs pieds et au-dessus de leur tête, comme si tout le reste avait cessé d'exister, ils respirent uniquement l'un pour l'autre; leurs soupirs même sont remplis de délices. Leur ivresse est si grande que, si ce délire brûlant ne perdait enfin de son ardeur, il consumerait les cœurs dans lesquels il s'allume. L'idée du crime, celle du danger, ne viennent-elles point troubler leur douce rêverie? Ah! celui qui a connu l'amour éprouva-t-il l'hésitation ou la crainte dans ces moments enchanteurs? pensa-t-il à leur courte durée? Mais ils sont déja loin! Hélas! il faut nous réveiller avant de savoir que ces songes ne se renouvelleront plus.

IV.

Ils s'éloignent avec des yeux languissants de l'asyle

qui a protégé leurs coupables plaisirs, ils espèrent de se revoir; ils le jurent, et pourtant ils s'affligent comme si c'était un dernier adieu. Sur le front de Parisina brille la clarté de ce ciel dont elle craint d'implorer vainement un jour le pardon; tous les astres lui semblent des témoins accusateurs. De fréquents soupirs, de longs embrassements, leurs lèvres qui refusent de se désunir, tout retient les deux amants au lieu du rendez-vous; mais il le faut, il faut se séparer. Leurs cœurs sont oppressés et tremblants; ils éprouvent ce frisson glacé qui suit de près les actions criminelles.

V.

Hugo s'est retiré dans sa couche solitaire, où ses désirs appellent encore l'épouse d'un autre. C'est sur le cœur confiant d'un époux que Parisina va reposer sa tête coupable; mais le délire de la fièvre semble troubler son sommeil. Les rêves qui l'agitent répandent une vive rougeur sur ses joues: dans son malaise elle répète un nom qu'elle n'eût pas osé prononcer pendant le jour, et presse son époux sur ce sein qu'un autre fait palpiter: il s'éveille à ces tendres embrassements, et, heureux en idée, il croit inspirer, comme auparavant, ces soupirs et ces tendres caresses qui faisaient jadis son erreur, il est prêt à pleurer d'amour sur celle qui l'adore même pendant son sommeil.

VI.

Il presse contre son cœur Parisina endormie, et

prête une oreille attentive à ses discours entrecoupés ; il écoute..... Pourquoi le prince Azo tressaille-t-il soudain comme s'il entendait la voix de l'archange? Il en a sujet! Il ne sera pas plus terrible le son qui ébranlera sa tombe, quand il se réveillera pour ne plus se rendormir, et pour comparaître devant le trône éternel. C'en est fait, dès ce moment, de son bonheur sur la terre. Ce nom, que murmure tout bas Parisina endormie, atteste son crime et la honte d'Azo. Quel est-il ce nom qui retentit dans sa couche comme la vague mugissante qui lance sur le rivage une chétive barque, et anéantit contre un roc le malheureux naufragé? Tel est l'effet de ce nom sur son ame! Quel est ce nom? c'est celui d'Hugo, de son....! Aurait-il pu l'imaginer? d'Hugo..... l'enfant de celle qu'il aima dans sa jeunesse imprudente; son fils, le fruit d'un amour illégitime..... le fils de la crédule Blanche, assez faible pour se livrer à un prince qui ne devait pas être son époux.

VII.

Azo porta la main sur son poignard; mais il le laissa retomber dans le fourreau avant de l'en avoir entièrement tiré. Elle est indigne de vivre : mais pouvait-il tuer une épouse si belle?..... Si encore elle n'avait point été endormie à son côté, si le sourire n'avait pas été sur ses lèvres.... Non, et, bien plus, il ne voulut pas la réveiller; mais il fixa sur elle un regard qui eût glacé tous ses sens dans un sommeil plus profond, si fuyant les fantômes de ses songes elle

avait ouvert les yeux en ce moment et aperçu le front d'Azo inondé de grosses gouttes de sueur, dans lesquelles se réfléchissait la sombre lueur de la lampe. Parisina a cessé de parler, mais elle dort encore, ignorant que le nombre de ses jours vient d'être compté.

VIII.

Au retour du matin, Azo interroge tous ceux qui habitent le palais, et ne recueille que trop de preuves de ce qu'il tremble de découvrir. Tout lui confirme la faiblesse de Parisina et l'affront de son époux. Les suivantes de la princesse, qui ont long-temps favorisé son infidélité, cherchent à éviter le châtiment qu'elles méritent, en rejetant tout le blâme sur leur souveraine. Ce n'est plus un secret; elles n'oublient aucune des circonstances qui peuvent attester la vérité de leurs révélations. Le cœur désolé d'Azo n'a rien de plus à sentir et à apprendre.

IX.

Il n'était point de ces hommes qui souffrent les délais. Le successeur des anciens princes de la maison d'Est, assis sur son trône dans la chambre du conseil, est entouré des grands de sa cour et de ses gardes. Devant lui sont les deux criminels, l'un et l'autre encore à la fleur de leur âge. Il en est un dont rien n'égale la beauté. Faut-il, ô Christ! qu'un fils paraisse désarmé, et les mains chargées de fers, en présence de son père! Voilà comment Hugo est amené pour entendre le sien prononcer dans sa colère une sen-

tence de mort et son propre déshonneur. Hugo n'a pas l'air consterné, quoique sa bouche garde un morne silence.

X.

Muette comme lui, pâle et immobile, Parisina attend sa condamnation. Qu'elle est changée celle dont les regards expressifs inspiraient la gaîté dans un palais où les seigneurs étaient fiers de la servir, et où les belles cherchaient à imiter l'accent de sa voix, les charmes de son maintien, en un mot à copier les graces de leur reine? Ah! si son œil eût alors versé des larmes, mille glaives auraient brillé, mille guerriers seraient accourus : tous eussent brigué la faveur d'être les chevaliers vengeurs de sa querelle. Maintenant qu'est-elle? Pourrait-elle commander? Les courtisans obéiraient-ils? Tous observent le plus profond silence: les yeux baissés, fronçant le sourcil, les bras croisés sur leur poitrine, offrant un aspect sévère, et contenant à peine sur leurs lèvres le signe de leur dédain : voilà le tableau que présentent les chevaliers, les dames et toute la cour. Le jeune héros de son choix, dont la lance en arrêt eût prévenu son regard, et qui, s'il était libre un moment, eût obtenu sa délivrance au péril de sa vie; l'amant chéri de l'épouse de son père est auprès d'elle, et ses bras sont chargés de chaînes; il ne peut voir ses yeux qui pleurent moins sur sa propre infortune que sur celle de son complice. La veille encore une veine légère dessinait à peine quelques lignes d'azur sur l'al-

bâtre de ses paupières dont la blancheur appelait le baiser. Aujourd'hui pâles et livides, elles semblent comprimer plutôt que voiler ces yeux mourants qui se remplissent de larmes.

XI.

Hugo lui-même aurait pleuré sur elle, s'il n'eût été l'objet de tous les regards. Son chagrin restait assoupi; son front avait quelque chose de sombre et de hautain. Il eût rougi de s'attendrir et de trembler devant la foule; mais il n'osait regarder Parisina! Le souvenir des jours qui n'étaient plus, son crime, son amour, son état présent, le courroux de son père, l'indignation de tous les hommes vertueux, sa destinée sur la terre et dans le ciel, mais surtout la destinée de celle..... voilà les pensées qui l'occupent! Osera-t-il contempler ce front pâle comme la mort?.... Non, il craindrait que son cœur ne laissât éclater ses remords sur les maux dont il s'accuse.

XII.

Azo prit la parole :

« Hier encore j'étais fier de mon épouse et de mon « fils. Ce songe s'est évanoui ce matin. Avant la fin « du jour, je n'aurai plus ni fils, ni épouse. Je suis « condamné à une vie solitaire et languissante. Eh « bien ! que mon sort soit accompli. Qui ne ferait ce « que je suis forcé de faire? Qui a brisé les nœuds « qui nous unissaient? Ce n'est pas moi. Mais le ciel « l'a voulu, le supplice se prépare. Hugo! un prêtre « t'attend, et puis tu iras recevoir la récompense de

« ton crime. Adieu! adresse tes prières au ciel! tu as « encore jusqu'au retour de l'étoile du soir pour te ré« concilier, s'il est possible, avec ton Dieu. Sa misé« ricorde peut seule t'absoudre; mais sur la terre il « n'est point de lieu où toi et moi nous puissions res« pirer une heure le même air. Je ne te verrai point « mourir; mais toi, épouse infidèle, tu verras tomber « sa tête. Adieu, femme au cœur impudique. Ce n'est « pas moi, c'est toi-même qui répands le sang d'Hugo. « Survis, si tu peux, au spectacle dont je te rendrai « témoin. Réjouis-toi de la vie que je t'accorde. »

XIII.

A ces mots, le sévère Azo se voila le visage. Les veines de son front battirent avec violence, comme si le sang qu'elles contenaient avait été refoulé un moment. Il baissa la tête et passa sa main tremblante sur ses yeux pour les dérober aux regards de l'assemblée. Hugo cependant élève vers lui ses bras enchaînés, et réclame un moment de délai pour répondre à son père. Le prince garde le silence et ne refuse pas de l'entendre :

« Ce n'est pas que je craigne la mort, dit-il; tu « m'as vu à ton côté répandre le carnage : ce fer qui « ne fut jamais inutile dans ma main, ce fer que m'ont « arraché tes gardes, a versé pour toi plus de sang « que n'en fera couler la hache de mon supplice. Tu « m'avais donné la vie, tu peux la reprendre : c'est « un présent dont je ne te remercie pas. Je n'ai point « oublié les malheurs de ma mère : son amour dédai-

« gné, sa réputation flétrie, et l'héritage de sa honte « légué à son enfant; mais elle est descendue dans la « tombe, où ce fils, qui fut le tien et ton rival, va « bientôt la rejoindre. Son cœur désolé par toi, ma « tête tranchée par tes bourreaux, attesteront chez « les morts la fidèle tendresse de tes premiers amours « et ta sollicitude paternelle. Il est vrai que je t'ai of« fensé; mais offense pour offense! Cette nouvelle « épouse, autre victime de ton orgueil, c'était à moi « qu'elle était destinée! Tu ne l'ignores pas! Tu la vis; « tu fus jaloux de posséder ses charmes, et, me rail« lant de ma naissance dont le crime t'appartenait « tout entier, tu me jugeas peu digne d'obtenir la « main de Parisina. Je ne pouvais en effct réclamer « le juste héritage de ton nom, ni m'asseoir sur le « trône des princes de ta race. Ah! pourtant, s'il « m'était accordé quelques années encore, je saurais « rendre mon nom plus illustre que celui de la maison « d'Est, et prétendre à des honneurs que je ne devrais « qu'à moi seul. J'avais une epée!..... J'ai un cœur qui « eût été capable de conquérir un casque au moins « aussi beau qu'aucun de ceux qui ont orné le front « des souverains de ton sang. Ce n'est pas toujours « le fils le mieux né qui a gagné les plus brillants « éperons; et les miens ont souvent lancé mon cour« sier plus loin que ceux des princes de la plus haute « naissance, lorsque je chargeais l'ennemi au cri ter« rible d'Est et victoire.

« Je ne veux point plaider la cause du crime, ni « implorer de ta pitié quelques jours, quelques heures,

« quand le temps doit enfin passer sur ma cendre in-
« sensible.

« Des jours cruels comme ceux qui se sont écoulés « pour moi, ne pouvaient pas durer. Mon nom et ma « naissance n'ont rien que de vil, et ton orgueil re-« fusait d'honorer un homme tel que moi! Cependant « dans mes traits on reconnaît quelques-uns des tiens; « et mon ame, elle vient toute de toi. C'est de toi « que vient mon humeur farouche. De toi..... pour-« quoi tressaillir tout-à-coup? Oui, de toi viennent « la force de mon bras et le feu de mon cœur! Tu « ne m'as pas donné seulement la vie, mais encore « tout ce qui me permet à plus juste titre de t'appeler « mon père! Vois ce qu'ont produit tes coupables « amours; le ciel t'a envoyé un fils trop semblable à « toi-même. Ce n'est point l'ame d'un fils bâtard, celle « qui est indomptable comme la tienne. Quant au « souffle de vie que tu m'as donné et que tu reprends « sitôt, j'en faisais le même cas que toi, lorsque, la « tête armée d'un casque, nous avons plusieurs fois « précipité ensemble nos coursiers sur les cadavres « sanglants. Le passé n'est rien, l'avenir est bientôt « semblable au passé; plût au ciel cependant que « j'eusse alors trouvé le trépas! Tu as fait, il est vrai, « l'infortune de ma mère; tu m'as ravi l'épouse qui « m'était destinée. Eh bien! je le sens; tu es encore « mon père; et toute terrible qu'est ta sentence, elle « est juste, quoiqu'elle vienne de toi. Je fus le fruit « d'un crime. Je meurs avec honte, ma vie finit comme « elle a commencé. La faute du fils fut la faute du père,

« tu les punis tous deux en moi. Je parais le plus cri-
« minel aux yeux des hommes; mais c'est à Dieu seul
« qu'il appartient de juger. »

XIV.

Il dit et fit retentir, en croisant ses bras, les fers dont ils étaient chargés. Le choc de ses chaînes frappa douloureusement l'oreille de tous les chefs rassemblés dans la salle. Mais ce furent bientôt les charmes funestes de Parisina qui attirèrent tous les regards. Pouvait-elle écouter avec tant de calme la sentence prononcée contre son amant, elle qui avait causé tous ses malheurs? Ses yeux hagards n'erraient pas de côté et d'autre, et n'étaient pas voilés de leurs paupières; mais une terne blancheur s'étendait autour de ses prunelles d'azur. On eût cru, à son regard insensible, que son sang s'était glacé dans ses veines; de temps à autre cependant ses beaux yeux laissaient tomber une larme lentement amassée. C'est une chose qu'il faudrait avoir vue; et ceux qui la virent s'étonnèrent que les yeux des mortels continssent de telles larmes.

Elle essaya de parler, les sons de sa voix à demi formés expirèrent au passage et ne firent entendre qu'un son étouffé. Il semblait cependant que son cœur tout entier était dans ce triste gémissement. Elle voulut tenter encore une fois d'articuler quelques paroles; elle ne put pousser qu'un cri prolongé, et tomba comme une statue renversée de sa base; plus semblable à un corps qui n'a jamais joui de la vie, ou à un marbre représentant l'épouse d'Azo, qu'à

cette belle coupable dont le cœur avait pu s'abandonner à une irrésistible passion, mais qui ne pouvait supporter sa honte et son désespoir..... Elle vivait encore..... On ne l'eût que trop tôt arrachée à cette mort passagère, mais sa raison était perdue. Tous ses sens avaient été déchirés par la forte contraction de la douleur, et les fibres de son cerveau ne produisaient plus que des pensées vagues et sans suite, semblables à la corde d'un arc qui, relâchée par la pluie, n'envoie plus que des traits égarés. Le tableau du passé est effacé pour elle, l'avenir est obscurci par d'épaisses ténèbres qu'interrompent parfois quelques sillons de lumière, pour lui en découvrir toute l'horreur : tels, au milieu d'une nuit orageuse, quelques éclairs brillent dans la solitude du désert.

Elle sent avec une frayeur secrète qu'un poids cruel est sur son cœur; elle le trouve si froid et si oppressé, qu'elle comprend que le crime et la honte l'accablent. Elle se rappelle que la mort devait frapper quelqu'un; mais qui? elle l'a oublié. Vit-elle encore? est-ce bien la terre qu'elle foule sous ses pas, et le ciel qu'elle aperçoit au-dessus de sa tête? sont-ce des hommes qui l'entourent, ou des esprits infernaux dont les sombres regards la menacent, elle pour qui jadis le sourire épanouissait tous les visages? Tout est confus et inexplicable pour son ame en délire; tout lui paraît un chaos d'espérances et de craintes. Riant et pleurant tour à tour, mais toujours avec l'expression de la folie, elle se croit livrée à un songe convulsif: oh! c'est en vain qu'elle tentera de se réveiller.

XV.

L'airain des cloches balancées dans la tour grisâtre du couvent fait entendre ces sons prolongés et lamentables qui vont retentir douloureusement dans tous les cœurs. Déja on chante l'hymne composé pour les habitants du tombeau et pour ceux qui doivent bientôt y descendre. C'est pour l'ame d'un homme qui va périr que retentissent les chants de la mort et les cloches lugubres; il est près du terme de ses jours, le genou fléchi aux pieds d'un moine sur la terre nue et froide. O douleur! l'échafaud est devant lui; les gardes l'environnent; et le bourreau, les bras nus, se tenant prêt à frapper un coup prompt et sûr, examine le tranchant de la hache. La foule accourt et vient voir dans une muette terreur le fils recevant le trépas par l'ordre du père.

XVI.

C'était un beau soir d'été, à l'heure où se couche le soleil dont la lumière éclairait un jour si tragique. Ses derniers rayons tombèrent sur la tête de Hugo au moment où il terminait ses tristes aveux, et où, déplorant sa destinée avec l'accent du repentir, il se baissait pour entendre de la bouche de l'homme de Dieu les paroles sacrées qui ont le pouvoir d'effacer les souillures du crime : ce fut dans ce moment que les feux de l'astre du jour éclairèrent les boucles pendantes de sa noire chevelure; mais ce fut surtout sur la hache homicide que vint se réfléchir cette lumière comme un éclair menaçant.

XVII.

Elles sont finies les prières de ce fils perfide, de cet amant audacieux. Ses doigts ont fait le tour du rosaire, et toutes ses fautes sont déclarées. La dernière heure de ses jours a sonné ; on l'a dépouillé de son manteau ; sa noire chevelure va tomber sous les ciseaux. L'écharpe qui ne l'a jamais quitté, ce don de Parisina, ne l'accompagnera pas au tombeau ; elle va lui être ravie, et un bandeau va couvrir ses yeux : mais non ; ce dernier outrage ne sera point fait à son front superbe. Les fiers sentiments qui ont animé son cœur soumis en apparence, se soulèvent à demi dans l'expression d'un profond dédain, lorsque la main du bourreau veut lui bander les yeux, comme s'ils n'avaient osé fixé la mort ; il repousse ce bandeau humiliant : « Non, non, dit-il, j'abandonne mon sang « et ma vie. Voilà mes mains enchaînées ; mais que « je meure au moins les yeux libres ; frappe !.... » En prononçant ces mots, il pose la tête sur le billot fatal. « Frappe ! » Ce fut la dernière parole de Hugo, et la hache obéit. La tête roule, le tronc sanglant recule et s'enfonce dans la poussière. De toutes les veines jaillissent des flots de sang. Les yeux et les lèvres s'agitent ; mais cette convulsion eut bientôt cessé.

Il mourut, comme le devait un coupable, sans vaine ostentation ; il avait prié et fléchi les genoux, résigné, ne dédaignant pas les secours de la religion ; et sans désespérer de la miséricorde divine. Pendant qu'il baissait la tête devant le ministre du ciel, son

cœur était séparé de toute pensée terrestre : son père irrité, son amie malheureuse, n'étaient rien pour lui dans ce moment. Plus de plaintes, plus de désespoir; il ne songeait qu'au ciel, et ne parla plus que pour l'implorer, excepté dans les derniers mots qui lui échappèrent, lorsque, prêt à recevoir le coup du trépas, il demanda à mourir les yeux non voilés : ce furent ses seuls adieux aux témoins de son supplice.

XVIII.

Muets comme celui dont les lèvres venaient d'être fermées par le sceau de la mort, les spectateurs osaient à peine respirer; mais de l'un à l'autre se communiqua un frisson électrique au moment où la hache tomba sur celui dont la vie et les amours recevaient une fin si triste. Un saisissement soudain repoussa au fond de tous les cœurs un gémissement prêt à s'en échapper. Rien ne troublait le profond silence qui régna après le bruit fatal de la hache. Mais quel est ce cri de démence et d'horreur qui vient fendre l'air, semblable à celui que pousse une mère privée de son fils par un coup inattendu? Ce cri terrible s'élève jusqu'au ciel, comme les accents d'une ame livrée à d'éternelles souffrances. C'est du palais d'Azo qu'il est parti. Tous les regards se portent de ce côté : on ne voit rien; on n'entend plus rien : c'était le cri d'une femme, et jamais le désespoir n'eut de voix plus douloureuse. Puisse-t-il avoir terminé la vie de cette infortunée! c'est le vœu que forme la pitié de tous les spectateurs.

XIX.

Hugo a péri; et, depuis ce jour, on ne voit plus Parisina dans le palais ni dans les jardins. On croirait qu'elle n'a jamais existé : son nom est banni de toutes les bouches, comme ces mots étranges qui font naître l'inquiétude et l'effroi. Jamais le prince Azo ne parla de son épouse ni de son fils; leurs cendres furent regardées comme profanes, du moins celles du chevalier immolé par la hache du bourreau. Mais le sort de Parisina demeura inconnu, comme ses restes dans la bière où ils furent ensevelis.

Alla-t-elle chercher un refuge dans un couvent pour y gagner le ciel par le chemin pénible de la pénitence, au milieu des remords et des larmes? Le poignard ou le poison punirent-ils ses adultères amours? ou dut-elle à la pitié du ciel d'expirer, dans une moins longue agonie, le cœur brisé du même coup qui trancha les jours de son complice, lorsqu'elle le vit tomber sous le couteau fatal? On l'ignore, on l'ignorera toujours; mais quel qu'ait été son sort dans ce monde, sa vie commença et finit dans les douleurs.

XX.

Azo prit une autre épouse, et des fils vertueux entourèrent sa vieillesse; aucun ne fut aimable et vaillant comme celui qui dormait dans la nuit de la tombe, ou du moins leur père les vit avec les yeux de l'indifférence, et en poussant des soupirs étouffés: mais jamais les larmes ne coulèrent sur ses joues;

jamais le sourire n'éclaircit son large front, où la pensée imprima de bonne heure ses rides, sillons tracés par le chagrin brûlant, cicatrices des blessures de l'ame. Il n'y eut plus pour lui de joies ni de douleurs. La nuit, le sommeil s'envolait loin de ses paupières, et la tristesse obscurcissait tous ses jours. Insensible au blâme comme à la louange, son cœur se fuyait lui-même: mais ses peines l'assiégeaient toujours; et c'était lorsqu'il semblait être le moins tourmenté par ses souvenirs, qu'ils le poursuivaient plus cruellement. La glace la plus épaisse ne peut durcir que la surface d'un fleuve; l'eau toujours vive coule au dessous, et ne peut cesser de couler. L'ame d'Azo ne pouvait bannir ses noires pensées; la nature leur avait donné des racines trop profondes..... Nous avons beau vouloir tarir nos larmes, elles coulent du cœur; c'est en vain que nous voulons leur fermer le passage: ces larmes non répandues reviennent à leur source et s'y arrêtent plus pures; invisibles, mais non glacées, et d'autant plus amères qu'elles sont moins révélées.

Azo surprenait souvent son cœur dans des retours de tendresse involontaire pour ceux qu'il avait condamnés. Il ne lui était plus possible de remplir le vide qui le désolait. Aucun espoir pour lui de rencontrer les objets de ses regrets dans le séjour où se réunissent les ames des justes! Tout convaincu qu'il était de leur crime et de sa justice, l'infortune le poursuivit jusque dans sa vieillesse.

Lorsqu'une main prudente élague les branches ma-

lades, l'arbre n'en voit que mieux reverdir son feuillage; mais si la foudre dans sa fureur a brûlé ses rameaux tremblants, le reste du tronc se dessèche, et ne produit plus de feuilles.

FIN DE PARISINA.

LES TÉNÈBRES.

LES TÉNÈBRES.

Je fis un songe qui n'était pas tout-à-fait un songe. L'astre brillant du soleil s'éteignit; les étoiles, dépouillées de leurs rayons, errèrent au hasard dans l'obscurité au milieu de l'éternel espace; la terre, glacée et comme aveugle en l'absence de la lune, resta suspendue dans une atmosphère ténébreuse. Le matin venait, fuyait et revenait encore; mais il ne ramenait pas le jour. Les hommes oublièrent leurs passions dans la terreur de cette désolation générale: tous les cœurs, frappés d'un froid égoïsme, n'éprouvaient qu'un désir, celui de la lumière. On allumait partout des feux pour se réfugier sous leurs clartés: les trônes et les palais des rois, les cabanes et toutes les habitations furent brûlées pour servir de signaux. Les villes furent la proie de l'incendie; et les hommes s'assemblaient en groupes autour de leurs toits embrasés pour se regarder encore une fois. Heureux ceux qui vivaient auprès des torches menaçantes des volcans! Une seule espérance mêlée de craintes était tout ce qui animait le monde. On avait mis le feu aux forêts, mais d'heure en heure elles se consumaient et se réduisaient en cendres; les troncs pétillants des arbres s'éteignaient avec un dernier cra-

8.

quement, et tout était replongé dans les ténèbres; leurs flammes mourantes jetaient comme des éclairs passagers sur le front des hommes et leur donnaient un aspect extraordinaire. Les uns se prosternaient, cachaient leurs yeux et versaient des larmes; d'autres reposaient leurs visages sur leurs mains entre-croisées, en essayant de sourire : la plupart couraient çà et là, s'empressant d'apporter de quoi entretenir leurs bûchers funèbres; ils tournaient des regards inquiets et égarés vers le sombre manteau des cieux qui semblait un crêpe noir jeté sur le cadavre du monde, et puis ils se précipitaient dans la poussière, grinçaient des dents et proféraient des hurlements et des blasphèmes. Les oiseaux sauvages faisaient entendre d'horribles cris, voltigeaient épouvantés sur la terre et frappaient l'air de leurs ailes inutiles. Les animaux les plus féroces étaient devenus timides et tremblants; les vipères rampaient et s'entrelaçaient au milieu des hommes; elles sifflaient encore, mais oubliaient leurs dards venimeux. On les tuait pour s'en nourrir : et bientôt la guerre, qui pour un moment avait cessé d'exister, exerça de nouvelles fureurs..... Ce ne fut qu'avec du sang qu'on acheta sa nourriture, et chacun allait à l'écart se repaître de sa proie. On ne connaissait plus l'amour; toute la terre n'avait plus qu'une pensée et c'était la pensée de la mort, d'une mort prochaine et sans gloire : les tortures de la faim déchirèrent toutes les entrailles..... les hommes mouraient et leurs os restaient sans sépulture comme leurs chairs. Les cadavres

amaigris étaient dévorés par des hommes également exténués; les chiens eux-mêmes assaillirent leurs maîtres, tous, excepté un seul, qui resta fidèle au corps du sien; il le défendit contre les oiseaux, les animaux et les hommes affamés, jusqu'à ce que la faim les fit succomber eux-mêmes, jusqu'à ce que leurs dents amincies se furent tournées contre ceux qui expiraient. Lui-même il ne cherchait point de nourriture, mais il poussait des cris lamentables et continuels : il mourut en léchant la main qui ne pouvait plus le caresser.....

La famine dépeupla le monde peu à peu; il ne survécut que deux habitants d'une grande ville; et ils étaient ennemis. Ils se rencontrèrent auprès des tisons expirants d'un autel sur lequel étaient amoncelés maints objets sacrés qu'on destinait à un usage profane; ils soulevèrent en frissonnant les cendres encore chaudes et les écartèrent avec leurs mains froides et décharnées; leur faible haleine essaya de souffler un peu de feu et produisit une flamme vacillante : comme elle s'évaporait au-dessus des cendres, ils levèrent les yeux, se virent, poussèrent un cri et moururent de l'effroi de leur mutuelle laideur, ignorant quel était celui sur le visage duquel la faim avait gravé les traits d'un spectre.

Le monde ne fut plus qu'un grand vide; les villes, les contrées florissantes et populeuses ne formaient plus qu'une masse confuse, sans verdure, sans arbres, sans hommes, sans vie, chaos de la mort et masse immobile. Les rivières, les lacs et l'Océan

étaient calmes et muets; rien ne troublait le silence de leurs profondeurs; les navires, sans matelots, pourrissaient sur la mer; leurs mâts tombaient en pièces, mais sans soulever les vagues par leur chute. Les vagues étaient mortes, elles gisaient comme dans un tombeau. La lune, qui présidait jadis à leurs mouvements réguliers, n'était déja plus. Les vents s'étaient flétris dans l'air stagnant, les nuages s'étaient évanouis : les ténèbres n'en avaient plus besoin; les ténèbres étaient tout l'univers.

FIN DES TÉNÈBRES.

MANFRED,

POÈME DRAMATIQUE.

Horatio, il est dans le ciel et sur la terre mille choses dont vos philosophes ne se doutent même pas.

PERSONNAGES.

MANFRED.
UN CHASSEUR DE CHAMOIS.
L'ABBÉ DE SAINT-MAURICE.
MANUEL.
HERMAN.
LA FÉE (*) DES ALPES.
NÉMÉSIS.
LES DESTINÉES.
ESPRITS.

La scène se passe au milieu des Alpes, tantôt dans le château de Manfred et tantôt sur les montagnes.

(*) Le mot *witch* signifie proprement sorcière; mais celui de fée nous semble mieux rendre l'idée de l'espèce de nymphe imaginée par le poëte.



Dessiné par Richd Westall R. A.

MANFRED.

MANFRED

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible] être l'école du [illegible] les plus savants sont ceux qui doivent gemir davantage sur cette fatale vérité : l'arbre de la science n'est pas l'arbre de vie.

Philosophie, connaissances humaines, secrets merveilleux, sagesse du monde, j'ai tout essayé, et mon esprit peut tout embrasser; je puis tout soumettre à mon génie : inutiles études ! J'ai été généreux et bienfaisant; j'ai trouvé du bon même parmi les hommes..... vaine satisfaction ! J'ai eu des ennemis; aucun n'a pu me nuire, et plusieurs sont tombés sous mes coups : vains triomphes ! Le bien, le mal, la vie, le pouvoir, les passions, tout ce que je vois chez les autres a été pour moi comme la pluie du ciel sur le sable. Depuis cette heure maudite..... je ne connais point la terreur; je suis condamné à n'éprouver jamais cette crainte naturelle, ces frémissements d'un cœur que font palpiter le désir, l'espérance ou l'amour mystérieux de quelque objet terrestre..... Mais achevons ma tâche.

Êtres mystérieux, esprits du vaste univers, ô vous que j'ai cherchés dans les ténèbres et dans les régions de la lumière; vous qui volez autour de ce globe, et habitez dans des essences plus subtiles; vous à qui les cimes inaccessibles des monts, les profondeurs de la terre et de l'Océan servent souvent de retraites..... je vous appelle au nom de ce charme qui me donne le droit de vous commander; réveillez-vous et apparaissez !....

(Moment de silence.)

Ils ne viennent pas encore ! Eh bien ! par la voix de celui qui est le premier parmi vous, par ce signe qui vous fait tous trembler; au nom de celui qui ne meurt jamais..... réveillez-vous et apparaissez.....

(Moment de silence.)

S'il en est ainsi..... Esprits de la terre et de l'air, vous n'éluderez point mes ordres. Par un pouvoir plus grand que tous ceux dont je viens de me servir; par un charme irrésistible né dans un astre maudit, débris brûlant d'un monde qui n'est plus, enfer errant au milieu de l'éternel espace; par la terrible malédiction qui pèse sur mon ame, par la pensée qui est en moi et autour de moi, je vous somme d'obéir : paraissez.

(Une étoile paraît dans le fond obscur de la galerie; cette étoile est immobile. Une voix chante ces paroles :)

PREMIER ESPRIT.

Mortel, docile à tes ordres, j'accours de mon palais situé au-dessus des nuages, formé des vapeurs du crépuscule, et que colore de pourpre et d'azur le disque du soleil couchant. Quoiqu'il me soit défendu de t'obéir, j'ai volé à toi sur le rayon d'une étoile; j'ai entendu tes conjurations. Mortel, que tes désirs soient exaucés!

LA VOIX DU SECOND ESPRIT.

Le Mont-Blanc est le monarque des montagnes; il est couronné, depuis des siècles, d'un diadême de neige, sur son trône de rochers. Il est revêtu d'un manteau de nuages. Des forêts forment sa ceinture : il porte l'avalanche dans ses mains; mais il attend mes ordres pour la laisser tomber dans la vallée. La masse froide et immobile du glacier s'écoule chaque jour; mais c'est moi qui lui dis de précipiter sa marche ou d'arrêter ses glaçons. Je suis l'esprit du lieu;

je pourrais faire chanceler la montagne, et l'ébranler jusque dans ses fondements caverneux...... Que me veux-tu ?

TROISIÈME ESPRIT.

Dans les profondeurs azurées des mers où rien n'agite les vagues, où jamais n'a soufflé le vent; dans les lieux qu'habite le serpent marin, et où la sirène orne de coquillages sa verte chevelure, le son de ton évocation a retenti comme l'orage sur la surface des flots; l'écho l'a répété dans mon paisible palais de corail. Déclare tes désirs à l'esprit de l'Océan.

QUATRIÈME ESPRIT.

Aux lieux où le tremblement de terre dort sur une couche de feu, aux lieux où bouillonnent des lacs de bitume, dans les cavités souterraines qui reçoivent les racines de ces Andes dont les sommets ambitieux se perdent dans les nues, j'ai entendu tes accents magiques, et, subjugué par leur pouvoir, j'ai quitté les lieux où je naquis, pour me rendre auprès de toi. Ordonne, j'obéirai.

CINQUIÈME ESPRIT.

C'est moi qui vole sur l'aquilon, c'est moi qui prépare les orages. La tempête que j'ai laissée derrière moi est encore ardente des feux du tonnerre. Pour arriver plus tôt auprès de toi, j'ai traversé la terre et les mers sur un ouragan. Un zéphyr propice enflait les voiles de la flotte que j'ai rencontrée; mais elle sera engloutie sous les vagues, avant que l'aurore ait paru.

SIXIÈME ESPRIT.

Ma demeure est fixée dans l'obscurité de la nuit. Pourquoi tes conjurations me forcent-elles à voir l'odieuse lumière?

SEPTIÈME ESPRIT.

L'astre qui préside à ta destinée était dirigé par moi, avant que la terre fût créée. Jamais planète plus belle n'avait erré autour du soleil. Son cours était libre et régulier, aucun astre plus aimable n'était contenu dans l'espace. L'heure fatale arriva : cet astre devint une masse de feu, une comète vagabonde qui menaça l'univers, roulant toujours par sa propre force, sans sphère et sans cours, horreur brillante des régions éthérées, monstre difforme parmi les constellations du ciel. Pour toi, né sous son influence; toi, vermisseau à qui j'obéis, et que je méprise; cédant à un pouvoir qui ne t'appartient pas, et qui ne t'a été prêté que pour te soumettre un jour toi-même à ma puissance, je viens un moment me joindre aux faibles esprits qui fléchissent ici le genou; je viens parler à un être tel que toi. Que me veux-tu donc, créature d'argile? que me veux-tu?

LES SEPT ESPRITS.

La terre, l'Océan, l'air, la nuit, les montagnes, les vents, l'astre de ta destinée, sont à tes ordres. Homme mortel, leurs esprits attendent tes désirs. Que veux-tu de nous, fils des hommes? que veux-tu?

MANFRED.

L'oubli.

LE PREMIER ESPRIT.

De qui? de quoi?.... et pourquoi?

MANFRED.

De ce qui est au dedans de mon cœur. Lisez-le; vous le savez bien, et je ne le puis exprimer.

L'ESPRIT.

Nous ne pouvons te donner que ce que nous possédons. Demande-nous des sujets, une couronne, le trône du monde; demande-nous un signe par lequel tu gouverneras les éléments qui nous obéissent; parle, tu peux tout obtenir.

MANFRED.

L'oubli, l'oubli de moi-même! Ne pouvez-vous trouver ce que je demande, dans ces régions secrètes que vous m'offrez si libéralement?

L'ESPRIT.

Ce n'est ni dans notre essence, ni dans notre savoir; mais..... tu peux mourir.

MANFRED.

La mort me le donnera-t-elle?

L'ESPRIT.

Nous sommes immortels, et nous n'oublions rien; nous sommes éternels, et pour nous le passé et l'avenir sont comme le présent : voilà notre réponse.

MANFRED.

C'est me railler; mais le pouvoir qui vous a conduits ici vous a donnés à moi. Esclaves, ne vous jouez

pas des volontés de votre maître. L'ame, l'esprit, l'étincelle céleste, la lumière de mon être, a le même éclat et la même pénétration que les vôtres, et ne leur cédera jamais, quoique enfermée dans une prison d'argile. Répondez, ou vous saurez qui je suis.

L'ESPRIT.

Nous répéterons les mêmes paroles; ce que tu viens de dire peut être aussi notre réponse.

MANFRED.

Expliquez-vous.

L'ESPRIT.

Si, comme tu le dis, ton essence est semblable à la nôtre, nous t'avons répondu en te disant que ce que les hommes appellent la mort n'a aucun pouvoir sur nous.

MANFRED.

C'est donc en vain que je vous aurai évoqués de vos demeures; vous ne pouvez pas ou vous ne voulez pas me secourir.

L'ESPRIT.

Parle, nous t'offrons tout ce que nous possédons; parle, tout est à toi: penses-y bien avant de nous renvoyer, et demande encore. Veux-tu un royaume, le pouvoir sur les hommes, la force, de longs jours?

MANFRED.

Maudits! Qu'ai-je affaire de longs jours! les miens ont déja duré trop long-temps; disparaissez.

L'ESPRIT.

Encore un instant; pendant que nous sommes ici,

nous voudrions t'être utiles. Penses-y bien ; n'est-il pas quelque autre don que nous puissions rendre digne de t'être offert ?

MANFRED.

Aucun : restez cependant..... Un moment avant de nous séparer, je voudrais vous voir face à face. J'entends vos voix, dont la douceur mélancolique ressemble à des accords mélodieux sur les ondes ; j'aperçois l'immobile clarté d'une grande étoile ; mais rien de plus. Paraissez devant moi, tels que vous êtes, l'un après l'autre ou tous ensemble, mais dans votre forme accoutumée.

L'ESPRIT.

Nous n'avons d'autre forme que celle des éléments dont nous sommes l'ame et le principe ; mais désigne-nous la forme que tu voudras, ce sera celle que nous adopterons.

MANFRED.

Peu m'importe la forme ; il n'en est point sur la terre, qui soit belle ou hideuse pour moi : que celui d'entre vous qui est doué de plus de puissance, prenne l'aspect qui lui conviendra. Je l'attends.

LE SEPTIÈME ESPRIT, apparaissant sous les traits d'une belle femme.

Regarde-moi.

MANFRED.

O ciel ! serait-ce une illusion ? Si tu n'es pas un rêve ou une image trompeuse, je pourrai encore être

heureux ! je te serrerai dans mes bras, et nous pourrons encore..... (La femme disparaît.) Mon cœur est brisé.

(Manfred tombe évanoui. Une voix fait entendre le chant qui suit :)

Lorsque la lune brillera sur les vagues, le ver phosphorique dans le gazon, le météore autour des tombeaux, et une flamme sur les marais; lorsque les étoiles fileront; lorsque les hiboux feront entendre leurs tristes concerts, et que les feuilles seront immobiles et silencieuses dans le bois qui ombrage la colline, mon ame pèsera sur la tienne avec un pouvoir et un signe redoutables.

Quelque profond que soit ton sommeil, ton esprit ne dormira point; il est des ombres qui ne s'évanouiront jamais pour toi, et des pensées que tu ne pourras bannir de ton cœur. Par une puissance qui t'est inconnue, tu ne pourras jamais être seul : ce charme secret t'enveloppe comme un linceul, il est comme un nuage qui te servirait de prison.

Quoique tu ne me voies point passer à tes côtés, tes yeux me reconnaîtront comme un objet qui ne doit pas être éloigné, et qui était auprès de toi tout à l'heure. Lorsque dans cette secrète terreur tu tourneras la tête, tu resteras surpris de ne pas me voir avec ton ombre sur la terre, tu seras forcé de dissimuler la présence du pouvoir dont tu éprouveras les effets.

Les paroles magiques prononcées sur ta tête y ont

appelé une malédiction terrible, et un des esprits de l'air t'a enlacé dans un piége: il y aura dans le souffle du vent une voix qui te défendra de te réjouir; la nuit te refusera le silence de ses ombres, et tu ne pourras voir briller le soleil sans désirer aussitôt la fin du jour.

J'ai retiré de tes larmes perfides l'essence d'un poison mortel, j'ai choisi le sang le plus noir de ton cœur, j'ai arraché à ton sourire le serpent qui se tenait caché dans les plis de ton visage comme dans un buisson, j'ai pris le charme qui rendait tes lèvres si dangereuses, j'ai comparé tous ces poisons aux venins les plus subtils; les tiens sont encore les plus redoutables.

Par ton cœur de glace et ton sourire de vipère, par tes ruses fatales, par ton œil trompeur, par ton ame hypocrite, par tes artifices séduisants et ta fausse sensibilité, par le plaisir que tu trouves dans la douleur des autres, par ta fraternité avec Caïn, je viens te condamner à être toi-même ton enfer.

Je verse sur ta tête la liqueur qui te dévoue aux tourments que je te prépare; ni le sommeil ni la mort ne répondront à tes vœux; tu verras la mort à tes côtés, pour la désirer et la craindre. Mais déja ton arrêt s'exécute, et une chaîne invisible t'enveloppe de ses anneaux; mes paroles magiques produisent leur effet: ta tête se trouble, et ton cœur va se flétrir.

SCÈNE II.

(Le théâtre représente le mont Jungfrau; le jour commence. Manfred est seul sur les rochers.)

MANFRED.

Les esprits que j'avais évoqués m'abandonnent; les sciences magiques que j'ai étudiées me sont inutiles. J'ai cherché un remède à mes souffrances, je n'ai fait que les aigrir : je cesse de compter sur les secours des esprits; le passé n'est point de leur ressort, et pour l'avenir..... jusqu'à ce qu'il soit aussi englouti dans la nuit des temps, je m'en inquiète fort peu. O terre, dont je suis enfant ! aurore naissante, et vous hautes montagnes, pourquoi êtes-vous si belles? Je ne puis vous aimer. Et toi, flambeau brillant de l'univers, qui répands ta clarté sur toute la nature, et la fais tressaillir de joie, tu ne peux luire dans mon cœur glacé. De cette cime escarpée, j'aperçois sur les bords du torrent les pins majestueux que l'éloignement rend semblables aux humbles arbrisseaux; et lorsqu'un seul mouvement suffirait pour briser mon corps sur ce lit de rochers, et l'y fixer dans un éternel repos, d'où vient que j'hésite?

Je sens le désir de me précipiter au pied de la montagne, et je n'ose; je vois le danger, et ne songe point à fuir. Un vertige s'est emparé de mes yeux, et cependant mon pied est immobile et ferme. Un

pouvoir secret me retient et me condamne à vivre malgré moi, si c'est vivre que de porter un désert aride dans mon cœur, et d'être moi-même le tombeau de mon ame, car je ne cherche plus à justifier mes actions à mes propres yeux : dernière faiblesse du coupable.

(Un aigle passe au-dessus de la tête de Manfred.)

O toi, monarque des airs, qui d'une aile rapide prends ton essor vers les cieux, que ne daignes-tu fondre sur moi, faire ta proie de mon cadavre, et en nourrir tes aiglons! Tu as déja franchi l'espace où mes yeux pouvaient te suivre, et les tiens découvrent encore tous les objets qui sont sur la terre et dans l'air..... Ah! comme tout est beau dans ce monde visible! qu'il est glorieux dans sa cause et dans ses effets! mais nous, qui nous en disons les maîtres; nous, moitié poussière et moitié dieux; nous, qui ne sommes propres ni à ramper ni à nous élever, nous excitons une guerre continuelle entre les éléments divers de notre double essence, respirant à la fois la bassesse et l'orgueil, indécis entre nos ignobles besoins et nos désirs superbes, jusqu'au jour où la mort triomphe, et où l'homme devient..... ce qu'il n'ose avouer à lui-même, ni à ses semblables.....

(Un berger joue de la flûte dans le lointain.)

Quelle douce mélodie! c'est le son naturel du chalumeau champêtre; car, dans ces lieux, la vie patriarcale n'est plus une fable de l'âge d'or; l'air de la liberté ne retentit ici que des accords de la flûte pastorale, et du bruit argentin des sonnettes du troupeau bondis-

sant. Mon ame est ravie de ces échos!.... Que ne suis-je l'invisible esprit d'un son mélodieux, une voix vivante, une harmonie animée, qui naît et meurt avec le souffle qui la produit!

(Un chasseur de chamois arrive au bas de la montagne.)

LE CHASSEUR.

Le chamois a franchi ces rochers, et ses pieds agiles l'ont porté loin de moi; à peine si ma chasse m'aura fourni aujourd'hui de quoi me faire oublier mes courses périlleuses..... Mais que vois-je? Quel est cet homme, qui paraît n'être point de nos chasseurs, et qui pourtant a su atteindre ces hauteurs escarpées auxquelles les plus exercés de nos compagnons peuvent seuls parvenir? Ses vêtements annoncent la richesse; son aspect est mâle, et ses yeux sont fiers comme ceux d'un laboureur qui sait qu'il est né libre. Approchons-nous de lui.

MANFRED, sans apercevoir le chasseur.

Faut-il se voir blanchir par les chagrins; semblable à ces pins desséchés, débris des ravages d'un seul hiver, dépouillés de leur écorce et de leur vert feuillage! Faut-il conserver une vie qui n'entretient en moi que le sentiment de ma ruine! faut-il me rappeler sans cesse des temps plus heureux! Je suis sillonné de rides, non par les années, mais par des heures et des moments plus longs que des siècles! et je puis vivre encore! Sommets couronnés de glace, avalanches qu'un souffle peut séparer des montagnes, venez m'écraser! J'ai entendu plusieurs fois rouler

dans les vallées vos masses destructives; mais vous n'anéantissez que les êtres qui tiennent encore à la vie, les jeunes forêts, la cabane ou le hameau de l'innocent villageois.

LE CHASSEUR.

Les brouillards commencent à s'élever du sein de la vallée; je vais l'avertir de descendre, il risquerait de perdre à la fois son cheval et la vie.

MANFRED.

Les vapeurs s'amoncèlent autour des glaciers; les nuages se forment sous mes pas en flocons blanchâtres et sulfureux, semblables à l'écume qui jaillit au-dessus des abymes infernaux, dont chaque vague bouillonnante va se briser sur un rivage où les damnés sont réunis comme les cailloux sur celui de la mer. Un vertige me saisit.

LE CHASSEUR.

Approchons-nous avec précaution, de peur de le faire tressaillir : il semble chanceler déja.

MANFRED.

Des montagnes entières se sont ouvertes un chemin au travers des nuages, et ont ébranlé de leur choc toute la chaîne des Alpes, couvrant de débris les vertes vallées, arrêtant le cours des rivières par leur chute soudaine, réduisant leurs flots en tourbillons de vapeurs, et forçant leur source de se creuser un nouveau lit. Tel tomba jadis le mont Rosenberg, miné par les ans. Que n'est-il tombé sur moi !

LE CHASSEUR.

Ami, prenez garde! un pas de plus pourrait vous devenir fatal. Pour l'amour du Créateur, ne restez pas sur les bords de ce précipice!

MANFRED continue sans l'entendre.

C'eût été un tombeau digne de Manfred! mes os eussent reposé en paix sous un pareil monument; ils n'eussent point été semés sur les rochers..... vils jouets des vents..... comme ils vont l'être..... après que je me serai précipité..... Adieu, voûtes célestes; que vos regards ne me reprochent point mon action; vous n'étiez point faites pour moi! Terre, je te rends ces atomes!

(Comme Manfred va se précipiter, le chasseur le saisit tout à coup et le retient.)

LE CHASSEUR.

Arrête! insensé: quoique las de la vie, ne souille point nos paisibles vallées de ton sang coupable. Viens avec moi, je ne te quitterai pas.

MANFRED.

J'ai le cœur désolé..... Va, ne me retiens plus..... Je me sens défaillir..... Les montagnes tournent devant moi. Je cesse de les voir..... Qui es-tu?

LE CHASSEUR.

Je répondrai plus tard. Viens avec moi. Les nuages s'épaississent. Appuie-toi sur mon bras, pose ton pied ici..... Prends ce bâton, et soutiens-toi un moment

à cet arbrisseau : donne-moi la main et n'abandonne pas ma ceinture..... Doucement..... Bien..... dans une heure nous serons au chalet. Du courage : nous trouverons bientôt un passage plus sûr, une espèce de sentier creusé par un torrent d'hiver..... Allons, voilà qui est bien. Tu aurais été un excellent chasseur ; suis-moi.....

(Ils descendent péniblement les rochers.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le théâtre représente une chaumière des Alpes.)

MANFRED ET LE CHASSEUR DE CHAMOIS.

LE CHASSEUR.

Non, non; restez encore, vous partirez plus tard: votre esprit et votre corps ont besoin d'un plus long repos. Dans quelques heures, lorsque vous serez mieux, je vous servirai de guide; mais où ironsnous?

MANFRED.

Je connais ma route, et un guide ne m'est plus nécessaire.

LE CHASSEUR.

Vos vêtements et votre démarche annoncent un homme d'une haute naissance; vous êtes sans doute un de ces seigneurs dont les châteaux dominent les vallées; quelle est votre demeure? Les portes des palais des grands sont tout ce que j'en connais. Mon genre de vie ne me conduit que rarement dans leurs

vastes foyers, pour m'y asseoir autour du feu avec leurs vassaux; mais les sentiers qui y mènent me sont familiers depuis mon enfance. Quel est celui de ces châteaux qui vous appartient?

MANFRED.

Peu t'importe.

LE CHASSEUR.

Eh bien! excusez mes questions; mais daignez être plus gai. Venez goûter mon vin; il est très-vieux: plusieurs fois il m'a réchauffé le cœur au milieu de nos glaciers; ayez-y recours pour ranimer votre courage; allons, buvons ensemble.

MANFRED.

Écarte, écarte cette coupe; les bords en sont souillés de sang! Ne verrai-je jamais ce sang disparaître sous la terre!

LE CHASSEUR.

Que voulez-vous dire? vos sens sont-ils troublés?

MANFRED.

Je dis que c'est du sang..... mon propre sang; le sang pur qui coulait dans les veines de nos pères et dans les nôtres, lorsqu'aux premiers jours de notre jeunesse nous n'avions qu'un cœur, et que nous nous aimions comme nous n'aurions jamais dû nous aimer. Ce sang a été répandu; mais il s'élève éternellement de la terre, et va teindre les nuages qui me ferment l'entrée du ciel où tu n'es pas!.... où je ne serai jamais!

LE CHASSEUR.

Homme étrange dans tes paroles, qu'un remords poursuit sans doute, et à qui le délire montre des fantômes! quelles que soient tes terreurs et tes souffrances, il est encore pour toi des consolations dans la piété des hommes justes et dans la patience......

MANFRED.

La patience! et toujours la patience! Ce mot fut créé pour les animaux dociles, et non pour les oiseaux de proie. Prêche la patience aux mortels formés de ta vile poussière; je suis d'une autre espèce.

LE CHASSEUR.

Dieu merci! je ne voudrais pas être de la tienne pour la gloire de Guillaume Tell. Mais quel que soit le mal qui t'accable, il faut le supporter, et tous ces mouvements convulsifs sont inutiles.

MANFRED.

Je ne le supporte que trop. Regarde-moi : je vis.

LE CHASSEUR.

Tu t'agites avec terreur, mais tu ne vis pas.

MANFRED.

Je te répondrai que j'ai vécu de longues années, qui ne sont rien aujourd'hui auprès de celles qu'il me reste à vivre. Je vois devant moi des siècles, l'infini, l'éternité, ma conscience, et la soif ardente de la mort qui me tourmente à jamais.

LE CHASSEUR.

A peine si l'on reconnaît sur ton front l'âge de la virilité; je compte beaucoup plus d'années que toi.

MANFRED.

Crois-tu que c'est du temps que dépend l'existence? Les actions, voilà nos époques. Les miennes ont multiplié mes jours et mes nuits à l'infini; elles les ont rendus innombrables comme les grains de sable du rivage. Elles en ont fait un désert aride et glacé, sur lequel viennent expirer les vagues qui ne laissent, en se retirant, que des cadavres, des débris de rochers et quelques herbes amères.

LE CHASSEUR.

Hélas! il a perdu la raison; mais je ne dois pas l'abandonner.

MANFRED.

Que ne l'ai-je perdue comme tu le dis! tout ce que je vois ne serait que le rêve d'un cerveau malade.

LE CHASSEUR.

Que vois-tu donc, ou que crois-tu voir?

MANFRED.

Toi et moi; un paysan des Alpes, tes modestes vertus, ta cabane hospitalière, ta courageuse patience, ton ame fière, libre et pieuse; ton respect pour toi-même, fondé sur ton innocence; tes jours pleins de santé, tes nuits consacrées au sommeil, tes travaux ennoblis par le danger et cependant exempts de crime; ton espérance d'une heureuse vieillesse et d'une tombe paisible, dont une croix et une guirlande de fleurs orneront le gazon, et à laquelle les tendres regrets de tes petits-enfants serviront d'épitaphe: voilà ce que je vois; et si je tourne mes regards au dedans de moi-

même..... Mais il n'est plus temps; déja mon ame était déchirée.....

LE CHASSEUR.

Et ne changerais-tu pas volontiers ton sort contre le mien?

MANFRED.

Non, mon ami! je ne voudrais point faire un échange aussi funeste pour toi; je ne le ferais avec aucun être vivant. Seul, je puis résister à mes angoisses; seul, je puis vivre en supportant ce que les autres hommes ne pourraient même connaître en songe sans mourir.

LE CHASSEUR.

Comment, avec ce généreux intérêt pour tes semblables, peux-tu être chargé de crimes? cesse de me le dire, un homme capable d'un sentiment si tendre pourrait-il avoir immolé ses ennemis à sa fureur?

MANFRED.

Non, non, jamais! c'est pour ceux qui m'aimaient que j'ai été cruel, pour ceux que j'aimais moi-même. Je n'ai jamais frappé un ennemi que dans une défense légitime; mais, hélas! mes caresses étaient fatales.

LE CHASSEUR.

Que le ciel rende le calme à ton ame! que le repentir te rende à toi-même! je prierai pour toi.

MANFRED.

Je n'en ai nul besoin; mais je ne dédaigne point ta pitié; je me retire: adieu. Voici de l'or, reçois

aussi mes remercîments. Point de refus..... cette récompense t'est due..... ne me suis pas......je connais ma route; je n'ai plus à traverser les sentiers périlleux de la montagne; encore une fois je te le répète, je ne veux pas être suivi.

(Manfred sort.)

SCÈNE II.

(Le théâtre représente une vallée des Alpes, près d'une cataracte.)

MANFRED arrive.

Le soleil n'est pas au milieu de sa course, et l'arc-en-ciel qui couronne le torrent emprunte à ses rayons ses brillantes couleurs [1]. L'onde étend sur la pente des rochers sa nappe d'argent; et son écume jaillissante ressemble à la queue hérissée du gigantesque coursier de l'Apocalypse, sur lequel arrivera la mort.

Mes yeux jouissent seuls en ce moment de ce magnifique tableau; il n'y a que moi dans cette douce solitude, et je veux partager l'hommage de la cascade avec le génie du lieu. Appelons-le.

(Manfred prend quelques gouttes d'eau dans le creux de sa main, et les jette dans l'air en murmurant sa conjuration magique. Après un moment de silence, la Fée des Alpes paraît sous l'arc-en-ciel du torrent.)

MANFRED.

Esprit d'une beauté ravissante, que je puisse admirer ta chevelure lumineuse, tes yeux éblouissants,

et ces formes divines dont s'embellissent les filles des hommes, quand elles sont admises dans une sphère d'éléments plus purs! les couleurs de ton visage céleste ressemblent aux joues vermeilles d'un enfant endormi sur le sein de sa mère et bercé par les battements de son cœur, ou à ces teintes de roses que les derniers rayons du jour laissent tomber sur la neige encore vierge des glaciers, et qu'on prendrait pour la rougeur pudique de la terre recevant les caresses du ciel. Ton aspect adoucit l'éclat de l'arc brillant qui te couronne; et sur ton front serein, qui réfléchit le calme de ton ame immortelle, je lis que tu pardonneras à un fils de la terre, avec qui les esprits des éléments daignent communiquer quelquefois, d'oser faire usage de ses secrets magiques pour t'appeler à lui et te contempler un moment.

LA FÉE DES ALPES.

Fils de la terre, je te connais, ainsi que les secrets auxquels tu dois ta puissance; je te reconnais pour un homme dont la pensée est féconde, extrême dans le mal comme dans le bien, fatal aux autres et à toi-même; je t'attendais, que veux-tu de moi?

MANFRED.

Admirer ta beauté, rien de plus. L'aspect de la terre me plonge dans le désespoir; je cherche un refuge dans ses mystères; je fuis auprès des esprits qui la gouvernent; mais ils ne peuvent me secourir; je leur ai demandé ce qu'ils n'ont pu me donner; je ne leur demande plus rien.

LA FÉE.

Quelle est donc cette prière, que ne peuvent exaucer ceux qui peuvent tout et qui régissent les éléments invisibles?

MANFRED.

Pourquoi répéterais-je le récit de mes douleurs? ce serait vainement.

LA FÉE.

Je les ignore, veuille bien m'en instruire.

MANFRED.

Eh bien! quelque cruel que soit cet aveu, ma douleur trouvera une voix:

Dès ma jeunesse mon esprit ne s'accorda point avec les ames des hommes, et je ne pouvais regarder la terre avec leurs yeux. L'ambition qui dévorait les autres m'était inconnue; leur but n'était pas le mien..... mes plaisirs, mes chagrins, mes passions et mon génie me rendaient étranger au milieu du monde. Quoique revêtu de la même forme de chair que les créatures qui m'entouraient, je ne me sentais aucune sympathie pour elles..... Une seule.... mais j'en parlerai tout-à-l'heure.

Mes plaisirs étaient d'errer dans la solitude, de respirer l'air des montagnes couvertes de glaces, sur la cime desquelles les oiseaux n'osent bâtir leur nid, et dont le granit sans gazon est fui des insectes aux ailes légères. J'aimais à fendre les vagues du torrent furieux, ou à voler sur les flots de l'Océan courroucé; j'étais fier d'exercer ma force contre ses courants ra-

pides; j'aimais à suivre pendant la nuit la marche silencieuse de la lune et le cours brillant des étoiles; je contemplais les éclairs pendant les orages, jusqu'à ce que mes yeux en fussent éblouis; ou j'écoutais la chute des feuilles, lorsque les vents d'automne venaient dépouiller les forêts. Tels étaient mes plaisirs : tel était mon amour pour la solitude, que si les hommes dont je m'affligeais d'être le frère se trouvaient sur mes pas, je me sentais humilié et dégradé jusqu'à n'être plus, comme eux, qu'une créature de boue.

Dans mes rêveries solitaires, je descendais au fond des caveaux de la mort, pour étudier sa cause dans ses effets; et de ces ossements amoncelés, de cette poussière des tombeaux, j'osais tirer des conclusions criminelles; ensuite je consacrai mes nuits à apprendre les sciences secrètes oubliées depuis long-temps. Graces à mes travaux et à mes veilles, à des épreuves terribles et à ces conditions qui nous soumettent la terre, les airs et les esprits qui dépeuplent l'espace et l'infini, je rendis mes yeux familiers avec l'éternité, comme avaient fait jadis les mages et ce philosophe qui évoqua dans leurs profondes retraites Éros et Antéros[2]. Avec ma science s'accrut ma soif d'apprendre, mon pouvoir et le transport de cette brillante intelligence qui.....

LA FÉE.

Achève.

MANFRED.

Ah! je me plaisais à discourir longuement sur ces vains attributs, parce que plus j'approche du moment

où je découvrirai la plaie de mon cœur.... mais je vais poursuivre : je ne t'ai nommé encore ni père, ni mère, ni maîtresse, ni ami, avec lesquels je fusse uni par des nœuds humains : père, mère, maîtresse, ami, ces titres n'étaient rien pour moi; mais il était une.....

LA FÉE.

Ose t'accuser toi-même : poursuis.

MANFRED.

Elle me ressemblait en apparence, par ses yeux, sa chevelure, ses traits, et même par le son de sa voix; mais chez elle tout était adouci et embelli. Elle avait, comme moi, cet amour de la solitude, ce goût pour les sciences secrètes, et une ame capable d'embrasser l'univers; mais elle avait de plus la pitié, le don des sourires et des larmes, une tendresse..... qu'elle seule pouvait m'inspirer, et une modestie que je n'eus jamais. Ses défauts étaient les miens : ses vertus n'étaient qu'à elle. Je l'aimai, et je l'immolai.

LA FÉE.

De ta propre main ?

MANFRED.

De ma main! non; ce fut mon cœur qui flétrit le sien et le brisa. J'ai versé du sang : mais ce n'est pas le sien. Son sang a coulé cependant; j'ai vu son sein déchiré et je n'ai pu guérir ses blessures.

LA FÉE.

Est-ce là tout! faisant partie, malgré toi, d'une race que tu dédaignes, toi qui veux l'ennoblir en t'élevant jusqu'à nous, peux-tu oublier les dons de nos

connaissances sublimes et retomber dans les lâches pensées de la nature mortelle! je ne te reconnais plus.

MANFRED.

Fille de l'air! je te proteste que, depuis ce jour fatal..... Mais la parole n'est qu'un vain souffle : viens me voir dans mon sommeil, ou aux heures de mes veilles, viens t'asseoir à mes côtés; ma solitude n'est plus une solitude, elle est troublée par les furies. Dans ma rage j'ai grincé des dents pendant que la nuit étendait ses ombres sur la terre; et depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil, je n'ai cessé de me maudire. J'ai invoqué la perte de ma raison comme un bienfait; il m'a été refusé : j'ai affronté la mort; mais, au milieu de la guerre des éléments, les flots se sont retirés devant moi. Les poisons ont perdu toute leur amertume; la main glacée d'un démon impitoyable m'a retenu sur le bord des précipices, par un seul de mes cheveux qui n'a pas voulu se rompre. En vain mon imagination féconde s'est créé des abymes dans lesquels mon ame a voulu s'élancer; j'ai été repoussé, comme par une vague ennemie, dans le gouffre horrible de mes pensées. J'ai cherché l'oubli au milieu du monde, je l'ai cherché partout et ne l'ai trouvé nulle part; mes secrets magiques, mes longues études dans un art surnaturel, tout a échoué contre mon désespoir. Je vis, et une éternité me menace.

LA FÉE.

Je pourrais peut-être adoucir tes maux.

10.

MANFRED.

Il te faudrait pouvoir rappeler les morts à la vie, ou me faire descendre parmi eux; oui, donne-moi la mort..... quelle que soit sa forme..... peu m'importe la douleur qu'elle me cause, si c'est la dernière.

LA FÉE.

Cela n'est pas en mon pouvoir; mais si tu veux jurer une aveugle obéissance à mes volontés, et te soumettre à mes ordres, je pourrai être utile à tes vœux.

MANFRED.

Moi jurer! moi, obéir! et à qui? aux esprits que je domine! Moi, devenir l'esclave de ceux qui me reconnaissent pour leur maître!.... Jamais!

LA FÉE.

Est-ce là toute ta réponse? n'en as-tu point de plus douce! penses-y bien encore avant de refuser!

MANFRED.

J'ai dit non.

LA FÉE.

Je puis donc me retirer; parle.

MANFRED.

Retire-toi!

(La Fée disparait.)

MANFRED seul.

Nous sommes les jouets du temps et de nos terreurs; chaque jour nous mine; nous vivons cependant en maudissant la vie et redoutant la mort. Gémissant sous le joug qui nous opprime, accablé par le fardeau

de la vie, notre cœur ne bat qu'aux seules atteintes de la souffrance ou d'une joie perfide qui finit par des transes cruelles et l'épuisement de la faiblesse. Dans le nombre de nos jours passés et à venir (car le présent n'existe pas dans la vie) en est-il quelques-uns, un seul même, où l'ame cesse de souhaiter la mort et néanmoins de la fuir, comme un fleuve glacé par l'hiver, dont il suffirait de braver un moment la froide impression?

Ma science m'offre encore une ressource. Je puis évoquer les morts et leur demander le secret de nos terreurs. Le néant du tombeau, me répondront-ils peut-être.... S'ils ne répondaient pas?.... Le prophète enseveli répondit bien à la magicienne d'Endor! et le roi de Sparte apprit sa destinée future des mânes de la vierge de Byzance. Il avait arraché la vie à celle qu'il aimait, sans connaître qu'elle était sa victime, et il mourut sans obtenir son pardon. Ce fut en vain qu'il invoqua Jupiter, et que par la voix des magiciens d'Arcadie, il supplia l'ombre courroucée de se laisser fléchir, ou de fixer du moins un terme à sa vengeance. Il obtint une réponse obscure, mais qui ne fut que trop vérifiée [1].

Si je n'avais jamais vécu, ce que j'aime vivrait encore; si je n'avais jamais aimé, ce que j'aime aurait encore la beauté, le bonheur et le don de faire des heureux. Qu'est-elle devenue, la victime de mes forfaits?... Un objet auquel je n'ose penser... Rien peut-être...... Dans quelques heures mes doutes seront éclaircis.... Je tremble cependant de voir arriver ce

moment désiré..... Jusqu'ici, jamais l'approche d'un bon ou d'un mauvais esprit ne m'avait fait frémir..... Je frissonne..... Je sens un poids de glace sur mon cœur.... Mais je puis oser même ce que je redoute, et défier ces craintes de la matière. La nuit vient.....

(Il sort.)

SCÈNE III.

(Le sommet du mont Jungfrau.)

LA PREMIÈRE DESTINÉE arrive.

Le disque argenté de la lune commence à briller dans les cieux. Jamais le pied d'un mortel vulgaire n'a souillé ces neiges sur lesquelles nous marchons pendant la nuit sans y laisser nos traces. Nous effleurons à peine cette mer de frimas qui couvre les montagnes de ses vagues immobiles, semblables à l'écume des flots que le froid aurait soudain glacés après une tempête, image d'un abyme réduit au silence de la mort. Cet édifice fantastique, l'ouvrage de quelque tremblement de terre, et sur lequel les nuages se reposent dans leur course vagabonde, est consacré à nos mystères et à nos veilles; j'y attends mes sœurs qui doivent se rendre avec moi au palais d'Arimanes; c'est cette nuit que se célèbre notre grande fête..... Pourquoi tardent-elles à venir?

(Une voix chante dans le lointain.)

L'usurpateur captif, précipité du trône, enseveli dans un lâche repos, était oublié et solitaire : j'ai

interrompu son sommeil; j'ai brisé sa chaîne, je lui ai donné le secours d'une foule de traîtres; le tyran est encore couronné. Il paiera mes soins par le sang d'un million d'hommes, par la ruine d'une nation, et je l'abandonnerai de nouveau à la fuite et au désespoir.

(Une seconde voix.)

Un navire voguait rapidement sur les flots, poussé par les vents propices : j'ai déchiré toutes ses toiles et brisé tous ses mâts; il ne reste pas une seule planche de cette ville flottante; il n'a pas survécu un seul homme pour pleurer son naufrage..... Je me trompe; il en est un que j'ai soutenu moi-même sur les flots par une touffe de sa chevelure..... c'était un sujet bien digne de mes soins, un traître sur terre et un pirate sur l'Océan. Il saura par de nouveaux crimes reconnaître mes bontés.

LA PREMIÈRE DESTINÉE répondant à ses sœurs.

Une ville florissante est plongée dans le sommeil; l'aurore éclairera sa désolation : l'horrible peste a soufflé tout-à-coup sur les habitants pendant leur repos. Ils périront par milliers. Les vivants fuiront les mourants, qu'ils devraient consoler; mais rien ne pourra les défendre des traits cruels du trépas. La douleur et le désespoir, la maladie et la terreur enveloppent toute une nation. Heureux les morts, de n'être pas témoins de l'affreux spectacle de tant de maux! Cette ruine de tout un peuple est pour moi l'ouvrage d'une seule nuit; je l'ai opérée dans tous les siècles, et ce n'est pas encore la dernière fois.

(La deuxième et la troisième Destinée arrivent.)

LES TROIS DESTINÉES ensemble.

Nos mains contiennent les cœurs des hommes; leurs tombeaux nous servent de marche-pieds. Nous ne donnons la vie à nos esclaves que pour la leur reprendre.

LA PREMIÈRE DESTINÉE.

Salut, mes sœurs. Où est Némésis?

LA SECONDE DESTINÉE.

Elle prépare sans doute quelque grand ouvrage; mais je l'ignore, étant moi-même trop occupée.

LA TROISIÈME DESTINÉE.

La voici.

LA PREMIÈRE DESTINÉE.

D'où viens-tu donc, Némésis? mes sœurs et toi, vous avez bien tardé cette nuit.

NÉMÉSIS.

J'étais occupée à relever les trônes abattus, à former des hymens funestes, à rendre la couronne à des rois exilés, à venger les hommes de leurs ennemis pour les faire repentir de leurs vengeances. J'ai frappé de folie ceux qui passaient pour sages; par moi, des chefs inhabiles ont été proclamés dignes de gouverner le monde..... les mortels commençaient à se dégoûter des tyrans, osaient penser par eux-mêmes, mettre les rois dans la balance, et parler de la liberté, ce fruit défendu..... Mais il est tard..... Montons sur nos nuages.

(Elles disparaissent.)

SCÈNE IV.

(Palais d'Arimanes.... Arimanes est sur le globe de feu qui lui sert de trône, entouré par les Esprits.)

HYMNE DES ESPRITS.

Salut à notre monarque! au prince de la terre et de l'air; il marche sur les nuages et sur les ondes. Dans sa main est le sceptre des éléments, qui, à son ordre, se confondent comme au temps du chaos. Il souffle, et une tempête bouleverse les mers; il parle, et les nuages lui répondent par la voix du tonnerre; il regarde, et les rayons du jour s'évanouissent; il marche, les tremblements de terre ébranlent le monde. Les volcans se forment sous ses pas. Son ombre est la peste elle-même; les comètes le précèdent dans les sentiers embrasés des cieux, et les planètes se réduisent en cendres au moindre de ses désirs. La guerre lui offre ses sacrifices; la mort lui paie son tribut; la vie des hommes et leurs innombrables douleurs lui appartiennent; il est l'ame de tout ce qui existe.

(Entrée des Destinées et de Némésis.)

PREMIÈRE DESTINÉE.

Gloire au grand Arimanes. Son pouvoir s'étend tous les jours davantage sur la terre: mes deux sœurs ont exécuté fidèlement ses ordres, et je n'ai pas négligé mon devoir.

LA SECONDE DESTINÉE.

Gloire au grand Arimanes; nous fléchissons le ge-

nou devant lui, nous qui foulons aux pieds la tête des hommes.

LA TROISIÈME DESTINÉE.

Gloire au grand Arimanes: nous attendons le signe de sa volonté.

NÉMÉSIS.

Roi des rois, nous sommes tes sujets, et tous les êtres qui ont vie sont les nôtres. Augmenter notre pouvoir, c'est augmenter le tien; nous n'épargnons rien pour y parvenir. Tes derniers commandements sont fidèlement exécutés.

(Manfred entre.)

UN ESPRIT.

Quel est cet audacieux? un mortel! téméraire créature! fléchis le genou, et adore!

DEUXIÈME ESPRIT.

Cet homme m'est connu; c'est un puissant magicien dont la science est redoutable.

TROISIÈME ESPRIT.

Fléchis le genou, et adore Arimanes; vil esclave, ne reconnais-tu pas notre maître et le tien? Tremble et obéis.

TOUS LES ESPRITS.

Prosterne-toi, enfant de la vile poussière, ou crains notre vengeance.

MANFRED.

Je connais votre pouvoir, et vous voyez cependant que je n'obéis pas.

UN QUATRIÈME ESPRIT.

Nous t'apprendrons à t'humilier.

MANFRED.

Je n'ai pas besoin de l'apprendre. Combien de nuits, étendu sur le sable aride et la tête couverte de cendres, je me suis prosterné le visage contre terre! Je suis tombé dans la dernière des humiliations; car je me suis abaissé devant mon vain désespoir et ma propre misère.

CINQUIÈME ESPRIT.

Oses-tu refuser au grand Arimanes, quand il est sur son trône, ce que toute la terre lui accorde, sans l'avoir vu dans la terreur de sa majesté? Prosterne-toi, te dis-je.

MANFRED.

Qu'Arimanes lui-même se prosterne devant celui qui est au-dessus de lui, devant l'Éternel et l'Infini, devant le souverain Créateur qui ne l'avait point destiné à être adoré; qu'il se prosterne, et je me prosternerai avec lui.

LES ESPRITS.

Écrasons ce vermisseau; anéantissons-le.

LA PREMIÈRE DESTINÉE.

Retirez-vous; cet homme est à moi. Prince des divinités invisibles, cet homme n'est pas d'une nature commune, comme l'attestent son aspect et sa présence en ces lieux. Ses souffrances ont été d'une nature immortelle comme la nôtre. Sa science, son pouvoir

et son ambition, autant qu'a pu le permettre l'enveloppe grossière qui renferme une essence éthérée, l'ont élevé au-dessus de toutes les créatures formées d'une boue impure. Il n'a appris, dans les secrets qu'il a voulu pénétrer, que ce que nous connaisons tous, que la science n'est pas le bonheur, et ne mène qu'à une autre espèce d'ignorance. Mais ce n'est pas tout.... Les passions, attributs de la terre et du ciel, dont aucune puissance, aucun être n'est exempt, depuis le vermisseau jusqu'aux substances célestes, les passions ont dévoré son cœur, et en ont fait un objet si misérable, que moi, qui ne puis éprouver la pitié, je pardonne à ceux qui en ressentent pour lui. Cet homme est à moi; il peut être à toi encore, grand Arimanes; mais dans ces régions aucun esprit n'a une ame comme la sienne, et ne peut avoir le droit de lui commander.

NÉMÉSIS.

Que vient-il chercher ici?

LA PREMIÈRE DESTINÉE.

C'est à lui de répondre.

MANFRED.

Vous savez jusqu'où s'étendent mes connaissances magiques, et, sans un pouvoir surnaturel, je n'aurais pu parvenir ici; mais il est encore des pouvoirs plus grands. Je viens les interroger sur ce que je cherche.

NÉMÉSIS.

Que demandes-tu?

MANFRED.

Tu ne peux me répondre : appelle les morts, c'est à eux que s'adresseront mes questions.

NÉMÉSIS.

Grand Arimanes, permets-tu de satisfaire aux désirs de ce mortel ?

ARIMANES.

Oui.

NÉMÉSIS.

Qui veux-tu tirer du tombeau ?

MANFRED.

Un mort qui fut privé de sépulture : appelle Astarté.

NÉMÉSIS.

Ombre ou esprit, qui que tu sois, qui conserves encore une partie de ta première forme, ou ta forme entière, sors de terre, et revois le jour. Reviens avec les mêmes traits, le même aspect et le même cœur, échappe aux vers de la tombe, et reparais en ces lieux : c'est celui qui termina tes jours qui te rappelle.

(Le fantôme d'Astarté parait au milieu des esprits.)

MANFRED.

Est-ce bien la mort que je vois ? Les couleurs brillent encore sur ses joues ; mais je ne reconnais que trop que ce ne sont point là des couleurs vivantes. Ce vermillon n'est pas naturel, et ressemble à celui que l'automne imprime sur les feuilles flétries. C'est

bien elle, ô ciel! et je tremble de la regarder, de regarder Astarté! Non, je ne puis lui parler; mais je veux qu'elle parle elle-même, qu'elle me condamne ou me pardonne.

NÉMÉSIS.

Par le pouvoir qui a brisé la tombe qui te servait de prison, parle à celui que tu viens d'entendre, ou à ceux qui t'ont évoquée.

MANFRED.

Elle garde le silence; et ce silence est pour moi une réponse cruelle.

NÉMÉSIS.

Mon pouvoir ne s'étend pas plus loin. Prince de l'air, tu peux seul lui ordonner de faire entendre sa voix.

ARIMANES.

Esprit! obéis à ce sceptre.

NÉMÉSIS.

Elle se tait encore! elle n'est point sous notre empire, mais elle appartient à d'autres puissances. Mortel, ta demande est vaine, et nous sommes confondus comme toi.

MANFRED.

Entends-moi! Astarté, ma bien-aimée, entends-moi, et daigne me parler! J'ai tant souffert; je souffre encore si cruellement, regarde-moi! le trépas ne t'a pas plus changée que je ne dois le paraître à tes yeux! Tu ne m'aimas que trop tendrement, et mon amour

était digne du tien. Nous ne sommes pas nés pour nous tourmenter ainsi l'un et l'autre, quelque coupable qu'ait été notre amour. Dis-moi que tu ne me détestes pas, que je suis seul puni pour tous deux, que tu seras reçue au nombre des bienheureux, et que je dois mourir. Car jusqu'ici, tout ce qu'il y a de plus odieux conspire à m'enchaîner à l'existence, à une existence qui me fait voir avec terreur l'immortalité et un avenir semblable au passé. Je ne puis trouver le repos. J'ignore moi-même ce que je désire et ce que je cherche, je ne sens que ce que tu es et ce que je suis. Je voudrais encore une fois, avant de mourir, entendre ta voix qui était pour mon oreille la plus douce mélodie. Réponds-moi, ô ma bien-aimée! Je t'ai appelée dans l'ombre de la nuit : j'ai effrayé les oiseaux endormis sous le feuillage silencieux, j'ai réveillé le loup dans les montagnes, j'ai appris ton nom aux échos des plus sombres cavernes. L'écho m'a répondu, les esprits et les hommes aussi; seule tu es restée muette. J'ai vu les étoiles se succéder dans la route des cieux; j'ai tourné mes regards vers elles pour tâcher de te découvrir : j'ai erré sur la terre sans rien trouver qui te fût semblable : daigne enfin me parler; vois ces esprits qui nous entourent, s'attendrir en écoutant mes plaintes; je les vois sans terreur, je ne sens que pour toi; daigne me parler, ne serait-ce que pour exprimer ton courroux; dis-moi du moins..... Je ne sais ce que je désire; mais laisse-moi t'entendre encore une fois, une dernière fois.

LE FANTÔME D'ASTARTÉ.

Manfred!

MANFRED.

Ah! poursuis, de grace : je ne vis que dans le son de cette voix..... c'est bien la tienne.

LE FANTÔME.

Manfred! demain se termineront tes douleurs terrestres. Adieu!

MANFRED.

Encore un mot, un seul mot! suis-je pardonné?

LE FANTÔME.

Adieu!

MANFRED.

Nous reverrons-nous?

LE FANTÔME.

Adieu.

MANFRED.

Ah! par pitié, encore un mot; dis-moi que tu m'aimes.

LE FANTÔME.

Manfred! (Il disparaît.)

NÉMÉSIS.

Elle est partie, et ne reparaîtra plus : ses paroles seront accomplies; retourne sur la terre.

UN ESPRIT.

Il est dans les convulsions du désespoir; voilà les mortels : ils veulent pénétrer dans les secrets qui sont au-dessus de leur nature.

UN AUTRE ESPRIT.

Mais voyez comme il se domine lui-même et soumet ses tourments à sa volonté! s'il eût été un Esprit comme nous, il eût surpassé toutes les autres intelligences célestes.

NÉMÉSIS.

As-tu encore des questions à adresser à notre auguste monarque ou à ses sujets?

MANFRED.

Aucune.

NÉMÉSIS.

Adieu pour un temps.

MANFRED.

Nous nous reverrons donc? Mais où? Sur la terre? N'importe; où tu voudras. Adieu, je te remercie de la grace que tu m'as accordée tout à l'heure.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Un appartement du château de Manfred.)

MANFRED, HERMAN.

MANFRED.

Le jour finira-t-il bientôt ?

HERMAN.

Encore une heure, et le soleil va disparaître; tout nous promet une belle soirée.

MANFRED.

As-tu tout disposé dans la tour, comme je l'ai ordonné?

HERMAN.

Tout est prêt, seigneur; voici la clef et la cassette.

MANFRED.

C'est bien, tu peux te retirer.

(Herman sort.)

MANFRED, seul.

J'éprouve un calme et une tranquillité inexplicable

que je n'avais jamais connus dans la vie. Si je ne savais pas que la philosophie est la plus folle de nos vanités, et le plus vide de sens de tous les mots inventés dans le jargon de nos écoles, je croirais que le secret d'or, la pierre philosophale tant recherchée, est enfin dans mon ame. Cet état ravissant ne peut être durable ; mais c'est déja beaucoup de l'avoir connu, même une seule fois. Il a enrichi mes pensées d'un sens nouveau ; et je veux écrire dans mes tablettes qu'un tel sentiment existe..... Qui va là ?

HERMAN *entre.*

Seigneur, l'abbé de Saint-Maurice demande l'honneur de vous entretenir.

L'ABBÉ DE SAINT-MAURICE *entre.*

Que la paix soit avec le comte Manfred !

MANFRED.

Je vous remercie, mon père : soyez le bienvenu dans ce château ; votre présence l'honore, elle est une bénédiction pour ceux qui l'habitent.

L'ABBÉ.

Je le désire, comte, mais je voudrais vous parler sans témoins.

MANFRED.

Herman, retire-toi. Que me veut mon hôte vénérable ?

L'ABBÉ.

Je vais parler sans détour : mes cheveux blancs et mon zèle, mon ministère et mes pieuses intentions

seront mon excuse : j'invoque aussi ma qualité de voisin, quoique nous ne nous visitions que rarement.

Des bruits étranges et scandaleux outragent votre nom ; ce nom illustre depuis tant de siècles, ah ! puisse-t-il être transmis sans tache à vos descendants !..

MANFRED.

Poursuivez, je vous écoute.

L'ABBÉ.

On prétend que vous étudiez des secrets défendus à la curiosité de l'homme ; on dit que vous avez lié commerce avec les habitants des sombres demeures, avec la foule de ces esprits malfaisants qui errent dans la vallée qu'ombrage l'arbre de la mort. Je sais que vous communiquez rarement avec le monde et les hommes vos semblables ; je sais que votre solitude est aussi sévère que celle d'un anachorète ; que n'est-elle aussi sainte !

MANFRED.

Et qui sont ceux qui répandent ces bruits ?

L'ABBÉ.

Mes frères en Dieu, les paysans effrayés, vos propres vassaux qui vous voient avec inquiétude. Votre vie court les plus grands dangers.

MANFRED.

Ma vie ? je vous l'abandonne.

L'ABBÉ.

Je viens pour sauver et non pour perdre..... Je ne voudrais point pénétrer dans le secret de votre ame ;

mais si ce que l'on dit est vrai, il est encore temps d'appeler la pénitence et la miséricorde; réconciliez-vous avec la véritable église; l'église vous réconciliera avec le ciel.

MANFRED.

Je vous entends; voici ma réponse : Ce que je fus ou ce que je suis n'est connu que du ciel et de moi. Je ne choisirai point un mortel pour mon médiateur : ai-je enfreint quelques lois? Qu'on le prouve, et qu'on me punisse.

L'ABBÉ.

Mon fils, je n'ai point parlé de punition, mais de pardon et de pénitence. C'est à vous de choisir : nos dogmes et notre foi m'ont donné le pouvoir de diriger les pécheurs dans le sentier de l'espérance et de la vertu; je laisse au ciel le droit de punir : « La vengeance n'appartient qu'à moi, » a dit le Seigneur; et c'est avec humilité que son serviteur répète ces augustes paroles.

MANFRED.

Vieillard, rien ne peut arracher du cœur le vif sentiment de ses crimes, de ses souffrances, et du châtiment qu'il s'inflige à lui-même : rien, ni la pitié des ministres du ciel, ni les prières, ni la pénitence, ni un visage contrit, ni le jeûne, ni les transes, ni les tortures de ce désespoir profond qui nous poursuit par le remords, sans nous faire peur de l'enfer, mais qui suffirait lui seul pour faire un enfer du ciel. Il n'est point de tourment à venir qui puisse exercer

une semblable justice sur celui qui se condamne et se punit lui-même.

L'ABBÉ.

Ces sentiments sont louables; car ils feront place un jour à une espérance plus douce. Vous oserez regarder avec une tendre confiance l'heureux séjour qui est ouvert à tous ceux qui le cherchent, quelles qu'aient été leurs erreurs sur la terre; mais, pour les expier, il faut commencer par en sentir la nécessité. Poursuivez, comte Manfred..... Tout ce que notre foi pourra apprendre vous sera enseigné, et vous serez lavé de tout ce dont nous pourrons vous absoudre.

MANFRED.

Lorsque le sixième empereur de Rome vit arriver sa dernière heure, victime d'une blessure qu'il s'était faite de sa propre main pour éviter la honte du supplice que lui préparait un sénat jadis son esclave, un soldat, ému en apparence d'une généreuse pitié, voulut étancher avec sa robe le sang de son empereur: le Romain expirant le repousse et lui dit avec un regard qui exprimait encore son ancienne puissance: Il est trop tard!.... Est-ce là ta fidélité?

L'ABBÉ.

Que voulez-vous dire?

MANFRED.

Je réponds comme lui: Il est trop tard.

L'ABBÉ.

Il ne peut jamais l'être pour vous réconcilier avec

votre ame, et réconcilier votre ame avec Dieu. N'avez-vous plus d'espérance? J'en suis surpris: ceux même qui désespèrent du ciel se créent sur la terre quelque fantôme qui est pour eux la faible branche à laquelle le malheureux qui se noie cherche encore à s'attacher.

MANFRED.

Ah! mon père, moi aussi, dans ma jeunesse, j'ai eu de ces illusions terrestres et de ces nobles inspirations! J'aurais voulu alors conquérir les cœurs des hommes, et éclairer tout un peuple; j'aurais voulu m'élever, je ne savais trop jusqu'à quelle hauteur..... pour retomber peut-être, mais pour retomber comme la cataracte des montagnes, précipitée de la cime orgueilleuse des rochers, et accumulant une onde souterraine dans les profondeurs d'un abyme, mais qui, puissante et redoutable encore, remonte sans cesse jusqu'aux cieux en colonnes de vapeurs transformées en nuées pluvieuses. Ce temps n'est plus; mes pensées se sont abusées elles-mêmes.

L'ABBÉ.

Et pourquoi?

MANFRED.

Je ne pouvais fléchir mon orgueil; car, pour commander un jour, il faut d'abord obéir, flatter et demander, épier les occasions, se multiplier pour être partout, et se faire une habitude de trahir la vérité; voilà comment on parvient à dominer les esprits lâches et rampants, et tels sont ceux de la masse des

hommes. Je dédaignai de faire partie d'un troupeau de loups, quand même c'eût été pour le guider. Le lion est seul dans la forêt qu'il habite; je suis seul comme le lion.

L'ABBÉ.

Et pourquoi ne pas vivre et agir comme les autres hommes?

MANFRED.

Sans être né cruel, mon cœur n'aimait point les créatures vivantes. J'aurais voulu trouver une solitude, mais non pas la former moi-même; je voulais être comme le sauvage Simoun qui n'habite que le désert, et dont le souffle dévorant ne bouleverse qu'une mer de sables arides où sa fureur n'est funeste à aucun arbrisseau: il ne cherche point la demeure des hommes; mais il est fatal à ceux qui viennent le braver. Tel a été le cours de ma vie; il s'est trouvé sur mon passage des objets qui ne sont plus.

L'ABBÉ.

Je commence à craindre que ma pitié et mon ministère ne puissent vous être utiles. Si jeune encore..... il m'en coûte de.....

MANFRED.

Regardez-moi; il est des mortels sur la terre, qui deviennent vieux dans leur jeunesse, et qui meurent avant d'être à l'été de leur vie, sans avoir cherché la mort dans les combats. Les uns sont les victimes du plaisir, les autres de l'étude, ceux-ci du travail, ceux-là de l'ennui. Il en est qui périssent de

maladie, de démence, ou enfin des peines du cœur; et cette dernière maladie, s'offrant sous toutes les formes et sous tous les noms, fait plus de ravage que la guerre elle-même. Regardez-moi; car il n'est aucun de ces maux que je n'aie soufferts, et il suffit d'un seul pour terminer la vie d'un homme. Ne vous étonnez donc plus de ce que je suis; mais soyez plutôt surpris que j'aie jamais existé, et que je sois encore sur la terre.

L'ABBÉ.

Daignez cependant m'entendre.....

MANFRED *vivement.*

Vieillard, je respecte ton ministère et je révère tes cheveux blancs : je crois que tes intentions sont pieuses; mais c'est vainement. Ne me suppose pas d'une crédulité facile : c'est par égard pour toi que j'évite un plus long entretien. Adieu.

(Manfred sort.)

L'ABBÉ.

Cet homme aurait pu être une noble créature. Tel qu'il est, c'est un chaos digne d'être admiré. Un mélange de lumière et de ténèbres, de génie et de poussière, de passions et de pensées généreuses qui, dans leur confusion et leurs désordres, restent dans l'inaction, ou menacent de tout détruire. L'énergie de ce cœur était digne d'animer des éléments mieux combinés. Il va périr, et je voudrais le sauver. Faisons une seconde tentative; une ame comme la sienne mérite bien d'être gagnée au ciel. Mon devoir me

commande de tout oser pour le bien; je le suivrai, mais avec prudence.

(L'abbé sort.)

SCÈNE II.

(Un autre appartement.)

MANFRED ET HERMAN.

HERMAN.

Seigneur, vous m'avez ordonné de venir vous trouver au coucher du soleil : le voilà qui s'éclipse derrière la montagne.

MANFRED.

Eh bien! je vais le contempler.

(Manfred s'avance vers la fenêtre de l'appartement.)

Astre glorieux, adoré dans l'enfance du monde par cette race d'hommes robustes, ces géants nés des amours des anges avec un sexe qui, plus beau qu'eux-mêmes, fit tomber dans le péché ces esprits égarés, bannis à jamais du ciel[4]; astre glorieux, tu fus adoré comme le dieu du monde, avant que le mystère de la création fût révélé; chef-d'œuvre du Tout-Puissant, c'est toi qui réjouis le premier le cœur des bergers chaldéens sur la cime de leurs montagnes, et la reconnaissance leur inspira bientôt les hommages qu'ils t'adressèrent; divinité matérielle, tu es l'image du grand inconnu qui t'a choisi pour son ombre; roi des astres, et centre de mille constellations, c'est à

toi que la terre doit sa durée; père des saisons, roi des climats et des hommes, les inspirations de nos cœurs, comme les traits de nos visages, sont sous l'influence de tes rayons. Rien n'égale la pompe de ton lever, de ton cours et de ton coucher. Adieu ; je ne te verrai plus: mon premier regard d'amour et d'admiration fut pour toi ; reçois aussi le dernier : tu n'éclaireras jamais un mortel à qui le don de ta lumière et de ta douce chaleur ait été plus fatal qu'à moi.

Il est parti..... je vais le suivre.

(Manfred sort.)

SCÈNE III.

(D'un côté on aperçoit des montagnes, et de l'autre le château de Manfred, une tour avec une terrasse. La nuit commence.)

HERMAN, MANUEL, et autres domestiques de Manfred.

HERMAN.

Il est bien étrange que, depuis plusieurs années, le comte Manfred ait passé toutes les nuits à veiller sans témoins dans cette tour. J'y ai pénétré : nous en connaissons tous l'intérieur ; mais rien de ce qu'elle contient n'a pu nous apprendre ce qu'y fait notre maître. Il est vrai qu'il y a une chambre où personne de nous n'est entré ; je donnerais tout ce que je possède pour le surprendre au milieu de ses mystères.

MANUEL.

Ce ne pourrait être sans danger; contente-toi de ce que tu sais déja.

HERMAN.

Ah! Manuel, tu as la sagesse et la discrétion d'un vieillard; mais tu pourrais nous en apprendre beaucoup. Depuis quand habites-tu ce château?

MANUEL.

J'y ai vu naître le comte Manfred; je servais déja son père auquel il ressemble si peu.

HERMAN.

On en peut dire autant de beaucoup de fils; mais en quoi le comte Sigismond différait-il tant du sien?

MANUEL.

Je ne parle point des traits du visage, mais du cœur et du genre de vie. Le comte Sigismond était fier, mais gai et franc : il aimait la guerre et la table, il ne se plaisait guère avec les livres et dans la solitude, il ne faisait point des nuits un temps de sombres veilles : les siennes étaient consacrées aux festins et aux réjouissances. On ne le voyait point errer sur les montagnes, ou dans les forêts, comme un loup sauvage; il ne fuyait pas les hommes et leurs plaisirs.

HERMAN.

Ma foi! vivent ces temps heureux! que je voudrais voir la gaîté visiter de nouveau ces antiques murailles! elles semblent l'avoir complètement oubliée.

MANUEL.

Il faudrait d'abord que ce château changeât de maître. Oh! j'y ai vu des choses bien étranges, Herman!



HERMAN.

Eh bien! daigne te fier à moi; raconte-m'en quelques-unes pour passer le temps : je t'ai entendu parler vaguement de ce qui arriva jadis ici auprès de cette même tour.

MANUEL.

C'était un soir, je me le rappelle, à l'heure du crépuscule, un soir semblable à celui-ci; un nuage rougeâtre, comme celui que nous voyons, couronnait le sommet d'Eigher; et c'est peut-être le même nuage... le vent était faible et orageux, la lune commençait à luire sur le manteau de neige qui couvre les montagnes; le comte Manfred était, comme à présent, dans sa tour : qu'y faisait-il? nous l'ignorions; mais il y avait avec lui la seule compagne de ses promenades solitaires et de ses veilles, le seul de tous les êtres vivants qu'il parût aimer; les liens du sang lui en faisaient, il est vrai, un devoir; c'était sa chère Astarté; c'était sa..... Qui va là?

L'ABBÉ DE SAINT-MAURICE *entre.*

Où est votre maître?

HERMAN.

Il est dans cette tour.

L'ABBÉ.

Il faut que je lui parle.

HERMAN.

C'est impossible; il est seul, et il nous est bien défendu d'introduire personne.

L'ABBÉ.

Je prends tout sur moi..... il faut que je le voie.

HERMAN.

Ne l'avez-vous pas déja vu ce soir?

L'ABBÉ.

Herman! je te l'ordonne, va frapper à la porte et prévenir le comte de ma visite.

HERMAN.

Nous n'osons.

L'ABBÉ.

Eh bien! j'irai m'annoncer moi-même.

MANUEL.

Mon révérend père, arrêtez, je vous prie.

L'ABBÉ.

Pourquoi?

MANUEL.

Attendez un moment, je m'expliquerai dans un autre lieu.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV.

(L'intérieur de la tour.)

MANFRED seul.

Les étoiles se rangent en ordre dans le firmament; la lune se montre sur le sommet des montagnes couronnées de neige : admirable tableau! je sens que

j'aime encore la nature, car l'aspect de la nuit m'est plus familier que celui des hommes, et c'est dans ses ténèbres silencieuses et solitaires, sous la voûte étoilée des cieux, que j'appris le langage d'un autre univers.

Je me rappelle que, lorsque je voyageais au temps de ma jeunesse, ce fut pendant une nuit semblable que je me trouvai dans l'enceinte du Colysée au milieu de tout ce qui nous reste de plus grand de la ville de Romulus. Le feuillage des arbres qui croissent sur les arches renversées semblait voilé par les ombres, et les étoiles brillaient à travers les fentes des ruines. Dans le lointain les aboiements des chiens retentissaient au delà du Tibre; plus près de moi, le cri lugubre des hibous s'échappait du palais de César, et le vent m'apportait les sons mourants du chant nocturne des sentinelles. Du côté de la brèche que le temps a faite au cirque, des cyprès bornaient l'horizon et n'étaient qu'à la portée d'un trait. Dans ces mêmes lieux qui furent la demeure des Césars, et qu'habitent aujourd'hui les oiseaux de nuit à la voix sinistre, des arbres s'élèvent sur les murailles démolies; leurs racines s'entrelacent sous le foyer impérial, et le lierre rampant usurpe le terrain destiné à nourrir le laurier; mais le cirque sanglant des gladiateurs est encore debout, ruine noble et imposante, tandis que les palais de marbre de César et d'Auguste ne laissent sur la terre que des décombres ignorés. Tu éclairais de tes rayons l'ancienne reine du monde, astre paisible des nuits; tu laissais tomber une lumière pâle et mélancolique qui adoucissait l'aspect austère et douloureux

de ses antiques débris, et comblait, en quelque sorte, le vide des siècles. Tout ce qui subsiste encore de beau et de grand empruntait de toi un nouvel éclat, et ce qui ne l'est plus semblait rendu à son ancienne splendeur; tout dans ces lieux inspira mon enthousiasme, et mon cœur ému adora en silence les grands hommes d'autrefois. Je crus voir tous ces héros qui ne sont plus, tous ces souverains couronnés qui gouvernent encore nos ames du fond de leurs tombeaux.....

C'était une nuit semblable à celle-ci. Chose étrange que je me la rappelle en ce moment! mais j'ai éprouvé plusieurs fois que nos pensées s'égarent loin de nous, au moment où nous voudrions les recueillir dans une méditation solitaire.

(L'abbé de Saint-Maurice entre.)

L'ABBÉ.

Je dois vous demander encore pardon de cette seconde visite; mais daignez ne point vous offenser de l'indiscrète importunité de mon zèle. Je prends volontiers pour moi ce qu'il a de coupable; que ce qu'il peut avoir de bon puisse éclairer votre esprit! que ne puis-je dire votre cœur! Si je parvenais à le toucher par mes exhortations et mes prières, je ramènerais dans la bonne voie un noble cœur qui est égaré, mais qui n'est pas encore perdu.

MANFRED.

Tu ne me connais pas. Mes jours sont comptés, et mes actions sont écrites dans le livre du ciel. Retire-toi: ton séjour ici te serait fatal; retire-toi.

L'ABBÉ.

Est-ce une menace que vous m'adressez ?

MANFRED.

Moi! non. Je t'avertis simplement qu'il y a du danger pour toi, et je voudrais pouvoir t'en préserver.

L'ABBÉ.

Que voulez-vous dire ?

MANFRED.

Regarde; ne vois-tu rien ?

L'ABBÉ.

Rien.

MANFRED.

Regarde bien, te dis-je, et sans trembler. Maintenant que vois-tu?

L'ABBÉ.

Je vois ce qui serait bien capable de me faire trembler, mais je ne crains rien. Je vois un spectre sombre et terrible, qui sort de la terre comme une divinité infernale. Son front est voilé d'un noir manteau, et son corps semble enveloppé dans des nuages sinistres; il est entre vous et moi; mais je ne le crains pas.

MANFRED.

Tu n'as rien à craindre, il est vrai; mais son aspect peut paralyser tes membres chargés d'années. Je te le répète : retire-toi.

L'ABBÉ.

Et moi, je répète que je ne me retirerai pas, que je n'aie fait disparaître ce spectre...... Que fait-il ici?

MANFRED.

Je l'ignore : je ne l'ai point appelé; il est venu de lui-même.

L'ABBÉ.

Hélas ! homme perdu ! qu'avez-vous à faire avec de semblables hôtes ? Je tremble pour vous : pourquoi vous fixe-t-il et le fixez-vous ? Ah ! le voilà qui découvre son visage, les cicatrices de la foudre vengeresse sont gravées sur son front; dans ses yeux brille l'immortalité de l'enfer. Loin d'ici !....

MANFRED à l'Esprit.

Quelle est ta mission ?

L'ESPRIT.

Viens.

L'ABBÉ.

Qui es-tu, esprit inconnu ? parle, réponds.

L'ESPRIT.

Le génie de cet homme. (A Manfred.) Viens, il est temps.

MANFRED.

Je suis prêt à tout; mais je ne reconnais point le pouvoir qui m'appelle; qui t'envoie ici ?

L'ESPRIT.

Tu le sauras plus tard. Viens! viens!

MANFRED.

J'ai commandé à des êtres d'une essence supérieure à la tienne; j'ai résisté à tes maîtres : éloigne-toi de ces lieux.

L'ESPRIT.

Mortel! ton heure est arrivée. Viens, te dis-je.

MANFRED.

Mon heure est arrivée, je le sais; mais ce n'est pas à un être tel que toi que je rendrai mon ame.

L'ESPRIT.

J'appellerai donc mes frères?.... Paraissez.

(Les autres Esprits paraissent.)

L'ABBÉ.

Éloignez-vous, maudits; fuyez, vous dis-je; vous êtes sans pouvoir aux lieux où la piété se trouve. Fuyez, je vous l'ordonne, au nom de.....

L'ESPRIT.

Vieillard, nous connaissons notre mission et ton ministère; ne perds pas tes paroles sacrées, elles seraient vaines. Cet homme est condamné; pour la dernière fois, je le somme de venir.

MANFRED.

Je vous défie tous; quoique je sente mon ame qui m'échappe, je vous défie tous. Je ne vous suivrai point tant qu'il me restera un souffle pour vous exprimer mon mépris, tant qu'il me restera assez de force pour lutter même contre les démons : si vous voulez m'enlever de ces lieux, vous ne m'en arracherez que membre par membre.

L'ESPRIT.

Mortel rebelle! es-tu bien ce magicien qui osa s'élancer dans le monde invisible et devenir presque notre égal? est-ce bien toi qui tiens si fortement à une vie qui t'a été si funeste?

MANFRED.

Esprit imposteur, tu mens. La dernière heure de ma vie a sonné, je le sais, et je ne voudrais pas en racheter un instant. Ce n'est pas contre la mort que je lutte, c'est contre toi et les anges de ton cortége. Ce ne fut point un pacte avec toi et les tiens qui m'acquit un pouvoir surnaturel; ce fut ma science supérieure, mes privations, mon audace, mes longues veilles, ma force d'ame et mon habileté dans les secrets de ces anciens temps où la terre voyait les hommes et les Esprits marcher de pair, et ignorer d'injustes priviléges. Je suis fort de ma propre force; je vous défie, et je vous méprise.

L'ESPRIT.

Tes crimes t'ont rendu.....

MANFRED.

Que te font mes crimes? Seront-ils punis par d'autres crimes ou par de plus grands criminels? Replonge-toi dans ton enfer; tu n'as aucun pouvoir sur moi: je sais que tu ne me possèderas jamais. Ce que j'ai fait est fait; je porte dans mon sein une torture à laquelle la tienne n'ajoutera rien; une ame immortelle se récompense ou se punit elle-même; indépendante des lieux et des temps, elle porte en elle la source et le terme de ses maux; une fois dépouillée de son enveloppe mortelle, son sens intime n'emprunte aucune couleur aux vagues objets qui l'entourent; mais elle est absorbée dans la souffrance ou le bonheur qui naissent de la conscience de ses

crimes ou de ses vertus. Tu n'as pu me tromper ni me tenter un instant : pourquoi viens-tu chercher une proie qui ne t'appartiendra jamais? Je me suis perdu moi-même, je serai mon propre bourreau. (*A tous.*) Fuyez, impuissants démons; la main de la mort est sur moi, mais non la vôtre.

(*Les Démons disparaissent.*)

L'ABBÉ.

Hélas! comme votre front pâlit! vos lèvres se décolorent, votre cœur est oppressé, et vos accents s'échappent avec un son rauque de votre sein haletant. Adressez vos prières au ciel, priez du moins par la pensée..... mais ne mourez point ainsi.

MANFRED.

C'en est fait, mes yeux ne peuvent te fixer; tout vacille autour de moi, et la terre semble prête à s'affaisser sous mes pas. Adieu, mon père; donne-moi la main.

L'ABBÉ.

Elle est froide..... son cœur l'est aussi..... Une seule prière..... hélas! que va-t-il devenir?

MANFRED.

Vieillard, il n'est pas si difficile de mourir!

(*Il expire.*)

L'ABBÉ.

Il n'est plus; son ame a pris son essor : où ira-t-elle?.... je crains d'y penser..... il n'est plus.....

FIN DE MANFRED.

NOTES

DE MANFRED.

[1] C'est l'effet que produisent les rayons du soleil sur la partie inférieure du torrent des Alpes : rien ne ressemble davantage à un arc-en-ciel descendu si près de la terre que l'on peut se promener immédiatement au-dessous. Ce phénomène dure jusqu'à midi.

[2] Le philosophe Jamblicus. L'histoire de l'évocation d'Éros et d'Antéros se trouve dans sa vie écrite par Eunapius.

[3] L'histoire de Pausanias, roi de Sparte, et de Cléonice, nous a été transmise par Plutarque (*vie de Cimon*), et par Pausanias le sophiste, dans sa description de la Grèce.

Ce roi Pausanias est celui qui commandait à la bataille de Platée et qui périt plus tard, convaincu d'avoir voulu trahir les Lacédémoniens.

[4] *Les fils de Dieu* virent les filles des hommes et les trouvèrent belles, etc., etc.

Il y avait en ces temps-là des géants sur la terre; et lorsque les *fils de Dieu* eurent *connu* les filles des hommes, et leur eurent fait des enfants, ces mêmes enfants devinrent des hommes puissants et illustres selon le siècle.

Genèse, chap. VI, versets 2 et 5.



REMARQUES DU TRADUCTEUR SUR MANFRED.

« Ah! lorsqu'un jour l'ame sera enfin affranchie des liens odieux du corps, et ne retiendra de la vie matérielle que ce qu'il en reste au léger papillon qui vient de briser sa prison d'hiver; lorsque les éléments se réuniront aux éléments semblables, et que la poussière ne sera plus que de la poussière, ne sentirai-je pas réellement tout ce que je crois voir, les esprits aériens, la pensée incorporelle, et le génie de chaque lieu dont parfois je partage déja l'immortelle existence?

(Childe-Harold, chant III.)

Dans ce passage et dans plusieurs autres, lord Byron exprime le vœu de converser avec les esprits, comme Manfred, et de s'élancer loin d'un monde où il lui en coûte de marcher sur le terrain prosaïque des détails de la vie. Aussi, s'identifiant au personnage de Manfred, le poëte peint avec des couleurs frappantes ces fortes émotions, ces passions orageuses, et ce retour contemplatif sur la destinée, qui nous révèlent le fond de son cœur. C'est une gloire qu'ambitionne la muse de lord Byron, de nous inspirer de la sympathie pour une classe de personnes avec lesquelles nous serions honteux de nous reconnaître la moindre conformité de sentiments. En dépit de nos réclamations en faveur des principes du goût et de la morale, le poëte s'empare de nous, pour ainsi dire, avec la main d'un sombre génie, et, nous forçant de descendre dans les secrètes pensées de notre propre cœur, nous y découvre, en nous frappant d'effroi, les germes de ces noires idées auxquelles ses héros s'abandonnent tous. Peu lui importent les conséquences morales, pourvu qu'il excite les émotions presque involontaires qui le rendent maître de l'imagination de ses lecteurs.

Dans Manfred, lord Byron semble d'abord adopter, sous des noms persans, la croyance des manichéens, qui admettaient dans le monde intellectuel l'opposition puissante du mauvais principe contrariant sans cesse l'éternelle Providence. Manfred reconnaît cependant, et force Arimanes lui-même de reconnaître la suprématie du Dieu du bien, lorsqu'il refuse de fléchir le genou, et proclame un être devant lequel les génies malfaisants doivent trembler. C'est une grande concession que fait ici lord Byron à la morale religieuse.

Il est facile de voir que le drame de Manfred n'a jamais été destiné à la représentation théâtrale. On pourrait tout au plus le confier aux acteurs de la Panhypocrisiade de M. Lemercier.

Ce drame offre de nombreux rapports avec celui de Faust, que madame de Staël analyse avec son génie accoutumé. Nous allons essayer, par quelques extraits, de mettre le lecteur à même de comparer l'esprit de ces deux pièces extraordinaires. Il est à remarquer d'abord, que la noblesse et la dignité tragique, ne cessent jamais de caractériser le style de lord Byron, tandis que Goëthe a introduit sur la scène des personnages de la lie du peuple, qui s'expriment dans le langage ignoble de leur état, et qui semblent ne jouer un rôle dans le drame, que pour prouver que l'auteur est aussi familier avec les conversations dégoûtantes des cabarets, qu'avec les manières élégantes de la cour : mais on ne peut juger ici Goëthe d'après les principes établis, car il a affecté d'écrire en opposition à toutes les règles : « on ne saurait aller au-delà en fait de hardiesse de pensée ; et le souvenir qui reste de cet écrit tient toujours un peu du vertige. » Mais ce talent ne doit pas être envié ni trop admiré, puisqu'il brille surtout aux dépens de la morale, du sentiment et de la religion. Goëthe ne cherche pas seulement à détruire toutes les consolations de la vie présente, en prouvant que l'homme est destiné à la misère depuis sa naissance, quels que soient son rang, sa fortune et son intelligence ; mais il tend encore à le dépouiller de la seule espérance qui lui est laissée dans



le comble du malheur, la promesse d'une félicité future. Faust est un sorcier comme Manfred. « Son savoir très-profond ne le préserva pas de l'ennui de la vie : il essaya, pour y échapper, de faire un pacte avec le diable ; et le diable finit par l'emporter. Voilà le premier mot qui a fourni à Goëthe son singulier ouvrage.

« Le diable est le héros de cette pièce : l'auteur ne l'a point conçu comme un fantôme hideux, tel qu'on a coutume de le représenter aux enfants ; il en a fait le méchant par excellence, auprès duquel tous les méchants, et celui de Gresset en particulier, ne sont que des novices à peine dignes d'être les serviteurs de Méphistophélès. (C'est le nom du démon qui se fait l'ami de Faust.)

« Goëthe a voulu montrer dans ce personnage, réel et fantastique tout à la fois, la plus amère plaisanterie que le dédain puisse inspirer, et néanmoins une audace de gaîté qui amuse. Il y a dans le discours de Méphistophélès, une ironie infernale qui porte sur la création tout entière, et juge l'univers comme un mauvais livre dont le diable se fait le censeur.

« Faust rassemble dans son caractère toutes les faiblesses de l'humanité : désir du savoir et fatigue du travail, besoin du succès, satiété du plaisir. C'est un parfait modèle de l'être changeant et mobile dont les sentiments sont plus éphémères encore que la courte vie dont il se plaint. Faust a plus d'ambition que de force ; et cette agitation intérieure le révolte contre la nature et le fait recourir à tous les sortilèges pour échapper aux conditions dures, mais nécessaires, imposées à l'homme mortel. On le voit, dans la première scène, au milieu de ses livres et d'un nombre infini d'instruments de physique et de fioles de chimie. Son père s'occupait aussi des sciences et lui en a transmis le goût et l'habitude. Une seule lampe éclaire cette retraite sombre, et Faust étudie sans relâche la nature et surtout la magie, dont il possède déjà quelques secrets.

« Il veut faire apparaître un des génies créateurs du second ordre; le génie vient, et lui conseille de ne point s'élever au-dessus de la sphère de l'esprit humain. « C'est à nous, lui dit-il, de nous plonger dans le tumulte de l'activité, dans ces vagues éternelles de la vie, que la naissance et la mort élèvent et précipitent, repoussent et ramènent. Nous sommes faits pour travailler à l'œuvre que Dieu nous commande, et dont le temps accomplit la trame. Mais toi, qui ne peux concevoir que toi-même, toi qui trembles en approfondissant ta destinée, et que mon souffle fait tressaillir, laisse-moi, ne me rappelle plus. » Quand le génie disparaît, un désespoir profond s'empare de Faust et il veut s'empoisonner.

« C'est donc vers toi que mes regards sont attirés, liqueur empoisonnée! toi qui donnes la mort, je te salue comme une pâle lueur dans la forêt sombre. En toi j'honore la science et l'esprit de l'homme; tu es la plus douce essence des sucs qui procurent le sommeil. Tu contiens toutes les forces qui tuent; viens à mon secours, je sens déja l'agitation de mon esprit qui se calme; je vais m'élancer dans la mer. Les flots limpides brillent comme un miroir à mes pieds. Un nouveau jour m'appelle vers l'autre bord. Un char de feu plane déja sur ma tête; j'y vais monter; je saurai parcourir les sphères éthérées et goûter les délices des cieux. »

« Mais, dans mon abaissement, comment les mériter? Oui, je le puis, si je l'ose, si j'enfonce avec courage ces portes de la mort devant lesquelles chacun passe en frémissant. Il est temps de montrer la dignité de l'homme. Il ne faut plus qu'il tremble au bord de cet abyme où son imagination se condamne elle-même à ses propres tourments, et dont les flammes de l'enfer semblent défendre l'approche. C'est dans cette coupe d'un pur cristal que je vais verser le poison mortel. Hélas! jadis elle servait pour un autre usage : on la passait de main en main dans les festins joyeux de nos pères; et le convive, en la prenant, célébrait en vers sa beauté. Coupe dorée! tu me rappelles les nuits bruyantes de ma jeunesse;

je ne t'offrirai plus à mon voisin, je ne vanterai plus l'artiste qui sut t'embellir. Une liqueur sombre te remplit, je l'ai préparée, je l'ai choisie ; ah ! qu'elle soit pour moi la libation solennelle que je consacre au matin d'une nouvelle vie ! »

« Au moment où Faust va prendre le poison, il entend les cloches qui annoncent dans la ville le jour de Pâques, et les chœurs qui, dans l'église voisine, célèbrent cette sainte fête.

« Chants célestes, puissants et doux, pourquoi me cherchez-vous dans la poussière ? Faites-vous entendre aux humains que vous pouvez consoler. J'écoute le message que vous m'apportez, mais la foi me manque pour y croire. Le miracle est l'enfant chéri de la foi. Cependant, accoutumé dès l'enfance à ces chants, ils me rappellent à la vie. Autrefois un rayon de l'amour divin descendait sur moi pendant la solennité tranquille du dimanche. Le bourdonnement sourd de la cloche remplissait mon ame du pressentiment de l'avenir ; et ma prière était une jouissance ardente. Cette cloche annonçait aussi les jeux de la jeunesse et la fête du printemps. Le souvenir ranime en moi les sentiments enfantins, qui nous détournent de la mort. Oh ! faites-vous entendre encore, chants célestes ; la terre m'a reconquis. »

« Ce moment d'exaltation ne dure pas : Faust est un caractère inconstant : les passions du monde le reprennent, il cherche à les satisfaire, il souhaite de s'y livrer : et le diable, sous le nom de Méphistophélès, vient et lui promet de le mettre en possession de toutes les jouissances de la terre ; mais en même temps il sait le dégoûter de toutes ; car la vraie méchanceté dessèche tellement l'ame, qu'elle finit par inspirer une indifférence profonde pour les plaisirs aussi-bien que pour les vertus.

« Méphistophélès conduit Faust chez une sorcière qui tient à ses ordres des animaux moitié singes et moitié chats. On peut considérer cette scène, à quelques égards, comme la parodie des Sorcières de Macbeth.

« Faust fréquente les sociétés, toujours accompagné de

Méphistophélès; mais il s'ennuie, et celui-ci lui conseille de devenir amoureux. Il le devient en effet d'une jeune fille du peuple, tout-à-fait innocente et naïve, qui vit dans la pauvreté avec sa mère et qui se laisse bientôt séduire. Faust se lasse de l'amour de Marguerite comme de toutes les jouissances de la vie. Rien n'est plus beau en allemand que les vers dans lesquels il exprime à la fois l'enthousiasme de la science et la satiété du bonheur.

« Esprit sublime, tu m'as accordé tout ce que je t'ai demandé; ce n'est pas en vain que tu as tourné vers moi ton visage entouré de flammes; tu m'as donné la magique nature pour empire, tu m'as donné la force de la sentir et d'en jouir. Ce n'est pas une froide admiration que tu m'as permise, mais une intime connaissance, et tu m'as fait pénétrer dans le sein de l'univers comme dans celui d'un ami; tu as conduit devant moi la troupe variée des vivants, et tu m'as appris à connaître mes frères dans les habitants des bois, des airs et des eaux. Quand l'orage gronde dans la forêt, quand il déracine et renverse les pins gigantesques dont la chute fait retentir la montagne, tu me guides dans un sûr asyle, et tu me révèles les secrètes merveilles de mon propre cœur; lorsque la lune tranquille monte lentement dans les cieux, les ombres argentées des temps antiques planent à mes yeux sur les rochers, dans les bois, et semblent m'adoucir le sévère plaisir de la méditation.

« Mais je le sens, hélas! l'homme ne peut atteindre à rien de parfait. A côté de ces délices qui me rapprochent des dieux il faut que je supporte ce compagnon froid, indifférent, hautain, qui m'humilie à mes propres yeux, et d'un mot réduit au néant tous les dons que tu m'as faits. Il allume dans mon sein un feu désordonné qui m'attire vers la belle. Je passe avec ivresse du désir au bonheur; mais, au sein du bonheur même, bientôt un vague ennui me fait regretter le désir. »

« L'histoire de Marguerite serre douloureusement le cœur;

son état vulgaire, son esprit borné, tout ce qui la soumet au malheur sans qu'elle puisse y résister, inspire encore plus de pitié pour elle. Goëthe n'a presque jamais donné des qualités supérieures aux femmes; mais il a peint à merveille le caractère de faiblesse qui leur rend la protection si nécessaire. Lord Byron a paré Astarté de tous les charmes et de toutes les perfections; mais son ombre seule paraît dans la pièce, et le poëte ne soulève qu'un moment le voile mystérieux qui nous cache la sœur et l'amie de Manfred.

« Marguerite devient la cause de la mort de sa mère, de celle de son frère, et Faust l'abreuve de toutes les amertumes. « Hélas! s'écrie-t-il dans un moment de remords, elle eût été « si facilement heureuse! Une simple cabane dans une vallée « des Alpes, quelques occupations domestiques, auraient suffi « pour satisfaire ses désirs bornés et remplir sa douce vie; « mais moi, l'ennemi de Dieu, je n'ai pas eu de repos que je « n'aie brisé son cœur, que je n'aie fait tomber en ruines sa « pauvre destinée. Ainsi donc la paix doit lui être ravie pour « toujours; il faut qu'elle soit la victime de l'enfer. Eh bien, « démon, abrège mon angoisse, fais arriver ce qui doit arri- « ver. Que le sort de cette infortunée s'accomplisse, et pré- « cipite-moi du moins avec elle dans l'abyme. »

« Méphistophélès imagine de transporter Faust dans le sabbat des sorcières pour le distraire de ses peines; et il y a là une scène dont il est impossible de donner l'idée, quoiqu'il s'y trouve un grand nombre de pensées à retenir. Ce sont vraiment les saturnales de l'esprit que cette fête du sabbat.

« Faust apprend que Marguerite a tué l'enfant qu'elle a mis au jour, espérant ainsi se dérober à la honte. Son crime a été découvert; on l'a mise en prison, et le lendemain elle doit périr sur l'échafaud. Faust maudit Méphistophélès avec fureur; Méphistophélès accuse Faust avec sang-froid, et lui prouve que c'est lui qui a désiré le mal; et qu'il ne l'a aidé que parce qu'il l'avait appelé. Une sentence de mort est portée contre Faust, parce qu'il a tué le frère de Marguerite; néan-

moins il s'introduit en secret dans la ville, obtient de Méphistophélès les moyens de délivrer Marguerite, et pénètre de nuit dans son cachot dont il a dérobé les clefs.

« Il l'entend de loin murmurer une chanson qui prouve l'égarement de son esprit. Marguerite croit qu'on vient la chercher pour la conduire à la mort; scène touchante entre elle et Faust qui ne peut la décider à le suivre; Marguerite passant rapidement d'une idée à l'autre, et ne reconnaissant que par intervalles son amant. Méphistophélès paraît à la porte et leur dit: » Hâtez-vous, où vous êtes perdus; vos délais, vos « incertitudes sont funestes; mes cheveux frissonnent, le froid « du matin se fait sentir. — *Marguerite.* Qui sort ainsi de « la terre? C'est lui, c'est lui; renvoyez-le. Que ferait-il dans « le saint lieu? C'est moi qu'il veut enlever. — *Faust.* Il faut « que tu vives. — *Marg.* Tribunal de Dieu, je m'abandonne « à toi! — *Méphistophélès à Faust.* Viens, viens, ou je te livre « à la mort avec elle. — *Marg.* Père céleste, je suis à toi; et « vous, anges, sauvez-moi; troupes sacrées, entourez-moi; « défendez-moi. Faust, c'est ton sort qui m'afflige.... — « *Méph.* Elle est jugée! » Des voix du ciel s'écrient: « Elle est sauvée! » *Méphistophélès à Faust.* « Suis-moi. » Méphistophélès disparaît avec Faust; on entend encore dans le fond du cachot la voix de Marguerite qui rappelle vainement son ami. « Faust! Faust! »

« La pièce est interrompue après ces mots. « Il faut suppléer », conclut madame de Staël, et nous appliquons ce qu'elle dit ici à notre traduction de Manfred: « Il faut suppléer par l'imagination au charme qu'une très-belle poésie doit ajouter aux scènes que j'ai essayé de traduire. Il y a toujours dans l'art de la versification un genre de mérite reconnu de tout le monde, et qui est indépendant du sujet auquel il est appliqué dans la pièce de Faust. Le rhythme change suivant la situation, et la variété brillante qui en résulte est admirable.

« La croyance aux mauvais esprits se retrouve dans un

grand nombre de poésies allemandes. La nature du Nord s'accorde assez bien avec cette terreur; il est donc beaucoup moins ridicule en Allemagne, que cela ne le serait en France, de se servir du diable dans les fictions.

« Il est impossible de lire Faust sans qu'il excite la pensée de mille manières différentes. On se querelle avec l'auteur, on l'accuse, on le justifie; mais il fait réfléchir sur tout, et, pour emprunter le langage d'un savant naïf du moyen âge, *sur quelque chose de plus que tout.*

« Les critiques dont un tel ouvrage doit être l'objet sont faciles à prévoir d'avance, ou plutôt c'est le genre même de cet ouvrage qui peut encourir la censure plus encore que la manière dont il est traité : car une telle composition doit être jugée comme un rêve; et si le bon goût veillait toujours à la porte d'ivoire des songes pour les obliger à prendre la forme convenue, rarement ils frapperaient l'imagination.

« La pièce de Faust cependant n'est certes pas un bon modèle : soit qu'elle puisse être considérée comme l'œuvre du délire de l'esprit ou de la satiété de la raison, il est à désirer que de telles productions ne se renouvellent pas; mais quand un génie tel que celui de Goëthe s'affranchit de toutes les entraves, la foule de ses pensées est si grande, que de toutes parts elles dépassent et renversent les bornes de l'art. »

Heureux les auteurs qui, comme Goëthe, sont traduits et commentés par une femme que lord Byron a proclamée la première de son siècle et de tous les siècles passés! Bien que quelques-unes de ses critiques puissent trouver leur application dans les ouvrages de l'auteur de Manfred, nos citations ne pourront être désagréables à un poëte qui fut toujours et l'admirateur et l'ami de Corinne.

A. P.

LE PRISONNIER

DE CHILLON.



A DONA MARIA MORAEZ.

MADAME,

C'EST à de longues années de captivité que vous devez de connaître la langue de Racine et celle de Milton, aussi bien que celle de Cervantes; parmi les ouvrages du poète qui a si noblement célébré votre patrie, vous avez toujours relu avec plaisir celui en tête duquel je prends la liberté de placer votre nom. Vous vous apercevrez que c'est presque une nouvelle traduction que je vous offre; la première avait été confiée à un collaborateur, dont le travail imparfait n'avait reçu qu'une correction trop rapide. Si ce gage d'un respectueux attachement vous parvient, daignez vous rappeler que je tiendrai toujours moins à un éloge qu'à un souvenir de l'amitié.

A. P.

SONNET

SUR CHILLON.

Génie éternel des ames, que rien ne peut rendre esclaves, liberté! ton éclat est plus brillant dans les cachots, car tu y fais ta demeure du cœur que ton seul amour enchaîne : et lorsque tes enfants sont chargés de fers et plongés dans l'humide obscurité d'un souterrain, leur martyre fait triompher leur patrie; tous les vents prêtent leurs ailes à la renommée de la liberté.

O Chillon! tu es un lieu sacré; le pavé de ta prison est un autel: car il a conservé la trace des pas de Bonnivard[1], comme si ses froides pierres étaient un flexible gazon. Que ces traces soient ineffaçables; elles en appellent à Dieu de la tyrannie des hommes!





Dessiné par Richd Westall R.A. — Gravé par Ad. Godefroy.

LE PRISONNIER DE CHILLON.

Un vieillard et six de ses enfants finirent leur carrière comme ils l'avaient commencée, toujours fiers des persécutions. L'un d'eux périt dans les flammes, deux autres succombèrent dans les combats, scellant de leur sang la foi de leur père, et mourant, comme

il était mort lui-même, pour le Dieu que leurs ennemis reniaient : trois autres furent jetés dans un cachot; j'étais de ce nombre, et je suis le seul qui ait survécu.

II.

Sept piliers de forme gothique supportent les voûtes obscures du cachot de Chillon. A travers une crevasse des murs du souterrain, un rayon qui semble s'être égaré dans sa route répand une lumière triste sur sept colonnes noires et massives, et tombe sur le pavé comme ces météores que l'on voit voltiger sur les eaux des marécages. Il est un anneau dans chaque pilier, et à chaque anneau est attachée une chaîne dont le fer rongeur laisse son empreinte ineffaçable sur les membres. Les miens la porteront jusqu'à ce que je quitte à jamais le jour devenu nouveau pour mes yeux, qui n'en peuvent soutenir la lumière sans douleur, après avoir été privés si long-temps de voir le soleil se lever. Combien d'années dura ma captivité? hélas! j'en perdis le compte au moment où je vis le dernier de mes frères languir et expirer près de moi.

III.

On nous enchaîna aux piliers. Nous étions trois dans la même prison, et pourtant chacun de nous était seul; nos chaînes étaient trop courtes pour nous permettre de faire un seul pas. Nous pouvions nous voir; mais la lumière pâle et livide qui éclairait nos traits, nous rendait comme étrangers à nos propres regards. Nous étions tout à la fois isolés et réu-

nis..... Les fers qui chargeaient nos bras, pesaient encore plus sur nos cœurs. Cependant c'était une douceur dans notre privation des éléments purs de la terre de nous entendre parler, et de pouvoir chacun à son tour recevoir ou donner des paroles de consolation. Nous passions le temps à raconter quelque ancienne chronique, ou à chanter quelque chanson guerrière; mais bientôt ce ne fut plus un plaisir pour nous : nos voix prirent un son effrayant, et devinrent un écho de prison. Ce n'était plus le son mâle et assuré qu'elles avaient autrefois. Peut-être était-ce un effet de notre imagination; mais j'avoue que je ne reconnaissais plus nos voix.

IV.

J'étais l'aîné des trois frères, et je devais soutenir le courage des autres; chacun de nous fit du mieux qu'il pouvait. Le plus jeune, que mon père avait idolâtré parce qu'il ressemblait à notre mère, et qu'il avait des yeux bleus comme l'azur du ciel, déchirait sur-tout mon ame, et comment n'aurait-elle pas été navrée de voir ce jeune enfant dans un tel lieu! Il était beau comme le jour (quand le jour était beau pour moi comme pour les aiglons qui volent en liberté), il était beau comme un de ces jours du pôle, enfants du soleil et vêtus de neige, qui ne voient la nuit qu'après la lumière d'un long été. Il avait le cœur aussi pur qu'aimable, et, dans sa gaîté naturelle, ses yeux n'avaient des larmes que pour le malheur d'autrui : alors elles coulaient comme les torrents des mon-

tagnes, à moins qu'il ne pût soulager les maux dont l'aspect lui était odieux sur la terre.

V.

Le cœur de l'autre était aussi pur, mais il avait été formé pour les combats. Robuste et d'un courage qui eût déclaré la guerre au monde entier, et péri avec joie dans les premiers rangs d'une armée. Mais il n'était pas né pour languir dans les fers; le seul bruit des chaînes flétrissait son ame. Je le vis s'affaisser en silence..... Hélas! mes forces déclinaient; cependant je fis un effort pour ranimer le courage de celui qui était un des derniers débris d'une famille si chère. Chasseur des montagnes, il avait souvent poursuivi le loup et le daim. Le cachot était pour lui un abyme, et le pire de tous ses maux était de voir ses pieds retenus par des liens.

VI.

Le Léman baigne les murs de Chillon. Ses ondes coulent à mille pieds de profondeur; autant du moins en a mesuré la sonde du haut des blanches murailles du château, autour duquel les vagues forment un second rempart. C'est une double prison..... et une espèce de tombeau vivant. Le souterrain dans lequel nous étions enfermés est creusé au-dessous du niveau du Léman. Nous l'entendions mugir nuit et jour; ses vagues retentissaient sur nos têtes en venant frapper les rochers. Dans l'hiver, j'ai senti leur écume qui pénétrait à travers les barreaux de la prison, pendant qu'elles étaient soulevées par les vents qui se jouaient

dans un ciel sans limites. Alors le rocher tremblait; je l'entendais s'ébranler sans crainte : j'aurais souri en pensant que la mort allait me rendre libre.

VII.

J'ai dit que le premier de mes frères était languissant, et que son grand cœur s'affaissait : il ne prenait plus de nourriture; non qu'il la trouvât trop grossière; nous étions accoutumés à la vie des chasseurs, et nous nous inquiétions peu de la qualité de nos mets. Au lait que nous donnaient autrefois les chèvres de la montagne, on avait substitué l'eau bourbeuse des fossés. Notre pain était semblable à celui que les prisonniers ont toujours trempé de leurs larmes, depuis qu'un homme osa priver son semblable de la liberté, et l'enfermer comme une brute dans un antre de fer. Mais qu'était cette privation pour nous ou pour lui? Ce n'était point là ce qui abattait son ame et ses forces. Dans un palais somptueux, au milieu de tous les plaisirs, le cœur de mon frère se serait brisé si on lui eût refusé la liberté d'aller parcourir les montagnes. Mais pourquoi tarder encore de dire la vérité? Il mourut, et je le vis expirer sans pouvoir soutenir sa tête, toucher sa main défaillante, et la serrer quand elle fut glacée; vainement je redoublai mes efforts pour briser mes fers..... pour aller à lui. Il mourut..... et l'on ouvrit sa chaîne pour le déposer dans une fosse creusée dans la froide terre de notre cachot. Je demandai comme un bienfait que l'on portât au moins son corps dans un lieu où il fût exposé à la lumière

du jour. C'était peut-être une folle pensée; mais je m'imaginai soudain que l'ame libre de mon frère ne pourrait reposer dans une prison. J'aurais pu m'épargner d'inutiles prières; on me répondit par un froid sourire, ce fut là qu'on l'ensevelit. Une terre sans gazon recouvrit le corps de celui que nous avions tant aimé. Sa chaîne vide resta sur son tombeau...... digne monument d'une semblable mort!

VIII.

Mais lui, aussi notre favori..... jeune fleur qui depuis sa naissance fut l'objet de tous nos soins; l'image de notre mère par sa beauté, le bien-aimé de la famille; la pensée chérie de son père martyr, et ma dernière sollicitude; pour qui je cherchais à conserver ma vie, espérant rendre la sienne moins triste, et travailler à sa liberté; lui aussi, qui jusqu'alors avait conservé une gaîté naturelle ou inspirée, frappé enfin, languit de jour en jour et se flétrit comme une plante. Oh Dieu! il est effrayant, sous quelque forme que ce soit, de voir l'ame prendre son essor..... je l'ai vue s'échapper au milieu des flots de sang; je l'ai vue sur les flots se débattre avec un mouvement convulsif; j'ai vu la couche du crime dans le délire de sa dernière agonie: c'étaient là des spectacles d'horreur..... La mort de mon frère fut douloureuse sans aucun mélange de ces terreurs; ce fut une mort sûre, quoique lente: il s'éteignit si calme et si doux avec une langueur si touchante! Il ne versa point de larmes; mais, toujours tendre et généreux, il s'affligeait sur

ceux qu'il laissait après lui. Cependant le coloris de ses joues semblait défier la tombe : ce coloris s'évanouit comme le dernier rayon d'un arc-en-ciel. Ses yeux brillaient d'une lumière si vive, qu'ils éclairaient presque le cachot. Il ne laissa pas échapper une seule plainte, un seul soupir sur sa fin prématurée..... Il se plaisait à me rappeler des temps plus heureux; privé de toute espérance, il m'assurait qu'il en conservait encore pour relever les miennes; car, abattu, silencieux..... J'étais comme anéanti par la perte que j'allais faire, la perte la plus cruelle de toutes celles que je déplorais. Quand les soupirs, indices de la faiblesse de la nature, qu'il voulait étouffer, devinrent plus rares et plus pénibles, j'écoutai et je ne pus entendre..... j'appelai, car j'étais dans le délire de la terreur. Je savais qu'il n'y avait plus d'espoir; mais j'aurais voulu démentir ma juste douleur..... Je l'appelle, je crois entendre un son. Je fais un effort; je brise ma chaîne; je m'élance vers mon frère : il n'était plus! Seul je vivais ; seul je respirais encore l'air infect de notre obscure prison. Le destin venait de rompre le dernier et le plus cher des liens qui m'attachaient à la terre. Deux de mes frères étaient encore près de moi; mais l'un était enseveli au-dessous du sol humide que l'autre couvrait de son cadavre. Je saisis une main privée de mouvement; la mienne était aussi froide. Je n'avais plus la force de changer de place, mais je sentis que je vivais encore : sentiment qui nous exaspère, quand nous savons que ce que nous aimions ne revivra jamais. Je ne sais ce qui m'em-

pêcha de mourir : il ne me restait plus d'autre espérance terrestre ; mais la foi me défendait de me donner la mort.

IX.

Que m'arriva-t-il alors ? je ne le sais point, et je ne l'ai jamais su. Je devins d'abord insensible à tout ce qui m'entourait, à l'air, à la lumière, et même à l'obscurité. Je n'avais aucune pensée, aucun sentiment. J'étais comme une pierre au milieu des pierres de ma prison. Je m'ignorais moi-même. J'étais comme un rocher aride entouré de nuages ; car autour de moi tout était sombre et confus. Ce n'était pas la nuit, ce n'était pas le jour ; ce n'était pas même la lumière du cachot, si odieuse à mes yeux troublés ; c'était un vide absorbant l'espace, la fixité sans repos : il n'y avait plus pour moi ni étoiles, ni terre, ni temps, ni lois, ni changements, ni vertu, ni crime ; mais le silence, et un souffle insensible qui n'appartenait ni à la vie, ni à la mort ; une mer stagnante, sans clarté, sans bornes, silencieuse et immobile.

X.

Une lumière soudaine vint frapper mon esprit : un oiseau chantait, et interrompait ses chants pour les recommencer encore. C'était le son le plus doux que les oreilles des hommes aient jamais pu entendre. Mon cœur était pénétré de reconnaissance, mes yeux erraient çà et là avec une surprise agréable, et j'oubliai un moment ma misère. Mais, par degrés, mes sens reprirent leurs impressions accoutumées. Je revis le pavé et les murs de ma prison qui m'entouraient

comme auparavant. J'aperçus encore la clarté du soleil, qui s'insinuait encore par la fente du rocher. C'était là qu'était posé cet oiseau, aussi vif et plus familier que s'il eût été sur un arbre. Cet oiseau charmant avait des ailes couleur d'azur; sa chanson disait un million de choses, et semblait les adresser toutes à moi seul. Je n'avais jamais vu son pareil, je ne le retrouverai jamais. Comme moi il semblait tre privé d'un compagnon; mais il était bien moins affligé. Il était venu pour m'aimer au moment où personne au monde ne vivait pour m'aimer comme lui. Ses chants de réjouissance m'avaient ramené au sentiment et à la pensée. Je ne sais si, libre depuis peu, il s'était échappé de sa prison pour venir se reposer sur la mienne. Mais je sentais trop combien il est dur de perdre sa liberté pour désirer de te ravir la tienne..... oiseau charmant! ou peut-être était-ce un messager ailé du paradis, qui venait me visiter sous cette forme? Hélas! que Dieu me le pardonne; cette pensée me fit pleurer et sourire tout-à-la-fois: je m'imaginai que ce pouvait être l'ame de mon frère qui revenait près de moi: mais non, c'était une créature mortelle; car il s'envola. Mon frère m'aurait-il ainsi abandonné? m'aurait-il laissé doublement seul comme le cadavre dans son linceul mortuaire, seul comme un nuage isolé perdu dans un ciel serein, un nuage obscur qui ne devrait pas se montrer quand le ciel est pur et la terre riante?

XI.

Mon sort changea: mes gardiens devinrent plus com-

patissants. Je ne sais ce qui les rendit tels ; ils étaient endurcis par l'habitude des scènes de douleur..... Ma chaîne était brisée, mais on n'en réunit pas les anneaux ; j'eus la liberté de marcher dans ma prison. Je la parcourus dans tous les sens ; j'errais autour de chaque pilier : mais j'évitais soigneusement les tombeaux de mes frères ; car si dans ma promenade inattentive je pensais que mes pas profanaient le lieu de leur repos, mon sein était haletant, et mon cœur désolé se livrait à un aveugle désespoir.

XII.

Je creusai des échelons dans le mur. Ce n'était pas pour m'échapper de ma prison ; car la terre renfermait tout ce que j'avais aimé sous la forme humaine, et désormais l'univers n'aurait été pour moi qu'une prison plus spacieuse. Je n'avais ni fils, ni père, ni parent, ni compagnon de misère. Cette pensée me consolait ; la douleur avait égaré ma raison ; mais j'étais curieux de monter aux barreaux de ma fenêtre, et de reposer encore une fois ma vue sur ces montagnes que j'avais tant aimées.

XIII.

Je les revis ; elles étaient toujours les mêmes, elles n'étaient pas changées comme moi. Je vis sur leur sommet leur neige séculaire, le lac immense, et le cours du Rhône aux flots d'azur. J'entendis tomber les torrents dans le creux des rochers et à travers les buissons déracinés. J'aperçus dans le lointain les murailles blanches de la ville, et les voiles plus blanches

encore des barques flottantes. Plus loin une petite île[4] riante charmait ma vue, c'était la seule que je pusse voir; elle était couverte de verdure, et ne me paraissait pas plus grande que l'enceinte de ma prison. Des ruisseaux traversaient son terrain fertile, et sur leurs bords s'élevaient trois grands arbres dont la bise des montagnes balançait le feuillage. Elle était émaillée de fleurs embaumées. Les poissons se jouaient dans le lac auprès des murs du château. L'aigle traversait le ciel, porté sur l'aile du jeune ouragan; son vol ne m'avait jamais paru si rapide, et de nouveaux pleurs roulèrent dans mes yeux: je me sentis ému et j'aurais voulu n'avoir jamais abandonné ma chaîne. Quand je descendis dans ma prison, son obscurité retomba sur moi tel qu'un poids accablant. Ce fut pour moi comme une tombe récemment creusée qui se forme sur celui que nous avions tenté de sauver; cependant mes yeux, trop fatigués par le spectacle dont ils venaient de jouir, avaient presque besoin d'un semblable repos.

XIV.

Les mois, les jours, les années s'écoulèrent, mais je n'en tins pas compte. Je ne conservais plus l'espoir d'ouvrir encore mes yeux et de dissiper les ténèbres qui les couvraient. Enfin, des hommes vinrent pour me rendre la liberté. Je ne demandai pas pourquoi l'on brisait ma chaîne; je ne voulais pas savoir où l'on voulait me conduire. Il était indifférent pour moi d'être libre ou prisonnier. J'avais appris à aimer le désespoir. Aussi, quand on vint me délivrer, ces sombres murs

étaient devenus pour moi un ermitage que je regardais comme m'appartenant tout entier. J'étais prêt à verser des larmes, comme si l'on m'eût arraché une seconde fois du toit paternel. J'avais lié amitié avec les araignées de ma prison; j'aimais à observer dans l'obscurité leurs noirs tissus; j'aimais à voir les souris timides jouer au clair de la lune. Pourquoi aurais-je été moins sensible que ces animaux? Nous habitions le même lieu, j'étais leur roi et j'avais le pouvoir de les tuer; cependant, chose étrange! nous avions appris à vivre en paix. Oh! comme une longue habitude tend à nous rendre ce que nous sommes! J'étais familiarisé avec mes chaînes, je les aimais, et je reçus ma liberté en soupirant.

SONNET.

Rousseau, Voltaire, Gibbon, de Staël! ces noms sont dignes de ton rivage, ô Léman! et ton rivage est digne de ces noms. Si tu n'existais plus, ces noms illustres te rappelleraient à notre souvenir. A eux, comme à tous, tes bords parurent enchanteurs[5]: mais ils les ont rendus plus aimables; car, dans le cœur des mortels, les œuvres du génie consacrent les ruines habitées jadis par des sages ou par des héros. Mais graces à toi, lac de beauté, quand nous voguons doucement sur tes flots de cristal, combien nous devons sentir la noble ardeur de ce patriotisme fier des héritiers de l'immortalité et qui donne la réalité au souffle de la gloire!

FIN DU PRISONNIER DE CHILLON.

NOTES

DU PRISONNIER DE CHILLON.

« François de Bonnivard, fils de Louis de Bonnivard, originaire de Segnel et seigneur de Lunes, naquit en 1496; il fit ses études à Turin : en 1510, Jean-Aimé de Bonnivard, son oncle, lui résigna le prieuré de Saint-Victor, qui aboutissait aux murs de Genève, et qui formait un bénéfice considérable.

« Ce grand homme (Bonnivard mérite ce titre par la force de son ame, la droiture de son cœur, la noblesse de ses intentions, la sagesse de ses conseils, le courage de ses démarches, l'étendue de ses connaissances et la vivacité de son esprit); ce grand homme, qui excitera l'admiration de tous ceux qu'une vertu héroïque peut encore émouvoir, inspirera encore la plus vive reconnaissance dans le cœur des Genevois qui aiment Genève. Bonnivard en fut toujours un des plus fermes appuis : pour assurer la liberté de notre république, il ne craignit pas de perdre souvent la sienne, il oublia son repos, il méprisa ses richesses; il ne négligea rien pour affermir le bonheur d'une patrie qu'il honora de son choix : dès ce moment, il la chérit comme le plus zélé de ses citoyens. Il la servit avec l'intrépidité d'un héros, et il écrivit son histoire avec la naïveté d'un philosophe et la chaleur d'un patriote.

« Il dit, dans le commencement de son histoire de Genève, que, dès qu'il eut commencé de lire l'histoire des nations, il se sentit entraîné par son goût pour les républiques, dont il épousa toujours les intérêts; c'est ce goût pour la liberté qui lui fit sans doute adopter Genève pour patrie. Bonnivard,

encore jeune, s'annonça hautement comme le défenseur de Genève, contre le duc de Savoie et l'évêque.

« En 1519, Bonnivard devint le martyr de sa patrie : le duc de Savoie étant entré dans Genève avec cinq cents hommes, Bonnivard craignit le ressentiment du duc; il voulut se retirer à Fribourg pour en éviter les suites; mais il fut trahi par deux hommes qui l'accompagnaient et conduit par ordre du prince à Groler, où il resta prisonnier pendant deux ans. Bonnivard était malheureux dans ses voyages : comme ses malheurs n'avaient point ralenti son zèle pour Genève, il était toujours un ennemi redoutable pour ceux qui la menaçaient; et par conséquent, il devait être exposé à leurs coups. Il fut rencontré en 1530, sur le Jura, par des voleurs qui le dépouillèrent, et qui le mirent entre les mains du duc de Savoie : ce prince le fit enfermer dans le château de Chillon, où il resta sans être interrogé jusqu'en 1536 : il fut alors délivré par les Bernois, qui s'emparèrent du pays de Vaud.

« Bonnivard, en sortant de sa captivité, eut le plaisir de trouver Genève libre et réformée : la république s'empressa de lui témoigner sa reconnaissance, et de le dédommager des maux qu'il avait soufferts : elle le reçut bourgeois de la ville, au moins de juin 1536; elle lui donna la maison habitée autrefois par le vicaire général, et lui assigna une pension de deux cents écus d'or, tant qu'il séjournerait à Genève. Il fut admis dans le conseil des-deux-cents, en 1537.

« Bonnivard n'a pas fini d'être utile : après avoir travaillé à rendre Genève libre, il réussit à la rendre tolérante. Bonnivard engagea le conseil à accorder aux ecclésiastiques et aux paysans un temps suffisant pour examiner les propositions qu'on leur faisait; il réussit par ses douceurs : on prêche toujours le christianisme avec succès quand on le prêche avec charité.

« Bonnivard fut savant : ses manuscrits qui sont dans la bibliothèque publique, prouvent qu'il avait bien lu les auteurs classiques latins, et qu'il avait approfondi la théologie et l'his-

toire. Ce grand homme aimait les sciences, et il croyait qu'elles pouvaient faire la gloire de Genève; aussi il ne négligea rien pour les fixer dans cette ville naissante; en 1551, il donna sa bibliothèque au public: elle fut le commencement de notre bibliothèque publique; et ces livres sont en partie les rares et belles éditions du quinzième siècle, qu'on voit dans notre collection. Enfin, pendant la même année, ce bon patriote institua la république son héritière, à condition qu'elle emploierait ses biens à entretenir le collége dont on projetait la fondation.

« Il paraît que Bonnivard mourut en 1570; mais on ne peut l'assurer, parce qu'il y a une lacune dans le nécrologue, depuis le mois de juillet 1570 jusqu'en 1571. »

[2] Ludovico Sforza, et plusieurs autres..... On dit que la même chose est arrivée, mais non pas dans un aussi court espace de temps, à la reine Marie - Antoinette, épouse de Louis XVI. On assure que le chagrin comme la terreur blanchit subitement les cheveux; c'est sans doute au chagrin, et non pas à la crainte, que l'on doit attribuer le changement de couleur qui survint aux cheveux de Marie-Antoinette.

[3] Le château de Chillon est situé entre Clarens et Villeneuve; cette dernière ville est placée à une extrémité du lac de Genève; à gauche de Chillon est l'entrée du Rhône; et vis - à - vis sont les hauteurs de la Meillerie et la chaîne des Alpes au - dessus de Bovaret et de Saint - Gingo; derrière et très-près, il y a une colline sur laquelle coule un torrent. Le lac baigne les murs du château, et on s'est assuré, en le sondant, qu'il avait en cet endroit huit cents pieds de profondeur, mesure française. L'intérieur de Chillon contient des prisons dans lesquelles on enferma d'abord les premiers réformateurs, et ensuite les prisonniers d'état. On montre encore dans les murs d'une voûte, une poutre noircie par le temps, et sur laquelle les prisonniers étaient exécutés. Dans le souterrain de Chillon, il y a sept piliers, ou, pour mieux

dire, huit; ce huitième est à demi enfoncé dans l'épaisseur de la muraille. Quelques-uns de ces piliers portent des anneaux auxquels on attachait les chaînes des captifs. Sur le pavé existe encore la trace des pas de Bonnivard. Il resta plusieurs années dans ce souterrain.

C'est près du château de Chillon, que Julie tomba dans le lac en voulant sauver l'un de ses enfants : la révolution causée par cet accident, et la maladie qui en fut la suite, amenèrent la mort de l'amante de Saint-Preux.

Le château est très-vaste, on le voit de fort loin sur les bords du lac; ses murailles sont blanches.

4 Entre Villeneuve et l'entrée du Rhône dans le Léman, à peu de distance de Chillon, il y a une petite île, la seule que j'ai pu découvrir en parcourant le lac à diverses reprises, et dans toute sa circonférence. Elle contient quelques arbres, deux ou trois, tout au plus; elle a un aspect tout particulier à cause de son isolement et de son peu d'étendue.

Au moment où je composai ce poëme, je ne connaissais pas comme aujourd'hui l'histoire de Bonnivard; sans cela j'aurais tâché de la rendre digne de son courage et de sa vertu. On a dû trouver des détails assez circonstanciés sur la vie de cet homme célèbre, dans la note [1], qui se rapporte au sonnet sur Chillon; elle m'a été donnée par un citoyen de la république de Genève qui est toujours fier de la mémoire d'un homme dont les vertus furent dignes des plus beaux siècles de la liberté.

5 Ferney (Voltaire), Genève (Rousseau), Coppet (de Staël), Lausanne (Gibbon).

FIN DES NOTES DU PRISONNIER DE CHILLON.

LES LAMENTATIONS

DU TASSE.

PRÉFACE.

On conserve, dans la bibliothèque de Ferrare, les manuscrits originaux de la *Gierusalemme* du Tasse, du *Pastor fido* de Guarini, des lettres du Tasse, et d'une lettre du Titien à l'Arioste. On voit aussi à Ferrare l'écritoire, la chaise, la tombe et la maison de ce dernier. Mais comme l'infortune intéresse bien davantage la postérité, et très-peu les contemporains, la loge où le Tasse fut enfermé dans l'hôpital de Sainte-Anne, attire l'attention plutôt que la demeure ou le monument de l'Arioste..... Ce fut du moins l'effet que cette loge produisit sur moi. Il y a deux inscriptions, dont l'une est sur la porte extérieure, et l'autre sur la cellule même. Elles sont inutiles pour exciter la surprise et l'indignation du voyageur; Ferrare se détruit tous les jours et se dépeuple. Le château existe encore; et je vis la cour où Parisina et Hugo furent décapités, selon les annales de Gibbon.

LES LAMENTATIONS
DU TASSE.

I.

Que le temps s'écoule avec lenteur! quelle épreuve pour le corps débile et pour l'ame fière d'un enfant des muses, de supporter de longues années de calomnie, de souffrance et d'outrage; de se voir accusé de folie, et plongé dans la solitude d'un cachot! O cruelles angoisses d'un cœur que dévore la soif impatiente de la lumière et de l'air pur des cieux! Porte abhorrée, à jamais fermée sur moi, dont l'ombre hideuse obscurcit les rayons du soleil, et vient tomber sur ma prunelle tremblante avec une sensation de pesanteur et de tristesse! Le démon de la captivité veille avec un rire moqueur devant ces noirs barreaux qui ne laissent parvenir jusqu'à moi qu'un jour lugubre, et ce pain long-temps amer qu'on daigne accorder au prisonnier délaissé! Mais enfin, étendu comme une bête féroce dans la cage devenue mon repaire forcé, et qui peut-être sera mon tombeau, je puis nourrir ma sombre mélancolie! Voilà le sort fatal qui me mine peu-à-peu; mais je dois le supporter. Je ne



me suis point abaissé jusqu'au désespoir ; j'ai résisté avec courage à mes douleurs ; j'ai su me donner des ailes pour m'échapper du cercle étroit de mon donjon, et aller arracher le saint sépulcre aux infidèles. Je me suis transporté avec délices au milieu d'une armée de héros ; inspiré par un sujet religieux, mon génie a plané sur la Palestine ; j'ai chanté la guerre sacrée, entreprise en l'honneur de Dieu, qui guida lui-même les chrétiens, et qui a daigné fortifier du haut des cieux mon corps et mon ame. Pour obtenir de ce Dieu sauveur que les maux que j'endure servissent d'expiation à mes fautes, j'ai employé le temps de ma captivité à célébrer la conquête de Solyme et l'armée pieuse qui alla adorer le Christ sur son tombeau.

II.

Mais il est terminé cet ouvrage plein de charmes ! consolation fidèle de mes années de malheur ! si j'efface tes derniers vers par mes larmes, qu'on sache que mes chagrins n'ont pu m'en arracher une seule : mais toi, enfant de mon imagination, qui fus toujours à mes côtés me souriant sans cesse, et m'entraînant dans un doux oubli de moi-même, tu me quittes, tous mes plaisirs finissent avec toi ; je pleure, et mon cœur gémit de ce dernier coup porté à un roseau déja brisé. Que me restera-t-il ? Comment supporter les douleurs qui me menacent encore ? Je l'ignore ; mais c'est à l'énergie naturelle de mon ame que je dois demander de nouvelles consolations ; mon ame n'est point abattue, car elle n'a point senti le remords et

ne peut le connaître : on veut que je sois insensé ; et pourquoi ? O Léonore ! ne répondras-tu pas ? Mon cœur était sans doute en délire quand il osa élever son amour jusqu'à une mortelle placée dans un si haut rang ; mais ma folie n'est point une folie de l'esprit : je reconnus ma témérité, et je ne sens pas moins mon châtiment, pour l'endurer sans faiblesse : tu étais belle et je n'étais point aveugle, voilà le crime qui m'a arraché du milieu des hommes. Mais qu'ils me prodiguent l'outrage et les tourments, mon cœur sait encore multiplier ton image. L'amour heureux s'éteint lui-même dans la jouissance. Les malheureux sont les amants fidèles ; leur destinée est de voir anéantir tous leurs sentiments, excepté un seul, et toutes les passions se confondre dans leur amour, comme des fleuves qui iraient grossir les eaux d'un océan sans fond et sans rivage.

III.

Mais qu'entends-je au-dessus de moi ! c'est le cri furieux et prolongé de ceux dont l'esprit et le corps sont également captifs. J'entends le fouet qui les déchire, leurs hurlements qui redoublent, et leurs blasphèmes à demi articulés. Il est ici des hommes qui, égarés par une frénésie pire que celle des malheureux qu'ils tourmentent, se plaisent à les irriter, obscurcissent encore, par d'inutiles tortures, la faible lumière qui reste à ces esprits épuisés, lorsque leur tyrannique volonté trouve son plaisir à faire le mal. Voilà les bourreaux et les victimes avec qui je suis

classé ; c'est au milieu de ces cris affreux et d'un tel spectacle, que j'ai passé de longues années, et que ma vie peut finir! Eh bien! soit, je pourrai alors goûter le repos.

IV.

J'ai été patient, je veux l'être encore; j'avais oublié la moitié de ce que je voulais oublier; mais le souvenir se réveille dans mon cœur...... Hélas! que ne puis-je tout oublier comme on m'oublie moi-même! N'éprouverai-je aucun ressentiment contre ceux qui m'ont donné pour demeure ce vaste réceptacle de tant de douleurs? Ici le rire n'est plus la gaîté, la pensée n'est plus le produit de l'esprit. Les mots ne sont plus une langue; les hommes eux-mêmes ne sont plus des hommes; les cris répondent aux menaces, les sanglots aux coups: chacun est torturé dans son enfer séparé; car nous sommes une foule dans notre solitude, et chacun de nous est isolé par un mur dont l'écho répète les paroles, sans suite, de la folie: tous peuvent s'entendre; aucun ne peut comprendre les plaintes de son voisin; excepté un seul, le plus misérable de tous, qui n'était point fait pour être confondu avec eux, ni enchaîné entre des malades et des insensés. N'éprouverai-je aucun ressentiment contre ceux qui m'ont placé ici, qui m'ont dégradé dans l'esprit des hommes, qui ont voulu me priver du mien, détruire le bonheur de ma vie au milieu de ma carrière, et calomnier mes pensées comme des choses à fuir et à redouter? Ne serais-je pas bien aise de leur

rendre ces angoisses, et de leur apprendre le cri étouffé de la douleur; de leur faire sentir ce qu'il en coûte pour être calme, et la froide misère qui déjoue notre stoïcisme triomphant ?.... Non! trop fier pour chercher la vengeance, j'ai pardonné aux princes leurs outrages, et je voudrais mourir. Oui, sœur de mon souverain! c'est pour toi que j'arrache de mon cœur toutes pensées amères : elles ne doivent point rester dans un lieu que tu habites. Ton frère hait..... moi, je ne puis haïr : tu ne connais pas la pitié, mais je ne puis connaître l'oubli.

V.

Vois un amour qui ne sait point se désespérer, mais qui, ardent encore, est mon plus cher espoir, la meilleure partie de moi-même; il demeure renfermé profondément dans mon cœur silencieux ainsi que la foudre au milieu du nuage qui la recèle dans ses tournoyantes vapeurs, comme dans un sombre linceul, jusqu'à ce qu'il crève et laisse échapper le trait brûlant du ciel. C'est ainsi qu'au choc électrique de ton nom ma pensée rapide éclate dans tout mon être; et, pendant quelques instants, tous les objets voltigent autour de moi tels qu'ils furent jadis..... Ils s'évanouissent..... je redeviens le même.

Cependant mon amour s'accrut sans ambition; je connaissais ton rang et le mien, et je n'ignorais pas qu'une princesse ne peut être l'amante d'un poète: mes lèvres, mes soupirs, ne trahirent point ma flamme: elle se suffisait à elle-même. Elle était sa propre ré-

compense; et, si mes yeux la révélèrent, ils furent, hélas! punis par le silence des tiens. Ai-je jamais hasardé une plainte? Tu étais pour moi une relique sacrée enfermée dans une châsse de cristal, que j'adorais à une respectueuse distance, et baisant avec humilité la terre d'alentour. Ce n'était pas une princesse que j'adorais en toi; mais l'amour t'avait revêtue de gloire; il avait répandu dans tes traits une beauté qui faisait naître la crainte, ou plutôt ce respect religieux qu'inspirerait un habitant du ciel. Dans cette douce sévérité, il y avait quelque chose qui surpassait la douceur elle-même; je ne sais comment, mais ton génie maîtrisait le mien, mon étoile pâlissait devant la tienne..... Si c'était une présomption que d'aimer ainsi sans dessein, cette triste fatalité m'a coûté cher; mais je t'aime encore, et sans toi je serais en effet devenu digne de cette cellule qui m'humilie. Le même amour qui m'a chargé de ces chaînes, rend plus légers de moitié leurs anneaux : le poids qui reste est lourd encore; mais l'amour m'a donné la force de le supporter; graces à lui, je tourne vers toi mon cœur, que rien ne peut distraire, et je triomphe des tourments dont une persécution ingénieuse veut m'accabler.

VI.

Pourrait-on s'en étonner?.... Depuis ma naissance mon ame connut l'ivresse de l'amour, qui s'incorporait, se mêlait à tout ce que je voyais sur la terre : je faisais des idoles de tous les objets inanimés : les

fleurs sauvages et solitaires, les rochers où elles croissaient, devenaient pour moi un paradis où je m'étendais sous l'ombrage mobile des arbres : je passais de longues heures à rêver, malgré ceux qui m'en faisaient un reproche. Les sages vieillards balançaient leurs têtes blanches en me regardant: ils disaient que c'était ainsi qu'étaient faits les hommes destinés au malheur ; qu'un enfant si oisif finirait mal, et qu'il fallait le châtier pour toute leçon. Alors ils me frappaient: je ne pleurais pas, mais je les maudissais au fond de mon cœur ; et, retournant à ma solitude, je pleurais dès que j'étais seul, pour me livrer ensuite de nouveau à ces visions qui naissent sans sommeil. Avec l'âge, je sentis peu-à-peu mon ame palpiter par le sentiment confus d'un trouble étranger et d'une peine qui n'était pas sans douceur; tout mon cœur s'exhalait dans un seul besoin indéfini et vague, jusqu'au jour où je trouvai l'objet que je cherchais..... Cet objet, c'était toi. Dès ce moment je perdis mon être, qui s'absorba tout entier dans le tien! Le monde disparut..... Tu anéantis toute la terre pour moi.

VII.

J'aimais la solitude..... mais je ne me doutais point que je passerais, je ne sais quel temps de ma vie, sevré de toute communication avec l'espèce humaine, si ce n'est avec des insensés et avec leurs tyrans. Si je leur avais ressemblé, il y a déja plusieurs années que mon ame, corrompue comme la leur, m'eût fait descendre

dans la tombe; mais qui m'a vu dans les convulsions? qui m'a entendu délirer?

Peut-être dans une pareille cellule nous souffrons plus que le matelot qu'un naufrage jete sur une plage déserte. Le monde est devant lui..... Il est tout entier pour moi dans cet étroit cachot, qui contient à peine deux fois l'espace qu'on accordera à mon cercueil. Le matelot est sûr de périr; mais il peut lever les yeux et maudire le ciel par son regard..... Je ne lèverai point les miens pour lui adresser un tel reproche, quoique la voûte de mon cachot soit comme un nuage entre le ciel et moi.

VIII.

Cependant je sens parfois mon esprit décliner avec la conscience de sa ruine...... Je vois des lumières inaccoutumées briller sur les murs de mon cachot; parfois un étrange démon me tourmente par d'importunes idées; je sens ces petites douleurs que méprise l'homme sain et libre, mais bien cruelles pour l'infortuné qui souffre depuis si long-temps; j'éprouve la maladie du cœur, l'incommodité d'une étroite prison, et tout ce qui peut abattre l'ame et l'avilir. Je croyais n'avoir que des hommes pour ennemis; mais des esprits ont pu se liguer avec eux, alors que la terre m'abandonne, et que le ciel m'oublie. Les mauvais génies profitent peut-être du moment où je suis privé de toute défense pour me tenter plus sûrement, et pour triompher de la créature épuisée qu'ils attaquent. Pourquoi mon ame est-elle éprouvée dans

cette fournaise comme l'acier dans le feu? serait-ce parce que j'aimai?.... oui, j'ai senti l'amour pour une femme qu'on ne peut voir sans l'adorer, à moins d'être au-dessus ou au-dessous d'un mortel.

IX.

Je sentais vivement jadis.... Ce temps n'est plus. De dures cicatrices se sont formées sur mes plaies.... Autrement j'aurais brisé ma tête contre ces barreaux, en voyant les rayons du soleil les traverser comme pour insulter à mes malheurs! Ah! si je puis supporter si long-temps tout ce que je viens de dire et tout ce que le langage des hommes ne saurait exprimer, c'est que je ne veux point mourir, et sanctionner par ce suicide l'absurde accusation qui m'a conduit ici.....Je ne veux point attacher la honte à ma mémoire, et, mettant le sceau à la sentence que mes ennemis ont prononcée contre moi, chercher l'outrageante pitié qu'on accorde au nom d'un insensé; ce nom sera immortel: je ferai de ma cellule un temple que les nations à venir visiteront à cause de moi. Et toi, Ferrare, lorsqu'un jour tu ne seras plus la demeure de tes princes, et que tu verras tes foyers déserts et tes palais tomber en ruines, le laurier d'un poète sera ton unique couronne, et sa prison ta plus grande gloire, alors que les étrangers verront avec surprise la solitude de tes remparts. Et toi, Léonore! toi qui avais honte d'être aimée par un homme tel que moi; toi qui rougissais d'apprendre que tu inspirais de l'amour à d'autres qu'à des monarques; va, dis à ton

frère que mon cœur a résisté à l'épuisement de ma douleur et de ma longue captivité, peut-être même à un peu de cette folie dont il voudrait me voir atteint; dis-lui que du fond de cet antre dont l'infection se communique à l'ame, mon cœur t'adore toujours; et ajoute que, lorsqu'on aura abandonné les palais qui protégent les heures joyeuses de ses banquets, de ses danses et de ses fêtes, cette cellule sera un lieu consacré.

Mais toi, lorsque tout ce qui t'entoure du charme magique de la naissance et de la beauté ne sera plus, tu auras une moitié du laurier qui ombragera ma tombe. Aucune puissance ne saurait séparer nos noms après le trépas, comme aucune ne peut t'arracher de mon cœur pendant la vie. Oui, Léonore! ce sera notre destinée d'être réunis à jamais..... mais trop tard! (*)

(*) Voyez les strophes sur Ferrare et le Tasse, dans le quatrième chant de Childe-Harold.

FIN DES LAMENTATIONS DU TASSE.

LE TOMBEAU
DE CHURCHILL.

LE TOMBEAU

DE CHURCHILL,

FAIT LITTÉRAL.

J'ÉTAIS près de la tombe de celui qui fut l'astre d'une saison; je vis le plus humble de tous les monuments, et je n'en contemplais pas avec moins de respect et de douleur ce gazon négligé et cette pierre funéraire qui ne portait pas un nom plus facile à distinguer que les noms inconnus que personne ne cherchait à lire alentour : je demandai au jardinier de cette terre pour quel motif les étrangers interrogeaient sa mémoire sur ce tombeau, de préférence à tous ceux qu'un demi-siècle avait rassemblés dans ce lieu.

Il me répondit :

« Ma foi, j'ignore pourquoi des voyageurs viennent si souvent ici en pélerinage; cet homme mourut avant que je fusse entré en fonction, et ce n'est pas moi qui ai creusé ce tombeau. »

Est-ce donc là tout? pensai-je..... Et nous déchirons le voile de l'immortalité! et nous ambitionnons je ne sais trop quels honneurs et quel éclat dans les âges à venir, pour essuyer cet affront! et cela sitôt et si malheureusement!

Pendant que je m'adressais ces questions, l'architecte de tous ceux que nous foulons aux pieds (car la terre n'est qu'un tombeau) essaya d'extraire quelque souvenir de la poussière dont le mélange pourrait embarrasser un Newton même, si ce n'était que toute vie doit finir par une autre que nous rêvons : il découvrit pour ainsi dire quelques rayons d'un ancien soleil et me dit :

« Je crois que l'homme dont vous parlez, et qui est enseveli dans cette tombe, était un fameux écrivain de son temps; voilà pourquoi les voyageurs se détournent de leur route pour lui rendre honneur.... et me donner à moi tout ce qu'il plaira à votre seigneurie. »

Satisfait de ces paroles, je tirai de ma poche avare quelques pièces d'argent que je remis à cet homme, comme si je l'eusse fait à regret, quoique je n'eusse pas pu m'en dispenser sans mal agir..... vous souriez, je le vois, profanes! parce que j'ai la simplicité de vous dire franchement la vérité..... C'est vous qui prêtez à rire et non pas moi..... car je méditai profondément, avec un œil attendri, l'homélie naturelle de ce vieux fossoyeur; j'y trouvai à-la-fois l'obscurité et la renommée, la gloire et le néant d'un nom.

NOTE DU TRADUCTEUR.

On a remarqué que lord Byron, sans cesser d'être original, imite quelquefois la manière et le style de ses contemporains.

Il est impossible de lire *le Prisonnier de Chillon* sans y trouver plusieurs passages qui rappellent Wordsworth. Les ténèbres ont toute la métaphysique mystérieuse de Coleridge. Ici le modèle de lord Byron semble avoir été tiré de Southey, dans ses *Églogues anglaises*, où des vérités morales sont exprimées avec une franchise de langage d'une bizarrerie piquante. Le tombeau de Churchill cependant aurait pu exciter dans l'auteur de *Childe-Harold* des souvenirs plus profonds. Si ces deux poètes différaient de génie, il y a de l'analogie entre leurs caractères et leur histoire.

MAZEPPA.

AVANT-PROPOS.

« Celui qui remplissait alors cette place était un gentilhomme polonais, nommé Mazeppa, né dans le palatinat de Podolie; il avait été page de Jean Casimir, et avait pris à la cour quelque teinture des belles-lettres.

« Une intrigue qu'il eut dans sa jeunesse avec la femme d'un gentilhomme polonais ayant été découverte, le mari le fit lier tout nu sur un cheval farouche, et le laissa aller dans cet état. Le cheval, qui était du pays de l'Ukraine, y retourna, et y porta Mazeppa demi-mort de fatigue et de faim. Quelques paysans le secoururent: il resta longtemps parmi eux, et se signala dans plusieurs courses contre les Tartares. La supériorité de ses lumières lui donna une grande considération parmi les Cosaques: sa réputation, s'augmentant de jour en jour, obligea le Czar à le faire prince de l'Ukraine. »

Voltaire, hist. de Charles xii, p. 273, t. 5, édit. de Desoer.

« Le roi, fuyant et poursuivi, eut son cheval tué sous lui; le colonel Giéta, blessé et perdant tout

son sang, lui donna le sien. Ainsi on remit deux fois à cheval, dans sa fuite, ce conquérant qui n'avait pu y monter pendant la bataille.»

VOLTAIRE, hist. de Charles XII, p. 283.

«Le roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le carrosse où il était se rompit dans sa marche; on le remit à cheval. Pour comble de disgraces, il s'égara pendant la nuit dans un bois: là, son courage ne pouvant plus suppléer à ses forces épuisées, les douleurs de sa blessure devenues plus insupportables par la fatigue, son cheval étant tombé de lassitude, il se coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les vainqueurs qui le cherchaient de tous côtés.»

VOLTAIRE, hist. de Charles XII, p. 284.

MAZEPPA.

I.

Ce fut dans les plaines de Pultawa, qu'abandonné de la fortune, le roi de Suède vit son armée en déroute et ses plus vaillants soldats égorgés autour de lui. Le pouvoir et la gloire, divinités inconstantes, comme les hommes qui les adorent, ont passé du côté du czar victorieux, et les remparts de Moscou sont délivrés.

Un jour viendra, plus terrible et plus mémorable, où ses tours embrasées éclaireront la honte et la défaite d'un ennemi plus fameux et plus redouté; et seront témoins d'une déroute plus complète encore, d'un coup plus fatal qui foudroiera un conquérant et ses soldats étonnés.

II.

Tel est le hasard des batailles : blessé, couvert de son sang et de celui des braves qui se sont dévoués par milliers pour protéger la fuite de leur roi, Charles traverse en fugitif les campagnes et les rivières. Aucun des siens n'élève la voix pour reprocher à l'ambition son orgueil humilié, alors que la vérité aurait pu parler librement au pouvoir.

Le cheval de Charles est tué : Giéta lui donne le sien et va mourir l'esclave des Russes. Pendant plusieurs lieues, ce nouveau coursier soutient bien la fatigue; mais il tombe enfin de lassitude. C'est au milieu d'une forêt dont les profondes ténèbres ne sont éclairées que par les feux épars des sentinelles, et par ceux qui servent de signaux aux ennemis qui l'entourent; c'est là qu'il faut qu'un roi étende sur la terre nue ses membres harassés de fatigue. Sont-ce là les lauriers et le lit de repos pour lesquels les nations s'arment et s'égorgent?

On dépose le monarque au pied d'un arbre : il est épuisé par le combat et les marches forcées; ses blessures sont douloureuses, ses membres roidis; la nuit est sombre et froide; l'agitation de la fièvre défend au sommeil de lui accorder un repos passager. Cependant Charles supporte sa disgrace en roi. Dans l'excès de son infortune, il sait vaincre toutes ses douleurs et leur imposer silence, maître de lui-même, comme il fut jadis maître des nations.

III.

Ses généraux sont avec lui..... hélas! quelques-uns seulement, depuis que le désastre d'une seule journée a bien diminué leur nombre; mais du moins ils sont morts en braves et en chevaliers. Ceux qui survivent, tristes et silencieux, sont étendus aux côtés du monarque et auprès de leurs chevaux; car le danger rend égaux l'homme et la brute, compagnons dans leur malheur. Parmi eux, Mazeppa, hetman de l'Ukraine

guerrier plein de sang-froid et de courage, prépare sa couche sous un chêne antique; lui-même est aussi robuste et presque aussi vieux que ce roi de la forêt; mais d'abord, quoique exténué par les travaux de ces jours de fatigue, le prince des Cosaques panse son coursier, lui prépare un lit de feuillage, passe une main caressante sur sa croupe et sa crinière, relâche sa sangle et lui ôte la bride. Il se réjouit de le voir brouter quelques touffes de gazon, car jusqu'alors il avait craint que l'animal harassé refusât une nourriture humide de la rosée de la nuit; mais le coursier était aussi robuste que le maître, et s'inquiétait peu, comme lui, d'un repas trop frugal ou d'un abri trop rude. Rapide comme le vent, fier, mais docile, il obéissait à tous ses désirs; élevé comme ceux des Tartares, il entendait sa voix, le reconnaissait au milieu d'une foule; et dans les ténèbres d'une nuit sans étoiles, depuis le coucher du soleil jusqu'à l'aurore, il eût suivi son cavalier comme un faon timide.

IV.

Mazeppa songe ensuite à lui-même. Il étend son manteau sur la terre, il pose sa lance contre le tronc du chêne, examine si ses armes sont en bon état, si la poudre remplit encore le bassinet de sa carabine. Il fixe la pierre dans la platine détendue; et, après avoir donné un dernier coup d'œil à la garde et au fourreau de son sabre, il tire de son havre-sac une nourriture frugale, et offre au roi et à ses compa-

gnons de la partager avec lui, moins embarrassé que ne le seraient des courtisans dans un banquet somptueux. Charles accepte en souriant pour affecter encore plus de gaîté et paraître au-dessus de ses blessures et de sa mauvaise fortune.

« Mazeppa, lui dit-il, si tous mes guerriers, vaillants et audacieux comme toi, peuvent se vanter de t'avoir égalé dans les escarmouches, les marches forcées, et à la tête des fourrageurs, je dois dire que, depuis Alexandre, jamais la terre n'a vu un couple aussi bien assorti que toi et ton Bucéphale. Toute la gloire des cavaliers de la Scythie s'éclipse devant la tienne, pour qui t'a vu galoper à travers les champs et les fleuves. »

« Maudite soit l'école où j'appris à monter à cheval! répondit Mazeppa. »

« ..... Et pourquoi, reprit Charles, puisque tu y es devenu si habile? »

« Ah! dit l'hetman, ce serait une longue histoire, et nous avons encore plus d'une lieue à faire et plus d'un coup de sabre à donner avant que nos coursiers puissent brouter en paix sur les rives du Borysthène, malgré les ennemis qui sont dix contre un. Sire, vous avez besoin de repos, et je vais servir de sentinelle à votre troupe. »

« Non, dit le roi, je veux que tu me contes ton histoire! Qui sait? Peut-être me donnera-t-elle le sommeil que mes yeux appellent en vain. »

V.

« Eh bien! sire, dans cet espoir, poursuivit Mazeppa, je vais essayer de réveiller ma mémoire de soixante et dix ans. J'avais vingt ans, je crois; oui, vingt ans; c'était Casimir qui gouvernait la Pologne, et six printemps s'étaient écoulés depuis que j'avais été reçu au nombre de ses pages. C'était un monarque savant que Jean Casimir, et tout l'opposé de votre majesté : il ne faisait point la guerre, ne gagnait pas des royaumes pour les perdre ensuite, et (sauf les débats de la diète de Varsovie) il régnait dans le plus oisif repos. Non qu'il ne connût quelques soucis : il aimait les muses et les belles; les unes et les autres sont si revêches, qu'il regrettait parfois de n'être pas dans les camps; mais sa mauvaise humeur une fois passée, il prenait une autre maîtresse ou un livre nouveau. C'était son goût de donner des fêtes splendides; tout Varsovie accourait pour admirer la magnificence de sa cour, les parures somptueuses de ses dames, et les habits brodés de ses courtisans. Casimir était le Salomon Polonais : ainsi le célébraient tous les poëtes, excepté un seul, qui, n'ayant point de pension, fit une satire et se vanta de ne pas savoir flatter. C'était enfin une cour où l'on ne voyait que fêtes, carrousels, et où tous les courtisans se mêlaient de faire des vers; moi-même, un jour, je m'avisai de rimer et de signer mes élégies, l'*infortuné Tircis*.

VI.

Il y avait un certain comte palatin, d'une naissance illustre, riche comme une mine de sel ou d'argent[1]; et fier, vous le croirez sans peine, comme s'il eût été le fils d'un dieu. Sa noblesse était si relevée, et il avait de si grandes richesses, que peu de seigneurs pouvaient lui être comparés; mais il se complaisait tellement à contempler ses trésors, et à feuilleter ses antiques parchemins, qu'il en perdit presque la tête, jusqu'à s'imaginer que tout leur mérite venait de lui. Sa femme n'était pas de son avis : plus jeune de trente ans que son époux, elle se lassait chaque jour davantage de son autorité; et après des désirs quelque temps cachés, des espérances, des craintes, quelques larmes d'adieux à la vertu, et un ou deux rêves agités, les œillades de la jeunesse de Varsovie, les sérénades et les bals amenèrent peu à peu, selon l'usage, ces heureux accidents qui attendrissent les dames les plus froides : monseigneur le palatin ajouta à ses titres ceux qu'on dit être des passe-ports pour le ciel. Mais il est bien étrange que ce soient les hommes qui y ont le plus de droits, qui s'en vantent le moins volontiers.

VII.

J'étais dans ce temps-là un joli page : à soixante-dix ans il doit m'être permis de dire qu'au printemps

[1] Cette comparaison sera peut-être excusée dans la bouche d'un habitant de la Pologne, pays dont la principale richesse consiste en mines de sel.

de ma vie il y avait peu d'hommes mûrs et de jeunes galants, roturiers ou chevaliers, qui pussent me le disputer dans l'art de plaire. J'avais la force, la jeunesse, la gaîté, un visage bien différent de celui que vous me voyez; il était aussi gracieux alors qu'il est aujourd'hui sauvage. Les années, les soucis et les travaux de la guerre ont ridé mon front et endurci mon ame : ah! que ceux qui m'ont vu jadis auraient peine à me reconnaître! ce changement s'est opéré en moi long-temps avant que la vieillesse se soit plue à sillonner mes traits; car si ma force, mon courage et mon audace avaient décliné, je ne serais pas, à l'heure qu'il est, à vous faire de contes sous un chêne, sans autre abri qu'un ciel sans étoiles.

Mais je poursuis : la beauté de Thérèse..... il me semble la voir passer devant moi à côté de ce châtaignier, tant son souvenir est encore présent à mon cœur!

Je ne puis trouver cependant des mots pour vous peindre sa taille gracieuse : elle avait cet œil noir des beautés asiatiques, que le voisinage de la Turquie donne à nos Polonaises; mais il s'en échappait une douce lumière semblable aux premiers rayons de la lune nouvelle : respirant l'amour, langoureux et vifs tout ensemble, ses regards rappelaient ceux de ces saints martyrs qui, en expirant sur le chevalet, levaient au ciel leurs yeux ravis, comme si c'était une volupté pour eux de mourir. Je comparais souvent son front serein à la surface d'un lac limpide, doré par les rayons du soleil; ses vagues n'osent pas faire entendre

un murmure, et le ciel aime à se mirer dans son cristal. L'incarnat de ses joues, ses lèvres vermeilles... mais que dirai-je de plus? je l'aimais alors, je l'aime encore; dans des cœurs tels que le mien, l'amour ne connaît que les extrêmes. Ces cœurs aiment à jamais, et l'ombre vaine du passé suit Mazeppa jusque dans sa vieillesse.

VIII.

Je vis Thérèse, je soupirai. Thérèse ne parla pas, et cependant elle me répondit : il est mille gestes, mille regards que nous voyons, que nous entendons, mais que nous ne pouvons définir. Ce sont les étincelles involontaires de la pensée, qui s'échappent d'une ame embrasée par l'amour, et établissent entre deux amants un commerce étrange et mystérieux : ce sont les anneaux de la chaîne brûlante qui réunit, presque malgré eux, deux jeunes cœurs, et qui, comme le métal électrique, sert de conducteur à leurs feux mutuels.

Je la vis, et je soupirai..... je pleurais mon amour loin d'elle, et ma timidité m'empêchait de l'aborder. Enfin, je lui fus présenté, et nous pûmes de temps en temps nous entretenir sans éveiller le soupçon. Combien de fois je sentais près d'elle le désir de lui faire un doux aveu! combien de fois j'en formai le projet! les paroles expiraient sur mes lèvres tremblantes. Un jour enfin..... il est un jeu frivole qui sert à passer le temps..... j'en ai oublié le nom; mais Thérèse et moi nous y jouâmes un jour ensemble, je ne

sais par quel hasard : je m'inquiétais peu de perdre ; c'était assez pour moi d'être si près d'elle, d'entendre, de voir celle que j'aimais si tendrement. Je l'observais comme une sentinelle inquiète ; (puisse la nôtre être aussi vigilante cette nuit !) Thérèse était pensive ; elle oubliait qu'elle jouait, cessait de se réjouir ou de s'affliger des diverses chances de la fortune ; et cependant elle continuait de jouer, comme si une volonté secrète l'attachait près de moi plutôt que le désir de gagner. Une pensée vint éclairer mon esprit comme un trait de lumière : je crus lire dans ses regards quelque chose qui me disait qu'elle ne me condamnerait pas à mourir de désespoir ; et soudain je me déclare en balbutiant encore : mon peu d'éloquence ne m'empêcha pas d'être écouté ; et c'est assez ; la femme qui écoute une première fois écoutera une seconde ; son cœur n'est pas de glace, et l'on peut appeler encore de son premier refus.

IX.

J'aimais et j'étais payé de retour. On dit, sire, que votre majesté n'a jamais connu ces douces faiblesses : si cela est vrai, j'abrégerai l'histoire de mes peines et de mon bonheur ; elle vous paraîtrait aussi absurde qu'inutile : mais tous les hommes ne sont pas nés pour régner sur leurs passions comme vous régnez vous-même sur elles et sur les peuples. Pour moi, je suis, ou plutôt j'étais un prince, le chef de plusieurs milliers de soldats, que je pouvais conduire aux plus terribles dangers ; mais je n'ai jamais pu me vanter

d'avoir sur moi-même l'empire que j'avais sur les autres.

Aimable destinée que celle d'un amant heureux! hélas! son bonheur se convertit tôt ou tard en infortune! Je voyais Thérèse en secret, et l'heure des rendez-vous arrivait toujours trop lentement au gré de ma vive impatience. Les jours, les nuits n'étaient rien: je n'estimais que cette heure charmante; hélas! je n'en ai plus connu de semblables! je donnerais toute l'Ukraine pour une heure comme celle-là : je donnerais toute ma gloire pour être encore le page, l'heureux page qui ne régnait que sur un cœur, qui n'avait que son épée, et dont tous les trésors étaient les dons de la nature, la jeunesse et la santé.

Heure mystérieuse de nos rendez-vous! on dit que le secret en augmente le charme : pour moi, je l'ignore; mais j'aurais sacrifié ma vie pour pouvoir une seule fois donner à Thérèse le nom de mon épouse à la face de la terre et du ciel, car je gémissais souvent de ne la voir qu'à la dérobée.

X.

Mille regards espionnent les amants : tous les yeux de la curiosité étaient ouverts sur nous. Le diable devrait bien être moins sévère pour les amoureux larcins! Le diable!..... j'ai regret de m'en prendre à lui : je devrais plutôt accuser quelque saint de mauvaise humeur, qui prit plaisir à décharger sa bile sur nous. Une belle nuit, des gens payés pour nous épier nous surprennent et s'emparent de moi.

Le comte écumait de rage. J'étais sans armes; mais avec mon épée, armé même de pied en cap, qu'aurais-je pu faire contre le nombre? Nous étions près de son château, loin de la ville et de tout secours; et le jour commençait à peine. « Voici, me disais-je, le dernier soleil que je verrai; voici ma dernière heure. » Pendant qu'on me conduisait au château, je me recommandai à la bonne Vierge; je pensai à deux ou trois saints, et je me résignai à mon sort. Je n'ai jamais su ce que devint ma Thérèse, nous avons depuis vécu bien éloignés l'un de l'autre.

Le comte palatin, comme vous vous l'imaginez, n'était pas tendre dans sa colère; et ici il n'avait pas tort d'être furieux; mais ce qui le désespérait surtout, c'était la peur que l'accident qui lui arrivait ne fît déroger sa postérité. Il ne pouvait se persuader qu'un tel outrage eût été fait à ses nobles écussons; lui qui se regardait comme le plus noble de sa famille, et qui se croyait le premier des hommes, se figurait qu'il le devait être aux yeux de tous, et surtout aux miens. « Par la mort! un petit page! » Un roi peut-être l'eût réconcilié avec sa mésaventure; mais un page!..... Je ne puis vous peindre sa fureur : je n'en sentis que trop les effets.

XI.

Qu'on amène le cheval, s'écria-t-il. Le cheval est amené. C'était vraiment un noble coursier, né dans le pays de l'Ukraine, et dont les membres paraissaient doués de toute la vivacité de la pensée; mais encore

sauvage, aussi sauvage que le daim des forêts : il n'avait été pris que depuis un jour, et n'avait jamais senti l'éperon ni le mors. Cet enfant du désert fut conduit devant moi, la crinière hérissée, résistant fièrement, et couvert de l'écume de la colère et de la terreur. Ces mercenaires m'attachent sur son dos par plusieurs liens; et soudain donnant un coup de fouet à l'animal, le laissent partir en liberté...... Nous volons; les torrents sont moins rapides et moins impétueux.

XII.

Nous volons; je respirais à peine. Je ne vis point de quel côté le coursier se dirigeait, c'était au point du jour; les derniers sons de la voix humaine qui frappèrent mon oreille furent ceux des ennemis loin desquels j'étais emporté. Le vent portait jusqu'à mon oreille les acclamations de leur rire féroce. Dans un accès de rage, je m'efforçai de tourner la tête. Je brisai la corde qui fixait mon cou à la crinière du cheval; et, me relevant à demi, je leur envoyai ma malédiction; mais, au milieu du galop retentissant de mon coursier, peut-être ne m'entendirent-ils pas, ou ne daignèrent-ils pas m'écouter. J'en ai regret, car je voudrais leur avoir rendu leurs lâches outrages. Il est vrai que je leur en fis porter la peine quelques années plus tard, lorsque du château, de son pont-levis et de ses fortifications, il ne resta pas une pierre, une porte, un fossé ou une barrière. Dans les domaines du comte on ne trouverait plus un seul brin

d'herbe, excepté ce qui croît sur le bord d'un mur dans l'endroit où était la pierre du foyer. On y passerait maintes et maintes fois sans se douter qu'il y ait jamais eu une forteresse. J'ai vu ses tours enflammées et ses créneaux fumants s'écrouler; j'ai vu le plomb descendre en pluie brûlante du faîte des toits consumés et noircis, que leur épaisseur ne put garantir de ma vengeance. Ces misérables se doutaient peu, au jour de mon supplice, lorsque lancé comme sur le rayon d'un éclair ils m'envoyaient à la mort; ils se doutaient peu qu'un jour ils me verraient revenir à la tête de dix mille cavaliers, remercier le comte du voyage qu'il m'avait obligé de faire.

Ils se firent une cruelle fête de m'attacher aux flancs du cheval fougueux qu'ils me donnaient pour guide. J'eus à mon tour le plaisir de la vengeance: car le temps met tout à son niveau, il ne s'agit que d'épier l'heure favorable; il n'est point de pouvoir humain capable d'échapper aux longues veilles et à la patience de l'ennemi inflexible qui conserve comme un trésor le souvenir de ses outrages.

XIII.

Nous volions, le coursier et moi, sur les ailes du vent, laissant derrière nous toute habitation des hommes. Nous fendions les airs comme ces météores qui traversent les cieux, quand la nuit en est bannie avec un bruit soudain par l'aurore boréale. Point de ville, point de village sur notre route; de tous côtés s'étendait une plaine immense, bornée par une noire forêt;

et, sauf les créneaux de quelques forteresses élevées jadis pour se garantir des Tartares, je ne reconnaissais aucune trace de la présence de l'homme. L'année d'auparavant, une armée ottomane avait passé dans ces lieux: et dans tous les endroits foulés par les pieds des chevaux des Spahis, la verdure fuyait le terrain ensanglanté; le ciel était sombre et grisâtre: un vent sourd faisait entendre son triste gémissement: j'aurais bien voulu lui répondre par un soupir; mais nous courions si rapidement, que je ne pouvais ni soupirer, ni articuler une prière; les gouttes froides de ma sueur inondaient la crinière brillante du cheval, qui redoublait de vitesse, et dont les naseaux frémissaient de colère et d'effroi. Quelquefois je m'imaginais qu'il allait ralentir sa course; mais non, mon corps n'était qu'un poids léger pour ses reins robustes, et l'excitait plutôt comme un éperon. Chaque mouvement que je faisais pour délivrer mes membres enflés et souffrants augmentait sa fureur et son épouvante. J'essayai de l'apaiser par ma voix: elle était affaiblie, mais encore elle le faisait tressaillir comme un coup de fouet; à chacun de mes accents, il bondissait comme au son guerrier de la trompette. Cependant mes liens étaient trempés du sang qui s'écoulait de mon corps meurtri, et mon gosier était dévoré d'une soif brûlante.

XIV.

Nous arrivons à l'entrée de la forêt: elle était si vaste, que d'aucun côté je n'en pus découvrir les

bornes. Çà et là s'élevaient des arbres vieux comme les siècles, et dont les troncs inébranlables n'auraient pas fléchi sous le souffle de ces vents furieux qui mugissent dans les déserts de la Sibérie, et ravagent tout sur leur passage : mais ils étaient peu rapprochés; et de jeunes rejetons croissaient, épais et touffus, entre des troncs antiques. Ces arbrisseaux étaient dans tout le luxe de la verdure du printemps; on était encore loin de ces soirées d'automne, qui jonchent la terre de feuilles colorées d'un rouge sans vie, comme le sang dont les cadavres des guerriers restent souillés après un combat, lorsqu'une nuit d'hiver, répandant ses frimas sur leurs têtes sans sépulture, les a tellement glacées et endurcies, que les vautours essaieraient en vain de les déchirer. C'était un vaste taillis au milieu duquel, d'espace en espace, s'élevaient le sombre châtaignier, le chêne robuste et le pin pyramidal. Ce fut un bonheur pour moi qu'ils fussent ainsi écartés les uns des autres; leurs branches cédaient un passage facile et ne déchiraient point mes membres. J'eus encore la force de supporter la douleur de mes blessures, déja cicatrisées par le froid; et mes liens étaient si bien serrés, que je ne pouvais craindre une chute. Nous passâmes au travers comme le vent, laissant derrière nous les taillis, les arbres, et les loups que j'entendais accourir sur nos traces. Ils nous poursuivaient en troupes avec ce pas infatigable qui lasse souvent la rage des chiens et l'ardeur des chasseurs. Ils ne nous quittèrent même pas au lever du soleil. Je les aperçus à peu de distance,

lorsque le jour commença d'éclairer la forêt, et pendant toute la nuit j'avais entendu le bruit de plus en plus rapproché de leurs pas. Ah! puisqu'il fallait mourir, que j'aurais voulu, armé d'une épée ou d'une lance, périr du moins au milieu de ces féroces ennemis, et en détruire plusieurs avant d'expirer! Lorsque le cheval était parti, il me tardait d'arriver au terme de sa course, et, dans ce moment, je me défiais de sa force et de sa vitesse. Vaine méfiance! il était d'une race sauvage, aussi agile que le daim des montagnes, et il fuyait plus vîte que la neige éblouissante ne tombe devant la porte du laboureur qu'elle emprisonne dans sa chaumière. Toujours plus ardent, plus épouvanté, il était aussi furieux qu'un enfant qui éprouve un refus, et plus irrité qu'une femme capricieuse que le dépit a mise hors d'elle-même.

XV.

Nous avions traversé la forêt. Le soleil était déja à la moitié de sa course; mais l'air était froid, quoique nous fussions au mois de juin. Peut-être aussi mon sang s'était-il glacé dans mes veines. Les douleurs prolongées abattent l'homme le plus courageux. Je n'étais pas alors ce que je semble aujourd'hui; mais, violent comme un torrent d'hiver, je n'avais pas encore déterminé la cause de mes sentiments, que déja ils se répandaient au-dehors. La rage et la terreur, les tortures de mes membres meurtris, le froid, la faim, la honte et le désespoir de me voir ainsi garrotté tout nu sur un coursier sauvage, n'é-

tait-ce pas assez pour mon corps épuisé? était-il bien étrange qu'il succombât un moment sous le poids de tant de maux? J'étais d'ailleurs d'une race dont le sang est prompt à se soulever, et dont la fureur ressemble à celle du serpent que foule un pied téméraire.

La terre fuyait, les cieux roulaient autour de moi. Je croyais à tout moment être près de tomber; hélas! mes liens étaient trop bien serrés. Mon cœur défaillit, mon cerveau devint la proie d'une cruelle douleur, les veines de mon front battirent un instant avec violence, et puis cessèrent de battre; les cieux tournaient comme une roue immense; je voyais les arbres vaciller comme des hommes ivres. Un léger éblouissement priva mes yeux de la clarté du jour. Celui qui meurt n'éprouve pas une agonie plus cruelle que la mienne. Dans mes angoisses déchirantes, je sentais les ténèbres s'épaissir sur ma vue et se dissiper pour revenir encore; j'essayais en vain de ressaisir la lumière et de réveiller mes sens engourdis; j'étais comme un malheureux naufragé sur une frêle planche, que les vagues relèvent et recouvrent tout-à-la-fois en le poussant vers un rivage abandonné. Ma vie ressemblait à ces éclairs imaginaires qui luisent soudain pour nos yeux fermés au milieu de la nuit dans les premiers accès d'une fièvre : elle resta bientôt comme éteinte : mes douleurs semblèrent calmées; mais j'éprouvais un trouble confus, plus pénible que la douleur. Je redouterais, je l'avoue, de l'éprouver de nouveau lorsque la mort m'appellera à elle. Je suppose cependant qu'il est encore des épreuves plus

cruelles par lesquelles il nous faut passer avant d'être réduits en poussière; mais n'importe, j'ai vu la mort de près; je saurai encore l'envisager sans trembler.

XVI.

Tout-à-coup le sentiment me revient : où suis-je? Je sens l'impression du froid, mais je suis toujours étourdi et dans l'engourdissement; à chaque pulsation, la vie ranime peu à peu mes membres, jusqu'à ce qu'une transe soudaine me jette dans une convulsion nouvelle, et refoule jusqu'à mon cœur mon sang épais et glacé. Des sons effrayants retentissent à mes oreilles; ma vue revient quoique obscure, et comme n'entrevoyant les objets qu'à travers un cristal épais. Je crois entendre le choc des vagues; je reconnais aussi le ciel parsemé d'étoiles. Ce n'était point un rêve : le cheval traverse une rivière rapide dont les vagues s'étendent sur un vaste lit; nous sommes au milieu et nous nous dirigeons vers un rivage inconnu et solitaire. Le contact de l'eau met un terme à mes sourdes douleurs, et mes membres engourdis puisent dans ce fleuve bienfaisant une force passagère. Mon coursier lutte fièrement contre les vagues qui se brisent sur son large poitrail. Nous atteignons le rivage glissant, port de salut que j'appréciais peu; car tout derrière moi était sombre et effrayant, et devant moi je ne voyais encore que ténèbres et terreur. Combien ai-je passé d'heures de la nuit ou du jour dans cette suspension de mes transes? c'est ce que je ne pourrais dire; je savais à peine si je vivais encore.

XVII.

Le coursier tente de s'élancer sur le rivage, qui semble le repousser. Ses poils et sa crinière sont luisants et humides, ses membres frémissent, et ses flancs jettent une épaisse fumée; il trouve encore des forces pour parvenir sur la rive. Une plaine immense s'étend au loin dans les ombres de la nuit; l'œil n'en peut mesurer la longueur, semblable à ces précipices que nous offrent les rêves dans le sommeil. La lune, qui se leva à ma droite, me découvrit çà et là quelques espaces comme blanchâtres et quelques touffes de noir gazon détachées en masses confuses dans ce sombre désert. Mais rien ne pouvait y être aperçu distinctement qui indiquât la moindre chaumière; aucune lueur vacillante et lointaine d'un flambeau hospitalier, ni même un feu follet qui se jouât de ma douleur. Ah! cette clarté trompeuse m'eût encore réjoui; au milieu de mes maux, elle m'eût rappelé du moins les habitations de l'homme.

XVIII.

Cependant les forces du coursier commençaient à s'épuiser; il ne se traînait plus que lentement et se soutenait à peine sur ses jambes chancelantes; un faible enfant aurait eu la force de le guider. Hélas! que m'importait alors que mon cheval ne fût plus indomptable? j'étais toujours retenu par mes liens; et d'ailleurs, si mes membres avaient été libres, j'aurais été encore plus faible que lui. Je voulus cependant essayer par quelques efforts de briser les cordes qui

me garrottaient; je ne fis que les resserrer davantage et rendre mes souffrances plus cuisantes; mais du moins cette course pénible était bien près d'être terminée, quoique aucun but ne fût près de moi.

Quelques rayons qui perçaient les nuages annonçaient le lever du soleil. Qu'il me parut lent à se montrer! Il me semblait que le jour ne succéderait jamais à ces premières clartés qui dissipent peu à peu les ombres de la nuit. Combien j'accusais sa lenteur! peu à peu l'orient se colora d'une flamme pourprée; le soleil détrôna les étoiles, éclipsa l'éclat radieux de leurs chars, et du haut de son propre trône inonda la terre de ses rayons jaloux de toute autre lumière.

XIX.

Le soleil se leva, et les vapeurs qui environnaient le vaste désert s'évanouirent à son aspect. Hélas! que m'importait alors de traverser plaine, fleuve ou forêt? Aucune trace d'homme ou d'animaux n'était imprimée sur cette terre sauvage; l'air lui-même était muet. Je n'entendais aucun insecte bourdonner sur la verdure, aucun oiseau matinal saluer le retour du jour sous l'abri du feuillage. Le coursier, haletant comme s'il allait expirer, parcourut encore quelques *werstes*, et partout régnaient la solitude et le silence. Enfin je crus entendre un hennissement qui sortait d'un petit bois de noirs sapins. N'est-ce pas le vent qui mugit dans les rameaux de ces arbres? non: je vois accourir une troupe de chevaux; ils s'avancent en formant un nombreux escadron. Je voulus pousser un cri, mes lèvres étaient muettes. Les chevaux galopent vers

nous avec fierté ; mais quelles sont les mains qui guident leurs rênes ? voilà mille chevaux, et pas un seul cavalier. Leur queue flotte au gré des vents ; aucune main n'a touché leur superbe crinière ; jamais leurs larges naseaux n'ont senti la bride ; le mors n'a jamais ensanglanté leur bouche ; leurs pieds ne connaissent point les fers ; jamais l'éperon ni le fouet n'ont blessé leurs flancs. Ce sont mille chevaux libres et sauvages comme les vagues qui roulent dans l'Océan : la terre retentit sous leurs pas rapides comme l'écho du tonnerre. Ils viennent à notre rencontre. Leur approche rend quelque agilité aux pieds de celui qui me porte ; il semble prêt à bondir de joie ; il leur répond par un faible hennissement, et tombe. Il palpite encore quelques instants, mais sa prunelle est terne et glacée : ses membres fumants restent immobiles ; sa première course est aussi sa dernière.

XX.

Cependant la troupe de ses frères du désert s'est approchée ; elle a entendu son dernier soupir. Tous ces animaux paraissent voir avec étonnement un homme attaché sur leur compagnon par des nœuds ensanglantés. Ils s'arrêtent..... ils tressaillent...... ils respirent l'air avec inquiétude, galopent çà et là pendant quelques moments, s'approchent encore, reculent, et tournent de tous côtés. Soudain, guidés par celui qui paraissait le patriarche de la troupe, et dont le crin, couleur d'ébène, était sans aucune tache blanche, ils bondissent, s'écartent, jettent l'écume

par leurs naseaux, et s'éloignent en fuyant vers la forêt, effrayés par instinct à l'aspect d'un homme.

Ils m'abandonnent à mon désespoir, toujours attaché au cadavre du malheureux coursier : ah ! du moins il ne sentait plus le fardeau qui avait causé sa mort, et dont j'aurais vainement voulu le débarrasser. Nous étions l'un et l'autre immobiles sur la terre, le mourant sur celui qui avait cessé de vivre. Je ne croyais pas que, sans abri et sans autre appui qu'un cadavre, je verrais un jour de plus.

XXI.

Je restai dans mes liens depuis le matin jusqu'au crépuscule, comptant douloureusement les heures qui s'écoulaient à pas si lents. J'avais tout juste assez de vie pour voir s'éclipser le dernier soleil qui devait m'éclairer. J'étais dans cette certitude désespérante qui nous donne une espèce de résignation contre la dernière et la plus cruelle des craintes, lorsque les années nous avertissent qu'elle est inévitable, et en font en quelque sorte un bienfait..... qui ne nous est pas moins agréable, quoiqu'il vienne un peu plus tôt ; cependant nous le craignons, et nous l'évitons avec autant de soin que si c'était un piége dont la prudence pourrait nous garantir. Nous le désirons et l'implorons souvent, quelquefois même nous le cherchons à la pointe de notre épée ; mais la mort n'en est pas moins une fin triste et hideuse pour les maux les plus intolérables ; et elle n'est jamais bienvenue, sous quelque forme qu'elle se présente.

XXII.

Il est bien extraordinaire que les enfants du plaisir, ceux qui ont joui avec excès des voluptés de la table, du vin, et de tous les avantages que donne la richesse; il est bien extraordinaire que ceux-là disent adieu à la vie avec calme et sans regret, avec plus de calme souvent que celui qui n'eut que la misère pour apanage. Le mortel favorisé de la fortune, qui a goûté tout ce que la terre offre de plus beau et de plus délicieux, n'a plus rien à espérer et rien à regretter: l'avenir pourrait seul l'inquiéter; mais ce n'est pas la conscience coupable ou pure qui nous le fait craindre ou envisager avec calme, c'est la faiblesse ou la force de nos nerfs. Le malheureux espère encore que ses maux peuvent finir; et la mort, qu'il devrait recevoir comme une amie, n'est à ses yeux qu'un ennemi jaloux qui vient l'empêcher de cueillir les fruits du nouveau paradis qu'il espérait ici-bas. Le lendemain peut-être était le jour fixé pour adoucir ses douleurs et le relever de son abjection; c'eût été peut-être le premier jour qu'il n'eût pas maudit, et le commencement des nouvelles années dont l'éclat eût brillé au milieu de ses larmes, compensation de ses peines passées; le lendemain lui eût donné le pouvoir de gouverner, d'éblouir, de frapper ou d'épargner ses ennemis : faut-il que ce lendemain n'éclaire que ses funérailles!

XXIII.

Le soleil se couchait : point d'espoir de délivrance. Je me crus condamné à mêler mes cendres à celles

du froid cadavre auquel j'étais attaché. Mes yeux obscurcis avaient besoin du trépas. Je tournai mes derniers regards vers le ciel, et entre le soleil et moi j'aperçus un corbeau impatient qui avait peine à attendre que je fusse mort comme mon cheval pour commencer son repas. Il voltigeait au-dessus de nous, se perchait à peu de distance, et voltigeait encore. Je voyais ses ailes étendues sur ma tête à la lueur du crépuscule; et il vint même si près de moi, que j'aurais pu le frapper si j'en avais eu la force; mais le léger mouvement de ma main, le sable faiblement soulevé, et enfin les sons mourants qui, à peine semblables à une voix, sortirent avec effort de mon gosier, tout cela suffit pour l'effrayer et le tenir à l'écart.

J'ignore le reste..... mon dernier rêve est pour moi le souvenir confus d'une étoile brillante qui fixa agréablement mes yeux dans le lointain, et qui venait à moi comme une lumière douce et tremblante. Je me rappelle encore la sensation froide, pénible et confuse du retour de mes sens, le calme de la mort qui lui succéda, et puis un léger souffle qui me ranima de nouveau, un court sentiment de bien-être, un poids de glace qui opprima mon cœur, et quelques étincelles qui luisirent à mes yeux..... une respiration douloureuse, une palpitation précipitée, un tressaillement soudain, un soupir, et rien de plus.

XXIV.

Je me réveille... ou suis-je?.... est-ce bien un visage humain qui regarde le mien?.... est-ce un toit qui me protège de son abri? est-ce bien sur une couche

que mes membres reposent?.... est-ce bien dans une chambre que je me trouve?.... cet œil qui m'observe avec une bienveillance si douce, est-il un œil mortel?.... je referme mes paupières dans le doute où j'étais que ma dernière transe fût terminée.

Une jeune fille, à la chevelure flottante et à la taille élancée, me considérait appuyée contre le mur de la chaumière. Dès le premier retour de ma pensée je fus frappé du vif éclat de ses yeux noirs, un peu sauvages, qu'elle n'avait pas cessé de fixer sur les miens. A mon tour je la considérai, pour me persuader que ce n'était point une vision, pour me convaincre que je vivais encore et que je n'avais pas servi de pâture aux vautours. Lorsque la petite Cosaque me vit ouvrir mes paupières appesanties, elle sourit. J'essayai de lui parler; mais ma bouche s'y refusa. Elle s'approcha, et me fit, des lèvres et du doigt, un signe qui voulait dire que je ne devais pas tenter encore de rompre le silence, mais attendre que mes forces rétablies permissent à mes accents de trouver un libre passage; et puis elle mit sa main sur les miennes, souleva le coussin qui soutenait ma tête, s'éloigna sur la pointe du pied, ouvrit doucement la porte, et prononça quelques paroles à demi-voix. Jamais musique ne m'a paru si douce; le bruit de sa marche légère avait même quelque chose d'harmonieux. Ceux qu'elle appelait ne répondirent pas. Elle sortit alors tout-à-fait de la chambre; mais auparavant elle m'adressa un autre regard, et me fit un autre signe comme pour me dire que je n'avais rien

à craindre, que tout dans ce lieu était à mes ordres, qu'elle n'allait pas loin et reviendrait bientôt. Quand je ne la vis plus, il me fut pénible de me sentir seul.

XXV.

Elle revint avec son père et sa mère.... Mais que vous dirai-je de plus? Je ne vous fatiguerai pas du long récit de mes aventures chez les Cosaques. Ils m'avaient trouvé sans mouvement dans la plaine; ils me transportèrent à la hutte la plus voisine, et rendirent la vie à celui qui devait un jour être leur roi. C'est ainsi que l'insensé dont la rage voulut raffiner mon supplice, m'envoya dans le désert, garrotté, nu et sanglant, ne se doutant pas que le ciel m'y préparait un trône..... Quel est le mortel qui peut deviner ses destinées futures?.... Fermons nos cœurs à un inutile désespoir! Demain le Borysthène peut encore voir nos coursiers brouter en paix sur le rivage ottoman.... Jamais je ne remercierai le ciel de meilleur cœur que lorsque les flots du fleuve nous serviront de barrière contre l'ennemi. « Camarades, bonne nuit! »

L'hetman s'étendit, sous l'ombrage du chêne, sur le lit de feuillage qu'il s'était préparé. Cette couche n'était ni rude ni nouvelle pour lui : peu lui importait le lieu, l'heure à laquelle le sommeil le surprenait. Il dort..... Si vous êtes surpris que Charles ait oublié de le remercier de son récit, Mazeppa ne s'en étonna pas : le roi dormait déja depuis une heure.

FIN DE MAZEPPA.

ESQUISSE

D'UNE VIE PRIVÉE.

Honest..... honest Jago!
If that thou be'st a devil, i cannot kill thee.
SHAKESPEAR.

Honnête Jago! si tu es un démon,
je ne puis te tuer.

ESQUISSE

D'UNE VIE PRIVÉE*.

NÉE dans le grenier, élevée dans la cuisine, elle fut promue à l'emploi de coiffer sa maîtresse. Bientôt, pour prix d'un service qu'on ne nomme pas, et qu'on ne peut deviner que par son salaire, elle passa du cabinet de toilette à la table de ses maîtres, où les laquais, qui valent mieux qu'elle, se tiennent, tout surpris, derrière sa chaise. L'œil calme, le front levé, elle se sert des plats qu'elle lavait naguère. Toujours prête à faire un conte ou un mensonge, c'est la confidente et l'espion de toute la maison. Mais qui pourrait, grands dieux! deviner quel fut plus tard son nouvel emploi?.... nommée gouvernante d'un enfant unique, elle lui apprit à lire; et ce fut avec tant de talent, qu'elle apprit elle-même à épeler. La voilà bientôt adepte dans l'art d'être auteur et fesant ses preuves par maints libelles anonymes. Qui sait ce que serait devenue sa pupille avec un tel pédagogue, si une belle ame n'avait préservé ce cœur toujours avide de la vérité qu'il ne pouvait entendre, et que n'ont pu séduire d'immorales leçons? La dépravation de la gouvernante échoua

* Lord Byron ne nomme point l'héroïne de cette satire amère. On y reconnaît celle qu'il accuse d'avoir aigri les sentiments de lady Biron.

sur cette ame pure que la basse flatterie ne put aveugler, ni l'imposture corrompre; elle sut se préserver de la contagion, résister à de lâches complaisances et à des exemples perfides. La supériorité de ses talents ne put lui donner du dédain pour la médiocrité; la beauté ne la rendit point vaine; elle ignora les méchancetés de l'envie; elle ne se laissa pas gonfler par la prospérité, ni abattre par les passions, et sut allier la vertu à l'indulgence... jusqu'à ce jour. O femme la plus pure de ton sexe, il ne te manqua qu'une douce faiblesse..... celle de pardonner! Trop indignée contre des erreurs que ton ame ne peut connaître, tu as cru que tous ici-bas devaient te ressembler! Ennemie de tous les vices, tu fus une amie trop sévère de la vertu; car la vertu pardonne à ceux qu'elle voudrait ramener à elle.

Mais je retourne à mon sujet, dont je viens de m'écarter trop long-temps; je retourne à la sinistre héroïne de ce tendre poëme: ses anciennes fonctions ne sont plus, mais elle gouverne le cercle qu'elle servait auparavant.

Si des mères, on ne sait trop pourquoi, tremblent devant elle; si de jeunes filles la redoutent par égard pour leurs mères; si des habitudes d'enfance, ces faux liens qui enchaînent quelquefois l'ame la plus élevée à l'ame la plus vile, lui ont donné assez d'ascendant pour distiller l'essence amère de ses noires pensées; si comme un serpent elle se glisse dans vos maisons, jusqu'à ce que ses traces livides trahissent ce reptile dangereux; si comme une vipère elle s'insinue dans

un cœur et y laisse un venin qu'elle n'y trouve pas, faut-il s'étonner que cette sorcière, inspirée par la haine, prépare éternellement ses trames perfides dans l'ombre, fasse un pandemonium * du lieu qu'elle habite, et règne comme l'Hécate des enfers domestiques?

Habile à obscurcir encore les couleurs de la médisance par toutes sortes d'adroites interprétations mensongères, elle sait mêler la vérité à l'imposture, l'ironie au sourire, et la candeur à l'astuce. Une apparence de vivacité et de franchise, exprimée par quelques mots qui semblent lui échapper, est pour elle un artifice qui vous dérobe les machinations de son ame lâche et sans pitié; ses lèvres sont faites au mensonge, son visage à la dissimulation. Son insensibilité lui fait mépriser tous ceux qui sont sensibles. Son teint de parchemin, son œil froid comme la pierre, lui composent un masque dont la Gorgone aurait horreur.

Observez comme les canaux de son sang jaunâtre le laissent croupir sous sa peau, semblables aux longs anneaux de safran du mille-pates, ou aux écailles verdâtres du scorpion (les reptiles venimeux peuvent seuls nous offrir des couleurs analogues à celles de son visage et de son ame); voyez ses traits, et reconnaissez-y son cœur comme dans un miroir qui en répéterait l'image. Ne croyez pas ce tableau chargé, il n'est point de trait qui ne soit susceptible d'un plus grand développement: produit du caprice d'un mauvais génie qui s'amusa à le créer en l'absence de la

* C'est le nom que Milton donne au palais des démons.

nature, ce monstre est la mauvaise étoile de son petit horizon : tout se flétrit ou meurt sous sa fatale influence.

O monstre impitoyable, qui n'as qu'une pensée, la joie que te causent les désastres qui sont ton ouvrage, le temps viendra, et viendra bientôt, où tu souffriras plus de maux que tu n'en fais souffrir ; ton égoïsme implorera vainement la pitié, et tu hurleras de rage en te voyant repoussée. Puissent les malédictions que tu as versées sur les cœurs désunis par toi se répéter dans le tien, et te rendre, dans la lèpre qui ronge ton ame, aussi horrible à tes propres yeux qu'à ceux de tout le genre humain ! que ton égoïsme haineux se change en pensées aussi noires que celles que tu voudrais donner aux autres ! que ton cœur endurci se calcine, et que ton ame s'agite dans son enveloppe hideuse !

Puisse ta tombe ne pas t'accorder un sommeil plus paisible que celui de la couche veuve et du lit de feu que je te dois ! Si tu veux importuner le ciel de ta prière, que tes victimes t'apparaissent, et ne t'apportent que le désespoir. Descends dans la poussière des tombeaux ; ton cadavre empoisonné tuera les vers qui voudront s'en nourrir. Rends graces à l'amour que je ressentais et que je ressentirai toujours pour celle dont ta rage voudrait briser tous les liens sur cette terre : sans cet amour, ton nom, ton nom de mortelle, écrit sur cette page, serait à jamais l'expression du dernier mépris.... Le plus abhorré de tous les monstres, tu serais livrée à une éternelle infamie.

FIN DE L'ESQUISSE D'UNE VIE PRIVÉE.

LETTRE
DE LORD BYRON
A J. MURRAY, ESQ.,

AU SUJET DE L'ESSAI DU RÉVÉREND

W. L. BOWLES,

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE POPE.

I' ll play at Bowles *with the sun and moon.*
Old Song.

Je jouerai aux boules * avec le soleil et la lune.

« *My mither's auld, and she has rather forgotten hersel in speaking to my leddy, that canna weel bide to be contradickt (as i ken naebody likes it, of they could help themsels).*

(Tales of my Landlord, old mortality. Vol. II, p. 363.)

« Ma mère est vieille, voyez-vous, et elle s'est un peu oubliée en parlant à milady, qui ne peut souffrir qu'on la contredise; (et quel est celui qui aime la contradiction s'il peut s'en préserver ?)

(*Contes de mon hôte*, les Puritains.)

* Il y a ici un jeu de mots sur le nom de M. Bowles, Boules

AVIS DU TRADUCTEUR.

Il est bon de rappeler au lecteur que M. Bowles avait été placé dans la satire de lord Byron, au sujet de son édition de Pope. Voici un extrait du passage qui le concerne.

Après avoir parlé des doucereux sonnets de M. Bowles, lord Byron ajoute:

« Bientôt tu dédaignes de consacrer à de tendres sujets une harpe aussi sonore que la tienne, et tu entonnes un chant plus énergique et plus noble*.

« C'est là que sont consignées toutes les découvertes faites depuis le déluge, à compter du jour où l'arche merveilleuse s'arrêta dans la fange, depuis le capitaine Noé jusqu'au capitaine Cook. Est-ce là tout? non; faisant une halte en route, le poète raconte, avec de nombreux soupirs, un touchant épisode, et nous dit gravement:

« Écoutez, ô vous jeunes demoiselles, comment

* J'entonne un chant plus noble et plus sonore.

C'est le début du *Spirit of Discovery, le Génie des Découvertes*, par Bowles, épopée tronquée. Entre autres vers exquis, nous trouvons le suivant:

Ce doux baiser est enfin obtenu.
Le silence attentif écoute avec surprise,
Et la forêt frémit à ce bruit inconnu.

C'est-à-dire que l'île de Madère trembla en entendant un baiser, étonnée d'un tel phénomène. *Lord Byron.*

le bruit d'un baiser entendu pour la première fois fit trembler l'île de Madère.»

« O Bowles, souviens-toi bien de cet avis ; tiens-t'en à tes sonnets, mon pauvre ami, puisqu'au moins tes sonnets se vendent : mais si quelque nouvelle lubie ou un plus gros salaire inspirent ton cerveau creux et réclament ton griffonnage ; si par hasard quelque poète, jadis l'effroi des sots, et aujourd'hui dormant dans la tombe, ne peut plus qu'être révéré ; si Pope, dont le génie et la gloire ont vaincu les meilleurs critiques, a besoin du pire de tous ; essaie... épluche tous ses défauts, le premier des poètes n'était pourtant qu'un homme! Retire les perles de tous les vieux fumiers ; consulte lord Fanny et Curll ; mets au grand jour tout le scandale d'un autre siècle ; affecte une candeur que tu ne connais pas ; cache l'envie sous le manteau du zèle ; écris comme si l'ame de S. John pouvait encore inspirer, et fais par haine ce que Mallet fit par intérêt. Ah ! si tu étais né dans ce siècle digne de toi, pour extravaguer avec Dennis ou rimer avec Ralph, et qu'entourant comme les autres le vieux lion, tu n'eusses pas attendu sa mort pour lui donner le coup de pied de l'âne, une digne récompense eût couronné tes exploits, et tu aurais figuré dans la *Dunciade*[*]. »

[*] Voyez la dernière édition des OEuvres de Pope par Bowles, qui en a retiré trois cents guinées. M. Bowles a su, par expérience, qu'il est plus aisé de profiter de la réputation d'un autre que de faire la sienne. *Lord Byron*.

LETTRE

DE LORD BYRON

A J. MURRAY, ESQ.

18.



LETTRE
DE LORD BYRON
A J. MURRAY, ESQ.,

AU SUJET DE L'ESSAI DU RÉVÉREND

W. L. BOWLES,

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE POPE.

Ravenne, 7 février 1821.

Mon cher monsieur,

Dans les divers pamphlets que vous avez eu la bonté de m'envoyer sur la dispute entre Pope et Bowles, je m'aperçois que mon nom est en plusieurs endroits introduit par les deux parties. M. Bowles cite plus d'une fois ce qu'il lui plaît d'appeler une *circonstance remarquable*, non-seulement dans sa lettre à M. Campbell, mais encore dans sa réplique à la Quarterly-Review. La Quarterly et M. Gilchrist m'ont aussi fait le dangereux honneur d'une citation, et M. Bowles m'adresse indirectement une espèce d'interpellation personnelle en disant :

— « Lord Byron, s'il se souvient de la circonstance,

attestera..... » (Attestera est en *italique*, sinistre caractère à employer aujourd'hui pour un témoignage.)

Je ne profiterai pas de mon long séjour en Italie pour répondre par un *non mi ricordo;* oui je me souviens de la *circonstance*, et je ne me sens aucune répugnance à la raconter (puisque je suis sommé de le faire) aussi exactement que me le permettront l'espace de temps écoulé depuis lors et l'impression des évènements qui se sont succédés.

Dans l'année 1812, plus de trois ans après la publication des *Poètes anglais et des Critiques écossais*, j'eus l'honneur de rencontrer M. Bowles chez notre hôte respectable, l'auteur de la *Vie humaine*, etc.*, le dernier argonaute de la poésie classique anglaise et le Nestor de la génération plus faible de nos poètes vivants. M. Bowles dit que cette rencontre eut lieu *bientôt après* la publication de la satire; mais pour moi trois ans me semblent une partie considérable de l'immortalité d'un poème moderne. Je ne me rappelle pas que le *reste de la compagnie ait passé dans un autre appartement;* et quoique je me souvienne de la topographie de la maison élégante et classiquement meublée de notre hôte, je ne puis préciser dans quelle pièce la conversation eut lieu. Les mots, *nous prîmes le poème*, semblent indiquer que ce fut dans la bibliothèque. Je présume aussi que la *circonstance remarquable* arriva après dîner; car je conçois que ni l'appétit, ni la politesse de M. Bowles,

* Rogers, auteur des *Plaisirs de la Mémoire*, etc.

ne lui auraient permis de retenir le *reste de la compagnie* dans *l'autre appartement*, tandis que nous discutions sur les *bois de Madère* au lieu de faire circuler le vin de cette île. Quant à *l'agréable humeur* de M. Bowles, je ne l'ai point oubliée, non plus que ses manières polies et son aimable conversation. Je parle de l'ensemble, et non des détails; ni lui ni moi ne pourrions assurer qu'il se soit servi précisément des mêmes mots imprimés dans le pamphlet. Quant au *ton sérieux*, je n'en ai aucun souvenir; au contraire, je crus que M. Bowles était plutôt disposé à traiter la chose légèrement. En effet, il nous dit (je l'autorise à me contredire si je ne suis pas exact) que quelques-uns de ses bons amis étaient venus à lui en s'écriant : « Eh! Bowles, comment avez-vous pu faire trembler les forêts de Madère pour un baiser, etc., etc, et qu'il avait eu quelque peine à leur prouver, le poème à la main, qu'il n'avait jamais rien fait faire de semblable aux forêts de Madère. M. Bowles avait raison, j'avais tort, et j'ai eu tort jusqu'à ce moment que je le reconnais; j'aurais dû lire deux fois avant d'écrire avec une inexactitude capable d'offenser un auteur. Le fait est que, quoique j'eusse lu certainement *le Génie des découvertes*, j'avais pris la citation de la Revue. Mais la méprise m'appartenait, et non à la Revue, qui citait, je crois, assez correctement; je fis une bévue..... Dieu sait quelle bévue!... en attribuant le frémissement des amants aux arbres de Madère qui les entouraient; je déclare donc ici et je proteste que les arbres ne frémirent pas pour un

baiser, mais que ce furent les amants. Je cite de mémoire :

Ce doux baiser est enfin obtenu.
Le silence attentif écoute avec surprise ;
Et les amants, etc. (non pas la forêt), etc.

Si j'avais cru que cette déclaration eût pu être tant soit peu agréable à M. Bowles, je n'aurais pas attendu neuf ans pour la faire, quoique *la satire des Poètes anglais et des Critiques écossais* eût été supprimée quelque temps avant notre rencontre chez M. Rogers. Notre hôte aurait pu lui dire que c'était d'après ces observations que je l'avais supprimée. Une nouvelle édition de ce brocard (*lampoon*) allait être livrée à la presse, quand M. Rogers me représenta que je connaissais alors personnellement plusieurs des personnes dont le nom s'y trouvait, et quelques-unes assez intimement; il ajouta qu'il y avait en particulier une famille à qui cette suppression ferait plaisir.

Je n'hésitai pas un moment à donner contre-ordre à l'imprimeur, et ce n'est pas ma faute si l'ouvrage a été republié quand je quittai l'Angleterre au mois d'avril 1816, sans avoir l'intention de troubler de nouveau ce pays. Mon dernier acte, je crois, au milieu de tout ce qui devait nécessairement distraire mon attention, fut de signer une procuration pour vous autoriser à prévenir toute réimpression de ma satire. (Plusieurs fois on avait voulu la réimprimer en Irlande.)

Je dois dire que si les personnes nommées dans ma satire sont devenues mes connaissances, ce sont elles qui ont désiré entrer en relation avec moi : je n'ai jamais cherché le premier à m'introduire auprès d'aucune. Il en est que je ne connais que par correspondance ; dans ce dernier nombre, il en est une à qui j'ai écrit le premier, il est vrai, mais ce n'a été qu'après en avoir reçu une communication verbale par l'intervention d'une tierce personne.

Je me suis arrêté un moment sur ces circonstances, parce que j'ai essuyé quelquefois d'amers reproches pour avoir voulu supprimer ma satire. Comme ceux qui me connaissent le savent, je n'ai jamais reculé devant aucune des conséquences personnelles qui pouvaient résulter de cette publication. Quant à la suppression, comme j'avais conservé mon droit d'auteur, j'étais le meilleur juge de ce qui en était et le seul propriétaire de mon ouvrage. Je viens de déclarer les circonstances qui occasionèrent la suppression. Quant aux motifs, chacun peut les supposer suivant son inclination à la malignité ou à la franchise. M. Bowles me fait l'honneur de parler de ma noblesse d'ame et de ma généreuse magnanimité ; et tout cela, parce que *la circonstance* aurait été expliquée, sans la suppression de la satire. Je ne vois pas de noblesse d'ame dans un acte de simple justice ; et je hais le mot *magnanimité*, parce que je l'ai entendu adresser aux plus grands imposteurs par les plus grands fous ; mais j'aurais expliqué *la circonstance*, nonobstant la suppression de la satire, si M. Bowles avait exprimé le

désir que je le fisse. Comme le *brave Galbraith* dit au *Bailli Jarvie* : « Eh bien, que le diable emporte la méprise et tout ce qui l'a occasionée* ; » j'ai eu à me plaindre de méprises aussi fortes, et plus fortes poétiquement et personnellement, au moins une fois le mois depuis dix années, et je ne me suis jamais beaucoup soucié de les rectifier, du moins après les premières quarante-huit heures.

Je dois cependant dire un mot ou deux à propos de Pope, sur lequel vous avez vu mon opinion en détail dans la lettre inédite *sur* ou *à* l'éditeur du *Magasin* d'Edimbourg; et ici, j'ai bien peur que M. Bowles n'approuve pas mes sentiments.

Quoique je regrette d'avoir publié les *Poètes anglais et les Critiques écossais*, le morceau que je regrette le moins, c'est celui qui regarde M. Bowles, éditeur de Pope. Pendant que je m'occupais de cet ouvrage en 1807 et 1808, M. Hobhouse désira que j'exprimasse mon opinion et la sienne sur Pope et l'édition de ses œuvres que M. Bowles avait publiée. Comme j'avais complété mon esquisse, et que je me sentais quelque paresse à rimer, je priai M. Hobhouse de faire lui-même ce qu'il me demandait. Il le fit. Ses quatorze vers sur le Pope de Bowles se trouvent dans la première édition des *Poètes anglais et des Critiques écossais*; ils sont aussi sévères et plus poétiques que ceux que j'y substituai dans la seconde.

* *Voyez* Rob-Roy, par sir W. Scott.

En réimprimant l'ouvrage, comme j'y mis mon nom, j'omis les vers de M. Hobhouse, que je remplaçai par les miens, et l'ouvrage y a moins gagné que M. Bowles. C'est un fait que j'ai constaté dans la préface de la seconde édition. Il y a plusieurs années que je n'ai lu ce poème; mais la Quarterly-Review, M. Octavius Gilchrist et M. Bowles lui-même ont eu l'obligeance de m'en rafraîchir la mémoire et celle du public. Je suis fâché de dire qu'en relisant ces vers, je me repens d'avoir trop faiblement exprimé tout ce que je voulais dire sur le Pope de Bowles. M. Bowles prétend que « lord Byron sait qu'il ne mérite point *ce caractère.* » Je ne sais rien de tout cela. J'ai par hasard rencontré M. Bowles dans la meilleure société de Londres; il me parut un homme aimable, instruit et plein de talents. Je ne désire rien tant que de dîner une fois la semaine avec un homme aussi bien élevé; mais quant à son caractère, je ne le connais nullement: je ne puis que parler de ses manières, et lui donner des éloges qu'il mérite sur cet article; mais je ne juge jamais un homme sur ses manières, car je fus un jour filouté par le gentleman le plus poli du monde; et une des personnes les plus affables que j'aie jamais vue est Ali pacha. Pour ce qui est du *caractère* de M. Bowles, je ne lui ferai pas l'*injustice* de le juger d'après son édition de Pope, s'il l'a préparée négligemment; et, dans le cas contraire, je ne voudrais pas me montrer trop juste envers lui, parce que je ne me soucie pas d'infliger des supplices littéraires, ni de devenir personnel. M. Bowles l'individu,

et M. Bowles l'éditeur, semblent les deux êtres les plus opposés;

*And he himself one ** antithesis.*
Il est lui-même une ** antithèse.

Je ne veux pas dire *vile*, parce que le mot est dur; ni *mistaken*, parce que le mot aurait deux syllabes de trop : mais chacun peut remplir la lacune comme il lui plaira.

Ce que je vis de M. Bowles augmenta ma surprise et mon regret qu'il eût jamais pu consacrer ses talents à un pareil ouvrage. S'il eût été un sot, il aurait eu quelque excuse; s'il eût été méchant ou dans l'indigence, sa conduite eût été intelligible ; mais il est l'opposé de tout cela; pensant sur Pope ce que j'en pense et sentant son mérite comme je le sens, je trouve l'affaire inexplicable. Cependant je dois appeler les choses par leur nom. Je ne puis donner à l'éditeur de Pope l'épithète de sincère; et néanmoins je pense qu'il y a une affectation de sincérité, non-seulement dans les volumes qu'il a édités, mais encore dans les pamphlets publiés récemment.

« Et pourtant il refuse ses prisonniers. »

M. Bowles dit : ..... « J'ai vu dans les lettres de Pope à Martha Blount, des passages que je ne publierai point et qui, j'espère, ne seront jamais publiés par d'autres; ces passages sont si grossiers qu'ils indiquent le plus grossier libertinage. »

Est-ce là de la franchise? Il est possible *que ces passages* existent, comme il est possible qu'ils n'existent

pas; Pope, quoique catholique, n'était pas un moine, et a bien pu par occasion pécher dans sa jeunesse avec le sexe en paroles et en action. Mais est-ce une raison suffisante pour une dénonciation aussi formelle? Quel est l'Anglais célibataire d'un certain rang dans le monde, pourvu qu'il ne soit pas dans les ordres, qui n'ait pas eu à se reprocher, entre l'âge de seize et celui de trente ans, une plus grande licence encore que celle dont Pope a été accusé? Pope vécut en présence du public depuis sa première jeunesse; il a eu pour ennemis tous les sots de son temps, et, je suis fâché de le dire, il en a aujourd'hui quelques-uns qui n'ont point la sottise pour servir d'apologie à leurs détractions. Eh bien! à quoi se réduisent leurs insinuations et leurs accusations accumulées?..... A une liaison équivoque avec Martha Blount, dont l'origine pouvait être autant dans ses infirmités que dans ses passions; à une boutade amoureuse sans espoir avec lady W. Montagu, à un conte de Cibber, et à deux ou trois passages scabreux dans ses ouvrages. Qui pourrait sortir plus innocent d'une enquête sur une vie de cinquante-six ans? Pourquoi vient-on nous rappeler officieusement certains passages de ses lettres? si ces passages existent, M. Bowles sait-il jusqu'où pourrait conduire cette inquisition si active à exploiter les lettres et les anecdotes? J'ai vu moi-même un recueil d'un autre poète éminent qui, comme Pope, n'est plus. Ces lettres sont si abominables de grossièretés, si chargées de mots graveleux, que je ne crois pas qu'on puisse trouver l'équivalent dans notre lan-

gue; ce qu'il y a de plus étrange, c'est que quelques-unes de ces phrases grossières sont ajoutées comme *postscriptum* à des lettres sérieuses et sentimentales auxquelles sont jointes ou une pièce de prose ou une tirade de vers de l'indécence la plus hyperbolique. L'auteur dit lui-même que, si l'obscénité (j'adoucis son expression) est un péché contre le Saint-Esprit, il ne sera certainement pas sauvé : ces lettres existent, et je ne suis pas le seul qui les aie vues; mais l'éditeur de ce poète aurait-il été sincère, s'il y avait seulement fait allusion? Le scandaleux procès intenté à Pope a pu seul me provoquer à dire de ces lettres le peu que j'en dis, moi qui ne suis qu'un spectateur indifférent.

Que dirions-nous à l'éditeur d'Addisson qui citerait le passage suivant des lettres de Walpole à lord Montagu?...... « Le docteur Young a publié un nouvel ouvrage, etc., etc. M. Addisson envoya chercher le jeune comte de Warwik au moment de sa mort, pour lui montrer avec quelle paix un chrétien rendait le dernier soupir. Malheureusement il mourut d'avoir trop bu de l'eau-de-vie : rien ne fait mourir un chrétien en paix comme d'être ivre; mais ne dites pas cela à Gath où vous êtes. »

Supposez que l'éditeur eût amené cette citation en la faisant précéder de cette préface :

...... « Une circonstance est citée par Horace Walpole, qui, si elle est vraie, fut en vérité bien abominable. Walpole raconte à Montagu qu'Addisson envoya chercher le jeune comte de Warwik aux appro-

ches de sa mort, pour lui faire voir avec quelle paix un chrétien rendait le dernier soupir; mais malheureusement il mourut ivre, etc., etc. » Maintenant l'éditeur aurait beau afficher dans la page suivante ou dans la même page une feinte apparence d'incrédulité assaisonnée de l'expression de la *même candeur* (la *même candeur* qui préside à tout le livre de M. Bowles), je dirais que cet éditeur est un sot, ou un homme faux. A moins qu'une telle anecdote fût complètement prouvée, elle n'aurait jamais du être recueillie, excepté comme l'objet d'une indignation victorieuse. A quoi bon les mots *si cela est vrai?* ce *si* n'est point conciliateur! pourquoi parler du *témoignage de Cibber* sur les mœurs de Pope? A quoi se réduit ce témoignage? Pope, nous dit-il, fut *une fois* dans sa jeunesse entraîné par un seigneur et un comédien dans une maison de récréation *charnelle* (*carnal recreations*). M. Bowles n'a pas toujours été dans l'état ecclésiastique, et dans sa jeunesse ne fut-il jamais séduit et entraîné en de pareils lieux? Si j'étais en train de raconter des contes, moi aussi, et de petites anecdotes, je pourrais rappeler une histoire de M. Bowles, bien meilleure que celle de Cibber, et d'après une autorité plus digne de foi, l'autorité de M. Bowles lui-même. Cette histoire n'a point été narrée par *lui*, moi présent, mais elle l'a été à un tiers que M. Bowles nomme plus d'une fois dans le cours de ses répliques. Cette personne me l'a racontée comme une anecdote piquante, et cette épithète est juste, quelles que soient les autres qu'on pourrait y ajouter; mais

devrais-je pour une gaillardise de jeunesse mettre sur le compte de M. Bowles une accusation de libertinage ou de corruption? En est-il moins aujourd'hui un homme pieux ou un honnête homme, pour n'avoir pas toujours été un prêtre? Nullement; je suis très-porté à le croire un honnête homme, presque aussi honnête que Pope lui-même, mais pas davantage.

La vérité c'est que de nos jours le grand *primum mobile* de l'Angleterre, c'est la *tartuferie*, *tartuferie* politique, *tartuferie* poétique, *tartuferie* religieuse, *tartuferie* morale, mais toujours la *tartuferie* multipliée dans toutes les variétés de la vie. C'est la mode, et tant qu'elle durera elle sera trop puissante pour ceux qui n'existent qu'en prenant le ton du temps. Je dis *tartuferie**, parce que c'est une chose de mots sans la moindre influence sur les actions humaines, les Anglais n'étant ni plus sages, ni meilleurs, mais plus pauvres, plus divisés entre eux, et moins moraux qu'ils l'étaient avant le règne de ce décorum verbal. Cette horreur pour les amours bien incertains de Pope (car Cibber avoue qu'il prévint l'aventure périlleuse dans laquelle Pope allait s'embarquer), cette horreur semble une inspiration vertueuse dans un pamphlet de controverse littéraire; mais tous les hommes du monde qui savent ce que c'est que la vie, ou du moins ce qu'elle était pour eux dans leur jeunesse, riront de cette plaisante accusation d'amour licencieux, tan-

* *Cant* veut dire en anglais, dans ce sens, une sainte affectation de paroles dévotes : c'est l'hypocrisie de la conversation.

Le Trad.

dis que les plus sérieux regarderont ceux qui fondent de telles inculpations sur un fait isolé, comme des fanatiques ou des hypocrites, et peut-être l'un et l'autre, car les deux forment quelquefois un heureux mélange.

M. Octavius Gilchrist parle avec assez d'irrévérence d'*un second verre de négus chaud**. Que veut-il dire? Y a-t-il quelque péché à boire du négus? est-il pire pour être chaud? ou M. Bowles boit-il du négus? J'avais meilleure opinion de lui; je pensais que tout le vin qu'il buvait était pur, ou que du moins, comme un personnage du roman de Jonathan Wild, il préférait le *punch* parce qu'il n'était rien écrit contre le punch dans l'Écriture. Je serais fâché de croire que M. Bowles aimât le négus; c'est une *liqueur si franche*, un intermédiaire si faible entre la passion du vin et l'usage plus sage de l'eau! Mais chaque écrivain a ses goûts; le juge Blackstone composa ses *Commentaires* (c'était aussi un poète dans sa jeunesse) avec une bouteille de vin de Porto devant lui. La conversation d'Addisson n'était bonne qu'après qu'il avait pris une pareille dose. Peut-être le régime de ces deux grands hommes n'était pas inférieur à celui d'un soi-disant poète de nos jours, qui, après avoir erré sur les collines, retourne chez lui, se met au lit et dicte ses vers, pendant qu'un témoin de cette opération poétique le nourrit de tartines de beurre.

* Liqueur composée d'un mélange de vin blanc et de jus de limon, etc.

J'en viens maintenant *aux principes invariables* de la poésie de M. Bowles. M. Bowles et quelques-uns de ses correspondants prononcent que ces principes sont incontestables; et ils sont restés sans objection, du moins vis-à-vis M. Campbell, qui semble s'être laissé étourdir par le titre.

Le sultan, du temps d'Henri IV, offrit de s'allier avec ce prince, parce qu'il haïssait le mot de *ligue :* ce qui prouve que le Padishan comprenait le français. M. Campbell n'a pas besoin de mon alliance, et je ne prétends pas la lui offrir; mais je hais ce mot *invariable*. Qu'y a-t-il d'invariable chez les mortels, poésie, philosophie, esprit, sagesse, science, pouvoir, gloire, sentiment, matière, vie ou mort? Bien entendu que j'écarte de la question les choses divines.

De tous les titres dont on baptisa jamais un livre, celui de ce pamphlet me semble le plus impertinent. C'est l'affaire de M. Campbell de répondre au contenu de cette publication, et surtout de venger son *vaisseau*, que M. Bowles a fait couler bas à son premier feu, comme il le proclame avec un air de triomphe.

Il lui dit : il y avait un *vaisseau ;*
Maintenant laisse-moi, vieux coquin,
Ou ma canne te fera sauter*.

Ce n'est point mon affaire; mais, ayant une fois commencé (et certes ce n'est pas que je l'eusse désiré, mais j'y ai été conduit par les fréquents appels

* Citation en vers.

à mon nom dans les pamphlets), je suis comme un Irlandais sous les armes prêt à tenir tête à qui que ce soit; je dirai donc un mot ou deux du vaisseau.

M. Bowles soutient que le *vaisseau* tire toute sa poésie de la nature, et non de l'art.

« Sans les vagues, les vents, le soleil, etc., etc., le vaisseau ne sera pas plus qu'un morceau de canevas sur trois grandes perches. »

Voilà une verité : ôtez les vagues et les vents, vous n'aurez plus de vaisseau du tout, ni pour la poésie, ni pour aucun autre usage; ôtez le soleil, et nous serons forcés de lire le pamphlet de M. Bowles à la chandelle. Mais la *poésie* du *vaisseau* ne dépend pas des vagues, etc.; au contraire, le vaisseau communique aux vagues sa propre poésie, et augmente la leur. Je ne nie point que les vagues et les vents, et surtout le soleil, soient grandement poétiques; nous le savons à nos dépens par les nombreuses descriptions de ces trois choses. Mais si les vagues ne portaient que leur écume, si les vents ne poussaient au rivage que les fucus, si le soleil ne brillait ni sur des pyramides, ni sur des flottes, ni sur des forteresses, ses rayons seraient-ils aussi poétiques? Je ne le crois pas. La poésie est au moins réciproque. Otez ce vaisseau qui est mouillé dans une onde calme, et l'onde calme devient assez monotone à voir, surtout si elle n'est pas transparente, témoin ces milliers de gens qui passent à côté sans la regarder du tout. Qu'est-ce qui attire tant de monde au spectacle qu'offre un

port quand on lance un vaisseau? On aurait pu voir la poétique *onde calme* à Wapping ou au canal de Paddington, ou dans une mare, ou dans un bassin, ou dans un vase quelconque. On pourrait écouter les vents siffler poétiquement à travers les trous d'une étable à pourceaux ou les fenêtres d'un grenier; on pourrait voir le soleil briller sur la livrée d'un laquais ou sur une bassinoire de cuivre : mais l'onde calme, le vent ou le soleil suffiraient-ils pour rendre toutes ces choses poétiques? Je ne le crois pas. M. Bowles admet que le vaisseau est poétique, mais seulement graces à ces accessoires. Or, si le vent, les vagues et le soleil sont assez poétiques pour rendre telle une chose, pourquoi pas une autre, et surtout un vaisseau, c'est-à-dire, comme M. Bowles l'appelle, des mâts, des voiles, des pavillons, un canevas grossier et de longues perches? Ce n'est pas autre chose, en effet; mais la porcelaine est de l'argile, l'homme est de la boue, la chair est du gazon, et pourtant ces deux derniers objets sont le sujet de beaucoup de *poésies*.

M. Bowles a-t-il jamais regardé la mer?.... Je présume que oui, du moins sur un tableau qui la représente. Un peintre a-t-il jamais peint la mer sans y ajouter un navire, un bateau, un naufrage, ou un autre accessoire? La mer elle-même est-elle une chose plus attrayante, plus morale, plus poétique, avec ou sans un vaisseau pour rompre la fatigante monotonie de son immensité? Un orage est-il plus poétique sans vaisseau? ou, dans le poème du Nau-

frage *, lequel nous intéresse le plus, de l'orage ou du vaisseau? L'un et l'autre également, sans doute; mais sans le vaisseau que nous ferait la tempête? Il n'y aurait plus qu'une poésie descriptive, et en elle-même cette poésie ne tient pas le premier rang.

Je crois avoir quelque droit de parler de choses maritimes, au moins à des poètes. En exceptant Walter Scott, Moore et Southey peut-être, qui ont voyagé, j'ai fait plus de milles à la nage que tous nos poètes n'en ont fait sur un vaisseau. J'ai vécu à bord pendant des années; tout le temps que j'ai passé hors de ma patrie, je n'ai jamais été un mois sans voir l'Océan. De plus, c'est sur son rivage que j'ai été élevé depuis l'âge de deux ans jusqu'à dix.

Je me rappelle que, lorsque nous étions à l'ancre au cap Sigée, en 1810, sur une frégate anglaise, il s'éleva une rafale si violente au coucher du soleil, que nous nous imaginions que le cable allait se rompre et le vaisseau abandonner le lieu de son mouillage. M. Hobhouse et moi, avec quelques officiers, nous avions été au détroit d'Abydos, et nous étions revenus juste à temps. L'aspect d'une tempête dans l'Archipel est aussi poétique que possible, la mer étant étroite, impétueuse, et la navigation embarrassée par les îles et les courants. Le cap Sigée, les *tumuli* de la Troade, Lemnos, Ténédos, tout ajoutait à la majesté du spectacle; mais ce qui nous parut le plus poétique pour le moment, ce furent à peu près deux

* *The Shipwreck*, by Falconer.

cents barques grecques ou turques obligées de quitter leur dangereux ancrage, et d'aller contre le vent : celles-ci du côté de Ténédos, celles-là se dirigeant vers d'autres îles; quelques-unes vers le large, et d'autres peut-être vers l'éternité. La vue de ces petits navires, s'élançant au-dessus de l'écume au milieu du crépuscule, paraissant et disparaissant entre les vagues avec leurs voiles d'une blancheur éblouissante *, effleurant les flots aussi rapidement, mais avec moins de sûreté que les mouettes qui volaient au-dessus d'elles; leur détresse évidente, leur réduction à des points mobiles dans le lointain, leurs groupes successifs; leur exiguïté comparée à la puissance de l'élément contre lequel elles luttaient, et qui faisait craquer la charpente de notre *quarante-quatre;* tout me frappa et me parut bien plus poétique que ne l'auraient été sans cet accessoire la mer mugissante et les vents déchaînés.

Le Pont-Euxin est une belle mer, et le port de Constantinople le plus beau des ports; cependant, je ne puis m'empêcher de penser que vingt vaisseaux de ligne, dont quelques-uns étaient de cent-quarante canons, ne le rendissent plus poétique avec le soleil, et peut-être davantage dans la nuit, car les Turcs illuminent leurs vaisseaux de guerre de la manière la plus pittoresque, et tout cela n'est pourtant qu'*artificiel.* Quant au Pont-Euxin, je me suis vu aux Sim-

* Les voiles dans le Levant sont de coton blanc et non d'une toile grossière.

plégades, auprès des ruines d'un autel qu'on trouve encore exposé aux vents du ciel dans une de ces îles. J'ai senti toute la poésie de la situation, en répétant les premiers vers de Médée; mais cette poésie n'aurait-elle pas été augmentée par l'*Argo?* Elle l'était même par l'approche de tout navire marchand qui arrivait d'Odessa. Or, M. Bowles nous dit: Pourquoi tirez-vous vos vaisseaux des chantiers? Pourquoi? Pour rien que je sache, si ce n'est qu'un vaisseau est construit pour être lancé! L'*onde* augmente sans doute la poésie par son association; mais elle ne la crée pas, et le vaisseau s'acquitte amplement avec l'onde de ce qu'il lui doit: ils s'aident l'un l'autre; l'onde est plus poétique avec le vaisseau, le vaisseau l'est moins sans l'onde; mais un vaisseau dans un bassin est encore un spectacle poétique: un vieux bateau avec sa quille en l'air, naufragé sur la plage, est un objet poétique (Wordsworth, qui fit un poème sur une cuve et un enfant aveugle, vous le dira comme moi); tandis qu'une vaste étendue de sable et d'eau, sans le bateau, serait aussi insipide que la prose des pamphlets dernièrement publiés.

Qu'est-ce qui fait la poésie dans l'image du désert de *marbre de Tedmor,* ou dans l'ode *à la solitude* de Gringers, si admirée par Johnson? Est-ce le marbre ou le désert? l'objet naturel ou l'objet artificiel? Ce désert est comme tous les déserts; mais le *marbre* de Palmyre fait la poésie du passage et du désert.

L'Hymette, si aride et si beau, toute la côte de l'Attique, ses collines et ses montagnes, Pentélicus,

Anchesmus, Philopappus, etc., etc., sont en eux-mêmes poétiques, et le seraient encore si le nom d'Athènes et ses ruines avaient disparu de la terre. Mais me dira-t-on que la *nature* de l'Attique serait plus poétique, sans l'*art* de l'Acropolis, du temple de Thésée, et de tous les monuments glorieux qui attestent le génie des Grecs? Demandez au voyageur ce qu'il trouve plus poétique du Parthénon ou du rocher sur lequel il est construit? des colonnes du cap Colonna ou du cap lui-même? des rochers qui sont à la base, ou du souvenir du vaisseau de Falconer qui fut se briser contre eux. Il est mille rochers et mille caps bien plus pittoresques que l'Acropolis et le cap Sunium. Que sont-ils auprès de mille sites de la Grèce, de l'Asie mineure, de la Suisse, ou même de Cintra en Portugal? Mais c'est l'*art*, les colonnes, les temples, le naufrage du vaisseau, et non l'emplacement de ces lieux, qui donnent à ces lieux leur poésie antique et moderne. Sans ces accessoires, ces lieux seraient inconnus et oubliés, ensevelis, comme Babylone et Ninive, dans un véritable chaos, sans poésie comme sans existence. Mais, dans quelque lieu de la terre que ces ruines soient transportées, si elles étaient susceptibles de l'être comme les obélisques, le sphinx, et la tête de Memnon, elles ne cesseraient point d'y conserver la perfection de leur beauté et leur poésie. Je me suis récrié, je me récrierai toujours contre la dévastation des ruines d'Athènes, destinées à venir servir de modèles de sculpture aux Anglais; et pourquoi me suis-je récrié? Les *ruines*

sont aussi poétiques à Piccadilly qu'elles l'étaient au Parthénon ; mais le Parthénon et son rocher sont moins poétiques sans ces ruines. Telle est la poésie de l'art.

M. Bowles prétend aussi que les pyramides d'Égypte sont poétiques, à cause de leur association avec d'immenses déserts, et qu'une pyramide des mêmes dimensions ne serait pas sublime dans un carrefour de Londres. Elle ne serait pas aussi poétique certainement ; mais ôtez les pyramides, que devient le désert ? Otez la colonne de la plaine de Salisbury, et la plaine n'aura rien de plus que la bruyère d'Hounslow ou toute autre plaine. Il me semble que le Colysée, le Panthéon, le Palatin, l'Apollon, le Laocoon, la Vénus de Médicis, l'Hercule, le Gladiateur mourant, le Moïse de Michel-Ange, et tous les ouvrages supérieurs de Canova (j'ai déjà parlé des chefs-d'œuvre de l'ancienne Grèce, existant encore sur le sol natal, ou transportés en Angleterre), sont aussi poétiques que le mont Blanc, le mont Etna, et peut-être davantage, parce que ce sont des manifestations directes de la pensée, qui supposent la *poésie* jusque dans leur conception, et qui, comme tels, ont de plus quelque chose d'une vie actuelle qui ne peut appartenir à aucune création de la nature inanimée, à moins que nous n'adoptions le système de Spinosa, que le monde c'est la Divinité.

Il n'est rien de plus poétique dans son aspect que la ville de Venise. Cela dépend-il de la mer ou des canaux ?

La boue et les plantes marines d'où sortit la fière Venise.

Est-ce le canal qui coule entre le palais et la prison,

ou le *pont des Soupirs*, qui la rendent poétique? Est-ce le *Canal grande*, ou le *Rialto* qui le couvre de ses arches, les églises qui le dominent, les palais qui le bordent, et les gondoles glissant sur ses ondes, qui rendent cette cité plus poétique que Rome elle-même? M. Bowles dira peut-être que, sans l'*eau*, le *Rialto* n'est que du marbre, les palais et les églises des pierres, et les gondoles un drap noir grossier jeté sur quelques planches avec un morceau de fer de forme bizarre à la proue : et moi, je lui dirai que, sans toutes ces choses, l'eau ne serait qu'un sale fossé; et quiconque dirait le contraire, mériterait d'être au fond de ce lieu, où les héros de Pope sont embrassés par les nymphes de la fange. Il n'y aurait rien qui rendît le canal de Venise plus poétique que celui de Paddington, si ce n'était les additions artificielles ci-dessus mentionnées, quoique ce soit un canal parfaitement naturel, formé par la mer et les îles innombrables qui composent le site de cette cité extraordinaire.

Les *cloaca* de Tarquin à Rome sont aussi poétiques que la colline de Richmond; ôtez Rome et laissez le Tibre et les sept collines tels qu'ils étaient au temps d'Évandre; que M. Bowles ou M. Wordsworth, ou M. Southey, ou un autre de nos poètes naturels *,

* Wordsworth, Southey, Coleridge, Wilson, ont une espèce de poétique à eux, dont la principale règle est de considérer comme poétique tout ce qui est naturel. On les appelle aussi les *lakistes*, parce qu'ils habitent sur les bords des lacs du Westmoreland, etc., etc. *Le Trad.*

fassent un poème sur ces mêmes lieux, et qu'ils voient ensuite ce qui sera le plus poétique ou de leur production ou de l'*Indicateur des étrangers* le plus vulgaire, qui décrit le chemin de St-Pierre au Colysée, et marque tout ce qu'on rencontre. Ces lieux intéressent dans Virgile, parce qu'un jour ils seront Rome, et non parce qu'ils sont le domaine champêtre d'Évandre.

M. Bowles cherche ensuite à enrôler Homère sous ses drapeaux pour répondre à une remarque de M. Campbell, « qu'Homère était très-habile dans la description des objets d'art. »

M. Bowles prétend que le grand talent d'Homère, même dans ce cas, dépend de l'alliance des ouvrages de l'art avec la nature. « Le bouclier d'Achille tire son intérêt poétique, dit-il, des sujets que l'artiste y a décrits. » Et d'où tire son intérêt la lance d'Achille, et le casque et la cuirasse portés par Patrocle, et l'armure céleste et les jambières d'airain des Grecs? Est-ce uniquement des jambes, du dos, du sein et du corps que ces armes défensives protègent? Alors il eût été bien plus poétique de faire combattre les guerriers nus; et Gulley et Gregson *, étant plus près de l'état de nature, sont plus poétiques en boxant avec une paire de caleçons, qu'Hector et Achille avec leur armure resplendissante et leurs armes héroïques.

Au lieu des casques sonores, du roulement des chariots, de l'éclair et du cliquetis des épées, du choc

* Boxeurs de Londres.

des boucliers et des cuirasses brisées, pourquoi ne pas représenter les Grecs et les Troyens comme deux tribus sauvages, se tiraillant et se déchirant, se donnant des coups de pied et se mordant, écumant de rage, grinçant les dents, et dans toute la poésie de la nature guerrière, sans l'embarras de tant d'armes grossières et prosaïques, également superflues pour le guerrier et le *poète naturel.* Est-il rien d'anti-poétique dans le coup dont Ulysse frappe avec son arc les chevaux de Rhésus (qui a oublié sa courroie)? où M. Bowles voudrait-il que le roi d'Ithaque les excitât avec la pointe du pied ou avec son poing, pour être plus naturel?

Dans l'élégie de Gray* est-il une image plus frappante que celle de la *sculpture informe?* On peut observer de la sculpture en général qu'elle est plus poétique que la nature elle-même, en tant qu'elle représente par des formes visibles le sublime et cette beauté idéale qui ne se trouvent jamais dans la nature actuelle. Telle est du moins l'opinion générale. Mais, en exceptant toujours la Vénus de Médicis, je diffère de cette opinion du moins quant à ce qui regarde la beauté du sexe; car la tête de lady Charlemont (telle que je la vis pour la première fois il y a neuf ans) me parut posséder tout ce que la sculpture peut produire dans l'idéal. Je me souviens aussi d'avoir vu quelque chose de ce genre dans la tête d'une jeune Albanaise, occupée à réparer une route des monta-

* *Elegy written in a church-yard.*

gnes; dans quelques autres têtes grecques, et dans une ou deux figures italiennes. Mais quant au *sublime*, je n'ai rien vu dans la nature humaine qui approchât de l'expression de la sculpture, soit dans l'Apollon, le Moïse, ou tout autre des ouvrages sévères de l'art ancien et de l'art moderne.

Examinons avec un peu plus de développement la question de la nature en général, considérée comme supérieure aux images artificielles pour le but poétique des beaux-arts. Dans le paysage, un grand artiste ne vous donne pas une copie littérale d'un site; mais il en invente et en compose un. La nature, dans son aspect, ne lui fournit aucun tableau tel qu'il le cherche : alors même qu'il vous représente quelque cité ou un site fameux des montagnes, il faut qu'il choisisse un point de vue particulier, avec les proportions de lumière et d'ombre qui servent à augmenter ses beautés et à diminuer ses défauts.

La poésie de la nature seule, telle qu'elle s'offre réellement, n'est pas suffisante pour le peintre. Le ciel de son tableau n'est pas précisément celui de la nature. C'est une composition de différents horizons, observés en différents lieux. Et pourquoi? Parce que la nature n'est pas prodigue de ses beautés. Elles sont éparses çà et là, découvertes accidentellement, pour être choisies avec soin et réunies avec difficulté.

Je viens de parler de la sculpture. N'est-ce pas le grand but du sculpteur d'exagérer la nature jusqu'au *beau héroïque*, et, pour nommer les choses par leur nom, de surpasser son modèle? Lorsque Canova com-

pose une statue, il prend une jambe à l'un, un bras à l'autre, un trait à un troisième et une taille à un quatrième; peut-être même embellit-il encore tous ces détails, comme fit le sculpteur grec pour créer sa Vénus.

Demandez à un peintre de portraits quels embarras il éprouve en voulant concilier avec les principes de son art les visages dont la nature et ceux qui viennent poser remplissent son atelier. A l'exception de dix figures peut-être sur dix mille, il n'en est pas une qu'il se hasarde à reproduire sans dissimuler et ajouter beaucoup : la nature, l'exacte, la simple nature, la nature nue, ne fera jamais un grand artiste d'aucun genre, encore moins un poète, qui, par son essence, est peut-être de tous les artistes celui qui doit le plus à l'art : pour ce qui est des images naturelles, les poètes sont obligés d'emprunter à l'art leurs meilleures comparaisons : vous dites qu'une source est aussi claire ou plus claire que le cristal pour exprimer sa belle transparence.

O fons Blandusiæ splendidior vitro !

Dans le discours de Marc Antoine, on fait voir le corps de César, mais on fait voir aussi son manteau.

« Vous connaissez tous ce manteau..... Je me souviens de la première fois que César le porta. C'était un jour d'été dans sa tente, le jour même qu'il vainquit les Nerviens...... Regardez à cet endroit, il a été traversé par le poignard de Cassius. »

Si Shakespear avait dit que Cassius avait passé son

poing dans le trou du manteau, c'eût été bien plus conforme à la *nature de* M. Bowles; mais le poignard, ouvrage de l'art, est plus poétique qu'une main désarmée.

Dans la poésie sublime de l'Écriture nous voyons : « Qui vient d'Édom, qui vient de Bozrath avec des *vêtements teints* ? »

Celui qui vient serait-il poétique sans les vêtements teints qui frappent et font tressaillir le spectateur et identifient l'objet qui s'approche?

La mère de Sisarra est représentée écoutant le bruit des roues du chariot de son fils. Salomon, dans son cantique, compare le nez de sa bien-aimée à une tour, ce qui nous paraît une hyperbole orientale. S'il avait dit que sa taille était comme une tour, c'eût été aussi poétique que s'il l'avait comparée à un arbre.

> La vertueuse Marcia s'élève comme une tour (*towers*) au-dessus de son sexe.

Voilà une image artificielle pour exprimer une supériorité morale. Mais il est probable que Salomon ne comparait pas le nez de sa bien-aimée à une tour sous le rapport de sa longueur, mais bien de sa symétrie; et, en accordant quelque chose à l'hyperbole orientale et à la difficulté de trouver une image dans la nature pour lui comparer le nez d'une femme, cette figure est peut-être aussi bonne qu'une autre.

L'art n'est pas inférieur à la nature pour les vues poétiques. Qu'est-ce qui fait d'un régiment aligné un

spectacle plus noble que la même masse d'hommes de la populace? les armes des soldats, leurs uniformes, leurs drapeaux, l'art et la symétrie de leurs positions et de leurs mouvements. Le plaid d'un Highlanlais *, le turban d'un musulman, la toge d'un Romain, sont plus poétiques que les fesses tatouées ou non tatouées d'un sauvage des îles de Sandwich, quand elles seraient décrites par Wordsworth lui-même comme l'*idiot dans sa gloire* **.

J'ai vu autant de montagnes que la plupart des hommes, et plus de flottes que la généralité des habitants de la Terre-Ferme; et pour moi un convoi, escorté par quelques vaisseaux de ligne, est un spectacle aussi poétique qu'aucun tableau de la nature inanimée. Je préfère le mât d'un grand amiral au sapin d'Écosse ou à celui des Alpes, et je crois qu'il a produit plus de poésie. En quoi consiste la grande supériorité du *naufrage* de Falconer sur tous les autres naufrages? dans l'admirable application qu'on y trouve des termes de l'art, dans la description du sort d'un navigateur faite par un poète navigateur. Ces termes, par la juste application qu'en a faite Falconer, font la force et la réalité de son poème. Pourquoi? Parce qu'il était poète, et dans les mains d'un poète l'art ne sera pas moins fécond en ornements que la nature. C'est précisément dans la nature considérée sous un point de vue général, que Falconer

* Habitants des montagnes d'Écosse, *Highlands*.

** *The idiot Boy*, by Wordsworth.

faillit, parce qu'il sort de son élément; il faillit quand il fait des digressions pour parler de l'ancienne Grèce, et « *d'autres branches de sciences.* »

Dans la *colline de Grongar*, qui fait seule la gloire de Dyer, l'aspect de la nature elle-même est peint par une image artificielle pour introduire une idée morale :

« C'est ainsi qu'est fait le *vêtement* de la nature « pour instruire notre pensée vagabonde; c'est ainsi « qu'elle *se pare d'une joyeuse verdure* pour bannir « nos soucis. »

Nous pouvons ici citer encore le télescope dont le mauvais emploi fait par Milton a rendu M. Bowles si triomphant contre M. Campbell.

« C'est ainsi que nous nous méprenons sur l'aspect de l'Amour, vu à travers le prisme trompeur de l'espérance ; »

Et ici un mot en passant à M. Campbell.

« Comme les sommets, si magnifiquement parés des couleurs de l'air, paraissent arides, rudes et tristes à ceux qui les franchissent, de même nous parcourons toujours une route pénible; le présent est continuellement un jour nuageux. »

N'est-ce pas là l'original de ces deux fameux vers?

« C'est la distance qui prête du charme à la vision, et qui pare la montagne de son manteau d'azur. »

Plaisirs de l'Espérance.

Pour revenir encore une fois à la mer, que l'on regarde la longue muraille de Malamocco qui sert de digue à l'Adriatique, et qu'on prononce entre la mer

et la barrière qui la dompte. Assurément cet ouvrage romain (je me sers de l'expression *romain* pour la conception de l'idée et pour l'exécution); cet ouvrage qui disant à l'Océan, « Tu viendras jusqu'ici, et pas plus loin, » se voit obéi, est-il moins poétique et moins sublime que les vagues courroucées qui se brisent vainement à ses pieds?

M. Bowles fait dépendre du vent la majeure partie de la poésie d'un vaisseau; alors pourquoi un vaisseau à la voile est-il plus poétique qu'un pourceau pendant un vent violent? Le pourceau est tout nature, *le vaisseau est tout art, grossier canevas et grandes perches, etc.* L'un et l'autre sont sous l'influence puissante du vent, ballottés çà et là; cependant un excès de faim pourrait seul me faire trouver le pourceau plus poétique que le navire, et surtout sous la forme de côtelettes.

M. Bowles nous dira-t-il que la poésie d'un aquéduc consiste dans l'eau qu'il conduit? qu'il aille voir l'aquéduc de Justinien, ceux de Rome, de Constantinople et d'Elva, où même les restes de celui de l'Attique.

On fait ensuite cette question: Qu'est-ce qui rend les vieilles tours de Westminster plus poétiques comme objets que la tour de la manufacture de plomb entourée des mêmes sites? Je répondrai que c'est l'architecture. Faites de l'abbaye de Westminster ou de l'église de Saint-Paul un magasin de poudre, leur poésie, comme objets, demeure la même. Le Parthénon fut converti en un magasin semblable par

les Turcs, pendant le siége de Morosini, et une partie de cet édifice en a été détruit. Les dragons de Cromwell établirent leurs chevaux dans la cathédrale de Worcester; en devint-elle moins poétique comme objet? Demandez à un étranger aux approches de Londres quelle est la plus poétique des tours qui frappent sa vue; il désignera Saint-Paul ou l'abbaye de Westminster, sans en connaître peut-être le nom, et il ne pensera même pas à la tour de la *manufacture*, non qu'il sache que ce n'est ni un mausolée, ni une colonne, ni un monument de victoire, mais parce que l'architecture en est évidemment inférieure.

Autre question de M. Bowles: « Supposons mêmes talents dans l'exécution chez les artistes: la description d'un jeu de cartes est-elle aussi poétique que la description d'une allée d'arbres dans une forêt?» On pourrait répondre que certainement les matériaux ne sont pas égaux; mais que l'artiste qui a rendu le jeu de cartes poétique, est de beaucoup supérieur à celui qui a décrit les arbres.

Mais cette classification de poètes est purement arbitraire de la part de M. Bowles; il y a peut-être différents *ordres* de poésie; mais le rang du poète dépend toujours de son talent d'exécution, et non de la branche de l'art qu'il a choisie.

La tragédie est regardée comme du premier ordre; Hugues a fait une tragédie, et une tragédie qui a eu du succès; Fenton de même; et Pope n'en a jamais fait. Personne cependant mit-il jamais Hugues et Fenton au-dessus de Pope comme poètes? M. Bowles lui-

même n'y songea pas. Addisson (auteur de *Caton*), Rowe (un des poètes dramatiques les plus distingués par leurs succès), Young, Otway et Southerne eux-mêmes furent-ils jamais placés au rang de Pope par les lecteurs ou les critiques avant sa mort ou depuis? Si M. Bowles veut tenir pour des classifications de ce genre, qu'il se rappelle que la poésie descriptive a été reléguée parmi les dernières branches de l'art, et qu'une description est considérée comme un simple ornement, mais ne doit jamais faire *le sujet* d'un poème.

Les Italiens, avec la langue la plus poétique et le plus mauvais goût de l'Europe, possèdent aujourd'hui cinq *grands* poètes : Dante, Pétrarque, l'Arioste, le Tasse et Alfiéri. Quel est celui des cinq qu'ils estiment comme un des premiers, et quelques-uns comme le premier? Pétrarque, *le faiseur de sonnets*. Il est vrai que quelques-unes de ses chansons (*canzoni*) ne sont pas moins estimées, mais elles ne le sont pas davantage; et qui songe jamais à son *Africa*?

Si Pétrarque était classé d'après l'ordre de ses compositions, où le placerait le meilleur de ses sonnets? A côté du Dante et des autres? Non; mais, comme je l'ai déjà dit, le poète qui exécute le mieux est le premier, quelle que soit sa partie; et il sera toujours le premier dans l'estime du monde.

Quelque haut rang qu'occupe *Gray*, s'il n'avait écrit que son élégie *, je suis tenté de croire qu'il occuperait un rang plus haut encore : c'est la principale

* *Elegy on a church-yard.*

pierre de l'édifice de sa gloire; sans cette élégie, ses odes n'auraient pas suffit pour sa renommée.

La dépréciation de Pope est en grande partie fondée sur une fausse estimation de l'ordre de sa poésie. Lui-même y a contribué par ces deux vers, expression d'une noble modestie :

« Il n'errait pas long-temps, dit-il, dans le labyrinthe de l'imagination ; mais il s'abaissait (*stooped*) à la vérité, et donnait une morale à ses vers. »

Il aurait dû écrire: *s'élevait à la vérité* (*rose to truth*).

Selon moi, la plus noble de toutes les poésies, c'est la poésie morale, comme le plus noble de tous les sujets terrestres doit être la vérité morale. Je ne parle pas de la religion : c'est un sujet trop au-dessus des talents humains, et qui a toujours échoué dans des mains mortelles, excepté dans celles du Dante et de Milton; et encore le Dante a-t-il donné beaucoup aux passions humaines, quoiqu'il les ait peintes dans des circonstances surnaturelles.

Qui a fait de Socrate le plus grand des hommes? Sa vérité morale, ses préceptes. Qui a prouvé que Jésus-Christ était le fils de Dieu presque autant que ses miracles? ses préceptes de morale. — Si des préceptes de morale ont fait d'un philosophe le premier des hommes, et n'ont pas été dédaignés comme auxiliaires de l'Évangile par la Divinité elle-même, nous dira-t-on que la poésie morale ou la poésie didactique, ou quel que soit le nom que vous lui donnerez, cette poésie dont l'objet est de rendre les hommes meilleurs et plus sages, n'est pas *du premier ordre* de poésie?

et cela sera soutenu par un membre de la prêtrise? Cette poésie exige plus d'ame, plus de sagesse, plus de talent que toutes les forêts où le poète va s'égarer pour les décrire, et que toutes les épopées fondées sur des batailles.

Les Géorgiques sont incontestablement un plus beau poëme que *l'Énéide*. Virgile le savait; il ne donna pas l'ordre de les brûler.

The proper study of mankind is man.
La véritable étude du genre humain, c'est l'homme.

C'est la mode du jour de vanter avec emphase ce qu'on appelle *l'imagination* et *l'invention*, les deux qualités les plus communes. Un paysan irlandais, avec une pointe de vin, imaginera et inventera plus qu'il n'en faudrait pour un poème moderne.

Si Lucrèce n'avait pas été gâté par le système d'Épicure, nous aurions un poème supérieur à tous ceux qui sont connus. Le sien, comme simple poésie, est le premier des poèmes latins. Qu'est-ce donc qui l'a perdu? Sa morale. Pope n'a pas eu ce défaut; sa morale est aussi pure que sa poésie est belle.

En parlant des objets artificiels, il en est un dont j'ai oublié de faire mention. Le canon est bien poétique autant que l'art peut rendre un objet tel. M. Bowles me dira peut-être que c'est parce que le canon ressemble à ce qui est un grand son naturel dans l'air, et une fréquente comparaison sur la terre, la foudre. Il ajoutera, d'un air de triomphe, que Milton a fait de tristes choses avec son artillerie quand il en a armé

ses diables. Ah! sans doute que cet objet artificiel devait avoir en lui-même beaucoup de sublime pour attirer son attention dans un combat comme celui qu'il voulait décrire. Il en a fait un usage absurde; mais l'absurdité ne vient pas de ce qu'il a fait tourner des *canons* contre les anges de Dieu : elle vient de ce qu'il a employé une arme *matérielle*. Le tonnerre des nuages aurait été aussi ridicule et inutile entre les mains du diable que le salpêtre, les anges étant aussi inattaquables par l'un que par l'autre. Les carreaux sont sublimes dans les mains du Tout-Puissant, non comme tels, mais parce qu'il daigne s'en servir comme d'un moyen pour repousser les esprits rebelles. Personne n'oserait attribuer leur défaite à la force de cette électricité naturelle. Le Tout-Puissant le voulut, et ils tombèrent; sa parole eût été suffisante, et Milton est aussi absurde (et dans le fait c'est un blasphème) de mettre des foudres matérielles dans les mains du Tout-Puissant que de lui donner des mains.

L'artillerie des démons ne fut que le premier pas de la bévue de Milton; le tonnerre fut le second, et la rendit plus complète. Le tonnerre eût convenu à Jupiter, mais non à Jéhovah. Le sujet tout entier était essentiellement anti-poétique. Milton a fait plus qu'un autre aurait pu faire; mais c'était au-dessus de lui et de tous les hommes de réussir.

Dans un passage de la réplique, M. Bowles prétend que Pope *était jaloux* de Phillips, parce qu'il critiqua ses pastorales dans un article, modèle admirable d'ironie, inséré dans le *Guardian*. Si quelque

ouvrage de Phillips pouvait inspirer de la jalousie, ce ne seraient guère ses pastorales : elles étaient dignes de mépris, et Pope exprima tout le sien. Si M. Fitz-Gérald publiait un volume de *sonnets*, un *génie des découvertes*, ou un *missionnaire*, et que M. Bowles le critiquât dans un journal périodique, cela serait-il de l'envie? Les auteurs des *adresses rejetées** ont ridiculisé les seize ou vingt poètes de notre époque, mais en sont-ils jaloux? L'envie se démène avec contorsion; elle ne rit point; les auteurs des *adresses rejetées* pouvaient bien mépriser quelques-unes des personnes qu'elles ont parodiées, mais ils ne sont jaloux d'aucune, et Pope n'avait pas plus de raison d'être jaloux de Phillips que de Welsted, de Théobald, de Smedley ou de tout autre héros de la Dunciade. Il aurait pu ne pas l'envier quand il n'aurait pas été le plus grand poète de son siècle. M. Ings était-il jaloux de M. Phillips quand il lui demanda : « Pourquoi votre Pyrrhus conduit-ils des bœufs, et dit-il, je suis aiguillonné par l'amour? » Cette question rendit le pauvre Phillips muet; mais elle n'était pas plus un effet de l'envie que l'ironie de Pope. Pope était-il jaloux de Swift, de Bolingbroke, du succès sans égal de l'opéra de Gay**? On me répondra que c'étaient là ses amis. Mais l'*amitié* préserve-t-elle de l'*envie?*

* Poëme où l'on parodiait tous les auteurs qui concoururent pour l'adresse prononcée à l'ouverture du théâtre de Drury-Lane, quand la salle fut reconstruite.

** *The beggar's* opera.

Étudiez la première femme ou le premier écrivailleur que vous rencontrerez; que M. Bowles lui-même (que j'acquitte pleinement de ce vice odieux) étudie quelques-uns de ses frères en Apollon. Le plus envieux des hommes que j'aie connus est un poète et un poète distingué. D'ailleurs l'envie est une passion universelle. Goldsmith enviait non seulement les marionnettes à cause de leur danse, et se brisait les jambes pour rivaliser avec elles; mais il fut un jour sérieusement en colère, parce que deux jolies femmes attiraient l'attention plus que lui. *Voilà l'envie*; mais où Pope laissait-il voir un indice de cette passion? Dryden enviait donc le héros de son Mac-Flecknoe.

M. Bowles, toutes les fois qu'il en trouve l'occasion, compare avec Pope Cowper (le même Cowper que dans son édition de Pope il tourne en ridicule à cause de son attachement pour une vieille dame, mistriss Unwin; je ne me rappelle plus à quelle page, mais je cite le fait).

M. Bowles vante particulièrement la description flamande d'un bois par Cowper, faite comme le catalogue d'un pépiniériste *, avec une imitation affectée

* Je veux soumettre au jugement de M. Bowles un passage d'un autre poème de Cowper pour le comparer avec le *Pépiniériste* du même auteur.

« *Tes aiguilles*, jadis si brillantes, devenues inutiles pour

« *Thy needles once a shining store*
« *For my sake restless heretofore*,
« *Now rust disused and shine no more*.
« *My Mary*. »

du style de Milton, aussi burlesque que le poëme *du splendid Shilling*.

Ces deux écrivains, car Cowper n'est pas poète peuvent se comparer dans un grand ouvrage, la traduction d'Homère.

Or, malgré tous les défauts manifestes et nombreux, critiqués et avoués, de la traduction de Pope, et toute la science classique, le long travail et les vers blancs de Cowper, qui peut lire la sienne et qui laissera là celle de Pope, à moins que ce ne soit pour lui pré-

l'amour de moi, se rouillent par le repos, et cessent de briller, ma bonne Marie. »

Ces vers, adressés par Copwer à sa nourrice, contiennent une image simple, artificielle et vulgaire. Je demanderai à M. Bowles si ces trois vers sur des *aiguilles* ne valent pas tout le bavardage sur les arbres, si souvent cité par lui? Cependant, dans le fait, que nous offrent ces vers, un ensemble d'images et d'idées communes, le ravaudage des bas, le raccommodage des chausses et le rapiéçage des culottes. Mais qui niera que ces vers ne soient éminemment poétiques, adressés comme ils le sont par Cowper à sa nourrice?

Ces mauvais vers sur les arbres me rappellent un mot de Shéridan. Peu de temps après la scène des *adresses rejetées* en 1812, je me trouvais à table avec Shéridan. Pendant le dîner, il me dit: Lord Byron, savez-vous qu'au nombre des auteurs d'adresses était Whitbread lui-même? Je répondis en demandant quelle espèce d'adresse il avait faite. Je ne m'en souviens guère, reprit Shéridan, excepté qu'il y avait un phénix. — Un phénix!!! et comment le décrivait-il? Comme un *marchand de volaille*, répondit Shéridan; il était vert, jaune, bleu et rouge; il ne nous faisait pas grace d'une plume.

On peut comparer à cette description d'un phénix le dé-

férer l'original? La traduction de Pope n'est *point Homère*, mais Spondanus; celle de Cowper n'est ni Homère ni Cowper. Encore très-jeune, je lus l'Homère de Pope avec un ravissement qu'aucun autre ouvrage n'a pu me procurer, et les jeunes gens ne sont pas les plus mauvais juges de leur langue. Plus tard je lus Homère, dans l'original, comme nous l'avons tous fait, les uns par force, les autres par goût. Ai-je été de ceux-ci ou de ceux-là? Peu importe, il suffit que je l'aie lu. A un âge plus mûr, j'ai essayé

tail que Cowper nous fait d'un bois avec toutes ses minuties, etc.

Encore un autre exemple du pouvoir de l'art en poésie et même de sa supériorité sur la nature, et c'est le dernier que je citerai; je veux parler du buste d'*Antinoüs*. Est-il quelque chose dans la nature de comparable à ce marbre, excepté la *Vénus?* Où trouver plus de poésie que dans cette merveilleuse création de beauté parfaite? Mais la poésie de ce buste n'est nullement tirée de la nature ni d'aucune association de supériorité morale. Qu'y a-t-il de commun entre la nature morale et le *favori* d'Adrien? L'exécution n'est pas *naturelle*, mais *surnaturelle* ou plutôt *sur-artificielle*, car la nature n'en a jamais tant fait.

Qu'on laisse donc ce jargon sur la nature et les *principes invariables* de la poésie. Un grand artiste rendra un bloc de marbre aussi sublime qu'une montagne, et un grand poète ornera un paquet de carte de plus de poésie qu'il y en a dans les forêts de l'Amérique. C'est la preuve du talent d'un poète de faire mentir le proverbe, et de faire quelquefois *une bourse de soie avec une oreille de cochon*. Pour conclure par un autre proverbe vulgaire : *Un bon ouvrier ne se plaint jamais de ses outils.*

de lire la version de Cowper; cela m'a été impossible, et quel lecteur mortel l'a pu lire?

Et maintenant que nous avons vu le catholique chargé du reproche d'envie, de duplicité, de libertinage et d'avarice, voyons ce qu'était le calviniste. Cowper médita le plus grand de tous les crimes, suivant le code chrétien, le suicide.... Et pourquoi? parce qu'on devait l'examiner pour savoir s'il était propre à une place dont il semble qu'il désirait faire une sinécure.

Sa liaison avec mistriss Unwin était assez innocente, car la vieille dame était dévote et lui malade; mais pourquoi donc reprocher à Pope, valétudinaire et alors âgé, sa liaison avec Martha Blount? Cowper était l'aumônier de MM. Throgmorton: mais Pope ne distribuait que ses propres charités; elles étaient toujours nobles et au-dessus de sa fortune. Pope était un adhérent fidèle, mais tolérant, de la plus bigote de toutes les sectes; Cowper, le plus bigot et le plus sombre sectaire qui ait jamais damné d'avance les autres et lui-même. Ce que je dis là est-il trop dur? Je le sais, et je ne l'avance pas comme mon opinion personnelle sur Cowper, mais pour montrer ce qui pourrait être dit avec une apparence de vérité et de candeur, comme tout ce qu'on a débité contre Pope de plus odieux sur des fondements semblables. Cowper était un brave homme, et vécut dans une époque heureuse pour ses ouvrages.

M. Bowles, qui, selon toute apparence, ne s'appuie pas uniquement sur les arguments, a lui-même en-

personne, ou par procuration, mis en avant les noms de Southey et de Moore. M. Southey *est en tout point de l'avis de M. Bowles dans ses principes invariables de poésie.*

Le moins que puisse faire M. Bowles en retour, c'est d'approuver les *principes invariables de M. Southey.* J'aurais cru que le mot *invariable* aurait serré la gorge de Southey comme l'*amen* de Macbeth. Il a produit cet effet sur moi, et je ne suis pas le moins constant des deux, du moins quant à mes opinions. Vient ensuite l'approbation de Moore (*et tu, Brute!*) et puis celle d'un M. John Scott. Il y a aussi une lettre d'un poète *en astérisques*, qui, à ce qu'il paraît, est du premier ordre; qui peut-il être? ce n'est pas mon ami sir Walter *; sûrement ce ne peut être Campbell, ce ne saurait être Rogers.

« Vous avez frappé le clou sur la tête et *** (Pope je présume) sur la tête aussi,

Je reste votre affectionné ****.

Et ce qu'il *reste* est en astérisques. Quel qu'il soit, il mérite, après un tel jugement, digne de Midas, que *le clou* que M. Bowles a frappé sur la tête, lui soit enfoncé dans les oreilles, je suis sûr qu'elles sont assez longues pour cela.

L'entreprise de la populace poétique de nos jours qui veut obtenir l'ostracisme contre Pope, peut être expliquée aussi facilement que la coquille de l'Athénien contre Aristide. Ils sont fatigués de l'entendre

* Sir Walter-Scott.

appeler *le juste*. Ils combattent aussi pour la vie; car si Pope se maintient à son rang, ils retomberont au leur. Ils ont élevé une mosquée à côté d'un temple grec de la plus belle architecture; et, plus barbare que les barbares aux usages desquels j'emprunte cette figure, ils ne seront pas contents de leur édifice grotesque qu'ils n'aient détruit le majestueux monument qui l'a précédé et qui fait leur honte à jamais.

On me dira que j'ai été remarquable dans le nombre de ces barbares (peut-être même dira-t-on que j'en suis encore). Cela est vrai, et j'en rougis. J'ai compté parmi ceux qui ont bâti cette tour de Babel suivie d'une confusion de langues; mais je n'ai jamais été de ces démolisseurs jaloux du temple classique de notre prédécesseur. J'ai aimé et honoré la gloire et le nom de cet homme illustre et sans rivaux, bien plus que ma chétive renommée et le fatras monotone de ces écoliers et de ces parvenus qui prétendent l'égaler ou même le surpasser. Plutôt que d'arracher une seule feuille de ses lauriers, il vaudrait mieux que tout ce que ces gens-là et moi, comme membre de leur bande, avons jamais écrit,

« Servit à doubler des coffres, plier des épices, etc., etc. »

Il en est qui me croiront, d'autres qui ne me croiront pas; vous, monsieur, vous savez combien je suis sincère, et si mon opinion, soit dans ce court ouvrage destiné à la publication, soit dans des lettres particulières qui ne peuvent jamais être connues; vous savez, dis-je, si mon opinion n'a pas toujours été la

même. Je regarde notre siècle comme le déclin de la poésie anglaise; aucun égard pour les autres, aucun sentiment d'égoïsme, ne sauraient m'empêcher de voir ainsi et de le dire. Il n'est pas de signe plus marquant du mauvais goût du temps, que la manie de déprécier Pope. Il vaudrait mieux recevoir comme prouvée l'attaque grossière de Cobbett, contre Shakespear et Milton, que de souffrir cette guerre perfide et doucereuse qu'on fait à la réputation de notre poète le plus parfait et du plus pur de nos moralistes. Je laisse à d'autres le soin de vanter son talent dans la peinture des *passions*, dans la poésie descriptive et la poésie héroï-comique. Je le prends sur son terrain comme poète moral : dans les passions, personne ne le surpasse; dans la poésie héroï-comique et dans la poésie morale, personne ne l'égale. Or, d'après mes idées, la poésie morale est la première de toutes, puisqu'elle exécute en vers ce que les plus grands hommes ont cherché à accomplir en prose. Si l'essence de la poésie n'est que le mensonge (*lie*), jetez-la aux chiens ou bannissez-la de votre république, comme Platon l'aurait voulu. Celui qui peut réconcilier la poésie avec la vérité et la sagesse est le seul vrai poète dans le sens réel du mot, le *créateur*, le *faiseur*. Pourquoi cela voudrait-il dire menteur, dissimulateur (*feigner*), conteur? Un homme peut faire et créer quelque chose de mieux.

Je n'oserai pas dire que Pope est un aussi grand poète que Shakespear et Milton, quoique Warton son ennemi le place immédiatement après eux; je ne vou-

drais pas plus parler ainsi que je ne voudrais soutenir dans la mosquée (qui fut jadis Ste Sophie) que Socrate a été un plus grand homme que Mahomet. Mais si je dis qu'il approche de ces deux poètes, je ne dirai rien de plus extraordinaire que ce qu'on avance de Burns, qu'on suppose

Égaler tous les noms ici-bas, excepté celui de Shakespear.

Je n'objecte rien contre cette opinion. Mais de quel ordre dans l'aristocratie poétique, de quel ordre sont les poëmes de Burns? Il y a son *opus magnum*, *tam O'Shanrét*, conte, le *cotter's saturday night**, un essai descriptif et quelques autres ouvrages du même style; tous les autres sont des chansons. Voilà pour le rang de ses productions; mais Burns lui-même est au premier rang de son art.

J'ai exprimé autre part mon opinion sur Pope ainsi que sur l'effet que les tentatives en poésie de nos jours ont eu sur notre littérature: si une grande convulsion nationale ou naturelle venait à bouleverser notre île, de telle sorte que la Grande-Bretagne fût rayée des royaumes du globe, et s'il ne restait de nous que la chose la plus durable de la terre, une langue morte pour être étudiée, lue et imitée par les sages des générations futures; si notre littérature devenait la science du genre humain, débarrassée des cabales des partis, des modes temporaires, de l'orgueil et des préjugés nationaux; un Anglais jaloux de faire connaître à la postérité des étrangers qu'il a existé une tragédie et

* Le samedi du paysan.

une épopée anglaise, désirerait la conservation de Shakespear et de Milton; mais le monde qui survivrait arracherait Pope du naufrage et abandonnerait tout le reste avec le peuple.

Pope est le poète moral de la civilisation; et, à ce titre, espérons qu'un jour il sera le poète moral du genre humain. Il est le seul poète qui jamais ne nous choque, le seul dont la perfection ait été le seul reproche qu'on lui ait fait. Jetez un coup d'œil sur ses productions, considérez leur étendue et leur variété: pastorale, poésie des passions, poésie héroï-comique, traductions, satires, morale; il est toujours excellent et souvent parfait. Si le grand charme de ses vers est la *mélodie*, d'où vient que les étrangers l'adorent même dans leurs traductions délayées? Mais j'ai fait cette lettre trop longue. Présentez mes compliments à M. Bowles.

Tout à vous sincèrement,

BYRON.

POST-SCRIPTUM.

Quelque longue que soit devenue cette lettre, je crois nécessaire d'y joindre un *post-scriptum*, je tâcherai qu'il soit court.

M. Bowles nie d'avoir accusé Pope d'une sordide cupidité; puis il ajoute : « Si je l'ai jamais fait, je serais charmé de trouver un témoignage, qui m'assurât le contraire. Il peut trouver ce témoignage, à la satisfaction de son cœur, dans Spence et autre part.

D'abord, on peut s'en rapporter à Martha Blount qui (dit charitablement M. Bowles) pensait probablement qu'il n'épargnait pas assez pour elle (Martha Blount était sa légataire). Quelle que fût sa pensée sur ce point, ses paroles sont en faveur de Pope.

Vient ensuite l'alderman Barber : voyez les *anecdotes de Spence*; puis la réponse froide de Pope à lord Halifax qui lui proposait une pension; une autre preuve, c'est sa conduite envers Craggs et Addisson dans des circonstances semblables.

Je citerai encore ses deux vers :

« Graces à Homère, je vis heureux sans rien devoir à aucun prince ou pair qui vive. »

Ces vers furent écrits alors que des princes auraient été glorieux de le pensionner, les pairs de l'avancer; et l'armée des sots en guerre ouverte avec lui aurait volontiers donné un démenti à cette fière déclaration d'indépendance.

Mais il y a quelque chose de plus sérieux dans l'aveu fait par M. Bowles, qu'il aurait parlé de sa noble générosité envers le malheureux Richard Sauvage, et d'autres preuves d'un cœur tendre et bienfaisant, si ces choses-là étaient venues à son souvenir quand il prit la plume.

Quoi donc! en sommes-nous là? M. Bowles compose une biographie détaillée et une édition soignée d'un grand poète, il dissèque son caractère moral et poétique, il nous découvre ses fautes et ses faiblesses, il ridiculise ses sentiments et doute de sa franchise, il dévoile sa vanité et sa duplicité, et il omet les actions louables qui auraient pu en partie couvrir cette multitude de péchés, en s'excusant sur ce que ces choses-là ne sont pas venues à son souvenir! Est-ce donc la disposition d'esprit et de mémoire avec laquelle on doit approcher les morts illustres! Si M. Bowles, qui a eu tous les moyens de se rafraîchir la mémoire, ne s'en souvient pas, il est incapable de faire sa tâche; mais s'il s'en est souvenu et les a omises, je ne sais trop à quoi il est bon, mais je sais ce qui serait bon pour lui. Nous contenterons-nous de ce qu'il assure ne s'être pas ressouvenu de faits aussi marquants? M. Bowles a été au collége, et, comme j'ai reçu aussi mon éducation dans les écoles publiques, je puis partager ces préférences. Si quand nous étions en troisième nous nous étions excusés le lundi matin de ne pas avoir fait le devoir du samedi parce que nous l'avions oublié, quelle eût été la réponse du maître? Et une excuse qui ne serait pas

pardonnée à un écolier, serait-elle admise quand il s'agit de la gloire du premier poète de son siècle, de son pays?

Si M. Bowles oublie si aisément les vertus des autres, pourquoi se plaint-il si amèrement que les autres aient une meilleure mémoire pour ses défauts? ce ne sont que des défauts d'auteurs, tandis que les vertus qu'il omet de son catalogue sont essentielles à la justice que réclame un grand homme.

M. Bowles semble vraiment susceptible au delà du privilége des auteurs. Il fait une dédicace plaintive à M. Gifford qu'il veut rendre responsable de tous les articles de la Quarterly. M. Southey, *le plus éloquent écrivain* de cette revue, approuve, à ce qu'il paraît, la publication de M. Bowles. C'est une grande preuve d'impartialité, selon moi, que l'article intéressant sur Spence ait été inseré dans la Quarterly, quoique le plus éloquent écrivain de ce journal ait des opinions opposées à celle qu'on y exprime.

Une Revue doit-elle être exclusivement dévouée aux opinions d'un seul homme? ne doit-elle pas varier suivant les circonstances et les sujets soumis à la critique? J'ai bien peur que les auteurs ne doivent accepter les éloges et les épigrammes des journaux comme ils se présentent, et un auteur d'aussi longue date que M. Bowles devrait être accoutumé à de tels incidents. Il pourrait être fâché, mais non surpris. J'ai été mis en scène dans la Revue presque aussi souvent que M. Bowles. On m'y a dit des choses aussi agréables et d'autres aussi *déplaisantes* qu'on peut en

supporter. En parlant de *la chute de Jerusalem*, on prétend que j'ai voué mon génie à tout ce qu'a de pire le manichéisme, ce qui veut dire que j'adore le diable. Or, je n'ai jamais écrit de réplique ni adressé des plaintes à Gifford.

Je crois vous avoir observé dans une lettre, que le critique aurait bien pu louer Milman sans qu'il fût nécessaire de me maltraiter ; mais n'ajoutais-je pas en même temps, ou bientôt après, que je ne voudrais pas, quand je le pourrais faire, effacer une seule ligne sur mon compte dans la Quarterly ou dans toute autre publication périodique ?

Naturellement, je me réserve le privilége de répondre quand cela sera nécessaire.

M. Bowles semble dans une position bizarre vis-à-vis l'auteur de l'article sur *Spence*. Vous savez très-bien que je ne suis pas dans votre confidence ni dans celle du directeur du journal. Du moment que je lus l'article, je fus moralement certain d'en connaître l'auteur par son style. Vous me direz que je ne le connais pas. Cela doit être. Gardez le secret, je le garderai aussi, quoique personne ne me l'ait confié. Ce n'est pas la personne que M. Bowles dénonce.

L'extrême susceptibilité de M. Bowles me rappelle ce qui arriva à bord d'une frégate sur laquelle j'ai été l'hôte du capitaine pendant long-temps. Le chirurgien de l'équipage, très-aimable jeune homme et très-capable dans son état, portait perruque. Il était très-tenace sur cet ornement. Comme les plaisanteries des marins sont un peu grossières, ses camarades

faisaient des allusions à cet accessoire de la personne du docteur.

Un jour un jeune lieutenant dit au milieu d'une discussion facétieuse : « Supposez maintenant, docteur, que je prisse votre chapeau. — Monsieur, interrompit le docteur, je cesse de parler avec vous, vous devenez *mauvais plaisant*. »

Il ne pouvait même pas souffrir qu'on approchât du chapeau destiné à protéger sa perruque. Approche-t-on des lauriers de M. Bowles, même dans sa qualité d'éditeur, on devient *mauvais plaisant*.

Vous dites, Monsieur, que vous préparez une édition de Pope : vous ne pouvez rien faire de mieux pour votre gloire d'éditeur, pour délivrer Pope des mains de M. Bowles, et le goût public d'une décadence rapide.

FIN DE LA LETTRE A J. MURRAY.

CALMAR ET ORLA.

CALMAR ET ORLA.

IMITATION D'OSSIAN.

(Extrait des *Hours of Idleness.*)

COMBIEN nous sont chers les jours de notre jeunesse! Le vieillard se repose agréablement sur leur souvenir. Il aime, au crépuscule de sa vie, rappeler les heures de son aurore. On le voit souvent saisir sa lance d'une main tremblante : « Ce n'est pas ainsi, s'écrie-t-il, que ce bras, aujourd'hui si faible, brandissait le fer devant mon père. »

La race des héros n'est plus! mais leur gloire est éternisée par les accords de la harpe ; leurs ames planent sur l'aile des vents. Ils entendent le chant de leurs exploits au milieu des soupirs de la tempête, et ils se réjouissent dans leurs palais de nuages. Parmi eux est le brave Calmar. Cette pierre grisâtre indique le lieu où reposent ses cendres. Mais le héros parcourt les airs sur le dos de l'orage, et vole sur l'aquilon des montagnes.

Morven vit naître Calmar. Il fut un des foudres de guerre de Fingal. Ses pas étaient marqués sur le champ de bataille en traces de sang. Les fils de Lochlin avaient fui devant sa lance redoutée : mais la douceur respirait dans ses regards ; ses blonds che-

veux tombaient en boucles gracieuses sur ses épaules; mais ils brillaient comme le météore de la nuit. Aucune vierge n'avait fait soupirer son cœur; il était tout à l'amitié qui l'unissait à Orla, guerrier à la noire chevelure, et fatal à plus d'un héros. Leurs épées étaient égales dans les batailles; rien ne pouvait dompter la fierté d'Orla; il n'aimait que Calmar. Les deux amis habitaient ensemble dans la caverne d'Oithona.

Swaran part de Lochlin, et les vagues d'azur le portent sur le rivage. Les fils d'Érin tombent sous les coups de son bras redoutable. Fingal appelle ses guerriers : leurs navires couvrent l'Océan; leurs bannières se déroulent sur les vertes collines; ils viennent au secours d'Érin.

La nuit succède au jour; des nuages voilent le front de la lune. Les ombres épaisses entourent les armées, des chênes embrasés éclairent les vallons. Le sommeil avait fermé les yeux des fils de Lochlin. Ils rêvent en dormant au carnage qui leur est promis, ils croient brandir la lance menaçante, et mettre en fuite les fils de Fingal. L'armée de Morven veille encore : c'est Orla qui garde le camp; Calmar est à son côté : tous deux sont armés de leur fer homicide. Fingal appelle ses chefs auprès de lui; ils entourent leur roi. Une chevelure argentée ombrage son front vénérable; mais le bras de Fingal est encore robuste. La vieillesse a respecté la force du héros. « Enfants de Morven, dit-il, demain nous marchons à l'ennemi; mais où est le bouclier des fils

d'Érin ? Il ignore encore notre prochaine vengeance. Cuthulin est dans le palais de Tura : qui ira à travers le camp de Lochlin porter un message au héros ? Il faut marcher au milieu des épées ennemies, mais je vois autour de moi mille guerriers : foudres de guerre, parlez, qui ira appeler Cuthulin aux armes ?

« Fils de Tremmor, c'est moi qui réclame cet hon« neur, s'écrie Orla aux noirs cheveux ; c'est à moi « seul qu'il appartient. Qu'est la mort pour moi ! « J'envie le sommeil des braves ; et d'ailleurs le dan« ger n'est pas grand. Les fils de Lochlin dorment, « j'irai chercher Cuthulin. Si je succombe, qu'on « fasse retentir les lyres des bardes, et qu'on me dé« pose près des flots du Lubar. » — Pourrais-tu succomber seul ? dit le beau Calmar ! Veux - tu laisser ton ami, chef d'Oïthona ? Mon bras est ferme dans les batailles ; pourrais - je te voir mourir, et ne pas m'armer de ma lance ? Non, Orla, non ; nous avons chassé ensemble le chevreuil dans les montagnes. Nous nous sommes assis ensemble à la table des festins ; que nos dangers soient communs. Nous avons partagé la caverne d'Oïthona, partageons la tombe qui nous attend sur les bords du Lubar. »

« Calmar ! dit le chef d'Oïthona, pourquoi irais-tu t'exposer aux coups d'Érin ! Laisse-moi périr seul. Mon père habite les palais aériens ; il sera fier et heureux de me voir arriver couvert du sang de Lochlin. Mais Mora, aux yeux bleus, prépare le banquet pour son fils dans Morven. Elle écoute le bruit des pas du

chasseur dans la bruyère, et croit entendre les pas de Calmar. Qu'elle ne puisse pas dire : Calmar est tombé sous la lance de Lochlin; il est mort avec le farouche Orla, ce chef au sombre sourcil. Pourquoi les larmes obscurciraient-elles les yeux bleus de Mora ? Pourquoi sa voix maudirait-elle Orla, la cause de la perte de Calmar ? Vis, Calmar, vis pour m'élever une pierre revêtue de mousse, vis pour me venger dans le sang de Lochlin. Tu te joindras aux bardes sur ma tombe : l'hymne de la mort, dans la bouche de Calmar, charmera l'oreille d'Orla ; mon ombre sourira en écoutant ses douces louanges. »

« Orla, dit le fils de Mora, comment pourrai-je chanter le trépas de mon ami, et célébrer sa gloire qui me coûtera si cher ? Non, mon cœur ne s'exprimerait que par des soupirs; la voix de la douleur ne fait entendre que des sons faibles et interrompus. Orla, nos ames entendront ensemble l'hymne de la gloire ; nous habiterons le même nuage dans les airs. Les bardes réuniront les noms de Calmar et d'Orla. »

Ils s'éloignent de l'assemblée des chefs, et dirigent leurs pas vers le camp de Lochlin. Les chênes à demi consumés ne jettent plus qu'une flamme incertaine. L'étoile du nord guide les deux amis du côté de Tura. Le roi Swaran dort sur la colline; ses soldats sont étendus pêle-mêle, leurs boucliers servent d'appui à leurs têtes affaissées par le sommeil. Les épées brillent à quelques pas réunies en faisceaux; les feux s'évanouissent peu à peu, et une fumée épaisse s'échappe

des derniers tisons. Partout règne le silence ; la brise seule soupire sur les rochers d'alentour. Les deux héros traversent sans bruit l'armée ennemie ; ils sont déjà au milieu de leur route, lorsque Mathon, reposant sur son bouclier, frappe la vue d'Orla. Les yeux du héros étincellent d'une soudaine fureur ; il lève sa lance : Pourquoi fronces-tu le sourcil, chef d'Oïthona ? dit Calmar aux beaux cheveux. Nous sommes au milieu des ennemis, ce n'est pas le moment de s'arrêter. — C'est le moment de la vengeance, dit Orla au farouche regard. Mathon de Lochlin dort ; vois-tu sa lance ? le fer en est encore rougi du sang de mon père ! bientôt le sang de Mathon souillera le fer de la mienne..... Mais le frapperai-je pendant son sommeil ? non, qu'il sente le coup qui le précipitera dans la tombe, qu'il connaisse celui dont le bras vengeur va l'immoler. Ma gloire ne veut pas du sang d'un ennemi qui dort. Lève-toi, Mathon, lève-toi, c'est le fils de Connal qui t'appelle ; lève-toi pour le combattre. » Mathon s'éveille en sursaut ; mais il ne s'éveille pas seul ! mille guerriers ont entendu la voix d'Orla. « Fuis, Calmar, fuis, dit le fils de Connal ; Mathon va tomber ma victime. Je mourrai avec joie ; mais Lochlin nous entoure ; fuis dans les ombres de la nuit. »

Orla se tourne ; le casque de Mathon est brisé, son bouclier échappe à son bras ; il expire dans les flots de son sang, et roule auprès du tronc d'un chêne. Strumon le voit tomber ; sa rage s'allume. Il fond sur Orla, mais la lance de Calmar lui perce

l'œil, et il rend le dernier soupir à côté de Mathon. Ainsi qu'on voit les flots de l'Océan se soulever en fureur contre deux navires du nord, les guerriers de Lochlin se précipitent sur les deux héros. Semblables aux navires qui résistent aux vagues en courroux, fendent fièrement l'onde amère et reparaissent au milieu de l'écume, les héros de Morven s'ouvrent un passage au travers des ennemis qui les attaquent de toutes parts; le bruit des armes parvient aux oreilles de Fingal; il frappe sur son bouclier, ses fils s'assemblent autour de lui, et ses guerriers se répandent dans les bruyères. Ryno tressaille de joie; Ossian est couvert de ses armes redoutables; Oscar brandit sa lance; les bannières de Fillan se déploient dans les airs. La mort parcourt en triomphe la plaine sanglante. Morven est favorisé par la victoire.

L'aurore paraît sur les collines, on n'aperçoit aucun ennemi vivant; mais la plaine est couverte de ceux qui dorment du sommeil de la mort. La brise de l'Océan soulève leurs chevelures; mais ils ne se réveilleront plus. Les vautours voltigent autour de leur proie, en poussant des cris lugubres.

Quel est ce guerrier dont les blonds cheveux flottent sur sa poitrine sanglante? brillants comme l'or de l'étranger, ils se mêlent aux boucles d'ébène qui ombragent le front d'un ami, couvert comme le sien des ombres du trépas. C'est Calmar penché sur le sein d'Orla; les flots de leur sang se mêlent comme un ruisseau de pourpre en s'échappant de leurs larges blessures. Le sombre regard d'Orla est encore farouche:

il n'est plus, mais ses yeux jettent une flamme menaçante; sa main est enlacée dans celle de Calmar, mais Calmar semble respirer encore : « Lève-toi, fils de Mora, lui dit le roi de Morven, c'est à moi qu'il appartient de guérir les blessures des héros. Lève-toi! Calmar pourra poursuivre encore les chevreuils sur les collines de Morven. »

« Jamais, répond le fils de Mora : Orla ne pourrait plus chasser le chevreuil avec Calmar. Qu'est pour moi la chasse sans Orla? qui partagerait les dépouilles des combats avec Calmar? Orla n'est plus! ton ame était farouche, cher Orla; mais elle était douce pour moi comme la rosée du matin. Elle était pour les autres, telle que la flamme menaçante du tonnerre; elle brillait pour Calmar, comme la lumière argentée de la lune. Qu'on porte mon épée à Mora, qu'elle soit suspendue dans mon château solitaire; elle est teinte du sang ennemi, mais elle n'a pu sauver Orla. Qu'on me dépose dans le tombeau de mon ami, que nos deux noms soient chantés par les bardes. »

Ils sont ensevelis près des flots du Lubar. Quatre pierres grisâtres indiquent le lit de mort de Calmar et d'Orla.

Swaran est vaincu. Nous confions nos guerriers aux vagues azurées. Les vents ramènent nos navires à Morven. Les bardes chantent les héros.

« Quel est ce spectre qui plane sur les nuages? quel est ce sombre fantôme qui brille au milieu des feux rougeâtres de la tempête? Sa voix se mêle à

celle des tonnerres. C'est Orl, c'est le sombre chef d'Oïthona; il n'avait point de rival dans les batailles. Paix à ton ame terrible, Orla, ta renommée est éternelle! Fils de Mora aux yeux bleus; ta gloire vivra à jamais comme la sienne: ton cœur était tendre, ô Calmar! mais ton épée était formidable; elle est suspendue dans ta demeure, les ombres des guerriers de Lochlin viennent pousser des cris plaintifs autour de ce fer qui leur fut si fatal. Écoute les chants de ta gloire, ô Calmar! ce sont les héros qui font respecter ton nom aux échos de Morven. Soulève les boucles de tes beaux cheveux, fils de Mora, étends-les sur l'arc-en-ciel, et daigne nous sourire au milieu des larmes de l'orage *.

* Il est enfin hors de doute que Macpherson n'a pas traduit, mais composé lui-même son Ossian. Quel que soit l'auteur, l'ouvrage ne perd rien de son mérite, et cette humble imitation plaira peut-être aux admirateurs du prétendu barde écossais. (Lord Byron.)

FIN DE CALMAR ET ORLA.

LES POÈTES ANGLAIS,

ET

LES CRITIQUES ÉCOSSAIS,

SATIRE.

I had rather be a kitten, and cry, mew!
Than one of these same metre ballad-mongers.
SHAKESPEAR.

J'aimerais mieux devenir chat et miauler, que d'être un de ces marchands de ballades.

Such shameless bards we have; and yet 'tis true
There are as mad, abandon'd critics too.
POPE.

Tels sont nos poètes sans pudeur; mais il faut avouer que nous avons des critiques aussi sots et aussi vils que nos poètes.



AVIS DU TRADUCTEUR.

Cette revue satirique sera pour les lecteurs français un petit tableau du Parnasse moderne de l'Angleterre. Si lord Byron se fût contenté de dénoncer au ridicule les Cotins de son temps, nous aurions craint que les traits malins dont son ouvrage abonde, et la verve d'indignation qui en fait le principal mérite, ne suffissent pas pour intéresser nos littérateurs; mais lord Byron rend aussi hommage à des noms chers aux muses anglaises, tels que ceux de W. Scott, Moore, Crabbe, Rogers Campbell, etc., etc., avec lesquels nous sommes encore peu familiarisés en France.

Il est même des auteurs qui, lorsque lord Byron composa cette satire *, n'étaient que des pygmées littéraires, et qui depuis ont grandi au Parnasse. Nous avons donc cru pouvoir modifier en notes quelques jugements du satirique, qui du reste ne

* 1809.

se pique pas d'être très-impartial. On pourra remarquer que lord Byron plaide ici pour les principes d'une littérature classique, et que, s'il n'eût été aigri par ses malheurs, le noble lord aurait pu exercer son génie dans un tout autre genre que celui qu'il a choisi.

PRÉFACE.

Tous mes amis, littérateurs ou non, se sont accordés pour me conseiller l'anonyme. Si j'étais homme à m'effrayer pour quelques quolibets et des *boulettes de papier,* je me serais rendu à leurs désirs; mais les injures et les critiques armés ou non ne peuvent me faire peur ni m'arrêter. Je puis protester que je n'ai attaqué aucun individu *personnellement* qu'il n'ait commencé la guerre. Les ouvrages d'un écrivain sont une propriété publique, celui qui les achète peut les juger et publier son opinion si bon lui semble. Ceux que j'ai cités peuvent bien me rendre la pareille, et j'ose dire qu'ils réussiront mieux à critiquer mes écrits qu'à corriger les leurs. Mon but n'est pas de prouver que j'écris bien, mais de forcer les autres, *s'il est possible,* à écrire mieux.

Quant à ce qui regarde le vrai talent de plusieurs poetes qui se trouvent placés dans ma satire, je présume qu'il n'y a pas une grande différence entre mon opinion et celle du public. Cependant, comme tous les sectaires, chacun d'eux a ses prosélytes à part qui exagèrent ses beautés, qui ne

veulent pas reconnaître ses défauts, et qui reçoivent ses dogmes poétiques sans scrupule et sans examen; mais le génie dont sont doués plusieurs des écrivains que je censure, ne fait qu'augmenter le regret qu'on éprouve à voir l'abus qu'ils en font. On a pitié de la sottise, on en rit un moment pour l'oublier aussitôt: c'est ce qui peut lui arriver de pire, mais le talent qui s'égare mérite une sévère réprimande. Personne ne désire plus que moi qu'un homme habile qui aurait déja fait ses preuves *, entreprît cette tâche; mais M. Gifford a consacré son talent à Massinger, et, en l'absence du médecin gradué, un praticien de campagne peut bien; lors d'une nécessité absolue, offrir son remède pour prévenir les progrès d'une aussi déplorable épidémie, pourvu qu'il n'aille pas aussi faire le charlatan. C'est un caustique que je donne ici, car il est bien à craindre qu'il n'y ait que le *cautère actuel* qui puisse sauver les nombreux malades affligés de la *rage de rimer*. Quant à l'*Edinburgh review*, il faudrait un Hercule pour écraser cette hydre; mais si je réussis à briser seulement une des têtes du monstre, dût ma main être blessée dans le combat, je serai amplement satisfait.

BYRON.

* Cette satire est un des premiers ouvrages de lord Byron.

LES POÈTES ANGLAIS,

ET

LES CRITIQUES ÉCOSSAIS,

SATIRE.

Resterai-je toujours auditeur bénévole [1]?..... Fitz Gerald [2] braillera d'une voix enrouée ses aigres couplets dans une taverne, et je n'oserai rimer, de peur que les revues de l'Écosse ne me traitent d'écrivassier et ne dénoncent ma muse! Non, non, préparons-nous à écrire; bon ou mauvais auteur, je veux faire gémir la presse; les sots sont ceux que je célèbre : c'est la muse de la satire que j'invoque aujourd'hui.

Noble présent de la nature, ô ma plume fidèle! esclave de mes pensées, obéissant toujours à mes inspirations, arrachée à l'aile d'un oiseau pour être une arme puissante, même dans les mains d'un homme faible; plume secourable, destinée à aider un écrivain impatient de mettre au jour vers ou prose; c'est en vain que les belles nous trahissent, que les critiques nous mordent, tu es la consolation des amants et l'orgueil des auteurs! Que de beaux esprits, que de poëtes, te doivent leur réputation! Combien tu es

utile, et qu'il est rare qu'on se montre reconnaissant envers toi! Tu es condamnée le plus souvent à être oubliée avec les pages que tu as écrites. Mais toi du moins, plume qui vas me servir, laissée naguère et reprise aujourd'hui, je te promets que, notre tâche une fois terminée, tu jouiras du repos que tu mérites comme la plume de Cid Hamet[3]. D'autres te mépriseront, il est vrai, mais tu me seras toujours chère. Prenons notre essor, ce n'est point un sujet commun, une vision orientale, un rêve décousu qui m'inspire. C'est une route simple et unie que je veux suivre, quoiqu'elle soit hérissée de ronces. Que mes vers soient faciles et coulants!

Lorsque le vice triomphe et que les hommes lui obéissent en esclaves dociles; lorsque la folie, qui est souvent le précurseur du crime, déploie ses couleurs variées pour se mettre en harmonie avec le siècle; lorsque les fripons et les sots ligués ensemble dominent partout, arrêtent la justice et font chanceler la vertu, l'homme le plus effronté recule devant les railleries du public; inaccessible à toutes les craintes, il redoute la honte; tenu en respect par la satire, il cache du moins ses infamies; le ridicule est pour lui plus terrible que les lois.

Telle est la force de l'esprit. Mais ce n'est pas à moi qu'il appartient de m'armer des traits de la satire. Les vices des grands réclament une main mieux exercée. Il me reste assez de sottises à attaquer, et qui m'amuseront du moins dans la chasse que je vais leur donner aujourd'hui. Que je ne sois pas le seul

à rire, voilà la seule gloire que je demande : j'ai crié haro; c'est sur les rimailleurs que je vais courir. En avant, mon Pégasse!..... O vous, faiseurs de grands et de petits vers, poètes lyriques, poètes épiques, poètes élégiaques, je vous en veux à tous. Moi aussi je sais griffonner, et il fut un temps où j'inondais la ville de mes vers, lubies d'écolier, qui ne valaient pas la peine d'être louées ou critiquées; je fis gémir la presse...... des enfants plus vieux que moi en font autant. Il est doux, je l'avoue, de se voir imprimé; un livre est un livre, serait-il encore plus insignifiant. Hélas! le charme si flatteur d'un titre ne peut sauver de l'oubli ni le livre ni l'auteur. Lamb[4] doit en convenir, lui dont le nom tout patricien ne put épargner à sa farce surannée une honteuse chute.

Qu'importe? Georges continue à écrire, quoique son nom soit aujourd'hui ignoré du public[5]. Encouragé par ce grand exemple, je poursuis ma carrière littéraire et je fais aussi ma revue; je ne m'adresse pas à celle de l'illustre Jeffrey, mais comme lui je me déclare juge en poésie de ma propre autorité.

Tous les métiers demandent un apprentissage, excepté celui de la censure; on devient critique en un instant. Empruntez à Miller quelques insipides bons mots, ayez assez de savoir pour citer de travers; soyez habile à éplucher ou à inventer vous-même une faute dans un ouvrage; exercez-vous à faire des calembours que vous appellerez du sel attique; allez trouver Jeffrey, vantez-lui votre silence et votre discrétion, il vous paiera à dix livres sterling la feuille. Ne craignez

pas de mentir, cela paraîtra un coup de pate heureux; blasphémez hardiment, cela passera pour de l'esprit; moquez-vous de la pitié..... L'important c'est de placer vos jeux de mots, vous ferez un critique odieux, mais caressé.

Et nous applaudirions à de tels juges! Non, non, cherchez des roses en décembre et de la glace au mois de juin; vantez la constance du vent et celle de la paille, croyez les promesses d'une femme ou les éloges d'une épitaphe, croyez tous les mensonges possibles plutôt que de jurer par les sentences de ces critiques sifflés eux-mêmes si souvent, plutôt que de vous laisser égarer sur un seul point par le cœur d'un Jeffrey ou par la tête béotienne de Lamb[6].

Lorsque ces tyrans imberbes [7] usurpent d'un commun accord le sceptre du bon goût; lorsque les auteurs fléchissent humblement le genou devant eux, proclament leurs arrêts comme ceux de la vérité et leurs moindres paroles comme des lois; lorsque ce sont là nos censeurs, ce serait une pitié que de se taire; avec de pareils critiques, à quoi bon me gêner? Mais nos grands génies modernes sont tellement mêlés ensemble, qu'on ne sait trop lequel il faut chercher et lequel éviter : nos poètes et nos aristarques se ressemblent si fort, qu'il est difficile de décider quand il faut épargner ou frapper.

Vous me demanderez peut-être pourquoi je me jette dans un sentier qu'ont parcouru avant moi Pope et Gifford. Si vous n'êtes pas fatigué, achevez de me lire : mes vers vont vous répondre[8]:

Il fut un temps où d'ignobles poèmes n'avaient point encore obtenu la faveur dont ils jouissent dans ce siècle dégénéré. Le bon sens et l'esprit réunis à la poésie étaient les véritables graces, brillaient ensemble, puisaient l'inspiration à la même source; et, dirigés par le goût, acquéraient chaque jour de nouveaux charmes. C'était alors que dans cette île fortunée la muse aimable de Pope ne tentait jamais en vain d'enchanter et de ravir le lecteur. Il aspirait aux éloges d'une nation polie, et il fit la gloire de la nation et celle du poète. L'illustre Dryden cultiva la lyre comme lui; moins doux peut-être, mais plus énergique. Melpomène nous attendrissait par la voix d'Otway, et Thalie nous égayait par celle de Congrève: la nature était sentie par le parterre anglais... Mais pourquoi redire ces noms et d'autres plus grands encore, aujourd'hui qu'ils ont cédé leur place à nos maigres auteurs? Hélas! nos regrets nous font tourner les yeux vers ces temps qui ont connu le goût et la raison! Regardons autour de nous, feuilletons nos fades ouvrages, considérons les précieux volumes qui charment notre siècle: ah! du moins la satire est forcée d'avouer qu'il n'y a pas à se plaindre de la disette des poètes; la presse gémit du matin au soir, pendant que les épopées de Southey encombrent les planches, et que les poésies lyriques de Little[9] sont mises au jour en brillants in-douze. . . . . .

«Rien n'est nouveau sous le soleil,» dit Salomon, et pourtant nous passons d'une nouveauté à une autre. Des miracles se succèdent chaque jour à nos yeux:

la vaccine, le galvanisme et les gaz font tour à tour bâiller le vulgaire jusqu'à ce qu'enfin ces vessies gonflées crèvent et ne laissent qu'une vaine vapeur. C'est ainsi que de nouvelles écoles se multiplient sur notre Parnasse, et que d'insipides concurrents se disputent la palme. Ces pseudo-bardes triomphent quelque temps sur le goût; chaque club littéraire de province fléchit le genou devant Baal, et, précipitant de l'autel le génie, érige à sa place une idole de sa fabrique : un veau de plomb souvent..... mais peu leur importe lequel, de Southey au vol ambitieux ou du rampant Stott[10].

Mais admirez la bande nombreuse des rimailleurs, empressée de se faire voir de file en long cortége. Chacun donne de l'éperon à son Pégase estropié; les *rimes* et les *vers blancs* marchent au même pas. Les sonnets se pressent sur les sonnets, les odes sur les odes, et les contes de revenants se coudoient en route; des vers d'une longueur incommensurable se traînent lentement. La sottise aime un rhythme mêlé; amie de tout fatras mystérieux et bizarre, elle admire les poètes qu'elle ne peut comprendre.

C'est ainsi que les *chants des ménestrels*[11] (puissent-ils être les derniers!) gémissent tristement au milieu des orages, sur une harpe que fait à peine vibrer une main tremblante, pendant que les esprits de la montagne babillent avec les esprits de la rivière : des nains farfadets de la race de Gilpin-Horner égarent dans les bois de petits seigneurs écossais, sautent à chaque pas, Dieu sait à quelle hauteur! et font peur

à d'imbéciles marmots. De grandes dames dans leur cabinet magique défendent de lire à des écuyers qui ne savent pas épeler, dépêchent un courrier au tombeau d'un sorcier, et font la guerre à d'honnêtes gens pour protéger un voleur.

Voyez ensuite s'avancer avec fierté sur son cheval de parade le farouche Marmion au casque d'oré. Tantôt faussaire, tantôt se battant comme un diable, il n'est pas tout-à-fait un félon, mais ce n'est qu'un demi-chevalier; également propre à briller au champ de bataille et à figurer à la potence, c'est un mélange extraordinaire de grandeur et de bassesse. Crois-tu donc, ô Scott! dans ta vaine suffisance, mettre à la mode tes poèmes insipides? En vain Murray s'associe avec Miller pour te payer une couronne par ligne; non, lorsque les enfants de la lyre descendent à des entreprises mercenaires, leurs palmes sont déshonorées et leurs anciens lauriers se flétrissent! Que ceux-là oublient le ministère sacré du poète, qui se martèlent le cerveau pour l'argent et non pour la gloire. Il leur est permis de tomber dans un oubli mérité et de recevoir les mépris honteux qu'on leur réserve. Telle est la juste récompense qui attend la muse qui se prostitue et le barde qui se vend. Nous repoussons un fils vénal du Parnasse, et disons un long bonsoir à Marmion [12].

Tels sont les sujets qui réclament aujourd'hui nos éloges, tels sont les poètes qui prétendent au laurier d'Hippocrène. Milton, Dryden, Pope, oubliés tous les trois, cédez vos couronnes sacrées à Walter Scott.

Il fut un temps où la muse était jeune encore, alors qu'Homère touchait la lyre et que Virgile chantait. Dix siècles pouvaient à peine produire une épopée, et les nations surprises l'accueillaient comme une merveille divine. L'ouvrage de chacun de ces bardes immortels semble le seul travail d'un millier d'années [13].

Des empires ont disparu sur la surface de la terre; des langues ont été oubliées avec leurs inventeurs, sans avoir obtenu la gloire que peut donner un de ces ouvrages qui font vivre une langue qu'on ne parle plus. Il n'en est pas de même de nos modernes poètes; ils ne se contentent pas de consacrer leur vie à une seule épopée : voyez le marchand de ballades, Southey, s'élever jusqu'aux cieux avec l'essor orgueilleux d'un aigle. Que Camoëns, Milton, le Tasse, cèdent à celui dont chaque année voit un poème venir se ranger en bataille à côté de ses aînés. Au premier rang, voyez s'avancer Jeanne d'Arc, le fléau de l'Angleterre et l'orgueil de la France; quoique brûlée par le perfide Bedford comme sorcière, voyez sa statue placée dans une niche au temple de la Gloire. Ses fers se brisent, sa prison s'ouvre, et cette vierge-phénix renaît de ses cendres. Voyez ensuite le terrible Thalaba [14], enfant sauvage, effrayant et horrible, de l'Arabie, terrible vainqueur de Domdaniel, qui pourfendit tant de magiciens enragés. Héros immortel! terrasse tous tes ennemis et règne à jamais!.... Rival de Petit Poucet, puisque la poésie fuit devant toi avec effroi, il est heureux que tu sois condamné à être le

dernier de ta race. Que les génies triomphants t'enlèvent loin de ce monde, illustre vainqueur du sens commun!

Mais voici Madoc, le dernier et le plus grand de ces héros de Southey; cacique au Pérou et prince au pays de Galles, il fait d'étranges contes comme tous les voyageurs. Ceux de Mandeville ne sont ni plus vieux ni plus vrais. O Southey! Southey[15]! cesse enfin de rimer; un poète peut souvent chanter trop long-temps : tu es puissant en génie, daigne donc être miséricordieux : un quatrième poème, hélas! serait plus que nous ne pourrions en supporter : mais si, en dépit de tout ce qu'on peut dire, tu persistes à traîner une lourde charrue dans les champs de la poésie; si, toujours aussi peu galant dans tes ballades, tu dévoues au diable les vieilles femmes de Berkeley, que tes diaboliques vers n'effraient que les enfants qui ne sont pas encore nés; que Dieu t'aide, Southey, et tes lecteurs aussi[16]!

Après toi vient l'insipide disciple de ton école, le tendre apostat des règles poétiques, le simple Wordsworth, auteur d'un poème aussi doux qu'une fraîche soirée du mois de mai, qui avertit son ami de dire adieu au travail et aux soucis, et de laisser ses livres, de peur de devenir double[17].

Par ses préceptes et son exemple à la fois, il nous démontre que la prose et les vers sont une même chose : il nous prouve clair comme le jour que les ames poétiques se plaisent dans une prose extravagante, et que les *noëls* rimés contiennent l'essence du

vrai sublime. C'est ainsi qu'il nous raconte l'histoire de Betty Foy, imbécile mère d'*un fils idiot*. Pauvre nigaud lunatique qui perd son chemin et confond comme le poète la nuit et le jour [18]! L'auteur s'étend avec tant de complaisance sur chaque passage pathétique, il chante d'un ton si sublime chaque aventure, que tous ceux qui voient l'*idiot dans sa gloire* s'imaginent que le poète est le héros de son livre.

Oublierai-je de parler ici du tendre Coleridge, barde cher à la muse des odes ampoulées et des stances boursouflées. Les sujets innocents sont ceux qui lui plaisent surtout; mais l'obscurité le réclame. Si l'inspiration refuse son aide à celui qui prend une *pixie* pour sa muse [19], on ne peut trouver des vers plus sublimes que ceux qu'il consacre à la mémoire d'un baudet. Comme un tel sujet convient à son noble génie!

La sympathie pour nos semblables nous inspire les plus tendres sentiments.

O toi, merveilleux Lewis, moine ou poète, qui voudrais faire un cimetière du Parnasse! C'est une couronne d'if et non de laurier qui te ceint la tête, ta muse est un spectre, et tu es le fossoyeur d'Apollon : soit que tu t'arrêtes sur d'antiques tombeaux, entouré de revenants à la voix sépulcrale qui te saluent comme leur père, soit que tu traces de chastes descriptions pour plaire aux femmes de notre siècle innocent, tous applaudissent à M. P. [20], dont le cerveau infernal enfante des fantômes effrayants enveloppés dans de vastes linceuils, et qui évoque des

bandes de vieilles sorcières, les esprits du feu, de l'eau et des nuages, et des diables de toutes les couleurs pour te couronner, ô Lewis, avec Walter Scott: tous applaudissent.

Si des contes tels que les tiens sont dignes d'être lus, saint Luc seul suffit pour guérir un malade; Satan lui-même aurait peur d'habiter avec toi, et découvrirait dans ton cerveau un enfer plus épouvantable que le sien.

Quel est ce poète entouré d'un chœur de jeunes vierges? Ce n'est pas le feu de Vesta qui est l'objet de leur culte; les yeux ardents et le visage coloré par la pensée de l'amour, elles écoutent en silence les accords de sa lyre. C'est Little [21], jeune Catule de son siècle, aussi doux, mais aussi immoral dans ses vers. Triste de le condamner, la muse est pourtant forcée d'être juste et de ne pas épargner les apôtres mélodieux du libertinage. Elle ne veut sur son autel qu'une flamme pure, et repousse avec dégoût un encens grossier; mais indulgente pour la jeunesse, et satisfaite de cette remontrance, elle te dit, ô Little: « Allez, corrigez vos vers et ne péchez plus. »

Mais toi, traducteur d'un poème rempli de clinquant, et à qui tout l'oripeau en appartient, Hibernien Strangford, dont les yeux bleus [22], les cheveux rouges ou châtains, et les vers plaintifs, galimatias harmonieux, font pâmer d'admiration nos miss langoureuses, apprends, si tu peux, à donner le sens commun à ton auteur, et à ne plus vendre tes sonnets sous le nom d'un autre. Crois-tu donc ennoblir tes vers

en prêtant à Camoëns un habit brodé ? Corrige, Strangford, ta morale et ton goût ; sois ardent, sois pur, sois tendre, mais sois chaste. Cesse de mentir au public; rends la harpe que tu as volée, et n'apprends pas au chantre de la *Lusiade* à copier Moore.

Voyez ces nombreux volumes où Hailey essaie en vain de produire du neuf. Soit qu'il rime ses comédies ou griffonne comme Wood et Barclay, son style en tout temps est le même, toujours faible et plat. Le *Triomphe du tempérament* se présente d'abord fièrement. J'avoue du moins qu'il a triomphé du mien. Quant au *Triomphe de la musique*, tous ceux qui le lisent jureront que la pauvre musique n'y triomphe pas [23].

Frères Moraves, accourez ! Accordez une douce récompense à l'insipide dévotion....... Silence. Le poète des jours de sabbat, le sépulcral Graham, fait entendre ses sons sublimes en prose estropiée. Il n'aspire pas même à la rime, et martyrise en vers blancs l'évangile de saint Luc. Il pille impunément le Pentateuque, dénature sans remords les prophètes, et dépèce les psaumes [24].

Salut, sympathie! ta douce idée nous offre mille rêveries attendrissantes, et nous montre noyé dans tes larmes sentimentales le prince ivre des lamentables faiseurs de sonnets. Et n'es-tu pas en effet leur prince, harmonieux Bowles, ô toi, le premier, le grand oracle des ames tendres, soit que tu demandes des consolations au vent qui soupire ou à

la feuille flétrie de l'automne, soit que ta muse larmoyante nous dise quelle douceur il y a dans le son des cloches d'Oxford [25], ou lorsque, toujours éprise du charme des cloches, elle trouve une amie dans chaque tintement de celles d'Ostende. Ah! que ta muse serait plus justement louée, si à toutes tes cloches tu voulais seulement ajouter un chapeau! O délicieux Bowles, toujours donnant des bénédictions et en recevant toujours, tout le monde chérit tes vers, mais les enfants surtout. Tu partages avec le moral Little la gloire d'adoucir la manie amoureuse des dames. Tu fais verser des larmes à nos bonnes, jusqu'à ce que la jeune miss ait accompli son enfance; mais bientôt, dans ses chagrins cuisants, elle ne peut plus se contenter de tes langoureux récits, et quitte le pauvre Bowles pour les écrits plus purs de Little.

Il est vrai que parfois tu dédaignes de consacrer à des sujets de sentiment une harpe aussi sonore que la tienne, et tu entonnes un chant plus énergique et plus noble [26], tel qu'on n'en a jamais entendu de semblable.

C'est là que sont consignées toutes les découvertes faites depuis le déluge, depuis le jour où l'arche vermoulue s'arrêta dans la fange, depuis le capitaine Noé jusqu'au capitaine Cook. Est-ce là tout? Non, faisant une halte en route, le poète nous raconte avec de nombreux soupirs un touchant épisode, et nous dit gravement: « Écoutez, ô vous, jeunes demoiselles, comment le bruit d'un baiser entendu pour

la première fois fit trembler l'île de Madère [27]. »

O Bowles, souviens-toi bien de cet avis, tiens-t'en à tes sonnets, mon pauvre ami, puisqu'au moins ils se vendent. Mais, si quelque nouvelle lubie ou un gros salaire inspire ton cerveau creux et réclame ton griffonnage; si par hasard quelque poète, jadis l'effroi des sots, et aujourd'hui dormant dans la tombe, ne peut plus qu'être révéré; si Pope, dont le génie et la gloire ont vaincu le meilleur critique, demande le père de tous; essaie, épluche tous ses défauts; le premier des poètes n'était pourtant qu'un homme; retire les perles de tous les vieux fumiers, consulte lord Fanny et Curl [28]. Mets au grand jour tout le scandale des anciens temps, affecte une candeur que tu ne connais pas, et cache l'envie sous le manteau du zèle; écris comme si l'ame de saint John pouvait encore inspirer, et fais par haine ce que Mallet fit par intérêt [29]. Ah! si tu étais né dans ce siècle digne de toi pour extravaguer avec Denis et rimer avec Ralph [30], et qu'entourant comme les autres le vieux lion, tu n'eusses pas attendu sa mort pour lui donner le coup de pied de l'âne, une digne récompense eût couronné tes exploits, et tu aurais figuré dans la Dunciade [31].

Encore un poème épique! qui vient affliger les enfants des hommes de tant de vers blancs? Le Béotien Cottle, orgueil de Bristowa, importe de vieilles histoires des côtes de Cambrie, et envoie sans tarder ses drogues au marché : quarante mille vers! vingt-cinq chants! c'est du poisson tout frais de l'Hippocrène.

Qui en veut? qui en veut? à bon marché..... Ce n'est pas moi certainement. Les enfants de Bristol aiment trop la soupe de tortue et prolongent trop le plaisir de la table autour d'un bol de liqueur: si le commerce remplit la bourse, il rend le cerveau lourd, et Amos Cottle joue en vain de la lyre. Voyez en lui un exemple d'une infortune d'auteur! Il est condamné à faire les livres qu'il vendait seulement jadis. O Amos Cottle [32]! quel nom capable de remplir la trompette de la gloire! O Amos Cottle, songe un moment au maigre profit que donnent l'encre et la plume. Dévoué comme tu l'es aux rêveries politiques, qui voudra parcourir tes papiers prostitués? O plume égarée! ô papier mal employé! Si Cottle ornait encore sa boutique, penché sur son comptoir, ou si, né pour d'utiles travaux, il eût appris à fabriquer le papier qu'il souille de ses vers, à labourer, à creuser la terre, ou à saisir la rame d'un bras robuste, il n'eût point chanté le pays de Galles et n'eût point été chanté par moi.

Tel que Sisyphe roulant sans cesse au haut d'une montagne son énorme rocher, l'ennuyeux Maurice [33] essaie de faire gravir ta riante colline, ô Richemont, ses livres lourds comme un bloc de marbre, monuments solides des travaux de l'esprit, pétrifications d'un cerveau laborieux, qui retombent lourdement avant d'atteindre ton sommet.

Mais j'aperçois errant dans le vallon le triste Alcée, le front serein, mais pâle, et portant sa lyre brisée. En vain les fleurs qu'il cultivait promettaient de s'épanouir un jour, toutes ses espérances ont péri

victimes du vent du nord; les orages de la Calédonie ont flétri ses roses en boutons et soufflent encore contre lui ; que Sheffied pleure ses ouvrages perdus ; que rien ne trouble le sommeil prématuré du poète [34].

Mais quoi donc! faudra-t-il que l'enfant des muses renonce au laurier du Pinde ? Sera-t-il toujours effrayé des sinistres hurlements de ces loups du nord rôdant dans les ténèbres ? troupe lâche qui fond avec un instinct infernal sur tous ceux qu'elle rencontre : ne respectant ni la jeunesse, ni les cheveux blancs, ces harpies sacrifient tout à leur faim dévorante. Mais pourquoi les malheureux qu'elles attaquent cèdent-ils sans combat leur terre natale ! Pourquoi fuient-ils timidement à la vue de leurs dents féroces, et ne repoussent-ils pas les dogues sanguinaires vers la colline d'Arthur [35]!

Salut à l'immortel Jeffrey ! Jadis la Grande-Bretagne eut un juge qui portait presque le même nom : son ame était si peu différente, si tendre et si juste tout ensemble, qu'il en est qui croient que Satan a lâché sa proie et lui a permis de revenir au monde pour juger les écrits comme il jugeait les hommes. Si Jeffrey a moins de puissance, son cœur est toujours aussi noir, et il est tout aussi porté à donner la question. Élevé dans les tribunaux, tout ce que lui a appris le code, c'est de découvrir une tache dans un livre. Mais qui sait ? Graces aux leçons qu'il reçut dans son école patriotique, il est tellement instruit dans l'art de tourner en ridicule l'esprit de parti, quoiqu'il soit lui-même l'instrument d'un parti, que, si

par hasard ses patrons le rendaient à son premier état, son talent de griffonner pourrait recevoir une digne récompense et faire monter ce Daniel écossais sur un tribunal. Que l'ombre de Jeffries se réjouisse de cette espérance pieuse, et lui offre une corde en le saluant par ces mots : « Héritier de mes vertus, « homme aussi juste que moi, habile à condamner et « à vilipender, reçois cette corde que je te réservais « pour la produire lorsque tu jugeras, et te pendre « un jour toi-même. »

Salut au grand Jeffrey! que le ciel le conserve pour briller sur les rives de Fife, et rende sa vie sacrée dans ses guerres futures, puisque parfois les auteurs cherchent le champ de Mars. Qui a oublié ce fameux jour, ce combat à jamais glorieux et presque fatal, où les pistolets sans balle de Little parurent aux yeux de Jeffrey, pendant que les mirmidons de Bow-Street se tenaient à l'écart pour cacher leur rire[36]? O jour de désastre! le château de Dunedin s'ébranla sur son rocher solide; la sympathie fit rouler dans une sombre terreur les ondes de Forth, les ouragans du septentrion mugirent aussi d'épouvante; la Tweed arrêta soudain une moitié de ses eaux pour former une larme, et l'autre moitié continua paisiblement son cours[37]; la colline escarpée d'Arthur fléchit sa cime chancelante: la sombre Tolbooth eut peine à rester sur ses fondements : oui, la Tolbooth gémit, car, dans de semblables occasions, la pierre peut être sensible comme l'homme; la Tolbooth craignit de se voir dépouillée de ses charmes, si Jeffrey mourait

ailleurs que dans ses bras [38] : enfin, ce jour de prodiges vit le huitième étage où Jeffrey était né, son grenier patrimonial, s'écrouler tout-à-coup, et la pâle Édina frémir à ce bruit sinistre. Les rues furent jonchées de rames de papier blanc comme le lait, toutes les fontaines coulèrent en flots d'une encre noire, emblème de sa candeur, comme le papier rappelait la pâleur de son front valeureux. Mais la déesse de la Calédonie plana sur le champ de bataille et arracha Jeffrey à la fureur de Moore; ce fut elle qui enleva des pistolets le plomb vengeur pour le remettre dans la tête de son favori; cette tête le reçut avec un empressement magnétique, comme Danaé la pluie d'or, se croyant la mine riche d'un métal précieux.

« Mon fils, dit la déesse, cesse d'avoir soif de sang; cède le pistolet, et reprends la plume; préside à la poésie et à la politique; sois l'orgueil de ton pays et le guide de la Grande-Bretagne : tant que les sots enfants d'Abion se soumettront aux jugements que porte le goût écossais sur le génie anglais, tu régneras paisiblement, et aucun ne prendra vainement son nom. Vois la bande choisie qui marchera sous tes ordres, et te reconnaîtra le chef du *clan* [39] des critiques. Aux premiers rangs, reconnais ce noble voyageur, Aberdeen l'Athénien [40]: Herbert s'armera de la massue de *Thor* [41], et quelquefois tu loueras en reconnaissance ses vers rocailleux; le fat Sydney [42] recherchera aussi tes pages amères, et avec lui le classique Hallam [43], renommé pour le grec. Scott prêtera peut-être son nom et son influence, et le piètre Pillans [44] diffamera ses

amis. Lamb enfin, malheureux interprète de Thalie, dénoncera les pièces de ses confrères aux sifflets si funestes pour les siennes[45]. Que ton nom soit révéré au loin, que ton autorité soit sans bornes; les banquets de lord Holland seront le prix de tous les travaux, et la Bretagne reconnaissante accordera de dignes éloges aux auteurs qui seront à la solde de Holland et aux ennemis des sciences. Mais prends garde, avant que ta prochaine revue déploie ses ailes d'azur et de safran[46]; prends garde que le niais Brougham[47] n'en arrête la vente par ses insolentes bévues. » Elle dit; et, embrassant son fils, la déesse, en jupon court, disparut dans un brouillard écossais[48].

Illustre Holland! il serait vraiment trop dur pour lui que j'oubliasse d'en parler, après avoir fait mention de ses satellites! Holland, qui est toujours suivi de Henri Petty, piqueur de la meute: honneur aux banquets de l'hôtel Holland, où les Écossais se nourrissent, et où les critiques peuvent faire des libations à Bacchus et trinquer entre eux! Long-temps encore, sous ce toit hospitalier, les rimailleurs de Grab-Street dîneront à l'abri des importuns. Voyez-y l'honnête Hallam déposer la fourchette, reprendre la plume et analyser l'ouvrage de sa seigneurie. Reconnaissant envers l'Amphitryon, il déclare que son patron sait au moins traduire[49] Dunedin. Vois tes enfants avec orgueil; ils écrivent pour dîner, et dînent parce qu'ils écrivent; et, de peur qu'échauffés par le jus de la treille, ils n'aient laissé échapper quelques pensées un peu trop libres, capables de colorer d'un pudique incarnat les

joues d'un lecteur féminin, milady écume la crème de chaque critique, répand sur chaque page la pureté de son ame, corrige les erreurs et raffine le tout[50].

Mais voici le tour du drame... O spectacle singulier! quels précieux tableaux appellent nos regards! Des calembours, un prince dans un tonneau[51], et les sottises de Dibdin ont de quoi nous satisfaire. Dieu merci, la rosciomanie est passée de mode, et l'on est revenu aux acteurs tout formés; mais à quoi sert leur vain effort pour plaire quand les critiques anglais souffrent de pareilles pièces? Reynolds fait retentir la salle de ses jurons grossiers[52], et confond les lieux communs avec le bon sens; Henny, dont la comédie va tout juste jusqu'à la dernière scène, proclame l'extrême bonté de l'auditoire; et une tragédie de Beaumont est reproduite en pantomime[53]. Qui ne déplorerait pas la dégradation de notre théâtre si vanté? O ciel! n'y a-t-il plus ni honte ni talent? Aucun poète de génie ne vit-il plus parmi nous? Aucun. Réveillez-vous, George Colman et Cumberland; sonnez les cloches d'alarme, faites peur à la sottise. Oh! Sheridan, choisis un heureux sujet; rétablis la bonne comédie sur son trône, abjure le galimatias de l'école germanique, et laisse traduire les Pizarre à des écrivains sans talent; donne-nous un drame classique, dernier gage que ton génie laissera à notre siècle, et réforme notre scène[54]. Grands dieux! jusques à quand la sottisse lèvera-t-elle fièrement la tête sur ces planches où parut Garrick, et où Kemble nous étonne encore? Jusques à quand la farce y couvrira-t-elle son

visage d'un masque ridicule, et Moore y cachera-t-il ses héros dans un tonneau? Les régisseurs ne cesseront-ils de nous donner des nouveautés fournies par Cherry, Skeffington et notre mère l'oie [55], tandis que Shakespear, Otway et Massinges sont oubliés, et restent couverts de poussière sur les rayons des bibliothèques? Avec quelle pompe les gazettes quotidiennes proclament les rivaux qui prétendent aux lauriers de Thalie et de Melpomène! Les spectres funèbres de Lewis ont beau les menacer, Skeffington et Goose se partagent la couronne. Ah! sans doute le grand Skeffington mérite nos bravos; Skeffington, renommé également pour ses costumes et ses squelettes de pièces, et dont le génie dédaigne de n'exécuter que les dessins de Greenwood [56] : il ne s'est point endormi avec ses *Belles Endormies;* mais il a repris sa foudre pour tonner pendant cinq actes facétieux. Le pauvre John Bull ébahi ouvre de grands yeux au parterre, ne comprenant rien de ce qu'il voit; mais quelques mains officieuses remboursent en applaudissements l'argent qu'elles ont reçu : pour ne pas s'endormir, John Bull applaudit aussi en bâillant [57].

Nous voilà tels que nous sommes aujourd'hui. Pouvons-nous penser aux lauriers de nos pères sans gémir? Bretons dégénérés, êtes-vous morts à la honte? êtes-vous si complaisants pour la sottise, que vous n'osiez la siffler? Nos gentilshommes n'ont pas tort d'aller observer toutes les grimaces de Naldi, de sourire aux bouffons italiens, et d'adorer les pantalons de Catalani [58], puisque leur propre théâtre n'offre que des

calembours pour de l'esprit et des grimaces pour de la gaîté.

Oui, que l'Ausonie, fameuse dans tous les arts capables d'adoucir les manières et de corrompre le cœur, produise librement ses sottises exotiques, sanctionne le vice et chasse le décorum; que nos épouses adultères aillent fixer leurs yeux languissants sur Deshayes, dont les belles formes leur promettent d'ineffables jouissances; que Gayton tressaille à la vue des appas enivrants des vieilles marquises et des jeunes ducs; que nos nobles libertins aillent admirer la sémillante Presle, dont les membres légers dédaignent un inutile voile; qu'Angiolini découvre sa gorge d'albâtre, arrondisse son bras en gestes gracieux, et tende son pied flexible; que Collini fredonne ses chansons amoureuses, prolonge sa voix en roulades, et charme les oreilles des dilettanti anglais : gardez-vous bien de lever la faux de la censure, ô vous saints réformateurs de nos vices, trop scrupuleux, trop délicats, dont les décrets rendus pour le salut de nos ames prohibent, chaque dimanche, les liqueurs mousseuses et les rasoirs du perruquier; vous dont les flacons encore bouchés, et la longue barbe, témoignent votre respect pour le jour du sabbat.

Salut, Greville et Argyle, patron et palais du vice et de la folie [59]. Voyez ce superbe édifice, temple sacré de la mode, ouvrir ses vastes portiques à cette foule empressée; à la tête on remarque le nouveau Pétrone [60] du jour, l'arbitre des plaisirs et des spectacles! Là, les eunuques mercenaires et les chœurs

de l'Hespérie, le tendre luth, la lyre voluptueuse, la musique italienne et la danse française, les orgies nocturnes, les walses lascives, le sourire des belles, le jus enivrant de la treille, tout est réuni pour charmer des fats, des sots, des joueurs, des fripons et nos milords; chacun est servi selon ses goûts. Comus est un dieu complaisant; on peut choisir le champagne, les dés, la musique, ou l'épouse du voisin. Que venez-vous nous parler, enfants affamés du commerce, de ces pertes ruineuses que vous devez vous reprocher à vous-mêmes? les favoris de la fortune ne voient que le brillant soleil de l'abondance, et ne pensent à la pauvreté que sous le masque, lorsque quelque imbécile nouvellement titré se pare, en riant, des habits de mendiants que portait son grand-père. Le rideau tombe, et les auditeurs figurent à leur tour sur les planches. Les douairières tournent en traînant le pied autour de la salle, et les demoiselles à demi nues sautent en walsant avec un tendre abandon. Celles-là se suivent en ordre majestueux, celles-ci déploient la légèreté de leurs membres. Les unes, pour captiver encore les robustes enfants de l'Hibernie[61], réparent avec art l'irréparable outrage des ans. Les autres courent avec empressement après des maris, et n'ont plus guère de secrets à apprendre pour la nuit nuptiale.

Retraites charmantes de la mollesse et de l'infamie, où, sacrifiant tout au désir de plaire, chaque fille peut se livrer en liberté à d'amoureuses pensées, et chaque amant donner des leçons d'amour ou en

recevoir! C'est là que le joyeux jeune homme, à peine de retour d'Espagne, mêle les cartes ou agite le sonore cornet. Ici c'est la roulette, là c'est le trois-sept. « Allons, *le jeu est fait!*..... Je parie mille guinées pour le coup suivant. » Et si, furieux de vos pertes, la vie vous est à charge; si vous avez perdu désir et espoir, voilà les pistolets de Powell, ou, ressource plus douce, une Paget pour femme.

Digne fruit d'une existence commencée par la folie et terminée par la misère! Va, malheureux! des mercenaires seuls entoureront ton lit de mort, étancheront le sang de tes blessures, et épieront ton dernier soupir. Calomnié par des imposteurs, et oublié de tous, victime honteuse d'une orgie, tu as vécu comme Clodius [62], meurs comme Falkland [63].

O vérité, suscite quelque digne poète et guide sa main pour extirper cette peste des trois royaumes. Moi-même, le plus léger de cette bande étourdie, sachant tout juste discerner le bien en suivant le mal, libre de toute dépendance à l'âge où le bouclier de la raison est ignoré de nous, et forcé de traverser seul la nombreuse armée des passions, moi que tous les sentiers fleuris du plaisir ont séduit et égaré tour à tour, moi-même je crois devoir élever la voix, moi-même je suis sensible à ce scandale, et je me révolte contre ces ennemis du bien public. Je m'attends à entendre quelque honnête et malicieux ami me dire: « De quoi vous mêlez-vous, homme sans cervelle, « êtes-vous meilleur que les autres? » Tous mes compagnons de débauche vont sourire en voyant le pro-

dige de ma conversion à la morale. Peu m'importe : lorsqu'un enfant des muses d'une sévère vertu, tel que Gifford peut-être, s'armera du fouet de la chaste satire, alors ma plume dormira pour jamais; je n'élèverai la voix que pour le saluer avec joie, et lui offrir mon faible hommage, quoique je doive sentir comme un autre la férule de la vertu.

Quant aux petits fretins qui nagent en foule dans les bas fonds, depuis le niaïs Hafiz[64] jusqu'au nigaud Bowles, pourquoi les appellerions-nous dans leurs sombres retraites de Saint-Gilles ou de Tottenham, ou (puisque quelques hommes du haut parage osent noblement ramper au Parnasse) dans le quartier de Bond-Street ou de Square? Si les gens qui donnent le ton publient leurs innocentes poésies, qu'ils feraient plus sagement de dérober aux regards du public, quel mal y a-t-il là? En dépit de tous les nains de critiques, sir T. peut bien lire ses stances..... à lui-même; empêcherez-vous Miles Andrews de s'essayer en couplets et de vivre en prologues, quoique ses drames meurent tous en naissant? Des lords devenus poètes! Eh bien! cela se voit de temps en temps, et c'est encore un mérite pour un lord de savoir lire et écrire. Cependant si le goût ou la raison étaient connus dans ce siècle, qui voudrait se charger de leurs titres et de leurs vers? Roscommon! Sheffield! vos génies ne sont plus, aucun noble front ne portera désormais le laurier du Parnasse. Quelle muse encouragerait de son sourire les miaulements du paralytique Carlisle? Qu'un pauvre écolier hasarde quelques rimes, on lui

pardonne un moment de folie; mais qui excusera l'intarissable vieillard dont les vers deviennent plus détestables à mesure que sa tête blanchit? Quels honneurs hétérogènes recherche un noble pair! Lord, rimeur, petit-maître et libelliste[65]! Insipides dans ses jeunes années, niaises dans sa vieillesse, ses pièces seules auraient achevé de perdre notre théâtre en décadence; mais les directeurs crièrent enfin : Assez! et cessèrent d'affliger les spectateurs de ses rapsodies tragiques. Laissons sa seigneurie rire de leur jugement, et relier ses livres en veau, digne emblème de son talent. Oui, Carlisle, enlève cette couverture de maroquin, et habille d'une peau de veau tes œuvres ridicules[66].

Mais vous, druides au cerveau de plomb, qui écrivez pour votre pain quotidien, je ne vous déclare point la guerre; la main terrible de Gifford s'est appesantie sur vous, et a écrasé sans remords votre nombreuse troupe. Continuez à tourner contre tous les talents votre colère vénale; la faim est votre excuse; et la pitié vous abrite sous son bouclier; que des monodies sur Fox régalent votre bande, et que le *Manteau de Melville*[67] soit aussi une couverture pour vous berner. Le même oubli vous attend tous, misérables griffonneurs. Que la paix soit avec vous; c'est votre meilleure récompense: pour faire vivre vos vers au delà d'un matin, il vous a fallu l'espèce de renommée que donne une Dunciade; mais aujourd'hui vos travaux dorment d'un heureux sommeil avec tant de noms plus illustres.

Loin de moi l'idée peu galante de reprocher sa prose burlesque à l'aimable Rosa, dont les vers, fidèles échos de son ame, sont si peu intelligibles [68]. Quoique des bardes de la Crusca ne remplissent plus nos journaux, quelques traîneurs font encore une guerre d'escarmouche autour de leurs colonnes. Derniers soldats de cette armée de hurleurs, commandée par Bell, Matilda criaille encore, et Hafiz fait résonner sa voix glapissante. On voit aussi reparaître les métaphores de Merry enchaînées à la signature de O. P. Q. [69].

Un jeune étourdi, habitant d'une échoppe, se sert-il d'une plume moins effilée que son alène, abandonne-t-il ses souliers et saint Crépin, pour se faire le savetier des muses, voyez le vulgaire s'extasier, la foule l'applaudir, les dames le lire et les littérateurs le louer. Si quelque esprit malin hasarde une plaisanterie, c'est de la méchanceté toute pure, le beau monde n'est-il pas le meilleur des juges? On a du génie quand tant de beaux esprits vous admirent, et que Capel Lofft [70] proclame que vous êtes sublime. O vous donc, inutiles enfants d'un inutile métier, hommes des champs, laissez là votre charrue et votre bêche! Souvenez-vous que Burns et Bloomfield [71]... que dis-je? Gifford, nom plus fameux encore sous une étoile contraire, abandonnèrent les travaux d'un état servile, et, luttant contre les orages, triomphèrent du destin: pourquoi n'en feriez vous pas autant? Si Phébus te sourit, ô Bloomfield, pourquoi refuse-t-il de sourire à Nathaniel ton frère? La manie des vers s'est emparée de

lui, mais non l'inspiration. Son esprit est dérangé, mais ce n'est pas par le délire poétique. Graces à lui, nul rustre ne peut descendre au tombeau, nulle prairie ne peut être entourée d'une haie sans qu'il paraisse une ode de circonstance.

Allons, puisque la civilisation daigne éclairer à ce point les enfants de la Bretagne, et bénir notre île inspirée, que la poésie envahisse tout, les boutiques de l'ouvrier et la chaumière rustique. Continuez, mélodieux savetiers, à nous enchanter par vos concerts, fabriquez à la fois une pantoufle et une stance: vous serez lus des belles; vos sonnets plairont sans doute, et peut-être aussi vos souliers [72]. Que les tisserands se vantent de l'enthousiasme pindarique, et que les poèmes des tailleurs soient plus longs que leurs comptes. Les petits-maîtres, reconnaissants de leurs harmonieux accords, paieront ponctuellement les vers..... comme les habits.

Maintenant que j'ai porté à ces illustres messieurs le tribut qui leur était dû; génie trop négligé! qu'il me soit permis de t'offrir mon hommage!

Poursuis, ô Campbell [73]! Donne l'essor à tes talents; qui osera prétendre à la palme de la gloire si tu cesses de l'espérer? Et toi, mélodieux Rogers, réveille-toi enfin, rappelle-nous tes premières couronnes; que ce souvenir t'inspire encore, et remette dans tes mains ta lyre accoutumée à rendre des sons chers aux filles de Mémoire! Rétablis Apollon sur son trône inoccupé, ajoute à la gloire de ta patrie et à la tienne. La poésie abandonnée sera-t-elle condamnée toujours

à pleurer ses dernières espérances dans la tombe de Cowper, ou n'aura-t-elle quitté un moment son froid cercueil que pour couronner le gazon sous lequel repose Burns son favori? Non; malgré la méprisable race de ces poëtes bâtards qui riment inspirés par la sottise ou pour avoir du pain, le dieu des vers pourra avouer encore des fils dignes de lui; d'autant plus sûrs de plaire qu'ils seront moins affectés, et qui écriront comme ils sentent : c'est à vous que j'en appelle, Gifford, Sotheby, Magneil [74].

Pourquoi Gifford sommeille-t-il? demandait-on un jour. Osons le lui demander encore [75]. N'est-il plus de folies qui méritent d'être flétriés par sa plume? n'est-il plus de sots dont l'échine attende sa férule sévère? N'est-il plus d'erreurs qui appellent le poëte de la satire? Le vice ne parcourt-il pas nos villes le front levé? Nos pairs et nos princes, en suivant les sentiers de la corruption, échapperont-ils également à la colère des lois et à celle des muses? Ne brilleront-ils pas d'un éclat honteux dans les temps à venir, exemples éternels proposés au crime pour l'intimider? Réveille-toi, Gifford, souviens-toi de ta promesse, corrige les méchants, ou du moins fais-les rougir.

Infortuné White [76], ta vie n'était encore qu'en sa fleur, et ta jeune muse avait à peine pris son joyeux essor, que la mort vint te frapper, et toutes les promesses de ton printemps descendirent dans la tombe pour y dormir à jamais! Quel noble cœur nous avons perdu, lorsque la science fit elle-même périr son favori! Oui, elle fut trop prompte à satisfaire ta soif

d'apprendre, elle jeta les semences, et la mort recueillit les fruits. Ce fut ton propre génie qui te donna le coup fatal et qui trahit ton sein à la blessure qui abrégea tes jours. Tel l'aigle atteint par la flèche du chasseur tombe pour ne plus planer sur les nuages, et reconnaît que ses propres plumes ont donné des ailes au dard fatal qui l'a percé. Ses douleurs sont extrêmes, mais bien plus cruelle encore est pour le roi des airs la pensée qu'il a lui-même fourni des armes à l'ennemi qui lui arrache la vie.

Il en est qui prétendent dans ces siècles de lumière, que le talent du poète ne consiste qu'en brillants mensonges, que l'imagination en délire inspire seule les modernes troubadours. Il est vrai que tous ceux qui font des vers, et même de la prose, reculent devant ce mot fatal au génie, voilà qui est *commun*. Cependant la vérité peut prêter quelquefois ses plus nobles feux et orner les vers qu'elle-même dicte. Que Crabbe le prouve au nom de la vertu, Crabbe, le peintre le plus sévère de la nature, et en même temps le plus vrai [77] !

Le génie réclame ici une place pour Shée [78], dont la plume et le pinceau s'exercent avec la même grace, et dont la main, guidée tour à tour par la poésie ou sa sœur la peinture, anime la toile par une couleur magique ou trace des vers faciles et harmonieux. Un double laurier couronne le peintre et le poète.

Heureux le mortel qui ose pénétrer sous les bosquets qu'habitèrent jadis les muses! heureux le mortel dont les pas ont foulé et dont les yeux ont pu voir

ces climats féconds en guerriers et en poètes ; pays où la gloire aime encore à planer en gémissant sur les lieux qui furent son berceau et son asyle préféré! Mais plus heureux celui dont le cœur éprouve une sympathie inspiratrice pour cette terre classique, déchire le voile qui nous cache les siècles écoulés, et voit ses ruines avec l'œil d'un poète! Wright[79]! tu as eu le double bonheur de voir ces glorieux rivages et de les chanter; ce ne fut pas une muse vulgaire qui t'inspira de célébrer la patrie des dieux et des héros.

Et vous, bardes amis[80], qui avez rendu à la lumière ces pierres précieuses trop long-temps cachées à nos temps modernes; vous qui vous êtes réunis pour choisir dans les guirlandes de l'Attique ces fleurs d'Aonie qui exhalent encore leurs doux parfums, et qui avez su en embellir votre langue natale; que votre génie, qui a si noblement naturalisé sur notre Parnasse les muses de la Grèce, dédaignant aujourd'hui ces sons empruntés, laisse la lyre athénienne pour celle de votre patrie!

C'est à ces poètes, ou à ceux qui leur ressemblent, qu'il appartient de faire observer les lois violées des muses. Mais qu'ils se gardent d'imiter le pompeux langage de Darwin, ce fameux maître aux vers insignifiants, et dont les cymbales dorées, plus riches que sonores, charment l'œil, mais fatiguent l'oreille. Elles ont pu quelque temps séduire par leur éclat plutôt qu'une simple lyre; mais les voilà réduites à n'être plus qu'un instrument d'airain. Tous les sylphes voltigeants de Darwin s'évaporent avec ses comparai-

sons et ses périodes harmonieuses. Enfants des muses, fuyez ce modèle; que *son oripeau* meure avec lui : un faux éclat attire, mais blesse bientôt la vue[81].

N'allez pas cependant descendre jusqu'à la simplicité vulgaire de Wordsworth, le plus plat de tous les poètes rampants, dont la poésie, qui n'est qu'un bavardage puéril, semble une heureuse harmonie à Lambe et à Lloyd[82]. Laissez-leur.... mais arrête, ô ma muse; ce n'est pas à toi qu'il appartient de donner de telles leçons. Le génie et le goût montreront le vrai sentier du Pinde à ces favoris d'Apollon, et rendront leurs vers dignes de l'Olympe.

Et toi aussi, W. Scott, laisse à de barbares ménestrels le soin de chanter les guerres de tes sauvages Écossais; que d'autres multiplient leurs vers pour un vil salaire; le génie doit s'inspirer lui-même. Laisse rimer Southey, quoique sa muse féconde accouche chaque printemps d'un poème pour notre malheur. Laisse Wordsworth crier ses vers puérils, et son camarade Coleridge endormir de ses ballades les enfants en nourrice. Laisse Lewis, le père des spectres, effrayer ses lecteurs et faire apparaître ses noirs fantômes. Laisse Moore être licencieux; laisse Strangford piller Moore, et jurer que ses vers sont traduits du Camoëns. Laisse Hayley trotter sur un Pégase boiteux. Laisse Montgomery rêver, et le saint Graham psalmodier de stupides antiennes. Laisse Bowles polir des sonnets, et soupirer et gémir jusqu'au quatorzième vers. Laisse Stott, Carlisle[83], Matilda et la bande de Grub-steet, comme celle de

Grosvenor-place, ramper jusqu'à ce que la mort nous délivre de leurs vers, ou que le sens commun réclame ses droits. Mais toi, doué d'un génie supérieur à toute louange, tu devrais laisser faire d'ignobles vers aux ignobles poètes : la voix de ton pays, celle des neuf muses, appellent une lyre sacrée. Cette lyre, c'est la tienne ; mais les annales de la Calédonie n'ont-elles pas d'exploits plus nobles à t'offrir que le vil brigandage d'un clan de pillards, dont les prouesses ne sauraient être avouées par un vrai guerrier ? N'as-tu à nous célébrer que les noirceurs de Marmion, dignes du conte de *Robin Hood ?* Terre d'Écosse, sois fière d'être chantée par ton barde, et que tes suffrages soient sa première et sa plus douce récompense. Mais ce n'est pas seulement par toi seule que son nom devrait être immortalisé ; il est digne de remplir tout un monde de sa gloire, et d'être connu encore lorsque peut-être un jour Albion n'existera plus. Il est digne de raconter à l'avenir ce que fut l'Angleterre, et d'éterniser sa renommée alors même que sa patrie serait déchue du rang qu'elle occupe parmi les nations.

Hélas ! que sert au poète d'aspirer à la noble gloire de vaincre les siècles rapides ? De nouvelles ères se succèdent, de nouvelles nations se forment, et d'autres vainqueurs sont portés jusqu'aux cieux par l'admiration des mortels. Après quelques générations, le poète et ses vers sont oubliés. Tout ce que peuvent obtenir aujourd'hui ces bardes jadis chéris, c'est la mention passagère d'un nom douteux. Lorsque la trompette sonore de la renommée a fait retentir ses

bruyantes fanfares, l'écho se tait et s'endort enfin : la gloire, comme le phénix au milieu du feu de son bûcher, exhale ses parfums, jette un brillant éclat et expire.

L'antique Granta osera-t-elle citer ses lugubres enfants, profonds dans la science, mais plus encore dans les calembours? S'approcheront-ils des muses? Non : elles fuient et méprisent même les couronnes d'Eaton, quoique les imprimeurs s'abaissent jusqu'à souiller leurs planches des rimes de Hoare et des vers blancs de Hoyle. Je ne parle pas de cet Hoyle dont le livre, cher aux joueurs de whist, n'a pas besoin du style poétique pour se faire lire[84]. O vous, qui voulez obtenir les honneurs de Granta, il vous faut monter son Pégase; c'est un baudet bien digne de la gothique dame dont l'Hélicon est plus sombre que les obscures voûtes de sa demeure.

C'est là que Clarke, se donnant toutes les peines pour plaire, oublie que les rimes ne mènent pas aux degrés de l'université. Se donnant les airs d'un satirique, ce bouffon à gages griffonne chaque mois un ignoble pamphlet. Condamné au vil métier de fournir des faussetés à un *magasin*, il dévoue à la calomnie son génie lâche et menteur, étant lui-même un libelle vivant contre le genre humain.[85].

O sombre asyle d'une race vandale[86], l'orgueil et la honte de la science tout à la fois, tu es si enfoncée dans le bourbier de la sottise et du mépris que Smythe et Hodgson[87] peuvent à peine suffire pour racheter ta gloire. Mais aux lieux où la belle Isis roule une

onde plus limpide, la muse charmée aime à errer sur ses verdoyantes rives, et à tresser la couronne de feuillage qu'elle destine aux poètes qui fréquentent ses boçages classiques. C'est là que Richard a été enflammé par le véritable feu du poète, et que les Bretons ont appris à admirer leurs pères [88].

Pour moi, qui de mon propre mouvement viens d'oser dire à ma patrie ce que ses enfants ne savent que trop bien, c'est mon zèle pour son honneur qui m'a fait déclarer la guerre à l'armée des sots qui infectent notre siècle. Son nom ne perdra aucun des titres de gloire qu'elle mérite, comme terre de la liberté et chérie des muses. Ah! si tes poètes plus récents sentaient l'émulation que devrait leur donner ta renommée, et se montraient plus dignes de toi, ô Albion!

Tu peux le disputer à la fois à Athènes, alors qu'elle était le séjour préféré de la science; à Rome maîtresse du monde, et à Tyr, aux beaux jours de ses richesses, Albion, première reine de la terre et maîtresse puissante des mers! Mais Athènes n'est plus que ruines, Rome est déchue de son rang, et les remparts orgueilleux de Tyr sont engloutis sous les ondes. Comme ces trois villes, tu peux un jour être dévouée au néant, et l'Angleterre tomber...... l'Angleterre aujourd'hui le rempart du monde!

Mais je me tais, redoutant le sort de Cassandre, dont on reconnut trop tard les prédictions toujours méprisées. Je redescends à un style moins élevé pour forcer les poètes à obtenir un nom aussi fameux que celui de leur patrie.

Oui, malheureuse Angleterre, bénis soient les chefs qui te gouvernent! oracles du sénat, et bafoués par le peuple, que tes orateurs continuent à faire des fleurs de rhétorique, et à ne jamais parler bon sens, pendant que les collègues de Canning le haïssent pour son esprit, et que la vieille femme Portland[89] siége à la place de Pitt.

Adieu cependant, encore une fois, avant que le vaisseau qui me transporte ouvre ses voiles au souffle du vent; je vais saluer les côtes de l'Afrique, les sommets opposés de Calpé[90] et les minarets de Stamboul[91]. De là j'irai parcourir la terre natale de la beauté[92], où Kaff[93] est sur son trône de rochers, couronné de neiges sublimes. Mais, si je reviens, aucune rage d'auteur ne pourra me pousser à imprimer mon journal de voyages. Que lord Valentia[94] rivalise avec le malheureux Carr, dont il eût voulu déprécier le livre! Qu'Aberdeen et Elgin[95] poursuivent l'ombre de la gloire dans les régions des virtuoses! qu'ils sacrifient leurs guinées à leurs fantaisies de sculptures, aux monuments en ruines, aux statues mutilées; qu'ils fassent de leurs salons un marché général pour tous les blocs de marbre à demi-rongés par le temps! Que les amateurs nous parlent tant qu'ils voudront des tours troyennes; je laisse la topographie au classique Gell[96]. Pleinement satisfait, je ne me mêlerai plus d'importuner le genre humain de mes vers ni de ma prose.

C'est ainsi que je termine tranquillement ma carrière, préparé contre les ressentiments, exempt de

toute crainte égoïste. Je n'ai jamais refusé de reconnaître ces vers. S'ils ne furent pas répandus partout, ils ne sont pas entièrement inconnus. J'élevai la voix pour la seconde fois, moins haut, il est vrai; si mon livre ne portait pas mon nom, il ne fut jamais désavoué, et aujourd'hui je déchire le voile. Avancez, meute furieuse! le sanglier vous attend; il n'est pas effrayé de tout le bruit de la maison de Melbourne, du courroux de Lambe, de la femme d'Holland, des pistolets innocents de Jeffrey, de la rage de Hallam, des athlètes d'Édina[97] et de sa *revue* incendiaire. Nos héros en *bougran* auront aussi leur part de coups, et sentiront qu'ils ne sont pas d'une *étoffe impénétrable*: quoique je n'espère pas en sortir sans meurtrissure, qui me domptera me trouvera ennemi opiniâtre. Il fût un temps où aucune parole amère ne serait sortie de ces lèvres, qui paraîtront aujourd'hui imbibées de fiel; aucun sot, aucune sottise, n'auraient pu me décider à mépriser l'être le plus humble que je voyais ramper à mes pieds; mais aujourd'hui je suis devenu si endurci, je suis tellement changé depuis ma jeunesse, que j'ai appris à penser et à parler avec une franchise sévère; j'ai appris à rire des décrets d'un critique pédant, et à le rompre vif sur la roue qu'il me destinait. Oui, j'ose dédaigner la férule qu'un griffonneur voudrait me faire baiser, et je me soucie fort peu de l'approbation de la cour et du peuple. Tous mes rivaux du Parnasse ont beau froncer le sourcil, je ne crains pas de terrasser un rimailleur.

Armé pour prouver mon droit, je jette le gant aux maraudeurs d'Écosse et aux sots d'Albion.

Voilà ce que j'ai osé. D'autres diront combien ma muse a outragé ce siècle d'honneur. Que le public juge; s'il ne sait pas épargner, il ne blâme guère injustement.

POST-SCRIPTUM

AJOUTÉ A LA SECONDE ÉDITION.

On m'a appris, depuis que cette seconde édition est sous presse, que mes chers et très-honorés cousins, les auteurs de la *Revue d'Édimbourg*, préparent une critique violente contre ma pauvre douce et *docile* muse, qu'ils ont déja si fort tancée dans leur très-peu sainte colère.

« *Tantæne animis cœlestibus iræ !* »

Je crois pouvoir dire de Jeffrey ce que dit sir Andrew Aguecheen : « Si j'avais su qu'il fût si bon tireur, il eût été à tous les diables avant que je lui eusse fait mettre l'épée à la main. » Quel dommage que je doive avoir passé le Bosphore avant que le prochain numéro de l'éditeur ait paru! j'espère du moins en allumer plus tard ma pipe dans la Perse.

Mes amis d'Écosse m'ont justement accusé de personnalité contre leur grand anthropophage littéraire Jeffrey; mais pouvais-je en agir autrement avec lui et sa meute infernale qui *se nourrit de mensonges et de scandale, et se désaltère dans la calomnie?* J'ai cité des faits déja bien connus; je n'ai donné que ma franche opinion sur l'ame de Jeffrey. Quel grand

homme fut jamais déshonoré pour avoir été attaqué avec de la boue? On dira peut-être que je quitte l'Angleterre, parce que j'ai insulté des gens d'esprit et d'honneur. Mais je reviendrai, et leur vengeance ne s'éteindra pas d'ici à mon retour. Ceux qui me connaissent attesteront que ce ne sont pas des craintes personnelles ou littéraires qui me font quitter l'Angleterre; ceux qui ne me connaissent pas en pourront être un jour convaincus. Depuis la publication de cet ouvrage, mon nom n'a jamais été caché. J'ai surtout habité Londres, prêt à répondre de mes transgressions, et attendant tous les jours mille cartels: mais hélas! *l'âge de la chevalerie n'est plus*, ou comme on dit vulgairement..... il n'y a plus de courage aujourd'hui.

NOTES

SUR LES POËTES ANGLAIS,

ET LES CRITIQUES ÉCOSSAIS.

[1] *Semper ego auditor tantùm? nunquàmne reponam*
Vexatus toties rauci Theseide Codri?
JUVEN. Sat. I.

[2] M. Fitz Gerald a été malicieusement surnommé le *poëte à la petite bière*. Il fournit son tribut annuel à la *Société littéraire*; et, non content d'écrire, il déclame ses ouvrages lui-même après que l'assemblée s'est, au préalable, munie l'estomac d'une suffisante quantité de mauvais *porter*, pour avoir le courage de l'écouter.

[3] Cid Hamet Benengeli promet le repos à sa plume dans le dernier chapitre de Don-Quichotte! Qu'il serait temps que messieurs nos faiseurs de livres imitassent Cid Hamet Benengeli!

[4] Cet ingénieux jeune homme sera cité plus bas avec sa production.

[5] G. Lamb est un des rédacteurs anonymes de l'*Edinburgh review*.

[6] MM. Jeffrey et Lamb sont l'alpha et l'oméga de l'*Edinburgh review*; les autres figureront à leur tour.

[7] . . . . . *Stulta est clementia, cùm tot ubique*
. . . . . *Occurras, periturœ parcere chartœ.*
JUVEN. Sat. I.

[8] *Cur tamen hoc potiùs libeat decurrere campo,*
Per quem magnus equos Auruncæ flexit alumnus,
Si vacat, et placidi rationem admittitis, edam.
JUVEN. Sat. I.

[9] M. Moore est d'une très-petite taille, et il avait pris le nom de Little (petit) pour publier un volume de poésies érotiques. M. Moore est un des premiers poëtes de l'Angleterre, et lord Byron lui rend souvent justice. A. P.

[10] M. Stott est plus connu dans le *Morning-Post* sous le nom d'Hafiz. Ce personnage est le maître le plus profond du pathos. Je me rappelle le début d'une ode de M. Stott à la famille régnante du Portugal. Il parle au nom de l'Hibernie (l'Irlande, Erin en ancien langage celtique):

Race royale de Bragance,
Erin veut t'offrir une stance, etc.

Il a fait aussi un sonnet sur les rats, bien digne de son sujet, et une ode foudroyante qui commence ainsi:

J'entonne un chant plus bruyant, plus sauvage
Que le flot qui se brise au laponien rivage, etc.

Que le ciel ait pitié de nous! le CHANT *du dernier Ménestrel* n'est rien auprès de celui-là.

[11] *Voyez* le *Chant du dernier Ménestrel.* Jamais plan ne fut aussi absurde que celui de ce poëme. Le dialogue du tonnerre et de l'éclair, qui servait de prologue à la tragédie de Bayes, prive malheureusement du mérite de l'originalité le dialogue entre messieurs les esprits des montagnes et des rivières. Nous avons ensuite l'aimable William de Lorraine, un franc maraudeur qui ne sait pas épeler, et à qui sa dame recommande naïvement de ne pas lire le livre du sorcier.

La biographie de Gilpin Horner, et ce page merveilleux qui allait deux fois plus vite que le cheval de son maître sans avoir de bottes de sept lieues, voilà des chefs-d'œuvre en fait de génie et de goût; et l'incident de ce soufflet invisible,

mais rude pourtant, que reçoit l'écuyer farfadet? et ce chevalier qui s'introduit dans un château déguisé en charrette de foin?

Quant à Marmion, héros de l'autre roman, il est précisément ce qu'eût été William de Lorraine, s'il eût su lire et écrire. Le poème fut composé pour MM. Constable, Miller et Murray, honnêtes libraires, qui le reçurent en paiement d'une somme avancée par eux à l'auteur; et, en considérant cette inspiration mercenaire, l'ouvrage est, ma foi, digne d'un grand crédit!

Sir Walter Scott continue à écrire pour de l'argent; qu'il fasse de son mieux pour ceux qui le prennent à leur solde; qu'il ne dégrade plus son génie, admirable sans doute, en imitant éternellement de vieilles ballades.

— Lord Byron est ici bien sévère pour l'Arioste anglais. Il y a dans *Marmion* et le *Ménestrel* de nombreux passages dignes d'être admirés. L'introduction du *Ménestrel* serait le chef-d'œuvre de la poésie anglaise, si lord Byron n'avait pas fait de vers. Il est facile à ce dernier, avec sa fortune, de se moquer des libraires; mais quand le génie est pauvre, ces messieurs savent le marchander. A. P.

[12] « *Bonne nuit à Marmion*, » c'est l'exclamation pathétique et prophétique de Henri Blount, *en secourant la blessure de ce bon Marmion*.

[13] L'*Odyssée* est tellement liée à l'*Iliade*, qu'on peut les considérer comme un grand poème historique. Pour ce qui regarde Milton et le Tasse, ils n'ont guère à nous offrir que le *Paradis perdu* et la *Jérusalem délivrée*, puisque le *Paradis reconquis* et la *Jérusalem conquise* sont bien loin des chefs-d'œuvre de ces deux poètes. *Question*: Quel est celui des poèmes de Southey qui survivra?

[14] *Thalaba*, second poème de M. Southey, est écrit en dépit du bon sens et de toute poésie. M. Southey voulait produire du neuf, et il réussit à merveille. *Jeanne d'Arc* était

déjà fort extraordinaire; mais *Thalaba* est un de ces poèmes qui seront lus... quand Homère et Virgile seront oubliés... jusque-là patience.

[15] Je demande humblement pardon à M. Southey, *Madoc dédaigne le titre dégradé d'épopée.* Voyez la préface. Pourquoi l'épopée est-elle dégradée? et par qui? Il est vrai que MM. Cottle, le lauréat Pye, Ogilvy, Hole et la bonne mistress Cowley, n'ont pas relevé la muse épique. Mais puisque M. Southey dédaigne ce *titre*, qu'il nous permette de lui demander s'il a substitué quelque chose de mieux à la place; ou faut-il qu'il se contente d'être le rival de sir Richard Blackmore pour la quantité et la qualité de ses vers?

— *Je demande humblement pardon* à lord Byron; mais si Southey avait cessé d'écrire, il n'eût pas enrichi le Parnasse anglais de *don Roderik*, poème épique, qu'aucune nation ne renierait, suivant Anacréon Moore. A. P.

[16] Voyez la ballade intitulée *la Vieille femme de Berkeley*, où M. Southey fait emporter une vieille dame par Belzébuth sur un cheval qui trotte, trotte.....

[17] Ballades lyriques, page 4, les *Tables renversées*, stance première :

Déride, ami, ton front sombre et chagrin,
Chasse bien loin le souci qui te trouble,
Et laisse-moi ton vieux bouquin,
Sous peine de devenir double.

[18] M. Wordsworth, dans sa préface, s'efforce de prouver que prose et vers sont une même chose, et certainement sa théorie et sa pratique ne se donnent point de démenti.

— J'oserai ajouter, malgré lord Byron, que, sans partager l'enthousiasme qu'excite chaque production de Wordsworth, on ne peut lui refuser le mérite d'être poète, même dans ses compositions les plus puériles. A. P.

19 Les pixies sont des fées du comté de Devonshire. Voyez dans les *OEuvres de Coleridge*, page 11, *le chant des pixies*; page 42, *les vers à une jeune beauté*; et page 52, *élégie à un jeune baudet*.

— Coleridge a une grande réputation que n'a justifiée aucun ouvrage important. Il est auteur d'une ode d'une grande beauté, d'une tragédie, et du poème de *Christabel*, trop vanté d'avance par lord Byron; voyez la note du *Siège de Corinthe* qui en fait mention. A. P.

20 Chacun sait que ce M. P. est M. Matt. Voyez un poème adressé à Lewis dans le *Statesman*, et attribué à M. Jekyll.

— Lewis, auteur du *Moine*, est aussi très-connu des *femmes sensibles* de la France. A. P.

21 J'ai déjà dit que Little était un nom pris par Moore. Il n'avait que vingt ans lorsqu'il publia ses poésies érotiques, et, à l'époque où cette satire fut composée, il n'était pas encore auteur de *Lalla Roukh*. A. P.

22 Le lecteur qui désire une explication peut consulter le *Camoens* de Strangford, et le compte qu'en a rendu l'*Edinburgh review*. Il est à remarquer aussi que les poèmes attribués par Strangford à Camoëns, ne se trouvent pas plus dans le texte portugais que dans le *Cantique de Salomon*.

23 Le *Triomphe du Tempérament* et le *Triomphe de la Musique* sont les deux principales productions en vers de Hailey. Il a aussi écrit une comédie rimée, des épîtres, etc. Comme il est plutôt un élégant écrivain de notes et de biographie, qu'il nous permette de lui donner l'avis que Pope donnait à Wycherchey, de convertir la poésie en prose, ce qu'il fera facilement en changeant la finale de chaque distique.

—*The Triumph of Temper*, par Hailey, est cependant digne de sa réputation. A. P.

24 M. Graham a produit deux volumes d'hymnes, intitulés *Promenades du sabbat* et *Tableaux de la Bible*.

[25] Voyez les *Sonnets de Bowles*, *Sonnet à Oxford*, et stances inspirées par le carrillon des cloches d'Ostende.

[26] J'entonne un chant plus noble et plus sonore, etc.

C'est le début du *Spirit of Discovery*, par Bowles, épopée naine, spirituelle et fort jolie. Entre autres vers exquis, nous avons les suivants :

.... Ce doux baiser est enfin obtenu...
Le silence attentif écoute avec surprise,
Et la forêt frémit à ce bruit inconnu.

C'est-à-dire que les forêts de l'île de Madère tremblèrent en entendant un baiser, étonnées d'un tel phénomène.

[27] Cet épisode est l'histoire de *Robert à Machin* et d'*Anne d'Arfet*, couple de fidèles amants, qui se donnèrent le baiser cité dans la note précédente, baiser qui fit frémir les bois de Madère.

[28] Curl est un des héros de la *Dunciade*. C'était un libraire. Lord Fanny est le nom poétique de lord Hervey, auteur des *Vers à l'imitateur d'Horace*.

[29] Lord Bolingbroke paya Mallet pour calomnier Pope après sa mort, parce que le poète avait retenu quelques copies d'un ouvrage du noble nord (*the patriot King*, le Roi patriote), que ce beau génie, qui était aussi fort méchant, aurait voulu faire disparaître.

[30] Denis le critique et Ralph le rimailleur.
« O loups, faites silence! Ralph hurle ses vers à la lune,
« épouvantant la nuit; hiboux, répondez à ses chants sinis-
« tres. » *Dunciade*.

[31] Voyez la dernière édition des Œuvres de Pope, par Bowles, qui en a retiré trois cents guinées. M. Bowles a su par expérience qu'il est plus aisé de profiter de la réputation d'un autre que de faire la sienne.

[32] M. Cottle (Amos ou Joseph, je ne sais trop lequel, mais l'un des deux, ou tous les deux ensemble peut-être), autrefois marchand de livres qu'il ne faisait pas, et aujourd'hui faisant des livres qu'il ne vend guère, a publié une couple de poèmes épiques : *Alfred* (hélas! et holà!); et la *Chute de Cambrie*.

[33] M. Maurice a fabriqué un énorme in-4° sur les *Beautés de la colline de Richemont*, etc., etc.

— On y trouve aussi une vue charmante de Turnham Green, Hammersmith, Brentford, etc. A. P.

[34] Pauvre Montgomery! loué par toutes les *revues* anglaises, il a été indignement ravalé par celle d'Édimbourg. Après tout, le poète de Sheffield est un homme de génie. Son *Voyageur en Suisse* vaut mille ballades lyriques et au moins cinquante *épopées dégradées*.

[35] La colline d'Arthur domine Édimbourg.

— Les anciens Écossais se servaient de dogues dressés au combat pour dévorer leurs ennemis les Anglais; il y a à ce sujet un passage terrible dans Walter Scott. M. Dupaty, dans ses *Délateurs*, cite le juge Jeffrey dont il est ici question. A. P.

[36] En 1806, MM. Jeffrey et Moore se donnèrent rendez-vous à Chalk-Farm. Ce duel fut prévenu par l'interposition des magistrats, et on trouva, en examinant les pistolets, que les balles s'étaient évaporées ainsi que le courage des combattants. La malice des journaux trouva dans cette aventure la source de mille espiégleries.

[37] La Tweed se conduisit dans cette occasion avec le décorum convenable. La moitié anglaise de la rivière aurait eu grand tort de montrer la moindre peur.

[38] Cette preuve de sympathie donnée par la Tolbooth (principale prison d'Édimbourg) est digne d'éloges. Il était à craindre que le grand nombre de criminels exécutés vis-à-vis la

façade eût rendu l'édifice moins sensible. La prison est personnifiée ici comme étant du sexe féminin, parce que la délicatesse des sentiments exprimés par elle ce jour-là est vraiment digne du sexe le plus tendre, quoiqu'il y entrât peut-être, comme dans tous les beaux sentiments des femmes, un peu d'égoïsme.

39 Expression locale qui veut dire *tribu* : chaque clan avait jadis un seigneur suzerain qui le menait au combat. A. P.

40 Sa seigneurie a beaucoup voyagé; elle est membre de la société athénienne et rédacteur de la topographie de Troie par Gell.

41 M. Herbert a traduit des poésies irlandaises et autres. Une de ses principales pièces est le chant de la massue de Thor. C'est une chanson vulgaire où le fils d'Odin est célébré d'une manière burlesque.

42 Le révérend Sydney Smith, auteur présumé des lettres de Pierre Plymley, et de diverses critiques.

43 M. Hallam commit une bévue fort grossière en critiquant certains vers grecs qu'il ne se doutait pas être de Pindare. La presse a éternisé son article, qui reste comme un monument de la sottise de M. Hallam.

M. Hallam est furieux d'être, dit-il, faussement accusé un peu plus bas de dîner chez lord Holland. S'il dit vrai, je le plains, non de ce que j'ai dit, mais de ne pas être des repas de sa seigneurie, qui valent mieux que ses productions. S'il n'est pas l'auteur de l'article sur les ouvrages de lord Holland, je l'en félicite; car il est pénible de lire le noble lord, et encore plus de le louer. Que M. Hallam me nomme le critique, et que son nom ait la même mesure que le sien et soit propre à être encadré dans mon vers, celui d'Hallam disparaîtra pour lui faire place.

44 Pillans, professeur au collége d'Éton.

45 L'honorable G. Lamb est auteur d'un article sur les *Misères humaines de Beresford*, et aussi d'une farce applaudie sur un petit théâtre et sifflée sans réclamation à Covent-Garden. Elle était intitulée : *Whistle for it* (sifflez) !

46 L'*Edinburgh review* paraît avec une converture *bleue et jaune*.

47 M. Brougham, dans l'article sur don Pedro de Cevallos (n° XXV de l'*Edinb. review*), a été plus fort sur la politique que sur la politesse. La plupart des bons bourgeois d'Édimbourg furent tellement indignés des infames principes professés par Brougham, qu'ils retirèrent leur souscription.

48 J'ai besoin de m'excuser auprès des dieux d'oser introduire une nouvelle déesse en petits jupons écossais : mais, hélas ! que faire ? Pouvais-je dire le génie de la Calédonie ? Tout le monde sait qu'il serait difficile de trouver le moindre génie, depuis Dackmannan jusqu'à Cacthness ; et pourtant comment sauver Jeffrey sans un secours surnaturel ? Les helpies sont trop peu poétiques ; les brownies et autres esprits de bon caractère refusèrent de s'en mêler. Il a donc fallu appeler une déesse ; et que Jeffrey ne soit pas ingrat, c'est la première et dernière communication qu'il aura eue avec un être céleste.

49 Lord Holland a traduit quelques morceaux choisis de Lope de Vega, insérés dans la vie de ce poète, écrite par lui-même. Les éloges lui ont été prodigués par ses *sobres* amis.

50 Il est certain que milady H. est soupçonnée d'avoir consacré son incomparable esprit à l'*Edinburgh review* ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que les manuscrits sont soumis à son examen... et à sa correction sans doute.

51 Dans le mélodrame de *Tékély*, ce prince est mis dans un tonneau, asyle d'une espèce nouvelle pour les héros malheureux.

[52] *Damn! poohs! zounds!* sont les mots favoris employés par Reynolds dans ses comédies défuntes ou vivantes. Le lecteur français devinera ces mots, que nous traduirons par un vers de Gresset :

Les b, les f voltigent sur son bec.
Ververt. A. P.

[53] M. T. Sheridan, nouveau directeur du théâtre de Drury-Lane, a dépouillé la tragédie de Bonduca des dialogues, et l'a reproduite en jeu muet sous le titre de Cataractus. Est-ce là un trait digne de son père ou de lui-même?

[54] Colman, Cumberland et Sheridan ont laissé d'excellentes pièces. Sheridan, auteur de la tragédie de *Pizarre* et de l'*École de la Médisance*, etc., est couronné du triple laurier d'orateur, de poète et d'auteur dramatique. L'auteur de *Lalla Roukh* s'occupe de l'édition de ses œuvres complètes.
A. P.

[55] Goose veut dire oie, et c'est par un calembour que M. Goose est ici défini comme auteur de drames surannés.
A. P.

[56] M. Greenwood est le peintre décorateur de Drury-Lane, et M. Skeffington lui a de grandes obligations.
— Est-ce que les auteurs anglais devraient leurs succès aux machinistes, comme maint auteur de nos boulevarts, et même de l'Opéra-Comique? A. P.

[57] M. Skeffington est l'auteur illustre des *Belles endormies* et de quelques comédies, entre autres les *Filles et les Garçons*. « *Maids and Bachelors, Baccalaurei baculo magis quàm lauro digni.* »

[58] Naldi et Catalani n'ont pas besoin d'une longue note ; le visage de Naldi et le salaire de C. nous feront long-temps souvenir de ces aimables vagabonds. D'ailleurs nous portons

encore la marque des meurtrissures reçues dans la foule le soir où Catalani parut pour la première fois en patalons.

59. Pour prévenir toute bévue, telle que celle de prendre une rue pour un homme, je dois déclarer que je parle ici de l'hôtel d'Argyle, et non du duc de ce nom.

Un gentleman de ma connaissance a perdu dernièrement plusieurs mille guinées à l'hôtel d'Argyle. Le maître de la maison, il faut lui rendre justice, témoigna quelque mécontentement; mais pourquoi permettre si gros jeu dans un hôtel, rendez-vous de la société des deux sexes? Quel agréable son pour les femmes et les filles des joueurs, que celui du billard dans une salle et des dés dans une autre! Je suis un témoin oculaire de ce scandale, confessant que j'ai été membre indigne d'une réunion qui est si fatale aux mœurs de la bonne société; tandis que les pauvres gens sont traduits devant les tribunaux pour danser le dimanche au son d'un tambourin et d'un violon.

60 Petronius, *arbiter elegantiarum*, à la cour de Néron, et fort aimable garçon de son temps, comme dit le *vieux célibataire* de Congrève.

61. Les Irlandais ont la réputation d'avoir le cœur sensible pour les vieilles douairières, témoin Fitz Patrick dans l'inimitable histoire de Tom Jones. A. P.

62 *Mutato nomine, de te*
Fabula narratur.

63 Je connaissais particulièrement feu lord Falkland. Un dimanche soir, je le vis faire les honneurs de sa table avec le noble orgueil de l'hospitalité. Le mercredi suivant, à trois heures du matin, je vis étendu devant moi tout ce qui restait d'un jeune homme rempli de courage, de sensibilité et de passions. C'était un bon et brave officier; ses défauts étaient ceux d'un marin, et doivent lui être, comme tels, pardonnés

par des Anglais. Il mourut comme meurt un galant homme dans une meilleure cause; car, s'il fût mort ainsi sur le gaillard du vaisseau où il venait d'être commissionné, ses derniers moments auraient été cités par ses concitoyens comme un exemple aux héros à venir.

64 Que dirait l'Anacréon de la Perse, Hafiz, s'il pouvait sortir de son splendide sépulcre à Schiraz, où il repose avec Ferdonzi et Sadi, l'Homère et le Catulle de l'Orient; s'il pouvait, dis-je, voir son nom volé par un Stott de Dromore, le plus impudent et le plus misérable des griffonneurs gazetiers?

65 Le comte de Carlisle a publié un pamphlet de dix-huit sous sur le théâtre. Il offre son plan pour bâtir une nouvelle salle : espérons que les comédiens accepteront tout de monseigneur, excepté ses tragédies.

66 *Doff that lion's hide,*
And hang a calf-skin on those recreant limbs.

Shakespear.

— « Ôtez cette peau de lion, et revêtez d'une peau de veau le corps de ce lâche. » Lord Byron parodie ici ces deux vers de la tragédie du roi Jean. Les œuvres de lord Carlisle, reliées avec luxe, sont le principal ornement des rayons de sa bibliothèque. A. P.

67 Le *Manteau de Melville*, parodie du poème intitulé le *Manteau d'Élisée*.

68 Cette jolie petite *Jessica*, fille de K., juif très-connu, semble de l'école de la Crusca. Elle a publié deux volumes de très-respectables niaiseries en vers, et, de plus, diverses nouvelles dans le style de la première édition du *Moine*.

— Jessica est le nom de la fille de Shylock dans la tragédie du *Marchand de Venise*. A. P.

69 Signature de certains grands talents qui figurent dans le département poétique des gazettes.

70 Capel Lofft, esq., est le Mécénas des cordonniers, le faiseur de préfaces en chef des poètes embarrassés, et une espèce d'accoucheur pour ceux qui ont des vers à mettre au jour et ne savent comment faire.

71 Burns, poète plein de naïveté et de charmes. R. Bloomfield est le *maître Adam* de la poésie pastorale. Son père, qui était tailleur, en fit un cordonnier, la nature en fit un poète. Nathaniel Bloomfield eût mieux fait de rester dans l'obscurité où la fortune l'avait placé. A. P.

72 Voyez l'ouvrage intitulé les *Souvenirs d'un tisserand du comté de Strafford.*

73 Est-il besoin de rappeler ici les *Plaisirs de l'Espérance* et les *Plaisirs de la Mémoire*, les deux plus beaux poèmes didactiques de notre langue, après l'*Essai sur l'Homme?* Mais tant de griffonneurs se sont élevés, que les noms de Campbell et de Rogers sont devenus comme étrangers sur notre Parnasse.

— Rogers a répondu dernièrement à l'appel de lord Byron par le beau poème de la *Vie humaine.* A. P.

74 Gifford est l'auteur de la *Baviade* et la *Mæviade*, et le premier satiriste de nos jours. Il a traduit Juvénal.

Sotheby a traduit l'*Oberon* de Wieland et les *Géorgiques de Virgile*. Il est auteur de *Saül*, poème épique.

Magneil compose des poèmes devenus populaires, et surtout *Scotlan's Scaith*, ou les *Malheurs de la Guerre*, dont dix mille exemplaires furent vendus en un mois.

75 M. Gifford a promis publiquement que la *Baviade* et la *Mæviade* ne seraient pas ses derniers ouvrages, qu'il s'en souvienne. *Mox in reluctantes dracones.*

76 Henri Kirke White mourut à Cambridge au mois d'octobre 1806, victime de son ardeur pour des études qui eussent mûri un esprit que la pauvreté et la maladie ne purent

affaiblir, et que la mort elle-même détruisit, mais ne put pas dompter. Ses poésies offrent mille beaux traits, qui doivent faire regretter au lecteur qu'une si courte vie ait été le partage d'un génie qui promettait d'ennoblir même les fonctions sacrées qu'il était destiné à remplir.

[77] G. Crabbe est remarquable par un talent magique d'observation; il copie en quelque sorte la nature plutôt qu'il ne l'imite. Il analyse en anatomiste les caractères et les sentiments de ses personnages; sa touche est vigoureuse, et il sait être pathétique au milieu des détails les plus simples et les plus minutieux. Prosaïque quelquefois, il sait aussi au besoin s'élever à la poésie lyrique, et le disputer à Moore pour l'harmonie et la facilité. Son dernier ouvrage est intitulé *les Contes du Château (the Tales of the Hall)*. A. P.

[78] Shee, auteur des *Rhymes on Art* et des *Elements of Art*.

[79] M. Wright, consul général des îles ioniennes, est l'auteur d'un beau poème intitulé *Horæ ionicæ*, où il décrit les îles et les côtes adjacentes de la Grèce.

[80] Les traducteurs de l'*Anthologie* ont depuis publié des poèmes qui prouvent un génie qui n'attend qu'un beau sujet pour se développer.

[81] Le fameux naturaliste Darwin fit aussi sa cour aux Muses. Deleuze a traduit les *Amours des Plantes*, poème où règne une riche imagination. Mais sa poésie passe tous les jours de mode en Angleterre. A. P.

[82] MM. Lambe et Lloyd, les plus ignobles partisans de Southey et compagnie.

[83] On me demandera peut-être pourquoi j'ai critiqué le comte de Carlisle, mon tuteur et mon parent, à qui j'ai dédié un volume de poésies légères il y a quelques années. *S'il* a été mon tuteur, ce n'a été, je crois, que de nom. S'il est mon

parent, je ne puis l'empêcher, et j'en suis bien fâché; mais comme sa seigneurie a semblé l'oublier dans une circonstance essentielle, je n'irai pas me piquer d'avoir meilleure mémoire que lui. Je ne pense pas que des animosités personnelles sanctionnent l'injuste condamnation d'un confrère en poésie; mais je ne vois pas pourquoi on en tirerait une prévention favorable pour l'auteur *noble* ou *vilain* qui, pendant longues années, a affligé le public éclairé d'une longue kyrielle de niaiseries ridicules. D'ailleurs, je ne fais point de digression pour amener la critique du noble lord. Non, ses ouvrages viennent en compagnie avec ceux de tous nos patriciens littérateurs. Si, à peine échappé des bancs du collége, j'ai loué jadis les livres de sa seigneurie, c'était dans une respectueuse dédicace, et plutôt d'après le jugement des autres que d'après le mien. Je saisis la première occasion pour chanter ma sincère palinodie. On veut que j'aie des obligations à lord Carlisle. Qu'on me les indique, et je les avouerai publiquement avec reconnaissance. Quant à mon opinion sur ses talents, je puis extraire, à l'appui, des citations de ses *odes*, *épîtres*, *élégies*, *apologies*, *tragédies* burlesques ou ampoulées, publiées sous son nom, ou qui portent le cachet de son génie :

Pour ennoblir un lâche, un faquin, un fripon,
Tout le sang des Howards peut-il suffire ?... Non.

POPE.

[84] Les jeux de Hoyle, bien connus aux joueurs de whist, d'échecs, etc., ne sont pas faits pour être confondus avec les poésies extravagantes de l'autre Hoyle, qui devait nous chanter toutes les plaies d'Égypte.

[85] La rage des vers s'est déclarée tout-à-coup chez ce certain personnage avec des symptômes rapides. Il est l'auteur d'un poëme intitulé l'*Art de Plaire* comme *lucus à non lucendo*, et qui contient peu d'agrément et encore moins de poésie. Il est aussi un des stipendiés d'un journal mensuel, et fournisseur de calomnies pour le *Satirique*. Si ce malheu-

reux jeune homme voulait quitter les *Magasins* pour les mathématiques, et ambitionner un grade honorable dans l'Université, cela vaudrait mieux pour lui que le salaire qu'il reçoit.

86 L'empereur Probus transporta une troupe considérable de Vandales dans le comté de Cambridge. GIBBON, *Décadence de l'Empire romain*, page 83, vol. II. Cette assertion est prouvée par la race actuelle, qui n'a pas dégénéré.

87 Le nom de Hodgson est au-dessus de mes louanges. L'homme qui montre un vrai génie en traduisant nous donne un garant de ses succès futurs comme auteur original.

88 Les *Bretons aborigènes*, poème excellent par Richard.

89 On demandait à un de mes amis pourquoi sa grace le duc de Portland était comparé à une vieille femme. Il répondit que c'était probablement parce qu'il était devenu *stérile (past bearing)*.

90 Calpé est l'ancien nom de Gibraltar.

91 Stamboul est le nom turc de Constantinople.

92 La Géorgie est remarquable par la beauté de ses habitants.

93 Le mont Caucase.

94 Lord Valentia (dont les effrayants voyages sont publiés avec tout l'attirail graphique, topographique et typographique) déposa dans le malheureux procès de sir John Carr, que la satire de Dubois l'avait empêché d'acheter l'*Étranger en Irlande*. Fi donc! milord, votre seigneurie n'a-t-elle pas plus de sensibilité pour un confrère voyageur? Mais la jalousie de métier, comme on dit, etc., etc., etc.

95 Lord Elgin voudrait nous persuader que toutes les sta-

tues, *avec ou sans nez*, qu'il réunit dans son magasin de marbre, sont de Phidias. *Credat Judæus!*

96 La *Topographie de Troie et d'Ithaque*, par M. Gell, ne peut manquer d'obtenir les suffrages de tous les littérateurs classiques, tant par ses savantes explications que par les savantes recherches qui les inspirent.

97 Nom poétique d'*Édinburgh*.

FIN DES NOTES SUR LES POÈTES ANGLAIS, ET LES CRITIQUES ÉCOSSAIS.

LE VAMPIRE,

NOUVELLE

ATTRIBUÉE A LORD BYRON.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

En publiant cette nouvelle dans la première édition des Œuvres de lord Byron, nous avions été trompés, avec le public, par le véritable auteur, qui avait spéculé sur le nom du noble lord. Cependant nous nous étions permis de juger cette production ultra-germanique, par l'épigraphe *ægri somnia;* nous aurions pu dire *medici somnia*, car le Vampire a été avoué par le docteur Polidori, jeune Esculape, qui a vécu quelque temps à Genève avec lord Byron.

Le Vampire, protégé par le nom de l'auteur du Corsaire et de Lara, a fait fortune dans les salons. Il a inspiré un roman vague*: les théâtres s'en sont emparés; et il a consolé pendant tout l'été les dames parisiennes de l'absence de Potier l'inimitable **.

* Lord Ruthwen, ou les Vampires.

** Le mélodrame des trois anonymes vient d'être traduit et joué au grand Opéra de Londres.

26.

Aussi se plaint-on de toutes parts que le Vampire ait été banni de la seconde édition des Œuvres de lord Byron ; nous cédons aux vœux des nombreux souscripteurs, en ressuscitant le Vampire, revu et corrigé.

LADVOCAT.

AVANT-PROPOS.

La superstition qui sert de fondement à ce conte, est généralement répandue dans l'Orient. Il paraît qu'elle est très-commune chez les Arabes; mais elle ne s'est introduite chez les Grecs qu'après l'établissement du christianisme, et depuis la séparation des églises grecque et romaine. A cette époque, on croyait généralement que le corps d'un Latin ne pouvait se corrompre s'il était enterré dans le pays grec. La crédulité s'augmenta par degrés, et fournit le sujet de plusieurs récits extraordinaires, comme on en fait aujourd'hui, de morts sortant de leur tombeau et suçant le sang de la jeunesse et de la beauté. Cette superstition fut adoptée dans l'ouest de l'Europe, avec quelques modifications: en Hongrie, en Pologne, en Autriche et en Lorraine, on croit que les Vampires sucent chaque nuit une certaine quantité du sang de leurs victimes, qui maigrissent, perdent leurs forces et meurent bientôt de consomption; dans le même temps, les vampires s'engraissent, leurs veines sont distendues par le sang, au point que ce liquide coule par toutes les ouvertures du corps et

transsude même au travers des pores. Dans le journal de Londres du mois de mars 1732, on lit un cas fort curieux de vampirisme qui fut, dit-on, constaté à Madregga en Hongrie. Le commandant en chef et les magistrats de la ville affirmèrent positivement et à l'unanimité qu'environ cinq ans auparavant, ils avaient entendu dire à un heyduke, nommé Arnaud-Paul, que, à Cassovia, sur les frontières de la Servie turque, il avait été poursuivi par un vampire, mais qu'il avait échappé à sa fureur en mangeant un peu de terre qu'il retira du tombeau du vampire, et se frottant lui-même avec son sang. Cependant cette précaution ne put l'empêcher de devenir vampire à son tour; car vingt ou trente jours après sa mort et son enterrement, plusieurs personnes se plaignirent d'avoir été tourmentées par lui, et l'on déposa que quatre étaient mortes par suite de ses attaques. Pour prévenir de plus grands malheurs, les habitants consultèrent leur hadagni *. On déterra le cadavre d'Arnaud, que l'on trouva (comme on suppose que cela arrive toujours dans les cas de vampirisme) encore frais et nullement putréfié. On voyait sortir de sa bouche, de son nez, de ses oreilles, un sang pur et vermeil. Ces circonstances ayant fourni des preuves suffisantes, on eut recours au remède

* Grand bailli.

accoutumé ; on traversa d'un pieu la poitrine d'Arnaud-Paul ; on assure que pendant l'opération il poussa un cri terrible ; on lui coupa la tête, on brûla son corps, et on en jeta les cendres dans le tombeau. Les mêmes moyens furent employés pour les cadavres des personnes qui étaient mortes victimes d'Arnaud, de peur qu'elles ne devinssent vampires à leur tour, et qu'elles ne tourmentassent les vivants.

Cette histoire absurde est ici rapportée, parce qu'elle nous semble plus propre qu'aucune autre à éclaircir le lecteur sur le sujet qui nous occupe. Dans quelques parties de la Grèce, le vampirisme est regardé comme une espèce de châtiment auquel on est condamné après la mort, pour expier quelque grand crime commis pendant la vie. Le vampire est condamné à poursuivre de préférence toutes les personnes auxquelles il était le plus attaché, à qui il tenait par les liens de la nature, de l'amour et de l'amitié. C'est à cela que fait allusion un passage du *Giaour**, M. Southey a aussi introduit dans son poëme de Thalaba une jeune fille arabe, Oneïza, devenue vampire ; il la représente sortant du tombeau pour tourmenter l'homme qu'elle avait le plus aimé pendant sa vie. Mais ici on ne peut croire que ce fût en expiation de quel-

* Voyez la traduction de ce poëme.

que crime, car Oneiza fut toujours un modèle d'innocence. On s'étonne que le véridique Tournefort, dans son Voyage au Levant, ait raconté plusieurs cas surprenants de vampirisme dont il assure avoir été témoin oculaire; et dom Calmet, dans son grand ouvrage sur le vampirisme, au milieu de plusieurs anecdotes et des traditions qui en expliquent les effets, a inséré quelques dissertations, où il tend à prouver que ce déplorable préjugé est aussi répandu parmi les nations savantes que chez les peuples barbares *.

Je pourrais ajouter quelques notes curieuses et intéressantes au sujet de cette singulière et horrible superstition; mais elles dépasseraient les bornes que j'ai dû me prescrire. Je remarquerai, en finissant, que le mot de *vampire* est le plus généralement employé, mais non pas le seul dont on se serve dans tous les pays. Il en est plusieurs autres qui signifient la même chose, tels sont: *vroucolacha*, *vardoulacha*, *goul*, *broucoloka*, etc.

* Voyez les notes de la deuxième édition de Lord Ruthwen.

LE VAMPIRE.

LE VAMPIRE.

PENDANT la saison qui ramène les plaisirs dans Londres, on voyait dans toutes les sociétés du haut ton un homme aussi remarquable par les singularités de son caractère, que par le rang qu'il occupait. Spectateur impassible de la gaîté des autres, il semblait ne pouvoir jamais la partager. Si le sourire de la beauté attirait quelquefois ses regards, c'était pour le dissiper par un coup d'œil sévère, et pour porter la crainte dans ces ames que la frivolité garantit des soucis. Les personnes à qui sa vue causait cette impression de terreur, ne pouvaient s'en expliquer la cause; plusieurs l'attribuaient à la fixité de son œil terne et gris, qui ne paraissait point pénétrer tout d'un coup jusque dans les plus profonds replis du cœur, mais qui laissait tomber un regard sinistre et accablant. Les singularités de cet homme faisaient qu'on l'invitait partout. Tout le monde voulait le connaître; et ceux qui, accoutumés aux impressions fortes, éprouvaient le dégoût et l'ennui, trouvaient une distraction nouvelle dans les bizarreries inexplicables d'un tel personnage. Quoique les traits de sa figure fussent régulièrement beaux, l'aspect en était cadavéreux, et

son teint ne s'animait jamais de la rougeur de la modestie ou de l'émotion que cause une passion forte. Plusieurs femmes, qui cherchaient à faire parler d'elles, essayèrent de le fixer, ou d'obtenir au moins quelques marques de ce qu'elles appelaient de l'attachement. Lady Mercer, sur qui la malignité s'était fort exercée depuis son mariage, se donna tous les soins imaginables pour captiver son intérêt: ce fut en vain; il semblait ne pas l'apercevoir au moment même où ses yeux étaient fixés sur les siens; elle fut bientôt obligée de renoncer à des prétentions qui n'avaient pu lui attirer que le mépris. Ce n'est pas, malgré sa conduite envers cette femme, que le sexe en général lui fût tout-à-fait indifférent; mais il mettait tant de précaution à parler aux femmes vertueuses et aux jeunes filles, que beaucoup de personnes n'étaient point sûres qu'il leur eût jamais adressé la parole. Il avait la réputation de parler d'une manière très-séduisante; et, soit que cet avantage fît surmonter la crainte qu'inspirait son caractère bizarre, soit qu'on fût touché de l'aversion qu'il montrait pour le vice, il était aussi souvent dans la société des femmes qui sont l'orgueil de leur sexe par leurs vertus domestiques, que parmi celles qui le déshonorent par des mœurs dépravées.

Vers la même époque, vint à Londres un jeune homme qui s'appelait Aubrey. Ses parents étaient morts pendant qu'il était encore fort jeune, et une sœur partageait avec lui la grande fortune qu'ils avaient laissée aux deux orphelins. Ses tuteurs, croyant

que leur devoir se bornait à lui conserver ses biens, négligèrent la partie la plus importante de leurs attributions, et abandonnèrent l'éducation de leur pupille à des mercenaires. Livré de bonne heure à lui-même, il avait plus cultivé son imagination que son jugement. Aussi il possédait au plus haut degré ce sentiment romanesque d'honneur et de franchise dont la méchanceté abuse trop souvent; il croyait que dans le monde tout doit être en harmonie avec la vertu, et que, si le vice y est mêlé par la Providence, ce n'est que pour donner à la scène un effet plus pittoresque, ainsi qu'on le voit dans les romans. Selon lui, la misère des habitants de la campagne se bornait à être obligés de se vêtir d'étoffes grossières : mais ces étoffes les garantissent de l'injure des saisons aussi bien que celles des habitants des villes; et quel parti un peintre sait tirer de leurs plis irréguliers et des pièces variées qui les composent! Pour tout dire en un mot, il prenait les rêves des poètes pour les réalités de la vie. Aubrey était libre, riche et bien fait; aussi il était à peine introduit dans une société, que les mères l'entouraient avec empressement, et mettaient en œuvre toutes les ruses d'usage pour le prévenir en faveur de leurs protégées, beautés langoureuses ou sémillantes. Quand il s'approchait des jeunes personnes, celles-ci apprêtaient leur maintien, et applaudissaient par leurs regards à tous les mots qui sortaient de sa bouche. En fallait-il davantage pour lui donner bientôt une trop haute opinion de son mérite? Attaché comme il était au roman de ses heures

solitaires, il fut très-surpris de trouver qu'il n'y avait rien de vrai dans les tableaux enchanteurs et les descriptions séduisantes des livres dont il avait fait ses délices. Cependant, un peu dédommagé de la perte de ses illusions par les éloges qu'on prodiguait à sa vanité, il était sur le point de renoncer à ses rêves au moment où il rencontra le personnage extraordinaire dont nous avons déja parlé.

Aubrey voulut l'observer; mais comment connaître le caractère d'un homme absorbé en lui-même, et qui ne donnait d'autre signe de ses rapports avec les objets extérieurs qu'un assentiment tacite à leur existence et la précaution d'éviter leur contact? Dans l'impossibilité de le juger, son imagination le lui montrait sous un aspect qui flattait son penchant aux idées extravagantes; et bientôt, substituant au personnage qu'il avait sous les yeux, le fantôme que son imagination venait de créer, il se le représenta comme un héros de roman.... Il fit connaissance avec lord Ruthwen, lui témoigna beaucoup d'égards, et, dans peu de temps, il eut fait assez de progrès dans sa liaison pour que sa présence fût toujours remarquée de sa seigneurie. Aubrey sut que les affaires de Ruthwen étaient embarrassées, et des préparatifs de départ qu'il vit dans son hôtel lui apprirent qu'il se disposait à voyager.

Désireux d'approfondir un caractère qui jusque-là n'avait encore que piqué sa curiosité, Aubrey persuada à ses tuteurs qu'il était temps pour lui de faire ce voyage que, depuis plusieurs années, on regarde comme né-

cessaire aux jeunes gens pour les rendre capables d'avancer rapidement dans la carrière du vice. En effet, aussitôt après leur retour, les voilà des hommes faits; il ne leur est plus permis de paraître novices et de rougir en écoutant le récit de ces intrigues scandaleuses dont, au besoin, le conteur sait tirer vanité, ou faire un objet de plaisanterie. On souscrivit à ses désirs; et Aubrey, communiquant de suite ses intentions à lord Ruthwen, fut surpris de s'entendre faire la proposition de voyager avec lui. Flatté d'une telle marque d'estime de la part d'un seigneur qui semblait n'avoir rien de commun avec les autres hommes, il accepta ses offres avec joie, et, peu de jours après, ils avaient traversé les mers qui les séparaient du continent.

Jusqu'ici Aubrey n'avait point trouvé jour à étudier le caractère de Ruthwen; et maintenant qu'il était témoin de la plupart de ses actions, les résultats de sa conduite n'étaient point d'accord avec les motifs qui semblaient la guider. Milord poussait la libéralité jusqu'à la profusion; le fainéant, le vagabond, le mendiant, recevaient de sa main des secours au-delà de leurs besoins. Au contraire, l'homme vertueux, réduit à l'indigence par le malheur, n'y avait aucune part. Il le chassait de sa porte avec des marques de mépris et de dureté. Si le mendiant crapuleux venait demander quelque chose, non pas pour subvenir à ses besoins, mais pour satisfaire à ses goûts pour la débauche, il était toujours sûr d'obtenir une aumône. Cependant Aubrey attribuait cette conduite à l'importunité plus grande des mendiants débauchés,

qui arrache souvent des secours qu'on refuse à la contenance humble et à la prière timide du pauvre honteux. Une circonstance le frappait surtout, c'est que les libéralités de Ruthwen portaient malheur à ceux qui les recevaient; la plupart des hommes qu'il avait assistés périssaient sur l'échafaud, ou mouraient dans la plus abjecte misère.

A Bruxelles et dans plusieurs autres villes, Aubrey fut surpris de l'ardeur avec laquelle son compagnon recherchait le centre de tous les vices à la mode; il allait dans les maisons de jeu; il pariait et gagnait toujours, à moins qu'il n'eût pour adversaire un filou reconnu pour tel; mais alors il perdait en conservant le même sang-froid et la même immobilité de physionomie qu'il avait dans la société. Il n'en était pas de même, lorsqu'il avait affaire à quelque jeune imprudent ou au père d'une nombreuse famille. Ses désirs semblaient dicter des lois à la fortune: il n'avait plus son air rêveur habituel; ses yeux brillaient d'un feu nouveau et plus vif que celui que lancent les yeux d'un tigre, prêt à déchirer une gazelle timide qu'il a presque étouffée dans ses griffes. Dans toutes les villes où il avait séjourné, les jeunes gens ne reparaissaient plus dans les cercles qu'ils fréquentaient naguère avec le plus d'assiduité; enfermés dans un donjon solitaire, ils maudissaient le sort qui les avait mis aux prises avec ce génie malfaisant. Les pères avaient perdu jusqu'à la dernière obole de leur fortune; consternés de douleur et de regrets, au milieu des regards suppliants de leurs enfants affamés, ils ne pouvaient se procu-

rer de quoi satisfaire les besoins du moment. Cependant lord Ruthwen n'emportait jamais de l'argent en quittant les tables de jeu; il perdait toujours, avec un joueur qui en avait déjà ruiné plusieurs autres, la dernière pièce de monnaie qu'il venait d'arracher des mains convulsives de ses partenaires. Cette manière d'agir supposait un certain degré d'adresse qui n'était pourtant pas capable de triompher de celle des plus habiles fripons. Aubrey avait eu souvent le désir de faire des représentations à son ami, pour l'engager à renoncer à des habitudes qui avaient des résultats si tristes, sans lui procurer le moindre avantage; mais il différait, il espérait chaque jour trouver un moment favorable pour parler à cœur ouvert. Ce moment n'arrivait jamais; Ruthwen était toujours le même. Son air repoussait les épanchements; soit qu'il fût assis dans sa voiture, ou que, la suivant à pied, il contemplât les tableaux riants ou sauvages que la nature offrait sur le chemin, ses yeux parlaient encore moins que sa bouche. C'est en vain qu'Aubrey épiait le moment d'explication; rien ne pouvait interrompre l'impassibilité de cet homme mystérieux, que son imagination exaltée lui faisait déjà prendre pour un être surnaturel.

Ils étaient arrivés à Rome. Aubrey perdit de vue lord Ruthwen. Au moment de leur séparation, celui-ci fréquentait assidument la société d'une comtesse italienne; pour lui, visitant les ruines, parcourant les monuments antiques, il cherchait les souvenirs de l'ancienne capitale du monde. Il attendait des lettres

de Londres; il les reçut enfin. La première qu'il ouvrit était de sa sœur; ses tuteurs avaient écrit les autres. L'une de ces dernières contenait des détails qui le frappèrent d'étonnement. Si jusqu'à ce jour il avait eu des raisons de croire qu'il y avait dans Ruthwen quelque puissance malfaisante, ce qu'il venait de lire le confirmait dans sa croyance. Ses tuteurs l'engageaient d'une manière pressante à quitter de suite son compagnon de voyage : on lui disait que le caractère de cet homme était rempli de vices, et que le talent extraordinaire qu'il avait pour la séduction le rendait encore plus dangereux dans la société. On avait découvert que l'éloignement qu'il avait montré pour une femme sans mœurs, n'étaient point fondé sur le mépris que pouvait lui inspirer sa conduite, mais que son véritable motif était le plaisir qu'il prenait à voir tomber toutes les femmes du faîte de la considération et de l'innocence dans le bourbier de la dégradation et du vice; enfin, que toutes celles dont il avait paru rechercher la société, par rapport à leur bonne réputation, avaient, depuis son départ, jeté le masque de la vertu, et bravaient l'opinion publique en se montrant dans tout l'éclat de leur hideuse infamie.

Décidé à quitter un homme dont le caractère ne s'était montré jusqu'ici que sous un jour odieux, Aubrey ne cherchait plus qu'un prétexte pour rompre. En attendant, il se promit de l'observer de plus près, et de ne pas négliger la moindre des circonstances qui pouvaient lui fournir l'occasion de faire quelque découverte. Il se fit présenter dans la société que lord

Ruthwen fréquentait, et ne tarda pas à s'apercevoir qu'il employait tous ses soins à séduire la fille de la comtesse. En Italie, les jeunes personnes qui ne sont pas mariées vont rarement dans le monde. Ruthwen était donc obligé d'user de beaucoup de ménagements pour faire marcher son intrigue; mais l'œil d'Aubrey surveillait toutes ses actions. Un rendez-vous était donné; Émilia courait à sa perte, son innocence ne voyait pas tous les dangers d'une promesse arrachée par la séduction. Il n'y avait pas un moment à perdre : Aubrey va trouver Ruthwen, et, sans employer d'inutiles détours, il lui demande quelles sont ses intentions à l'égard d'Émilia; il ne lui cache pas qu'il est informé d'un rendez-vous qu'il attend pour la nuit prochaine. Ruthwen dit que ses intentions sont ce que peuvent être celles de tous les hommes dans une circonstance semblable. Mais, continue Aubrey, pensez-vous à l'épouser? Ruthwen garde le silence, mais le sourire de ses lèvres a exprimé l'ironie. Aubrey le quitte brusquement et lui adresse un billet pour le prévenir que, dès ce moment, il renonce à l'accompagner; il donne des ordres à son domestique pour qu'il cherche un autre appartement; il va trouver la mère d'Émilia, l'avertit des dangers de sa fille, et l'éclaire sur le compte de Ruthwen. Le lendemain, celui-ci se borna à envoyer son domestique à Aubrey pour lui notifier son assentiment à leur séparation; mais il ne laissa point percer qu'il connût la part qu'il avait prise à faire manquer son rendez-vous.

En partant de Rome, Aubrey se dirigea vers la

Grèce, et, après avoir parcouru la péninsule, il arriva bientôt à Athènes où il se logea dans la maison d'un Grec. Il aimait à rechercher les souvenirs d'une ancienne gloire dans ces monuments qui, honteux de retracer les hauts faits de la liberté sur une terre devenue esclave, semblent vouloir se dérober à l'œil du voyageur en se cachant sous la terre ou en se recouvrant de lichens grisâtres. Dans la maison qu'il habitait, il y avait une jeune fille d'une beauté si accomplie, qu'elle aurait pu servir de modèle à l'artiste jaloux de placer sur la toile une de ces houris que Mahomet a promises aux fidèles sectateurs de sa loi*. Ah! le prophète n'aurait jamais refusé une ame au beau sexe, s'il avait vu les yeux de Yante avant de composer le Koran! Qu'Yanthe folâtrât dans la plaine ou courût sur les montagnes, la gazelle ne pouvait lui disputer le prix de la beauté. Le disciple d'Épicure peut aimer ce regard rempli d'une volupté langoureuse : mais qui ne lui aurait préféré des yeux où semblait respirer la nature entière! Les pas légers de Yanthe accompagnaient Aubrey dans ses promenades pour la recherche des antiquités; et souvent, pendant que l'innocente poursuivait le léger papillon de Cachemire, sa robe, doucement agitée par le souffle des vents, laissait voir la beauté de ses formes aux regards distraits de son compagnon. Aubrey venait de trouver une inscription sur une pierre usée par

* Il y a ici une imitation évidente du Giaour. Le docteur Polidori ne se gêne pas avec ses amis.

le temps, il commençait de la déchiffrer; mais il oubliait tout pour ne s'occuper que de la nymphe qu'il voyait courir devant lui. Quand les rayons du soleil tombaient sur les tresses de ses cheveux, les ondes en étaient si majestueuses, les couleurs si délicates, qu'il était bien excusable de ne plus penser à l'antiquité, et de négliger un travail qui aurait pu lui servir à interpréter quelque passages de Pausanias. Mais pourquoi tenter de décrire ce que tout le monde sent, et que personne ne peut exprimer? Elle réunissait tout, innocence, jeunesse, beauté. Ses charmes n'étaient point flétris par les salons et les bals d'apparat. Quand Aubrey dessinait quelque ruine, Yante était près de lui, et observait les effets magiques de ce pinceau qui retraçait les scènes des lieux de sa naissance; elle lui décrivait les danses de la plaine, elle lui dépeignait avec les couleurs les plus brillantes de sa jeune mémoire une pompe nuptiale qu'elle avait vu célébrer pendant son enfance; et puis, rappelant son attention sur les objets dont l'impression avait été la plus forte sur son esprit, elle lui racontait les histoires surprenantes que sa nourrice lui avait apprises. La vivacité de son débit, le ton de la persuasion, commandaient l'intérêt d'Aubrey; et souvent, au moment où elle lui parlait d'un vampire qui, après avoir passé ses jours au milieu de ses amis, était obligé, pour prolonger son existence de quelques mois, d'épuiser la vie d'une femme qu'il avait aimée, le sang se glaçait dans ses veines, et cependant il s'efforçait de rire de ces contes horribles et chimériques. Yanthe

n'oubliait pas de lui citer le nom des vieillards qui avaient découvert un vampire vivant parmi eux, après avoir trouvé plusieurs fois les marques de la rage de ce monstre sur leurs proches et sur leurs enfants. Voyant qu'il persistait dans son incrédulité, elle le suppliait de la croire; car, disait-elle, ceux qui ont le plus douté de l'existence des vampires, ont enfin trouvé des preuves si fortes, qu'ils ont été obligés de changer d'opinion. Elle détailla ce que la tradition rapportait de l'aspect de ces montres. Aubrey frémit d'horreur en entendant faire une description qui s'appliquait exactement à lord Ruthwen. Néanmoins il continua d'assurer Yante que ses craintes n'étaient point fondées, et pourtant il s'étonnait que tant de circonstances se réunissent dans son esprit pour prêter à Ruthwen un caractère surnaturel.

Aubrey s'attachait de plus en plus à Yanthe. Son cœur était touché d'une innocence qui contrastait si fort avec l'affectation des femmes qu'il avait fréquentées jusque-là, en cherchant à réaliser ses idées romanesques. Mais un jeune homme élevé dans les mœurs de l'Angleterre épouserait-il une jeune Grecque sans éducation? Cette idée semblait ridicule, et pourtant il se sentait chaque jour plus épris. Quelquefois il voulait se séparer d'elle, et, formant le plan de quelque course pour la recherche des antiquités, il était résolu à ne revenir à Athènes qu'après avoir terminé ses travaux. Mais comment fixer son attention sur les ruines, en conservant dans son esprit une image qui semblait être seule en droit de l'oc-

cuper? Yanthe ne se doutait pas de l'amour qu'elle avait inspiré, Aubrey trouvait encore en elle cette naïveté enfantine qui l'avait enchanté d'abord. Elle éprouvait toujours du regret quand Aubrey se séparait d'elle pour aller à la recherche de quelque fragment que le temps avait épargné, ou pour dessiner des ruines; mais c'est qu'alors personne ne pouvait l'accompagner aux lieux qu'elle aimait à visiter. Pour convaincre l'incrédulité d'Aubrey, elle avait invoqué le témoignage de ses parents. Ceux-ci avaient garanti l'authenticité de ses récits. Quelques personnes de leur connaissance qui étaient chez eux en ce moment avaient appuyé leur témoignage, et tous avaient pâli d'horreur au seul nom de vampire. Quelque temps après, Aubrey se détermina à effectuer une des excursions qu'il avait projetées, et qui devait le retenir plusieurs jours éloigné de la maison; mais quand il eût nommé l'endroit où il devait aller, tout le monde se réunit pour le supplier de revenir avant la nuit, parce qu'il fallait traverser un bois dans lequel aucun Grec n'aurait osé rester après le coucher du soleil. On lui représenta ce bois comme le rendez-vous que les vampires affectionnaient pour leurs orgies nocturnes, et les plus grands malheurs menaçaient le voyageur assez téméraire pour s'y hasarder après la fin du jour. Aubrey n'écouta point leurs représentations, et s'efforça de sourire de leurs craintes; mais il garda le silence, et réfléchit quand il les vit frissonner à la pensée qu'il osait braver ainsi un pouvoir infernal et terrible dont le nom seul les glaçait

d'effroi. Le lendemain, au moment de partir, il fut frappé de l'air de mélancolie répandu sur la figure de son hôte. Comment ce qu'il avait dit pour tourner en ridicule la crédulité des Grecs avait-il inspiré tant d'horreur? Cette pensée l'inquiétait. Yanthe s'approcha de lui pour le supplier de revenir avant que la nuit eût donné aux êtres malfaisants la liberté d'exercer leur fureur. Il le promit; mais ses recherches furent si longues et elles l'occupèrent tant, qu'il ne s'aperçut pas que le jour allait finir bientôt, et qu'il y avait à l'horizon un de ces nuages qui, dans des climats très-chauds, se convertissent rapidement en des masses terribles, et exercent des ravages affreux sur toute la contrée qu'ils couvrent. Il se hâta de monter à cheval, déterminé à faire diligence pour réparer le temps perdu; mais il était trop tard. Dans les pays méridionaux, le crépuscule est presque inconnu, et la nuit commence au moment où le soleil vient de disparaître. Aubrey n'avait pas encore fait beaucoup de chemin, et l'orage avait rapidement augmenté; les coups de tonnerre étaient si rapprochés, que les échos en rendaient le bruit continuel en le répétant. Une forte pluie qui tombait l'obligea de chercher un abri sous les arbres, pendant que les éclairs semblaient éclater à ses pieds. Tout à coup le cheval s'effraie et emporte son cavalier à travers les détours de la forêt. Enfin, harassé de fatigue, il s'arrête, et, à la lueur des éclairs, Aubrey reconnaît qu'il est dans le voisinage d'une cabane dont le chaume s'élève au-dessus d'un amas de feuilles mor-

tes et des broussailles qui l'entourent. Il descend de cheval, s'approche de la chaumière dans l'espoir d'y trouver quelqu'un qui pût lui servir de guide pour revenir à la ville, ou lui donner au moins un asyle contre la fureur de l'orage. Le tonnerre, qui avait cessé de gronder à ce moment, lui permit d'entendre les cris plaintifs d'une femme qui se mêlaient aux éclats étouffés d'un rire insultant. Il est saisi d'effroi; mais, ranimé par les roulements du tonnerre qui recommençait à gronder sur sa tête, il fait un effort pour ouvrir la porte de la cabane, et se trouve dans une obscurité profonde. Cependant les bruits qu'il avait entendus d'abord le guident encore. Sans doute on ne s'est pas aperçu de son arrivée. Il appelle à haute voix. Le bruit continue toujours, comme si on n'entendait pas ses paroles. Il marche doucement: ses mains avancées touchent quelque chose qui lui semble le corps d'un homme; il le saisit avec force. *Serais-je encore joué!* s'écrie une voix à laquelle succède un éclat de rire. Aubrey se sent entraîné par une force qui lui semble plus qu'humaine. Déterminé à vendre cher sa vie, il met l'épée à la main, mais inutilement. Il est renversé par terre, le sol retentit de ses hurlements. Son ennemi se jette sur lui, appuie ses genoux sur sa poitrine et lui porte les mains à la gorge; mais soudain, déconcerté par la lumière subite de plusieurs torches qui pénètrent dans la caverne, il se relève, et, abandonnant sa proie, il s'élance au dehors. Il agite les branches en traversant la forêt; mais le bruit s'éloigne rapidement, et bien-

tôt on ne l'entend plus. L'orage était apaisé : les cris d'Aubrey avaient été entendus par quelques personnes qui passaient auprès de la cabane ; les torches qu'elles portaient avaient répandu la lumière sur les murs d'argile et sur le chaume couvert de noirs flocons de suie. A la prière d'Aubrey, les Grecs firent des recherches pour découvrir la femme dont il avait d'abord entendu les cris. Il était incapable de faire aucun mouvement. On le laisse encore une fois dans l'obscurité. Mais quelle est son horreur, lorsqu'à la lueur des torches qui reviennent, il reconnaît les traits d'Yanthe dans le cadavre que les Grecs portent dans leurs bras ! Il ferme les yeux pour dissiper ce qu'il regarde comme une vision causée par le dérangement de sa raison ; mais en les rouvrant le même cadavre est encore près de lui. Les joues et les lèvres d'Yanthe étaient décolorées, mais il régnait sur sa figure un calme qui la rendait aussi intéressante que si elle eût encore été animée par la vie. Son cou et sa poitrine étaient ensanglantés ; elle avait à la gorge la marque des dents qui lui avaient ouvert les veines. A cette vue, tout le monde s'écria avec un mouvement simultané d'horreur : Elle a péri victime d'un vampire ! On fabrique à la hâte un brancard, et l'on y place Aubrey à côté de celle qui, la veille encore, était l'objet de ses amours : visions brillantes et fantastiques qui ont passé comme la fleur de la vie d'Yanthe ! Il n'était plus le maître de ses pensées ; son esprit était engourdi et semblait éviter la réflexion. Il ne s'était presque pas aperçu qu'il tenait dans sa

main un poignard d'une forme singulière qu'on avait trouvé dans la cabane. Après avoir marché quelque temps, les Grecs rencontrèrent plusieurs personnes que la mère d'Yanthe avait envoyées à sa recherche aussitôt qu'elle s'était aperçue de l'absence de sa fille. En s'approchant de la ville, les cris lamentables de tout le cortége faisaient craindre aux parents quelque horrible catastrophe. Qui pourrait peindre leur désespoir au moment où ils virent le cadavre de leur enfant? Mais quand ils eurent acquis la certitude de la cause de sa mort, ils regardèrent tour à tour Yanthe et Aubrey. Ils étaient inconsolables et ne purent survivre à leur douleur.

A peine Aubrey eut-il été mis au lit, qu'il fut saisi de la fièvre, avec un délire violent. Pendant les accès, il appelait tour à tour Yanthe et lord Ruthwen. Par une association incompréhensible d'idées, il semblait supplier son ancien compagnon de voyage d'épargner l'objet de son amour. D'autres fois il appelait la malédiction sur sa tête et l'accusait de la mort d'Yanthe. A cette époque, lord Ruthwen arriva à Athènes, et, quels que pussent être ses motifs, il vint d'abord se loger dans la maison qu'occupait Aubrey. Aussitôt qu'il eut entendu parler de son état, il lui donna des soins très-assidus; mais en revenant de son délire, Aubrey fut saisi d'horreur, quand il vit près de lui un homme dont le souvenir se mêlait toujours dans son esprit aux idées de vampirisme. Cependant la douceur du langage du lord, le repentir qu'il semblait montrer pour la faute qui avait causé

leur séparation, et par-dessus tout la sollicitude avec laquelle il lui prodiguait ses soins, contribuèrent bientôt à faire supporter sa présence. Ruthwen paraissait tout-à-fait changé. Ce n'était plus cet être apathique dont la vue avait causé tant d'étonnement à Aubrey. Mais à peine le malade entra dans la convalescence, que l'esprit du lord revint par degrés à son ancien état, et son compagnon n'y trouva plus aucune différence. Cependant il s'étonnait de voir quelquefois ses regards fixés sur lui pendant que ses lèvres étaient agitées d'un sourire malicieux. Ce sourire était fréquent, mais il n'en savait pas le motif. Dans les derniers temps de sa convalescence, Ruthwen semblait occupé d'observer les vagues amoncelées par la bise, ou de suivre le cours de ces constellations qui tournent comme notre globe autour du soleil immobile. En un mot, il semblait vouloir se dérober aux yeux de tout le monde.

Les facultés mentales d'Aubrey étaient très-affectées par la secousse qu'il avait reçue. Aujourd'hui la solitude et le silence avaient autant d'attraits pour lui que pour lord Ruthwen. Mais, quoiqu'il les recherchât beaucoup, il ne pouvait les retrouver dans le voisinage d'Athènes. S'il errait parmi les ruines qu'il avait autrefois parcourues, l'image d'Yanthe le suivait toujours. S'il pénétrait dans les bois, il croyait toujours entendre ses pas légers dans le taillis et la voir cueillir la modeste violette. Quand son imagination prenait tout à coup une direction contraire, il voyait la figure pâle d'Yanthe, sa poitrine sanglante,

et un doux sourire sur ses lèvres inanimées. Il se détermina à fuir des lieux où tout lui rappelait des souvenirs remplis d'amertume. Les soins que Ruthwen lui avait donnés pendant sa maladie avaient rétabli leur ancienne intimité. Il lui proposa d'aller visiter d'autres parties de la Grèce qu'ils n'avaient pas encore parcourues. Ils voyagèrent beaucoup et dans toutes les directions, cherchant partout les débris auxquels étaient attachés quelques souvenirs de l'antiquité. Cependant, quoique ces recherches fussent le but apparent de leur voyage, leur attention semblait occupée de tout autre chose que de ce qu'ils avaient sous les yeux. On leur avait beaucoup parlé de brigands; mais ils faisaient peu de cas de ces rapports, les croyant accrédités et répandus à dessein par les gens du pays, pour intéresser la générosité des voyageurs qu'ils garantissaient de ces prétendus dangers. Ayant ainsi méprisé l'avis des habitants, ils étaient partis un jour, n'emmenant avec eux que quelques personnes destinées à leur servir de guides, plutôt qu'à les défendre. Ils ne tardèrent pas à se repentir de leur insouciance. Ils venaient de s'engager dans un étroit défilé, au fond duquel un torrent roulait ses eaux parmi des masses de rochers que les orages avaient détachées des montagnes voisines. Soudain ils entendent sur leurs têtes le sifflement de plusieurs balles, et, un instant après, les échos retentissent d'une décharge d'armes à feu. Leurs guides se séparent d'eux, et, placés derrière des rochers, ils attendent en observant, tout prêts à faire feu vers

l'endroit d'où partait le bruit. Lord Ruthwen et Aubrey imitent leur exemple; mais bientôt rougissant de fuir un ennemi qui les défiait d'avancer, en poussant des cris insultants, se voyant d'ailleurs exposés à une mort inévitable dans le cas où quelques bandits monteraient sur les rochers pour les attaquer par derrière, ils se décident à marcher à leur rencontre. Ils avaient à peine dépassé le rocher qui les avait protégés, que lord Ruthwen fut renversé par un coup de feu dans l'épaule. Aubrey s'empresse de le secourir sans penser aux périls qu'il court lui-même; mais, en relevant les yeux, il se voit entouré par les voleurs. Ses guides avaient mis bas leurs armes au moment où Ruthwen avait été blessé. En promettant de grandes récompenses, il les engagea à transporter son ami dans une cabane du voisinage. Après être convenus d'une certaine somme pour sa rançon, les brigands s'éloignent, mais le gardent toujours à vue, jusqu'au moment où leur camarade reviendra avec la somme pour laquelle le prisonnier a signé un ordre de paiement.

Les forces de Ruthwen diminuèrent rapidement. Le second jour, la gangrène s'était emparée de la plaie; le malade semblait toucher à sa dernière heure, mais son caractère n'était point changé. Il paraissait aussi peu occupé de sa douleur que de tous les objets qui l'environnaient. Vers la fin du dernier jour, son esprit parut en proie à une inquiétude extraordinaire; ses yeux se fixaient souvent sur Aubrey, et celui-ci ne cessait de lui prodiguer ses

soins avec plus de zèle et de sollicitude. — Ah! disait Ruthwen, secourez-moi, il en est temps encore. Je ne veux point parler de ma vie, elle est perdue sans ressource; je m'en sépare comme d'un jour..... Mais mon honneur! l'honneur de votre ami! — Parlez, reprend vivement Aubrey, parlez, que voulez-vous dire? que ne ferais-je pas pour vous! — Hélas! je ne demande pas grand chose..... Mes forces m'abandonnent..... je ne puis m'expliquer; mais vous pouvez taire tout ce que vous savez sur mon compte, ma mémoire sera sans tache; et si, pendant quelque temps, on pouvait ignorer ma mort en Angleterre... Eh! ma vie, ne la divulguerez-vous point? Jurez, criait le moribond, en se relevant avec violence, jurez-moi par tout ce que votre ame révère, par tout ce que vous pouvez craindre, jurez que d'un an et un jour aucun être vivant n'apprendra de votre bouche les détails de ma mort ou les crimes de ma vie. Ses yeux semblaient sortir de leurs orbites. — Oui, je le jure, dit Aubrey. — Ruthwen laisse échapper un sourire infernal en retombant sur son oreiller: il ne respirait déja plus.

Aubrey se retira pour se reposer, mais il ne put dormir. Les circonstances qui avaient accompagné ses relations avec cet homme revenaient toujours à son esprit sans qu'il pût s'en expliquer la cause. Chaque fois qu'il pensait à son serment, il frissonnait, comme s'il avait eu quelque pressentiment horrible. Le lendemain, il allait entrer dans la chambre où il avait laissé le cadavre de Ruthwen, lorsqu'un des vo-

leurs lui apprit que, conformément à la promesse que milord en avait exigée, ses camarades l'avaient transporté sur le sommet d'une montagne voisine, pour qu'il y fût exposé aux premiers rayons de la lune qui devait se lever peu de temps après sa mort. Aubrey fut surpris de ce récit, et, se faisant accomgner par quelques-uns des brigands, il alla au lieu indiqué, afin d'ensevelir le cadavre à l'endroit où on l'avait déposé la veille; mais, arrivé sur le sommet de la montagne, il ne trouva aucune trace ni du cadavre, ni des vêtements qui le couvraient, et cependant les voleurs affirmaient qu'ils ne se trompaient pas dans la désignation de ce lieu. Son esprit se perdait en conjectures; enfin il s'éloigna, en se persuadant qu'on avait enterré lord Ruthwen, afin de le dépouiller de ses habits.

Lassé du séjour d'un pays où il avait éprouvé tant de malheurs, et où tout semblait se réunir pour exalter la mélancolie superstitieuse de son ame, il résolut de partir, et arriva bientôt à Smyrne. Il attendit quelque temps pour trouver un vaisseau qui fît voile pour Naples ou pour Otrante, et dans cet intervalle il s'occupa d'arranger quelques effets qui avaient appartenu à lord Ruthwen. Une malle contenait différentes armes offensives, des poignards et des sabres orientaux. En examinant plusieurs de ces instruments, dont la forme était singulière, quelle fut sa surprise de rencontrer un fourreau dont les ornements semblaient assortir ceux qu'il avait observés sur le poignard trouvé dans la cabane! Pour terminer son incertitude,

il alla chercher ce poignard qu'il avait conservé, et son horreur fut au comble en voyant qu'il s'adaptait parfaitement au fourreau. Aubrey n'avait pas besoin d'une autre preuve; ses yeux ne pouvaient plus se détacher du poignard. Vainement aurait-il voulu se persuader qu'il était dans l'erreur; la forme particulière de l'arme, les ornements du manche qui assortissaient ceux du fourreau, ne laissaient aucun motif pour douter; d'ailleurs ils étaient tous deux tachés de sang.

Il partit de Smyrne pour se rendre en Angleterre, et, en passant à Rome, il s'informa de la jeune personne que lord Ruthwen avait tenté de séduire. Ses parents étaient réduits à la misère, et depuis le départ de Ruthwen on n'avait plus entendu parler d'elle. L'esprit d'Aubrey ne pouvait plus résister à tant d'horreur. Il craignit qu'Émilia n'eût été victime du meurtrier d'Yanthe. Il devint morose et taciturne; et sa seule occupation semblait être de presser l'activité des postillons, comme s'il avait eu besoin de se hâter pour sauver la vie à quelqu'un qui lui était cher. Arrivé à Calais, une brise, qui semblait seconder ses désirs, le porta bientôt aux rives de l'Angleterre. Rentré dans la maison paternelle, les embrassements de sa sœur lui firent oublier le passé pendant quelques instants. Avant son départ, ses caresses enfantines avaient captivé son attachement; et, aujourd'hui qu'elle possédait toutes les graces et tous les avantages de son sexe, sa société était encore plus précieuse pour son frère.

Miss Aubrey n'avait point ces dehors séduisants qui attirent les regards et les applaudissements dans les salons. Elle manquait de cet éclat que l'on ne trouve que dans la société. Son œil bleu ne brillait jamais du feu d'une vivacité folâtre; mais il respirait un charme mélancolique qui ne paraissait point dû au malheur, mais au sentiment profond d'une ame qui pense à un monde meilleur. Sa démarche n'était point cette course légère d'une nymphe qui s'égare, en poursuivant un papillon ou un objet qui frappe par ses couleurs vives; elle était lente et réfléchie. Quand elle était seule, sa figure ne brillait jamais du sourire de la joie; mais, quand son frère lui exprimait son amitié et tâchait d'oublier en sa présence les malheurs qui lui avaient fait perdre son repos, qui n'aurait préféré son sourire à celui de la volupté? Ses traits semblaient exprimer alors les sentiments qui étaient les plus naturels à son ame. A peine âgée de dix-huit ans, elle n'avait pas encore paru dans la société; ses tuteurs avaient jugé convenable d'attendre le retour de son frère qui pouvait lui servir de protecteur. Il etait donc décidé que la première réception qu'il y aurait à la cour serait la date de son entrée dans le monde. Aubrey aurait mieux aimé rester chez lui pour se livrer à la mélancolie qui le dominait. Son esprit ne pouvait plus se complaire dans les frivolités de la mode, depuis qu'il avait été tourmenté par tous les événements dans lesquels il avait été acteur ou témoin; mais il était déterminé à sacrifier ses goûts à l'intérêt de sa sœur. Ils arri-

vèrent tous deux à Londres, et se préparèrent à paraître dans la réunion qui devait avoir lieu le lendemain.

L'assemblée fut très-nombreuse; depuis long-temps il n'y avait pas eu de réception à la cour, et tous ceux qui étaient désireux de se réchauffer au sourire de la royauté n'avaient pas manqué de s'y rendre. Retiré dans un coin sans faire attention à ce qui se passait devant lui, Aubrey fut frappé d'un souvenir affreux : c'était à la même place qu'il avait vu lord Ruthwen pour la première fois. Tout-à-coup il se sent fortement saisi par le bras, et une voix qu'il reconnaît trop bien lui crie à l'oreille : « Souviens-toi de « ton serment. » Il n'ose se retourner; il craint de voir un spectre qui l'aurait anéanti; mais un instant après il aperçoit la même figure qui avait fixé son attention dans les premiers temps de son arrivée à Londres. Il la considère jusqu'à ce que ses membres ne puissent plus soutenir le poids de son corps. Bientôt obligé de prendre le bras d'un ami pour traverser la foule, il arrive à sa voiture et se fait ramener chez lui. Il marche à pas précipités, il appuie ses mains sur sa tête, comme s'il craignait que des pensées pussent s'en échapper encore. Il venait de rencontrer lord Ruthwen : quelle réunion de circonstances inexplicables! son poignard; le serment qu'il avait exigé..... Il était donc revenu à la vie? comment cela était-il possible? Peut-être son imagination lui avait-elle offert une image dont elle était sans cesse occupée. Il se décida à revenir dans la société; car, malgré le

désir qu'il avait de prendre des informations sur le compte de lord Ruthwen, ce nom expirait toujours sur ses lèvres, et il ne pouvait jamais questionner personne sur l'objet de sa curiosité. Un soir, ayant accompagné sa sœur chez un proche parent, il la confia à une dame, et se retira pour donner un libre cours à ses tristes pensées; enfin, s'apercevant que le monde commençait à se retirer, il rentra dans le salon et trouva sa sœur entourée de plusieurs personnes dont la conversation paraissait très-échauffée. Il y avait auprès d'elle un homme qui se dérangea pour lui faire place, et qui, en se retournant, lui laissa voir ces traits qui lui causaient tant d'horreur. Aubrey s'élance vers sa sœur, saisit son bras et l'entraîne précipitamment jusqu'à sa voiture. La porte de la maison était assiégée par des domestiques qui attendaient leurs maîtres; et, en passant au milieu d'eux, il entendit encore la voix terrible qui lui disait tout bas à l'oreille : « Souviens-toi de ton serment. » Il n'osa retourner la tête; mais, entraînant sa sœur, il arriva bientôt à son hôtel.

Le désespoir d'Aubrey alla presque jusqu'à la folie. Depuis long-temps une seule pensée occupait son esprit; mais combien ne devait-elle pas devenir terrible maintenant qu'il avait acquis la certitude de la résurrection du vampire? Les soins de sa sœur lui étaient indifférents; c'était en vain qu'elle lui demandait souvent l'explication de sa conduite bizarre. Il ne répondait que par quelques mots; et ces mots l'effrayaient. Plus Aubrey réfléchissait à sa situation, et

plus son esprit était égaré. Il frémissait toujours en pensant au serment qu'il avait fait; mais devait-il laisser agir le monstre en liberté? devait-il lui laisser porter la mort sur tout ce qu'il avait de plus cher, sans s'opposer à sa fureur? Qui lui répondait que sa sœur n'allait pas devenir bientôt sa victime? Hélas! en supposant qu'il eût la force de violer ses serments, et de confier ses soupçons à quelqu'un, qui est-ce qui ajouterait foi à ses rapports? il pensa qu'il ne saurait mieux faire que de se servir de ses propres mains pour délivrer le monde d'un pareil fléau; mais que pourrait faire la mort? Ruthwen ne lui avait-il pas déja échappé? Pendant quelques jours ces pensées l'occupèrent, il demeura dans sa chambre, ne vit personne, et ne prit de nourriture qu'à la prière de sa sœur qui, les larmes aux yeux, le conjurait de soutenir sa vie par pitié pour elle; enfin, ne pouvant plus supporter la solitude et le silence, il quitta sa maison, errant de rue en rue, pour tâcher de se dérober à cette image qui le poursuivait partout. Ses habits étaient négligés, et il était aussi souvent exposé à l'ardeur du soleil qu'à l'humidité des soirées. D'abord il rentrait chez lui pour y passer la nuit; mais bientôt il se coucha indifféremment partout où l'épuisement de ses forces l'obligeait à prendre du repos. Sa sœur, inquiétée par les dangers auxquels il pouvait être exposé chaque jour, le fit suivre par des domestiques; leur zèle était mis en défaut par Aubrey: il savait se soustraire à leur surveillance avec la rapidité de la pensée. Cependant sa conduite chan-

gea tout-à-coup : frappé de l'idée que, pendant son absence, il laissait tous ses amis exposés à la rage d'un monstre qu'ils ne connaissaient pas, il se décida à revenir encore dans le monde pour surveiller lord Ruthwen, et, malgré son serment, pour éclairer tous ceux qui seraient assez malheureux pour vivre dans son intimité; mais, en entrant dans les salons, ses yeux étaient hagards, et il avait l'air préoccupé : son agitation était si visible, que sa sœur fût obligée de le prier de renoncer à la société, puisqu'elle l'affectait si péniblement. Ses conseils n'étaient pas écoutés; les tuteurs se joignirent à miss Aubrey, et, craignant que son frère ne perdît tout-à-fait la raison, ils crurent devoir employer de nouveau l'autorité dont ils avaient été revêtus par les dernières volontés des parents.

Pour lui épargner les souffrances et les accidents auxquels il était journellement exposé dans ses courses, pour dérober aussi aux yeux de la multitude les marques de ce qu'ils prenaient pour de la folie, ils engagèrent un médecin à rester dans la maison, pour donner des soins assidus au malade. Aubrey ne parut pas s'apercevoir de sa présence; le sentiment qui l'occupait était exclusif et profond. Le désordre de ses idées devint si grand, qu'on fut obligé de ne plus le laisser sortir de sa chambre : il était souvent plusieurs jours dans un état de stupeur dont rien ne pouvait le retirer; sa maigreur était extrême; ses yeux brillaient d'un éclat vitreux : ce n'était qu'à la vue de sa sœur qu'il donnait quelques indices de réminis-

cence et d'attendrissement. Quelquefois il prenait sa main avec vivacité, et, la regardant d'un air qui la faisait frémir : « Oh ! s'écriait-il, ne reste jamais près « de lui ; si tu m'aimes encore, ne le touche jamais. » Elle voulait savoir de qui il entendait parler, sa seule réponse était : « Il est trop vrai, il est trop vrai ; » et il retombait aussitôt dans un abattement dont elle ne pouvait le faire sortir.

Cet état durait depuis plusieurs mois : l'année était sur le point de finir, le désordre des idées d'Aubrey diminuait graduellement, sa raison semblait revenir peu à peu ; ses tuteurs l'avaient vu plusieurs fois sourire de contentement, après avoir compté sur ses doigts un nombre déterminé.

Le dernier jour de l'année, l'un deux, en entrant dans sa chambre, s'entretenait avec le médecin, du malheur qui retenait Aubrey dans son lit, pendant que sa sœur était sur le point de se marier. Ce début captiva fortement l'attention du malade..... Qui doit-elle épouser ? demanda-t-il vivement. On accueillit avec joie cette marque de son retour à la raison ; on lui nomma le comte de Marsden. Aubrey parut content de cette nouvelle ; il croyait se souvenir d'avoir vu en société un jeune homme qui portait ce nom, et il étonna tout le monde en disant qu'il voulait assister aux noces, et qu'il désirait voir sa sœur. Elle était près de lui quelques instants après ; il n'était plus insensible à son doux sourire, il la pressait contre son cœur, la couvrait de ses embrassements. Miss Aubrey était attendrie jusqu'aux larmes

en voyant son frère rendu à la santé et aux sentiments de l'amitié fraternelle. Il reprit son ancienne chaleur pour la féliciter sur son union avec un homme distingué par tant d'avantages. Mais il aperçoit un médaillon suspendu au cou de sa sœur; il l'ouvre, et quelle est sa surprise en reconnaissant, dans le portrait qu'il contient, les traits de ce monstre qui a causé tous ses malheurs! dans un accès de rage, il arrache le médaillon et l'écrase sous ses pieds : en vain sa sœur lui demande quel motif peut le porter à insulter ainsi l'image de son futur époux; il la regarde fixement comme s'il n'avait pas entendu la question, il tient ses mains serrées dans les siennes, ses yeux expriment la fureur. « Jure-moi, dit-il, que « tu n'épouseras jamais ce monstre; c'est lui qui.....» Mais il n'en put dire davantage. Sa physionomie exprima de nouveau ce qu'il avait éprouvé, lorsqu'une voix criait à son oreille : « Souviens-toi de ton ser- « ment. » Il se retourne croyant trouver lord Ruthwen derrière lui; mais il ne vit personne. Les tuteurs et le médecin, qui venaient d'être témoins de cette scène, crurent qu'elle annonçait un retour à la folie; ils arrachèrent miss Aubrey des bras de son frère, et la firent éloigner. Aubrey était à genoux; il priait, il suppliait qu'on retardât d'un jour la célébration du mariage. On prenait ses paroles pour une nouvelle preuve du dérangement de sa raison; on essaya de le calmer, et on le laissa seul.

Le lendemain de la réception à la cour, lord Ruthwen s'était présenté chez Aubrey; mais le ma-

lade ne recevait personne; il ne put le voir. Peu de temps après, quand il eut appris l'état alarmant de sa santé, il ne lui fut pas difficile de comprendre que lui seul en était la cause; mais, quand il sut que sa raison était égarée, sa joie fut si grande, qu'il eut peine à la déguiser aux personnes qui lui en avaient donné la nouvelle. Il se hâta de se faire introduire auprès de miss Aubrey, et, par une cour assidue et l'intérêt qu'il feignait de prendre à la situation de son frère, il réussit à captiver son cœur. Hélas! qui pouvait résister à la puissance de cet homme? Il avait à raconter tant de fatigues et de dangers inconnus! Il se représentait comme un être qui n'avait de sympathie avec aucun habitant de la terre, excepté celle à qui il s'adressait maintenant. Avant de la connaître, il était insensible à l'existence; mais son sort était digne d'envie depuis qu'il avait eu le bonheur d'entendre les accents enchanteurs de sa voix. Enfin, il exerçait avec tant d'adresse l'art dangereux de la séduction, ou peut-être telle était la volonté du destin, qu'il parvint bientôt à gagner toute la tendresse de miss Aubrey. L'extinction d'une branche aînée de sa famille venait de lui transmettre le titre de comte de Marsden; et dès qu'il eut le consentement de sa maîtresse, une ambassade importante qu'il avait obtenue depuis peu lui servit de prétexte pour hâter la célébration du mariage, malgré l'état fâcheux dans lequel se trouvait son beau-frère. Le lendemain de ses noces il devait partir pour le continent.

Aubrey, après que le médecin et ses tuteurs l'eurent quitté, essaya, mais en vain, de gagner les domestiques. Il demanda une plume et du papier. Il écrivit à sa sœur, la conjurant de différer son mariage de quelques heures au nom de sa propre félicité; au nom de son honneur et de l'honneur du père et de la mère qui l'avaient autrefois pressée dans leurs bras comme l'unique espérance de leur maison. Il avait les plus fortes raisons de lui faire cette prière. Les domestiques promirent de remettre la lettre à sa sœur; mais ils la donnèrent au médecin, qui aima mieux la garder que d'affliger miss Aubrey en lui laissant lire ce qu'il appelait les rêves d'un maniaque. La nuit se passa en préparatifs. On peut croire qu'Aubrey frémissait d'horreur en les entendant. Le matin le bruit des voitures retentit à son oreille: il était presque furieux. La curiosité des domestiques leur fit bientôt oublier leur vigilance. Ils s'échappent furtivement, et abandonnent le malade aux soins d'une vieille femme. Aubrey profite de ce moment; il sort de sa chambre, et court à l'appartement où tout le monde était rassemblé pour la noce. Lord Ruthwen l'aperçoit d'abord: il s'élance vers lui, saisit son bras avec force, et, muet de rage, il l'entraîne sur l'escalier: « Souviens-toi de « ton serment, lui dit-il; les femmes sont faibles; « ta sœur est déshonorée si je ne l'épouse aujour- « d'hui. » A ces mots, il le pousse dans les bras de ses domestiques, qui, s'étant aperçus de son évasion, étaient accourus pour le chercher. Aubrey ne pou-

vait plus se soutenir : l'émotion à laquelle il venait de se livrer avait déterminé la rupture d'un vaisseau sanguin ; on le mit au lit. On ne parla point à sa sœur de ce qui venait de se passer : elle n'était point dans le salon au moment où son frère y était arrivé, et le médecin avait craint de l'affecter par ce spectacle. Le mariage fut célébré, et les deux époux partirent de Londres.

La faiblesse d'Aubrey augmentait de moment en moment ; il avait perdu tant de sang, que la mort était imminente. Il désira qu'on appelât ses tuteurs, et, lorsque minuit eut sonné, il leur raconta brièvement ce qu'on vient de lire, et mourut après avoir terminé son récit. On se hâta de porter du secours à miss Aubrey, mais il était trop tard. Lord Ruthwen avait disparu, et son épouse infortunée était déjà victime du vampire.

FIN DU VAMPIRE.

N. B. Nous croyons devoir faire connaître au lecteur l'origine de la nouvelle du Vampire. Pendant son séjour à Genève, lord Byron fréquentait la société de madame Breuss. C'était une comtesse russe, qui réunissait chez elle tous les étrangers de distinction. On y lisait des vers, on y faisait des histoires, etc. Un soir que chacun avait payé son écot par un conte de revenant, lord Byron raconta à son tour la nouvelle du Vampire. L'éditeur de cette nouvelle, le D. Polidori, qui était présent, s'empressa de la rédiger dès qu'il fut rentré chez lui, et de la publier telle que nous la traduisons.

Le docteur Polidori n'avait publié le Vampire que comme une nouvelle qu'il avait ouï raconter. Lord Byron n'a jamais réclamé contre lui, mais seulement contre le libraire Galignani, qui s'était permis d'attribuer positivement le Vampire à lord Byron. Depuis quelques mois nous avons réclamé contre la publication d'un roman qu'un de nos collaborateurs a prétendu traduit de lord Byron. Voilà le motif pour lequel la suite de cette traduction ne portera plus sur le titre les initiales de M. E. D. S., qui n'est plus associé à notre travail.

A. P.

FIN DU TOME TROISIÈME.





